



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Nov 28. 18



Harvard College Library

FROM

The Publishers

EXTRAITS
DE
MICHEL MONTAIGNE

EXTRAITS

DE

Michel (Eugène) de

MONTAIGNE

AVEC

**Table bibliographique, étude, notes explicatives
et glossaire**

PAR

EUGÈNE RÉAUME

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE FONTANIS



—
PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

V^{re} EUGÈNE BELIN & FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

—
1888

M/11

EXTRAITS

DE

Michel (Eugène) de

MONTAIGNE

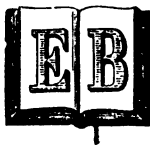
AVEC

**Table bibliographique, étude, notes explicatives
et glossaire**

PAR

EUGÈNE RÉAUME

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE FONTAINE



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

V^{te} EUGÈNE BELIN & FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

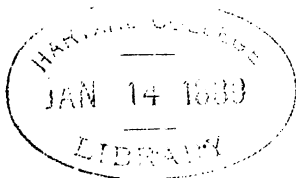
1888

~~8573.14~~

mon 28.18

Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe.

Eug. Belin



Belin & Co.

PRÉFACE

Montaigne a dit : « Tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé¹. » Nous en appelons de cet arrêt trop absolu. C'est précisément parce que les *Essais* sont un bon livre, que le nouveau Conseil supérieur a voulu en introduire des extraits dans nos classes, et que nous offrons ceux-ci à nos élèves².

Un homme qui « se recherche jusqu'aux entrailles, » qui pense « qu'on doit laisser aux femmes la vaine superstition des paroles, » qui, à mesure qu'il avance en âge et dans son œuvre, ne veut plus « prendre la charge de parler en lieu de respect, » ne devait pourtant obtenir chez nous droit de cité que sous bénéfice d'inventaire.

Donner simplement une édition classique *expurgée*, c'eût été l'affaire de quelques coups de ciseaux, de suppressions et de ratures plus ou moins nombreuses : tâche facile assurément, mais insuffisante. Nous devions composer des *extraits*, non seulement éliminer, mais choisir ; il fallait donc nous résoudre à de pénibles sacrifices, trancher dans le vif et découper en pleine étoffe.

Si un écrivain se prête complaisamment à un travail

1. Livre III, ch. VIII.

2. Nous trouvons dans les papiers du docteur Payen, conservés à la Bibliothèque nationale, la lettre d'un professeur qui lui écrivait à la date du 8 mars

1864 : « S'il était possible d'abrégé Montaigne, quel livre d'éducation ne ferait-on pas ! » Nous avons essayé de faire ce « livre d'éducation » inscrit dans le programme du nouveau plan d'études.

de morcellement, c'est Montaigne. Ces causeries, « toutes maçonnées de Sénèque et de Plutarque, » sont pour l'auteur des *Essais* un véritable voyage en zig-zag à travers le monde, à travers lui-même. Mais comme, malgré le désordre ou plutôt l'absence de composition, Montaigne, à la suite de ses auteurs, raconte, raisonne, argumente, on peut saisir le fil de sa pensée; le renouer après l'avoir tranché, rétablir une sorte d'unité par la suppression de répétitions, d'exemples, de longues digressions.

Nous ne prétendons pas avoir corrigé un livre dont le charme consiste dans cette libre fantaisie, dans ce piquant désordre. Nous voulons expliquer comment, en éliminant nombre d'anecdotes, la plupart connues, faciles à retrouver dans Élien, Diogène Laërce et autres conteurs, des traductions presque littérales de Platon, Sénèque et Plutarque, des vers et des citations qui ne font pas toujours corps avec le développement, en abrégeant de trop longs détails sur sa santé, « sa cholicque, » sujet de prédilection quand le mal l'étreint obstinément, nous avons pu laisser une large place à la peinture morale et intellectuelle de Montaigne, c'est-à-dire à la partie originale et immortelle des *Essais*.

Si nous n'avons pu éviter de mutiler, de tronquer le livre des *Essais*, notre méthode laisse du moins subsister un Montaigne vrai, réel et, à tout prendre, encore complet.

Nous n'avons pas songé à réunir sous divers titres de chapitres, tels que *de la gloire, du mépris de la mort, de l'utilité de la maladie, de l'éducation, etc.*,

quelques lieux communs découpés dans les trois livres, ni à rajuster, par un procédé artificiel, des développements souvent analogues, parfois contradictoires.

Il nous eût fallu, en suivant ce plan, relier des fragments épars, au moyen d'un petit travail de mosaïque, par des phrases et des mots empruntés à l'auteur : labeur ingrat qui eût altéré, ce nous semble, plus que de franches coupures, le caractère de l'ouvrage en ne permettant pas de noter de livre en livre l'influence de l'âge, de la maladie, de l'expérience, d'après le choix des sujets, la longueur des chapitres, le ton, l'humeur et le style de l'écrivain¹.

Nous nous sommes donc borné à relire notre Montaigne, marquant d'un trait au passage ce qui nous semblait bon, excellent, exquis. Ces morceaux, nous les avons donnés, les uns courts, d'autres plus étendus, quelques-uns de longue haleine, indiquant toujours les coupures par des points et les chapitres d'où ils étaient tirés.

Les titres de chapitres des *Essais*, on le sait, dépitent le lecteur plus qu'ils ne le guident : ce sont des trompe-l'œil. On dirait parfois que Montaigne s'est amusé à distraire l'attention sur un accident, sur un détail, pour dissimuler la portée véritable de sa pensée. Nos titres expliquent le sujet de chaque morceau ; ce petit travail que nous nous sommes imposé, nous paraît indispensable à l'intelligence et à l'intérêt de semblables lectures.

1. On trouve dans les chapitres de plus en plus longs du II^e et surtout du III^e livre des *Essais* un caractère beaucoup plus personnel. Plutarque et Sénèque, les auteurs favoris de Montaigne, passent au second plan. Sa *psychologie* l'absorbe tout entier. C'est une suite de portraits où l'auteur s'étudie sous toutes ses faces, d'autant plus intéressants, qu'il ne songe jamais à se flatter.

Le style de Montaigne n'est pas, comme celui de Rabelais par exemple, hérissé de mots bizarres et inconnus, il ne dépayse pas au premier coup d'œil : d'abord parce que l'auteur est ennemi juré de l'érudition et du pédantisme ; ensuite parce qu'il écrit dans la seconde moitié du seizième siècle, quand déjà la langue assouplie échappe aux violences des écrivains de la Pléiade¹.

Mais cette facilité n'est qu'apparente : si ses mots ne déconcertent pas, leurs acceptions risquent d'abuser même un lecteur latiniste. C'est que Montaigne n'a pas étudié le latin comme tous les écoliers de son temps ; il l'a appris, en son château, avant sa langue maternelle, en le parlant, dès le berceau, comme en pays latin, avec ses maîtres et ses domestiques, et, tout enfant, il l'a si prêt à la bouche, que le docte Muret lui-même craignait d'affronter son élève. Toute la maison, le village même, nous dit-il, a « latinisé » du même coup. De là, chez Montaigne, sous la science classique qui lui permettait de lire couramment et de goûter son Sénèque et son Horace, un fond primitif de latin familial, un peu mêlé et artificiel, quelque peu populaire et périgourdin, pour tout dire, qui lui revient à l'esprit et à la plume. Cherche-t-il une expression ? c'est le mot latin qui se présente et s'impose². Mais ces hardiesses inconscientes ne se révèlent que quand on serre d'un peu près la langue des *Essais*. L'acception est en quelque sorte créée, personnelle.

1. Ronsard, né en 1524 avait cinquante-neuf ans en 1580. Il était donc presque sexagénaire quand Montaigne publia la 1^{re} édition de ses *Essais* (1580).

2. Montaigne ne s'en cache pas, il nous dit expressément qu'à défaut du français « le latin se présente au secours. » (Liv. III, ch. v.)

« consubstantielle, » à l'auteur et à sa pensée ; seul le contexte de la phrase en détermine toute la valeur. Aussi ne connaissons-nous pas d'exercice de linguistique plus profitable pour des élèves que l'application approfondie d'une bonne page de Montaigne¹.

Nous avons suivi le texte de 1595 (voir la table bibliographique, p. xii) reproduit dans l'édition de J.-V. Le Clerc (1826-28), justement réputée classique. Aucun ne mérite plus de confiance, puisqu'il fut remis par la mère et la fille de Montaigne à M^{lle} de Gournay, sa fille d'adoption, et que c'est celui que préparait l'auteur, depuis quatre ans, pour une nouvelle édition².

L'édition de Coste (1727), celle de J.-V. Le Clerc nous ont fourni toutes les indications d'auteurs cités. Les explications de texte y sont très rares et tout à fait insuffisantes. Nous avons estimé qu'il était indispensable de combler cette lacune dans nos notes. Nous ne serions pas surpris que plusieurs de nos interprétations parussent contestables ou erronées ; nous nous soumettons d'avance en toute humilité au contrôle et à la critique de nos collègues. Ceux-là seuls, qui n'ont pas pratiqué Montaigne, s'étonneront de la franchise

1. Voir dans nos *Morceaux choisis des prosateurs et poètes français du seizième siècle* (Paris, Belin, 1876), *Notice philologique, les Grammairiens au seizième siècle*, p. xix-xlvi.

2. Nous savons tout ce que ce texte laisse encore à désirer. Mais les juges les plus compétents ont reconnu la difficulté, ou plutôt l'impossibilité, d'établir un texte véritablement authentique. Le docteur Payen lui-même, qui a consacré toute sa vie à Montaigne, a toujours reculé devant une pareille tâche. Il a, dans de nombreuses brochures, élucidé certains points de biographie

et de bibliographie, mais son œuvre, que nous avons feuilletée à la Bibliothèque nationale, ne renferme qu'un court spécimen indiquant la meilleure méthode à suivre pour constituer un texte de son auteur. En présence de deux textes originaux surchargés de variantes, de ratures, d'additions, de suppressions et écrits d'orthographe différentes, le philologue ne saurait échapper à cette alternative, négliger l'une des sources, ou entrer dans la voie arbitraire d'un compromis, d'un texte arrangé suivant son goût et ses préférences.

d'un tel aveu. Notre collègue et ami, M. Legouëz, a bien voulu nous rendre pour ce travail le même service que pour nos *Morceaux choisis des prosateurs et poètes français du seizième siècle*. Non seulement, en revoyant une épreuve, il a assuré, autant que possible, la correction typographique de notre volume, mais son expérience philologique nous a aidé à expliquer plusieurs difficultés de notre texte. Nous aimons à lui en témoigner ici notre affectueuse gratitude.

Le petit lexique qui termine le volume renferme plus spécialement l'explication des mots hors d'usage et des formes surannées¹.

On ne s'étonnera pas de trouver, en tête de notre étude sur Montaigne, une petite table bibliographique indiquant les principales éditions des *Essais*. La bibliographie fait aujourd'hui partie de l'histoire littéraire ; elle fournit de précieux documents à toute investigation sérieuse. Si une grande publicité ne prouve pas toujours le talent, on peut affirmer le génie d'un écrivain, quand elle se prolonge pour lui durant trois siècles. Il y a juste trois cents ans que paraissait la première édition des *Essais* (1580). En ce sens, le dénombrement de ses éditions est une partie de ses titres et de sa gloire.

Ces *Extraits* sont le troisième ouvrage classique donné par nous depuis douze ans sur le seizième siècle. Nous avons des premiers applaudi à l'initiative qui accordait enfin droit de cité dans nos classes, à ce grand seizième siècle, si puissant, si fécond, si varié,

1. Il pourra se faire qu'un même mot se trouve expliqué au lexique et, | bas du texte. Il vaut encore mieux pour les élèves s'exposer à répéter une explication qu'à l'omettre.

qui n'a manqué que d'une vertu, la tolérance, mais parce qu'il croyait sincèrement. Aujourd'hui, le nouveau Conseil salue Montaigne *classique* en lui ouvrant les portes de nos lycées. Montaigne, par la franchise de son caractère et la grâce de son esprit, était digne de cet honneur. S'il n'est pas le plus vigoureux penseur du siècle, il en est, par le style et l'entière sincérité, l'écrivain le plus original.

Déjà au dix-huitième siècle, Fénelon, ce critique si fin, si avisé, si *libéral* pour son époque, voyait avec inquiétude la discipline des puristes appauvrir la langue. Tel n'est pas aujourd'hui le danger ; mais, quand l'esprit et le style français perdent chaque jour de leur caractère natif et subissent de si rudes atteintes, il est utile de pousser, comme Fénelon, un cri d'alarme, de vouloir, comme lui, les retremper aux sources anciennes. Montaigne est une de ces sources les plus riches, les plus intarissables, les plus accessibles.

BIBLIOGRAPHIE¹

PRINCIPALES ÉDITIONS DES *Essais* DE MONTAIGNE

1. *Les Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne.....*, livres premier et second. A Bourdeaus, par S. Millanges, imprimeur du roi. M. D. LXXX, 2 part., petit in-8°

Edition originale des deux premiers livres des *Essais*.

2. *Les Essais*, imprimés par S. Millanges, en 1582, en un seul vol., petit in-8°, de 806 pages.

3. *Les Essais*, à Paris, chez Jean Richer, 1587, in-12 de 4 feuillets prélim. et 1075 pages.

4. *Les Essais*, cinquième édition, augmentée d'un troisième livre et de six cents additions aux deux premiers, Paris, Abel L'Angelier (privilege en date du 4 juin 1588), in-4° de 396 feuillets chiffrés, avec un frontispice gravé (sans date).

C'est dans cette édition, la dernière publiée du vivant de l'auteur, que parut pour la première fois le troisième livre des *Essais*.

5. *Les Essais*, à Lyon, pour Gabriel Lagrange, libraire d'Avignon, 1593, in-8°, sous le titre de *Livre des Essais*.

6. *Les Essais*, pour François Le Fehvre, de Lyon, 1595, in-12.

La plus incorrecte de toutes les éditions de Montaigne.

7. *Les Essais*, à Paris, Abel L'Angelier (ou Michel Sonnius), 1595, in-fol., le privilege est daté du 15 oct. 1594.

Montaigne laissa en mourant deux exemplaires de l'édition de 1588, chargés de corrections et d'additions de sa main, mais différents l'un de l'autre. Ce fut sur un de ces exemplaires que M^{lle} de Gournay donna l'édition de Paris, Abel L'Angelier (ou Michel Sonnius), 1595, in-fol., dont le titre porte qu'elle a été faite sur une copie « trouvée après le décès de l'auteur, revue et augmentée par lui d'un tiers plus qu'aux précédentes impressions. »

Ce livre reste encore aujourd'hui la principale édition de Montaigne pour l'authenticité du texte².

1. Abrégé de la notice publiée, dans l'édition Garnier, 1866.

2. M. R. Dezeimeris a démontré que le poète P. de Brach, dont M^{lle} de Gournay fait à peine mention, eut une très grosse part à la tâche difficile d'établir le texte des *Essais*. Le même savant s'est efforcé de démontrer l'im-

portance d'un exemplaire de l'édition de 1588 annoté par Montaigne lui-même, que possède la bibliothèque de Bordeaux. Nous ne pouvons insister dans un ouvrage classique sur ces questions, bien que capitales pour la valeur et l'authenticité des textes. Il nous suffira de les indiquer.

8. *Les Essais*, Paris, Abel L'Angelier, 1598 (réimp. en 1600, 1602 et 1604), grand in-8° de 1166 pages, non compris 4 feuillets prélim.

Cette édition est la première qui porte l'épigraphe *viresque acquirit eundo*, inscrite par Montaigne sur l'exemplaire de 1588 conservé à la bibliothèque de Bordeaux.

9. *Les Essais*, Leyde, Jean Doreau, 1602, petit in-8° de 1132 pages.

10. *Les Essais*, édition nouvelle augmentée d'un tiers outre les précédentes impressions. Anvers, Abraham Marie (sans date), trois tomes, en 1 vol., in-8°.

11. *Les Essais*, Paris, 1608, chez Michel Nivelles, in-8°, 8 feuillets prélim., 1129 pages de texte avec portrait et quatrain.

12. *Les Essais*, édition nouvelle, Paris, Fr. Gueslier (ou Charles Sevestre, ou Jean Petit Pas), 1611, in-8°, avec portrait.

C'est la première qui donne les indications des auteurs cités.

13. *Les Essais*, Paris, Ch. Sevestre (ou autres noms de libraires), 1617, in-8°.

On y trouve la grande préface de M^{lle} de Gourhay de 1595 modifiée et améliorée et la traduction française de presque toutes les citations latines et grecques.

14. *Les Essais*, Paris, 1627, in-4°.

15. *Les Essais*, édition exactement corrigée selon le vrai exemplaire, enrichie à la marge des noms des auteurs cités et de la version de leurs passages. Paris, J. Camusat (ou autres noms de libraires), 1635, in-fol.

Cette édition dédiée au cardinal de Richelieu l'emporte sous certains rapports sur l'édition de 1595. Mais M^{lle} de Gournay avoue dans sa préface qu'elle est obligée de céder à l'exigence des imprimeurs, elle a dû faire subir quelques altérations au texte primitif.

16. *Les Essais*, Paris, Mich. Blageart, 1640, in-fol., avec le texte des premières impressions de L'Angelier.

17. *Les Essais*, Paris, Aug. Courbé, 1652, in-fol., imprimé par Ant. Estienne. qui a reproduit aux marges, et en regard des passages cités, les traductions de ces passages.

18. *Les Essais*, Paris, J. B. Loyson (ou autres noms de libraires), 1657, in-fol., réimpression de la précédente.

Cette édition est la dernière qui ait paru en grand format.

19. *Les Essais*, Paris, Christ. Journal, 1659, 3 vol., in-12.

20. *Les Essais*, Bruxelles, François Foppens, libraire et imprimeur,..... 1659, 3 vol. in-12.

21. *Les Essais*, Paris, Laur. Rondet, Christ. Journal et Rob. Chevillon, 1669, 3 vol. in-12.

22. *Les Essais*, Lyon, André Olyer et Ant. Hesson, 1669, 3 vol. in-12.

23. *Les Essais*, nouvelle édition,..... augmentée de quelques lettres de l'auteur,..... avec de courtes remarques par P. Coste, Londres. Tonson., 1724, 3 vol. gr. in-4°.

Cette édition a été longtemps la plus belle que l'on eût de Montaigne : il faut y joindre un supplément de même format, imprimé séparément en 1740. Ce supplément comprend les additions que fit Coste dans son édition de 1739. Les éditions données par Coste sont au nombre de cinq (1724, 1725, 1727, 1739, 1745). Coste a eu le tort de rajeunir l'orthographe de Montaigne ; ses notes grammaticales ne sont pas toutes bonnes, mais il y en a de curieuses. Les deux dernières éditions renferment neuf lettres de Montaigne dont plusieurs n'avaient point encore été publiées avec ses *Essais*, le discours d'Etienne de La Boétie sur la *Servitude volontaire*, la préface de M^{lle} de Gournay pour l'édition de 1635, des jugements et des critiques sur les *Essais* et une table des matières.

24. *Les Essais*, avec les notes de Coste, Londres (Paris), 1754., 10 vol. petit in-12.

25. *Les Essais*, édition augmentée aux marges des noms des auteurs qui sont cités dans le texte et de la version de leurs passages, Amsterdam (Lyon), 1781, 3 vol. petit in-8°.

26. *Les Essais*, Paris, Bastien, 1783, 3 vol. in-8°.

Edition imprimée sur beau papier, qui contient une bonne table et où l'on a suivi l'orthographe ancienne, mais où l'on ne trouve ni la traduction des passages cités, ni les neuf lettres, ni le discours de La Boétie.

27. *Les Essais*, Paris, Bastien, 1793, 3 vol. in-8°.

Edition inférieure à celle de 1783.

28. *Les Essais*, revus et collationnés sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur (par Naigeon). Paris, Didot l'aîné, an X (1802). (Nouv. tirages de format in-12, en 1811, 1816, 1823, 1828.) 4 vol. in-8°.

On y trouve la copie figurée d'un avis à l'imprimeur écrit de la main de Montaigne sur un exemplaire de l'édition de 1588. Il est démontré aujourd'hui que la copie adoptée par Naigeon ne méritait pas la préférence qu'il lui a donnée et que celle de M^{lle} de Gournay est presque toujours la meilleure. L'éditeur, il est vrai, a eu soin de conserver comme variantes les principales différences de l'ancien texte.

29. *Les Essais*, nouvelle édition (donnée par Eloi Johanneau), Paris, Lefebvre, de l'imprimerie de Crapelet, 1818, 5 vol. in-8°.

Le même éditeur a donné, la même année, une jolie édition en 6 vol. in-8°, faite sur la précédente.

30. *Les Essais* (donnés par M. de L'Aulnay), Paris, Desoer, de l'imprimerie de Fain, 1818, grand in-8°, d'environ 500 pages.

Le libraire Desoer a donné en même temps une autre édition de Montaigne en 4 vol. in-8° et une autre en 9 vol. in-36, pour la *Bibliothèque portative du voyageur*.

31. *Les Essais*, publiés par M. Amaury Duval, Paris, Chasse-riau (imprimerie de Dondey-Dupré), 1820-23, 6 vol., in-8°.

Ces deux éditions (n° 30 et 31), reproduisent le texte suivi par Naigeon (n° 28).

32. *Les Essais*, avec les notes de tous les commentateurs, Paris, Lefèvre (de l'imprimerie de Crapelet), 1823, 5 vol. in-8°.

33. *Les Essais*, avec les notes de tous les commentateurs, édition revue et augmentée de nouvelles notes, par M. Jos.-Vict. Le Clerc. Paris, Lefèvre, 1826-28, 5 vol. in-8°.

Cette édition, réputée la meilleure, est restée classique.

34. *Les Essais*, Paris, Tardieu-Denesle, 1828, 6 vol., in-8°, avec des sommaires analytiques et les notes de tous les commentateurs.

35. *Les Essais*, Paris, Furne et L. de Bure, 1830, 1 vol. gr. in-8° à deux colonnes.

36. *Les Essais*, avec des notes de tous les commentateurs, Paris, Lefèvre, 1834, gr. in-8°, à deux colonnes.

37. *Les Essais*, avec une notice par M. Buchon, chez Desrez, 1836, 1 vol., gr. in-8°, pour le *Panthéon littéraire*.

38. *Les Essais*, édition *variorum* accompagnée d'une notice biographique et d'un index analytique, par Charles Louandre. Paris, Charpentier, 1854, 4 vol. gr. in-8°.

39. *Les Essais*, accompagnés d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, de notes, de tables et d'un glossaire, par E. Courbet et Ch. Royer. Paris, A. Lemerre, 1872-77, 4 vol. de texte parus.

ÉTUDE SUR MONTAIGNE

Nous aultres, qui privons nostre iugement du droict
de faire des arrests, regardons mollement les opi-
nions diverses.

(MONTAIGNE, *Essais*, III, XVIII.)

C'est mettre ses conjectures à bien hault prix que
d'en faire cuire un homme tout vif.

(*Id.*, *ibid.*, III, XI.)

I

En quittant, à Castillon, la route de Bordeaux à Bergerac pour prendre la direction du sud-est, on rencontre, après une heure de marche environ, des coteaux escarpés au sommet desquels est situé le petit village de Saint-Michel, dont l'église fait face à l'avenue du château de Montaigne ¹.

De cette avenue on n'aperçoit que les murs d'enceinte au-dessus desquels s'élèvent la toiture et les tourelles du château, et vis-à-vis de soi, le portail extérieur dominé par une tour.

Laissons la cour d'honneur, les bâtiments, adossés au mur d'enceinte, qui forment les trois côtés de la cour quadrilatérale; laissons même la principale façade du château, au midi, bâti à plusieurs reprises, sans souci de la régularité. Tous ces bâtiments ont subi de nombreuses transformations. Entrons dans la cour contiguë au portail, où Montaigne avait sa chapelle au premier étage, au second sa chambre à coucher, au troisième sa librairie, « une des belles entre les librairies de village ². » Ces

1. Ce château a été acheté par M. Magne, ancien ministre des finances, et est encore actuellement la propriété de la famille. L'un de ses membres a bien voulu nous fournir quelques ren-
seignements précis, tirés de la bibliothèque où M. Magne avait réuni un grand nombre de documents relatifs à Montaigne.

2. *Essais*, livre III, chap. III.

lieux ont été respectés ; on s'y retrouve à merveille, on s'y promène, les *Essais* à la main, guidé par l'auteur lui-même, dont l'âme semble encore veiller dans cette tour. C'est dans ce sanctuaire, éclairé de trois petites fenêtres, que Montaigne s'entretenait avec les plus illustres morts de l'antiquité, mêlant à leurs leçons ses piquantes et naïves fantaisies. Les murs en sont entièrement nus, et c'est à peine si l'on y reconnaît la trace des rayons, l'emplacement des livres « rangez sur des pulpîtres à cinq degrez tout à l'environ. » Les solives saillantes du plafond de cette librairie sont couvertes de cinquante-quatre inscriptions grecques et latines, tirées des Écritures et des auteurs payens, relevées par MM. Galy et Lapeyre avec une religieuse exactitude¹. C'est un véritable formulaire de la philosophie pyrrhonienne, c'est l'essence même et comme l'esprit des *Essais*.

Entre la cheminée et la fenêtre, ouverte sur la cour d'honneur, sur les murs opposés à la porte, on voit une Vénus, le corps nu, dans l'attitude du repos, à demi-soulevée et appuyée sur le coude. Au-dessus de cette composition, se lit la plus célèbre et la plus personnelle de toutes les inscriptions qui résument les méditations du philosophe². « L'an du Christ 1571, à l'âge de trente-huit ans, la veille des calendes de mars (dernier février), jour anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, ennuyé depuis longtemps de l'esclavage des cours et des emplois publics, se réfugia tout entier dans le sein des doctes vierges, afin d'y passer, si les destins le permettent, calme et exempt de toute inquiétude, ce qui lui restera d'une existence déjà en grande partie écoulée ; il consacra cet

1. Nous renvoyons les lecteurs curieux de cette instructive promenade aux publications du docteur Bertrand de St Germain qui visita le château en 1848 et de MM. E. Galy et L. Lapeyre qui le visitèrent en 1861. Nous avons emprunté, à leurs relations, en les résumant, ces détails sur l'habitation de Montaigne.

2. Voici le texte latin de cette inscription. « Anno Christi (M. D. LXXI),

Æt., 38, pridie calend. Mart., die suo natali, Mich... Mont... servitii aulici et munerum publicorum jamdudum pertæsus, se integrum in doctarum virginum sinus recepit, ubi, quietus et omnium securus, quantillum id tandem superabit decursi multa jam plus parte spatii, si modo jam fata duint, exigat : istas sedes et dulces latebras avitasque libertati suæ tranquillitatieque et otio consecravit. »

asile et ces douces retraites paternelles à sa liberté, à sa tranquillité et à son repos. »

II

C'est bien des rares esprits, comme Montaigne, qu'il est permis de dire : « On cherchait un auteur et l'on trouve un homme¹. » Il a eu, avant tout, le génie du bon sens et le charme de la sincérité ; si par hasard Montaigne nous trompe, c'est qu'il se trompe lui-même, et sa plume, toujours sincère, corrige à la page suivante l'erreur qu'il aurait pu commettre. Encore faut-il dire que l'écrivain ne nous trompe pas plus qu'il ne s'abuse. « L'homme ondoyant et divers, » subit toutes les impressions du dehors, obéit à une foule de mouvements contradictoires ; de là ces fluctuations, ces apparentes contradictions qui sont à l'âme ce que la physionomie est au visage, d'autant plus mobile et changeante qu'elle sait moins dissimuler. Montaigne est le meilleur, le seul biographe de Montaigne, car il a vécu son livre autant qu'il l'a écrit. D'autres écrivains ont livré au public le secret de leur confession : la vanité des uns nous irrite, la fausse humilité des autres nous est suspecte. Une seule peint son auteur au naturel, c'est la confession de l'auteur des *Essais*. Aussi pouvons-nous le croire quand il dit au lecteur² à la première page : « C'est icy un livre de bonne foy. Il t'avertit dez l'entree, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude ni artifice ; car c'est moy que je peinds. Mes deffauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, *autant que la reverence publique l'a permis*³. » Tenons

1. Nous reproduisons ici une partie de notre étude sur Montaigne, tirée de notre volume, *Les grands prosateurs du seizième siècle*. Paris, Didier, 1869.

2. L'auteur au lecteur (12 juin 1580). Sainte-Marthe, au deuxième livre de ses *Eloges*, se plaint que Montaigne ait voulu paraître trop modeste dans son livre et dit avec raison que cet ouvrage

aurait mérité un titre plus magnifique et plus noble que celui d'*Essais* qui n'a pas assez de sens pour exprimer la force de son livre. Nous nous associons à cette critique, ou plutôt à cet éloge.

3. L'auteur, en avançant, dans son troisième livre surtout, s'affranchira quelque peu de ces scrupules. (Voir la préface, p. v.)

comple, en passant, à l'auteur de ce scrupule. Au seizième siècle, nous le savons, on se donne assez librement carrière; mais quelques grossièretés chez Montaigne me choquent moins que l'orgueilleuse et cynique franchise d'un philosophe du dix-huitième siècle qui lui a fait plus d'un emprunt¹. « Je suis moy-même la matière de mon livre, » ajoute Montaigne. Qu'avons-nous de mieux à faire que l'ouvrir et le suivre?

Pour mettre quelque ordre et quelque plan dans ce voyage à travers les *Essais*, nous interrogerons successivement l'auteur sur l'éducation, le philosophie et la morale, la religion, la littérature; nous verrons en lui l'homme privé, surtout l'ami passionné et aussi l'homme public, le magistrat.

Sans cesse Montaigne s'échappe et vous échappe, il est donc difficile de se piquer d'une méthode plus rigoureuse que la sienne. La méthode! Quel mot à propos de Montaigne! Nul n'en fut plus ennemi; son œuvre, qu'il appelle trop modestement « sa rhapsodie, » nous présente le désordre et le piquant d'une conversation à bâtons rompus, d'autant plus attrayante qu'elle ne ressemble en rien à un traité ou à une leçon. Le livre commence et finit à toutes les pages; vous pouvez l'ouvrir au hasard, sans souci des titres de chapitres, car l'auteur y parle de tout, sauf de la question proposée; tantôt il tient moins, tantôt il tient plus qu'il n'avait promis. « Je m'en vais, dit-il, faire ici une galimafrée; » ou encore « En voici d'une autre cuvee; » et ailleurs : « Allongeons ce chapitre et le bigarrons d'une autre pièce. » « Dans ce fagotage de pièces diverses, » « il parle au papier comme au premier qu'il rencontre. » Ce procédé de composition à l'aventure, il nous l'a exposé en termes expressifs : « Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela même je l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive.... De cent membres et visages qu'a chasque chose j'en prends un,

1. Jean-Jacques Rousseau. Nous en avons relevé quelques-uns dans ces *Extraits*.

tantost à lescher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer jusqu'à l'os¹. Je me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si je me connoissois moins et me trompois en mon impuissance²..... » « Ma maistresse forme, ajoute-t-il, est l'ignorance. »

Il ne s'agit encore ici que de la forme ; nous y reviendrons en jugeant le style de Montaigne, mais entrons plus au vif et pénétrons l'homme même. Il nous parlait de son ignorance ; l'auteur l'a sans cesse à la bouche. « Que sais-je ? » telle est sa formule. En ce siècle de pédantisme et d'érudition, il a déclaré la guerre au jargon de l'école et aux vaines subtilités de la scolastique. Il pense comme La Fontaine :

Qu'un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme.

N'y a-t-il pas cependant quelque affectation de simplicité à s'écrier³ ? « Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins jamais langue que par routine, et qui ne scay mesme que c'est d'adjectif, conjonctif et ablatif. » Nous aurions de la peine à lui confirmer ce brevet d'ignorance qu'il réclame en haine de la science pédantesque et des savants de son temps. Et de fait, l'éducation domestique l'avait merveilleusement disposé à cette haine de la discipline scolaire, des rigueurs du collège et de la science aristotélicienne. Il tient à la substance, à la moëlle des choses ; la forme l'inquiète peu ; suivant lui, on en a trop souci. Le monde, les voyages, qu'il a tant aimés, l'expérience pratique, voilà son école. Rabelais n'est pas étranger à ces vues. Montaigne voudrait transporter dans l'éducation publique quelque chose de l'indulgence domestique. Il apprit le latin avant sa langue maternelle, en se jouant et causant avec maîtres et domestiques ; le matin, une douce musique le tirait doucement et sans secousse du sommeil. Aussi, comparant à ce système un peu trop efféminé, sans doute, l'éducation publique et les collèges de

1. C'est l'os médulaire et « sa substantifique moëlle » de Rabelais. (Prol., I.)

2. Voir morceau cité, liv. I^{er}, ch. L.

3. Liv. I^{er}, ch. xxv.

son temps, il s'écrie : « c'est une vraie geaule de jeunesse captive. Arrivez-y sur le point de leur office : vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciez et de maistres enivrez en leur cholere. Quelle maniere pour eveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees d'un fouet ! » Rabelais n'a pas moins énergiquement réclamé contre la cruauté à l'égard des écoliers. Écoutons le précepteur Ponocrates se défendant d'avoir jamais songé à mettre Gargantua, son élève, dans une de ces geôles. « Ne pensez pas, dit-il à Grandgousier, que i'aye mis vostre fils au college de Pouillierie, qu'on nomme Montagu : mieulx l'eusse voulu mettre entre les guenaulx (gueux) de Saint-Innocent, pour l'enorme cruauté et villenie que i'y ay cognu : car trop mieulx sont traictez les forcez (forçats) entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz audict college. Et si i'estois roy de Paris, le diable m'emporte si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler et principal et regens, qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeulx estre exercee ¹.

Ce n'est pas assez de flétrir ces violences qui ne sont bonnes qu'à faire des esclaves et non des hommes ; Montaigne raille cette dureté paternelle, ce front sévère qui ne se déride jamais. Bien longtemps l'aristocratie française, non contente de deshériter tous ceux que le hasard n'avait pas faits les aînés de la famille, les deshéritait encore de cette tendre affection qui est le premier bien de l'enfance, question de mode et de bon ton ! L'enfant exilé de la vie domestique, du foyer paternel, sous la direction d'un précepteur, son premier valet, était admis, aux occasions solennelles, à baiser la main paternelle. Dans le premier volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand rappelle la sauvage et implacable fierté de monsieur son père. Qui sait l'influence désastreuse de cette morgue, de cette insensibilité contre nature ? Sans doute notre

1. *Gargantua*, liv. I^{er}, ch. xxxvii.

siècle pèche par l'excès contraire; peut-être, de nos jours, la familiarité nuit-elle quelque peu au respect.

S'il est difficile de trouver la mesure qui concilie le respect et la tendresse, Montaigne avait deviné la tendance moderne en faisant prédominer le principe d'affection sur celui d'autorité. Écoutons-le gourmander son siècle et réclamer contre les excès de la sévérité paternelle : « Je¹ veulx mal à cette coutume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appelons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cette erreur en ma famille. C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants qui sont en aage de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeissance, car c'est une farce tresinutile qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encore mieux me faire aimer. »

Pour ne point présenter un Montaigne de fantaisie, il faut le suivre dans ses contradictions, dussent-elles lui faire tort. Ce même homme, qui parle si bien de l'affection paternelle, « n'estime pas qu'être sans enfants soit un défaut qui doive rendre la vie moins complète et moins contente. « Ils sont au nombre des choses qui n'ont pas fort de quoy estre desirees, notamment à cette heure, qu'il serait si difficile de les rendre bons. » A dire vrai, Montaigne semble craindre les peines de l'éducation qui dérangerait sa vie; leurs trépignements, leurs jeux et niaiseries puériles troubleraient sa tranquillité. Montaigne nous apprend qu'il a perdu quelques enfants en nourrice², mais, chose étrange, il n'en sait pas exactement le nombre! N'est-ce pas abuser du défaut de mémoire, dont il s'accuse souvent? Ne soyons

1. Liv. II, ch. VIII.

2. « J'ay perdu en nourrice deux ou trois enfants, sinon sans regret, au moins sans fascherie » (tome I, ch. XI). Disons à sa décharge qu'ils moururent

Agés seulement de quelques jours ou de quelques mois. Montaigne avoue qu'il épousa sa femme « pour se conformer à l'usage plutôt que par inclination naturelle » (t. III, ch. V). De ce

pas trop sévère cependant : Montaigne, comme beaucoup de pères, ne comprend guère qu'on embrasse les enfants à peine nés, « n'ayant ni mouvement en l'âme, ni forme reconnaissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables. » Il résiste, ce semble, à ce qu'il appelle les lois communes et la tyrannie de la nature. A ses yeux, une affection bien réglée naît et s'augmente « avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eux. » C'est une affection raisonnée et raisonnable, partant c'est l'affection des pères, ce n'est pas l'amour maternel.

III

Montaigne a du goût pour « les natures temperees et moyennes, » parce qu'il est lui-même une de ces natures. A la suite de Sénèque ou de Plutarque, il se hisse bien quelquefois jusqu'à une certaine grandeur, et à ces moments, il est le premier dupe de ce stoïcisme d'emprunt, mais ce n'est pas là son fait et il nous le dit, nous le prouve assez pour que nous puissions l'en croire. Il ne s'étudié pas, comme les stoïciens, à mourir avec une impassibilité magnanime : la mort est un mauvais pas à sauter ; il s'y prépare de longue main, il s'y accommode en fermant les yeux plutôt que d'un regard intrépide. D'autre part, il ne faut pas non plus le croire absolument sur parole, quand il écrit qu'il ne cherche « qu'à s'anonchalir et avachier, » et « qu'il a dénoncé à tout soin guerre capitale. » C'est assez de dire qu'il est épicurien et quelque peu égoïste ; mais son épicurisme n'abdique rien de ce qui fait la dignité de l'homme. S'il cherche « à arrêter le premier branle de ses emotions, » c'est moins par insensibilité que pour ne pas entraver sa réflexion, son étude incessante sur lui-même ; sans cesse il nous le répète : « Je regarde dedans moy. », « Je me roule en moy-mesme. » « Je m'estudie plus qu'aucun sujet, c'est ma metaphysique, c'est ma physique. »

Objet et sujet de son étude, spectateur de ses pensées

mariage *de raison* naquirent six filles. Ce | que l'auteur a tracé le plan d'éduca-
n'est pas sans une pointe d'amertume | tion qu'il eût aimé à suivre pour un fils.

intimes, il se voit, s'entend, se surprend et se révèle au lecteur. Mais ses révélations nous intéressent toujours, parce qu'à travers lui-même c'est l'humanité qu'il embrasse. Nul plus que lui n'a mis en pratique la sentence socratique : « Connais-toi toi-même. » Dans un parallèle entre Socrate et Caton, à ses yeux, les deux plus admirables types de l'humanité, il se plaint que celui-ci soit « toujours monté sur ses grands chevaux, » tandis que le philosophe grec est simple, familier, naïf. A ce point de vue, Montaigne et Socrate sont de la même famille ; sophistes ou scolastiques, ils détestent l'un et l'autre tout ce qui sent le mensonge ou l'artifice. Au point de vue de la morale, ce serait faire trop d'honneur à Montaigne de le comparer à Socrate, si ferme, si inflexible sur les principes et le devoir, qui honore la loi, même injuste, jusqu'à lui sacrifier sa vie.

« Mais n'est-ce rien de donner en un tel siècle une perpétuelle leçon de tempérance et de modération ¹ », d'avoir compris la grandeur des problèmes philosophiques et, sans aucune prétention d'en fournir la solution, d'y ramener sans cesse l'esprit de ses lecteurs ?

Ne soyons pas trop sévère pour Montaigne. Il a des aveux charmants, capables de désarmer les juges les plus rigoureux. « L'ai une condition singeresse et ne peux m'empescher d'imiter le dernier lu. Ce que j'aurai pris à dire en bastelant et en me mocquant, ie le dirai le lendemain serieusement. » On ne peut plus accuser celui qui s'accuse si naïvement.

Mais en nous donnant la clef de son humeur, ne ruine-t-il pas un peu son crédit ? « Oh ! s'écrie Montaigne, que c'est un doux mol chevet que l'ignorance et l'incuriosité à une teste bien faite ! » Il n'est ni ignorant, ni incurieux, mais toute sa vie il s'étudiera à se préparer ce mol chevet, ce doux oreiller qui ne blesse point la tête. Cette modération constante, professée sur toutes les questions, tient, et à sa volonté de ne point compromettre le calme de son esprit, de sa vie, et aussi à la connaissance des hommes,

1. Prevost-Paradol, *Etude sur Montaigne et Charon*.

à la conscience de leurs misères et de leurs faiblesses.

Montaigne est notre Horace (car il est autant poète que philosophe). Comme le poète latin, s'il ne vieillit pas, c'est qu'il représente dans le monde cette moyenne de sagesse qui est la mesure décente et possible de la pauvre humanité. Il est sans doute des âmes d'élite, comme celle de Pascal, à qui elle ne suffit point. Ceux qui ont pris pour devise ni trop bas, ni trop haut, qui ne veulent s'abaisser jusqu'à la *bête* et ne peuvent s'élever jusqu'à l'*ange*, s'accommoderont de cette philosophie taillée sur le modeste patron d'une âme honnête, mais non héroïque.

En politique, il n'est point de concessions que Montaigne ne fasse à l'ordre et à la tranquillité publique : « Donnons à l'ordre politique, écrit-il, de souffrir patiemment les rois indignes, de celer leurs vices, d'aider de notre recommandation leurs actions indifférentes pendant que leur auctorité a besoin de notre appui ¹. » Montaigne n'est pourtant pas un courtisan ; écoutez ces paroles énergiques à propos du luxe royal : « Il semble aux sujets spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait montre de leurs propres richesses et qu'on les festoie à leurs despens. Car les peuples presument volontiers des rois, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soin de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part.... tant il y a que le plus souvent le peuple a raison et qu'on repaist ses yeux de ce quoy il avoit à repaistre son ventre... A le prendre exactement, un roi n'a proprement rien sien, il se doit soy-mesme à autrui. » On ne trouve pas souvent une théorie aussi radicale, des paroles aussi fermes dans les *Essais* ; ici l'auteur se place entre Bodin et La Boétie. Au reste, Montaigne, sans se faire l'avocat des droits du peuple, a quelquefois, en songeant à ses misères, des accents de touchante et sincère humanité : « Regardons à terre² les pauvres gens que nous y veoyons espandus, la teste penchante après leur besongne, quy ne sçavent ny Aristote, ny

1. Liv. III, ch. ix.

2. Liv. III, ch. xii.

Caton, ny exemple, ny precepte ; de ceux là tire nature tous les jours des effets de constance et de patience plus purs et plus roides que ne sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois-ie ordinairement qui mescognoissent la pauvreté ? Combien qui desirent la mort ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celui-là qui fouit mon jardin, il a ce matin enterré son pere ou son fils. Les noms mesmes de quoy ils appellent les maladies en adoucissent et amolissent l'aspreté..... et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi ; elles sont bien griefves quand elles rompent leur travail ordinaire ; ils ne s'allitent que pour mourir. » La Bruyère, qui a fait bien des emprunts à Montaigne, songeait-il à ces lignes, quand il traçait ce portrait du paysan¹ avec plus de force peut-être, sinon avec une compassion plus sincère : En ces temps de guerre civile, de famine et de peste, Montaigne a vu à sa porte, assisté ce misérable paysan. La Bruyère trace un portrait, un *caractère*, dans son cabinet.

Avant tout, Montaigne est ennemi des changements et remuements². Le meilleur gouvernement à ses yeux est toujours celui qu'on a, quel qu'il soit. Aussi ne trouve-t-on chez lui aucune théorie sur les questions de constitutions sociales, de forme de gouvernement : « Ces longues et grandes altercations de la meilleure forme de société et des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de notre esprit, comme il se trouve es arts plusieurs sujets qui ont leur essence en l'a-

1. « L'on voit certains animaux faibles, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils sèment avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre et méritent ainsi de ne pas manquer de

ce pain qu'ils ont semé. » La Bruyère, *Caractères ; de l'Homme*, chap. 11.

2. En rien Montaigne n'est ce que nous appelons homme de progrès et d'initiative. Ainsi, par exemple, parlant des armes à feu, il dira : « Je crois que c'est un arme de fort peu d'effet et espere que nous en quitterons un jour l'usage » (liv. I, ch. XLVIII). Sans s'étonner qu'il n'ait pu prévoir les progrès et les effets de notre terrible artillerie moderne, on peut relever ce trait, entre autres, d'un esprit ennemi de toute innovation, ami de la tradition, de la routine, du *mos majorum*.

gitation et la dispute et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police (modèle de gouvernement) seroit de mise en un nouveau monde; mais nous prenons un monde déjà fait et formé à certaines coutumes. Par quelque moyen que nous ayons loy de la redresser et rengier de nouveau, nous ne pouvons guere le tordre de son accoutumé ply que nous ne rompons tout¹. » Il ne faut point demander de réformes politiques, même au nom du progrès, à un homme qui ne songe qu'à « planter une cheville en notre roue, afin d'en arrêter le bransle. »

Aime l'Estat, tel que tu le veois estre;

S'il est royal, aime la royauté;

S'il est de peu (oligarchique), ou bien communauté, [démocrati-

Aime l'aussi; car Dieu t'y a fait naistre.

tique]

« Ainsi, écrit l'auteur, en parlait le bon M. Pibrac, que nous venons de perdre, » et ce bon M. Pibrac, chemin faisant, aide Montaigne à donner, comme il dirait, une *nazarde* sur le nez de Platon, d'Aristote, voire même de Bodin et de tous ceux qui ont agité cette grave question de la meilleure forme de gouvernement.

Le respect qu'il peut rendre à la personne des princes et des rois ne tient point à leur mérite et à leur valeur; il sait qu'en penser; toutefois, sans en être longtemps dupe, il cède un instant avec la foule à ce prestige inhérent au rang et à l'habit: « Le masque des grandeurs qu'on représente aux comedies nous touche aucunement et nous pipe. Ce que j'adore moy-mesme aux rois, c'est la foule de leurs adorateurs; toute inclination et soumission leur est due, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas due à se courber et à flechir, ce sont mes genoux. » Belle parole, et qui ne nous laisse pas dupes de ses révérences et de ses génuflexions. Elles sont, croit-il, de bon exemple pour le peuple, et il donne l'exemple. Montaigne

1. Partout et en toute circonstance, Montaigne, ennemi de tout changement, quel qu'il puisse être, a tenu le même langage. Il écrit en 1570 au début d'une lettre à M. de Mesmes: « C'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruyner

et changer les opinions communes reçues qui nous portent de la satisfaction et du contentement..... Ceux-ci vont esbranlant leurs ames d'une assiette paisible et reposesee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doute, d'inquietude et de fiebvre. »

a, pour ainsi dire, une morale commune à l'usage de la foule, sagesse vulgaire et indispensable au train de ce monde, où « il faut laisser couler l'eau sous le pont. » Si vous voulez vivre en paix, bornez-vous à ce catéchisme des bons usages, à ce code d'une honnête prudence. Gardons-nous toutefois de nous y arrêter; passons outre, sinon nous n'aurions que l'enveloppe de l'écrivain et son masque de société. Rabelais cache ses hardiesses sous le masque d'une bouffonnerie souvent grossière; Montaigne imite le cerf inquiet dépitant le chasseur par mille et mille détours. Cela soit dit sans suspecter la franchise de l'auteur, puisque c'est lui-même qui se trahit, s'échappe et ôte le masque à chaque instant. En un mot, il y a, si j'ose dire, deux Montaignes : celui du dehors, et celui qu'il faut découvrir. Quand la raison de Montaigne s'insurge contre un usage sot ou cruel, contre des préjugés, ce n'est pas dans une hardie déclamation, par une sortie virulente comme fait son ami La Boétie, c'est sous le couvert de l'histoire ou d'une anecdote. A peine semble-t-il prendre parti, louant une coutume des anciens, racontant l'étonnement où nos mœurs jettent les sauvages et les peuples du nouveau monde¹. Ainsi Tacite, en louant les vertus des Germains, donne des verges aux Romains; ainsi Montesquieu, dans ses *Lettres Persanes*, raille la ridicule des Français sous le couvert des Orientaux².

Si Montaigne est l'ennemi des révolutions politiques, il est encore bien plus opposé à toute innovation et polémique religieuse. Il semble s'accommoder, sans trop de difficulté pour sa raison, des miracles, et juge que c'est une hardiesse dangereuse et de conséquence de mépriser ce que nous ne concevons pas. Pour lui, point de milieu : « Ou il faut se soumettre du tout (entièrement) à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser; ce n'est point à nous à établir la part que nous lui devons d'obeissance. »

1. Liv. III, chap. VIII.

2. Voir particulièrement la fin du chapitre sur les *Cannibales* terminé

par cette plaisante exclamation : « Mais quoy, ils ne portent pas de haut de chausses ! » (Voir p. 58 de nos *Extraits*.)

Voici les Protestants formellement condamnés, en théorie du moins ; il conçoit plutôt les libres penseurs que ces demi-révoltés s'arrêtant à mi-chemin. Point d'attaques contre les moines ou la vie des cloîtres ; il n'en a pas souffert comme Luther, Erasme, Rabelais. Non qu'elle aille à son esprit au fond très indépendant, mais le bonheur des dévots solitaires lui apparaît sous un jour riant et aimable. « Qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette foy vive et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, aude là toute autre sorte de vie¹. » Cette existence calme, « sans travail de corps et d'esprit, » l'attire souvent ; aussi ne se ferait-il ni trappiste ni bénédictin, mais il entrerait volontiers dans l'abbaye de Thélème, la seule qui convienne à son humeur indisciplinée². La religion de Montaigne est sincère, et même son orthodoxie absolue. Calcul ou conviction, il ne discute pas la foi ; il imiterait volontiers Descartes qui la met dans une arche sainte, et, cela fait, affranchit la raison. Il faut lire dans Montaigne le beau chapitre des prières³ et son éloge du *Pater noster*, « qui dit tout ce qu'il faut, l'unique priere de quoy il se sert partout, la seule aussi qu'il a en memoire. »

Mais de quelle plume il flétrit ce mélange de dévotion et de perversité et ces accommodements auxquels, malgré sa religion ou sa prudence, répugne sa conscience honnête : « Il faut avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous prions Dieu, et deschargee de passions vicieuses ; autrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants à celui à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voilà pourquoi je ne loue pas volontiers ceulx que je veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si

1. Liv. I^{er}, ch. xxxviii.

2. Ce n'est que plus tard, quand sous l'étreinte de la maladie et de la vieillesse, il s'est replié sur lui-même, que la vie cénobitique lui apparaît comme une contrainte insupportable. Au reste

il serait trop facile de mettre en contradiction avec lui-même un auteur qui se peint au jour le jour, au gré de ses lectures et de ses impressions et, comme il le dit, du « descours de ses années. »

3. Liv. I^{er}, ch. lvi.

les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation, et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu partout.... Nous prions par usage et par coustume ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononçons nos prieres; ce n'en est que mine, et me desplait de veoir faire trois signes de croix au benedicté, autant à graces, et cependant, toutes les aultres heures du jour les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'injustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition..... Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant au mesme giste, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge¹. » Que le scepticisme de Montaigne ait quelquefois, plus qu'il ne le croit lui-même, entamé sa foi, il se peut; voilà pourtant la vraie religion et son véritable langage. Seul Tartuffe saura concilier sa dévotion et ses convoitises, ou plutôt mettre celle-là au service de sa duplicité. Oui, ajoute Montaigne² : « Il n'est rien si aysé, si doux et si favorable que la loi divine, elle nous appelle à soy, aussi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras et nous receoit en son giron pour vilains et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la faut-il regarder de bon œil; encores faut-il regarder ce pardon avec actions de graces, et au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes et ennemie des passions qui nous ont poulés à l'offenser. » Cette profession nous suffit et nous tenons Montaigne pour un bon chrétien³.

Nous n'entreprendrons pas ici l'examen du chapitre le plus long et le plus curieux des *Essais*, « Apologie de Raymond Sébond⁴, » parce qu'on y trouve autant d'argu-

1. Liv. I^{er}, ch. lvi.

2. Liv. I^{er}, ch. lvi.

3. Mézerai appelle Montaigne un *Sénèque chrétien*.

4. M. Demog. ot dit que ce chapitre est « une grande mystification. » (*Tableau de la littérature française au dix-septième siècle*, ch. II, p. 48.)

ments pour douter que pour croire, Montaigne, bien qu'il semble y vouloir établir et vérifier par raisons humaines contre les athéistes tous les articles de la religion chrétienne, laisse l'esprit en suspens, écrasé sous le poids de tant d'arguments contradictoires. Il semble parfois que le bien et le mal ne sont qu'affaire d'opinion controversable ; il suffit qu'une idée se lève dans son esprit pour y susciter immédiatement l'idée contraire : la conclusion de ce traité métaphysique sur, ou plutôt contre la certitude, c'est « qu'il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ni de celui des objects ; et nous et nostre jugement et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse ; ainsi, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estant en continuelle mutation et bransle ¹. » Montaigne poursuit implacablement la pauvre raison humaine pour la convaincre d'impuissance et de folie. Il la foule aux pieds, la poursuit dans ses derniers retranchements et, non content de l'avoir avilie, bafouée, anéantie, il élève bien au-dessus de notre prétendue raison divine l'instinct des animaux. Aussi avec quelle triomphante raison Bossuet lui répond-il : « Mais, dites-moi, subtil philosophe qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu ? connaître une première nature, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa prudence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui vous distingue des bêtes?... Homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant ; non, non, n'y espérez plus, voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée ² ! »

Emporté par sa véhémence apostrophe, Bossuet confond les athées et les grossiers épicuriens avec notre « subtil philosophe. » Tenons-nous-en à ce dernier mot qui peut s'appliquer justement à Montaigne, et reconnaissons que, par une heureuse inconséquence, au moins dans la pra-

1. Liv. II, ch. xii.

2. Troisième sermon prononcé, en 1669, sur les conditions du bonheur éternel.

tique de la vie, Montaigne est un croyant qui accepte ou subit toutes les traditions sociales, politiques et religieuses. Montaigne d'ailleurs ne s'aperçoit pas que son livre tout entier est une réfutation éloquente de son scepticisme. Avec quoi triomphe-t-il de la raison, sinon avec les armes mêmes de la raison ? Pourquoi oublier qu'il l'a sans cesse ailleurs appelée en témoignage ? A quoi bon philosopher pendant trois livres, s'il croit sincèrement n'avoir fait que déraisonner et battre la campagne ? C'est là l'objection irréfutable à opposer aux sceptiques ; toute leur vie, tous leurs livres, leurs moindres paroles les démentent. Doubter, c'est penser, et penser c'est faire acte de raison : notre grand rationaliste Descartes a, d'un mot, pulvérisé tout ce vain échafaudage et invinciblement établi la certitude de l'être et de la conscience.

Au point de vue philosophique et moral, le doute de Montaigne est donc convaincu de vanité. Son tort est d'achever les âmes à la paix par l'indifférence, de ne pas laisser de règle au bien, de ressort à l'amour de la vérité et de ne prendre ses sûretés que du côté du fanatisme¹. Là, il est vrai, est son excuse. Au seizième siècle, l'affirmation des théologiens m'épouvante, car à côté de leur vérité qui s'impose impérieusement, je vois le bûcher qui se dresse, heureux quand c'est le livre téméraire qui seul en alimente la flamme. Montaigne l'a dit² : « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. » Aimons donc et remercions Montaigne d'avoir, même par des arguments qui ne sont pas les nôtres, défendu, suivant le tempérament de son esprit, la tolérance. Encore est-il plutôt un modéré qu'un tolérant, n'ayant rien à prendre sur l'ardeur de ses convictions ; mais soyons prévenus que ses *Essais* de si charmante lecture, ne sont pas toujours un guide suffisant pour la morale, non qu'il donne de pernicieux conseils, non qu'on sorte de ce commerce mauvais et corrompu, mais l'esprit étourdi de tant d'arguments contradictoires, la raison humiliée et doutant

1. Gêruxez, *Cours de littérature*, t. I, p. 427.

2. *Essais*, III, xi. Voir les deux épi-graphes de cette Etude.

d'elle-même éprouvent un douloureux découragement. Aux âmes troublées et inquiètes nous ne conseillons pas comme remède la lecture des *Essais*. Ce sceptique plaît d'autant plus qu'on connaît mieux la vie et les hommes¹.

IV

Si nous considérons Montaigne comme écrivain et surtout comme critique littéraire, son goût est tellement sûr que nous n'aurons qu'à copier et méditer la plupart de ses jugements. Sur ces matières, sa raison est presque toujours infaillible et ses opinions sont des arrêts. Et pourquoi ? C'est qu'il était pénétré de ce principe souverain, qu'il n'y a point d'art sans naturel, que le bon sens est la première règle des écrivains : « L'éloquence fait injure aux choses qui nous détourne à soy ; » « Je suis tout simplement, dit-il encore, ma forme naturelle ; » et il veut avec raison que les écrivains en fassent autant. Dans une admirable page qui en dit plus que toutes les rhétoriques, non seulement il a jugé en maître Horace, Virgile et Lucrèce, mais encore, avec une hauteur de vue sans pareille, il y condamne tout cet effort en partie stérile du seizième siècle allant chercher si loin des richesses qu'il avait sous la main. « Quand ie rumine (ces expressions), i'ai desdaing de ces mesmes poinctes et allusions verbales qui nacquirent depuis. A ces bonnes gens (ces grands poètes) il ne falloit d'aiguë et de subtile rencontre : leur langage est tout plein et gros d'une vigueur naturelle et constante ; ils sont tout en epigramme ; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé, rien de traissant, tout y marche d'une pareille teneur. Ce n'est pas une eloquence molle et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant comme elle remplit et ravit les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne

1. La sagesse de Montaigne est une sagesse trop humaine et trop facile. Nous en serions quittes à trop bon marché, si la philosophie s'apprenait à pareille école. (S. de Sacy, *Variétés littéraires* t. 1^{er}, p. 352.)

dis pas que c'est bien dire, ie dis que c'est bien penser. » Il faut lire et relire ce curieux et instructif chapitre, où, sous prétexte de juger quelques vers de Virgile, Montaigne nous donne mieux que toutes les rhétoriques, mieux que la Bruyère et Buffon, la vraie théorie du style et le secret du sien. Comme il sent bien le bon et le mauvais de notre langue « riche d'estoffe, mais pauvre en façon; abondante, mais qui succombe et flechit à une puissante conception. » Les défauts particuliers de son style, Montaigne en a conscience. Il se fait plaisamment à lui-même sa confession : « Tu es trop espez (épais) en figures : voylà un mot du cru de Gascoigne : voylà une phrase dangereuse (ie n'en refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises); ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire se moquent... ie corrige les faultes d'inadvertance, non celles de coustume. »

Toutefois méfions-nous et faisons nos réserves; j'avoue mon faible pour l'homme et surtout pour l'écrivain; quand je ne l'admire pas, je l'excuse presque toujours, j'ai déjà dit pourquoi; il devance et désarme les critiques. Oui, son langage est un peu espez en figures, c'est-à-dire surchargé de vives et familières images; oui, son style sent un peu son périgourdin, mais cette odeur de terroir dans une causerie a son charme; la langue des rues, le pas donné même sur la grammaire à l'usage, tout cela, sous la plume, dans la bouche de Montaigne, je le confesse, ne me déplait pas. Pasquier, dans une lettre curieuse¹, nous raconte une conversation qu'il eut à Blois avec l'auteur des *Essais*. Il lui reprochait une foule de solécismes, l'engageant à corriger tant d'expressions du cru qui déparaient les belles pages de celui qu'il appelle « le Seneque français. » Montaigne en convint, remercia fort le docte auteur des *Recherches sur l'Histoire de France*, mais il n'en fit rien et fit bien. Pourquoi? c'est que l'écrivain « n'avoit pas plus fait son livre que son livre ne l'avoit fait, que le livre estoit consubstantiel à son auteur et membre de sa vie. » Un tel

1. Livre XVIII, lettre I^{re}.

livre échappe aux règles ordinaires, il ne s'amende ni ne se corrige, pas plus que le corps ou le visage.

Qu'on nous permette une digression, qui n'est qu'apparente puisqu'il s'agit de la fille d'adoption de Montaigne, de M^{lle} de Gournay, sa plus grande affection après La Boétie. C'est une étude curieuse et amusante¹ que celle de cette docte et tant soit peu pédante personne qui, pour quelques admirateurs, compta beaucoup de critiques et même de calomniateurs; le temps a emporté avec justice ses œuvres volumineuses, mais son culte filial pour Montaigne, dont elle donna une édition (1595)² avec traduction de ses citations, la polémique qu'elle soutint cinquante ans en faveur du siècle qui emportait, avec sa jeunesse, ses meilleurs souvenirs, les lances qu'elle rompit pour ses vieux auteurs et surtout pour son père adoptif, ce sont là des titres qui doivent la sauver d'un oubli complet. Déjà Malherbe et Balzac, au prix de quels sacrifices, on le sait, fixaient la langue du dix-septième siècle; l'Académie française allait enfin être fondée (1635), le *Cid* (1636) enchanter Paris; c'est en vain, M^{lle} de Gournay lutte et veut remonter le courant qui entraîne le langage et l'esprit du seizième siècle. Elle reproche à ses élagueurs impitoyables de dépouiller la langue « de fleur, de fruit et d'espoir; » elle combat du bec et des ongles, comme disait Montaigne, et défend jusqu'au dernier soupir « ce françois que nos bonnes nourrices avaient chanté. » Dans sa « défense de la poesie et du langage des poetes » elle n'admet pas qu'un poète puisse jamais exister supérieur au grand Ronsard, en un mot, et pour revenir à Montaigne, elle raille ces menus scrupules de grammaire et de précision comme marques de misérable esprit. Permis à Montaigne, en dépit des avertissements d'un Pasquier, d'être de son pays, de son village, si l'on veut, et de rester lui-même. Il avait d'ailleurs l'excuse du génie qui marque tout de son cachet

1. Voir *Les femmes poètes au seizième siècle*, par Léon Feugère (page 127).

2. La première édition de 1580 (Bordeaux) ne contenait que deux livres. L'auteur en ajouta un troisième à l'é-

dition de 1588. M^{lle} de Gournay donna encore en 1635 une nouvelle édition in-folio, précédée d'une curieuse préface dédiée au cardinal premier ministre. (V. table bibliographique, n° 15, p. xiii.)

et légitime le mépris des règles. Mais que M^{lle} de Gournay, écrivain prolixe et médiocre en somme, prétendît se mettre au-dessus des règles dictées par le bon sens, rejeter la discipline qui réglait et fortifiait notre langue, enrayer le progrès et immobiliser l'adolescence vigoureuse du dix-septième siècle dans l'admiration surannée de ses vieux auteurs, c'était une prétention inadmissible, qui contribua sans doute à faire de cette femme honnête et respectable un type ridicule aux yeux de la plupart des contemporains.

V

Montaigne, considéré comme homme public, n'est pas tout à fait aussi consubstantiel à l'auteur qu'on pourrait le croire. Montrons quelques points par où l'homme public, le magistrat, n'a pas toujours été en accord parfait avec l'auteur. Montaigne, de 1555 à 1557, fit partie de la cour des aides de Périgueux. (Il avait donc au début de cette carrière vingt-deux ans, car il nous dit lui-même : « Je naquis, entre onze heures et midi, le dernier jour de février 1533. ») Puis il devint membre du parlement de Bordeaux, de 1557 à 1570, époque où il résigne sa charge et quitte la robe pour l'épée. Un des historiens de Montaigne¹ a montré dans un livre intéressant l'esprit étroit, tracassier de ce parlement, son intolérance envers les Réformés, son insubordination qu'on voit avec plaisir si rudement gourmandée par le chancelier de l'Hôpital. Sur ce fond de tableau se détachent d'autant mieux par contraste la modération, la loyauté, la fidélité de Montaigne, à qui pensait sans doute le chancelier quand il disait dans sa sévère *Mercuriale* : « Il y a ici beaucoup de gens de bien desquels les opinions ne sont pas suivies. » Oui, c'était un véritable homme de bien, supérieur à son temps, ce magistrat du seizième siècle qui se moquait des lenteurs et des subtilités de la procédure, du langage obscur de la chicane, des jurisconsultes ne faisant que s'entregloser, et

1. M. Alph. Grün, *la Vie publique de Montaigne*, 1855.

réclamait énergiquement contre la barbarie de la question et de la torture. Montaigne n'est cependant pas parfait ; il a le défaut de Cicéron, et lui-même s'en confesse, l'amour-propre et la vanité. « Dés mon enfance, écrit-il, on remarqua en moi marques de vaine et sottie fierté. » Ce travers, il n'est arrivé à s'en corriger complètement qu'au déclin de son âge et de ses forces.

Voyons-le à l'œuvre : personne n'a plus que lui raillé toutes ces marques distinctives dont la vanité humaine est si friande ; et pourtant il ne peut dissimuler son dépit de voir tomber en discrédit l'ordre de Saint-Michel à peu près à l'époque où il en est décoré. Ce n'était, dit-il, pourtant pas encore « le collier à toutes bestes. » Avant de transcrire tout au long, non sans quelque complaisance, la bulle qui lui confère le titre de citoyen romain, il a le bon esprit de se railler un peu lui-même. Mais quand il nous dit que « la fortune lui a fait quelques faveurs honoraires et titulaires, non pas accordees, mais *offertes*, » il oublie ce que nous apprend son Journal de voyage¹, à la date du 13 mars 1581, à savoir qu'il employa cinq ans et le crédit d'un majordome du pape pour obtenir, non sans grande difficulté, ce parchemin. C'est encore ce curieux journal qui nous le montre dans un de ses voyages, recevant, à Augsbourg, des autorités de la ville, le vin d'honneur, ni plus ni moins qu'un puissant seigneur, et laissant un écusson de ses armes en bois suspendu à la muraille des hôtelleries honorées de sa présence.

Montaigne voyageait en Italie, quand on lui offrit la mairie de Bordeaux ; car il ne faut pas croire qu'il vécût enfermé dans son château, allant de son promenoir à sa librairie, un Plutarque ou un Sénèque à la main. Il voyageait souvent par goût et par santé, et nous dit lui-même avoir visité tous les bains célèbres de l'Europe. Notre voyageur hésita quelque peu et n'accepta l'honneur qui lui était conféré que sur l'ordre flatteur de Henri III. « Alexandre, après l'avoir d'abord refusée, accepta la bourgeoisie de

1. Ces lettres de bourgeoisie sont | ch. ix. Voir la traduction, *Journal de*
rapportées en latin aux *Essais*, liv. III, | *voyage de Montaigne*, t. II, p. 63.

Corinthe, quand il sut que Bacchus et Hercule estoient sur les registres. » De même, Montaigne n'est pas fâché de succéder à MM. de Biron et de Matignon. La comparaison est ambitieuse, mais elle est de Montaigne qui, malgré sa franchise, en sa qualité de Gascon, est, on le voit, assez vaniteux¹. Au milieu de ces temps difficiles, parmi la sourde agitation que les ligueurs entretiennent à Bordeaux, le rôle actif et brillant appartient au maréchal de Matignon; mais au second plan, Montaigne, honnête, loyal, prudent, aimé et respecté de tous, sert encore bien la royauté et ses concitoyens par ses conseils, ses démarches, sa vigilance, sa fermeté. Un jour pourtant, jour d'épreuve et de vrai contrôle, cette fermeté sembla se démentir : c'était en 1585; une épidémie meurtrière, sortie des marais voisins de la ville, propagée par des chaleurs excessives, sévissait dans Bordeaux. Permis aux particuliers de chercher leur salut dans la fuite; mais qui doit l'exemple du courage à ses concitoyens, qui doit mourir à son poste plus que le magistrat chargé de veiller sur eux? « Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend, avait écrit le philosophe, l'attention, les paroles, la sueur et le sang au besoin. » Et pourtant les jurats lui écrivent à Libourne, réclamant, mais en vain, sa présence à Bordeaux pour les élections municipales. Nous ne rappellerons pas à ce propos les beaux dévouements de Belzunce à Marseille, du poète Rotrou à Dreux. Le courage du maréchal d'Ornano, un des successeurs de Montaigne à la mairie de Bordeaux, moins connu, mériterait la même popularité.

1. S'il ne répugnait de poursuivre contre Montaigne cette sorte de réquisitoire, il serait facile de le prendre en flagrant délit de vanité. Il est le premier qui ait quitté et même rayé sur un livre de famille, publié par le docteur Payen, le nom patronymique d'*Eyquem*, que son père et ses oncles ont toujours conservé. Pourquoi? C'est que Montaigne est originaire d'une famille de marchands établis à Bordeaux. L'acquisition du château de Montaigne ne remonte pas au delà de la dernière moitié du quinzième siècle, et, quoi qu'en dise Montaigne, son père est le

seul qui y soit né. Ancien conseiller à la cour des Aides de Périgueux et à la cour de Parlement de Bordeaux, Montaigne, qui avait dans le commerce et dans la robe ses grandes attaches de parenté et d'alliance, ne fait cas que de la noblesse de robe et s'y rattache de tout son pouvoir. Ses détracteurs, Scaliger, entre autres, il faut l'avouer, ne l'ont donc pas tout à fait calomnié, en lui reprochant une vanité et un amour-propre qu'il est le premier à confesser. (Voir *Michel de Montaigne, son origine, sa famille*, par Théophile Malvezin, Bordeaux, 1875.)

Quatorze ans après, le même fléau était revenu fondre sur la ville; le maréchal allait voir tous les jours les malades, vidant sa bourse dans leurs mains, prodiguant les consolations aux mourants. En vain Henri IV, qui l'aimait, pressait ce fidèle serviteur d'échapper au danger. Les rois aiment parfois qu'on leur désobéisse : « Les habitants de Bordeaux sont ma propre famille, répond-il; j'aime mieux mourir avec eux, que manquer à les assister. » L'auteur des *Essais* a dit quelque part : « Autant que mon devoir me donne de chorde, ie l'emploie à ma conservation. » En cette grave épreuve, il se trompa sur la mesure de la *chorde*, l'instinct de la conservation fit taire en lui la voix rigoureuse du devoir. Tant il est vrai qu'il existe diverses sortes de courage. Montaigne, plusieurs fois surpris dans son château par des bandes de pilleurs, les avait intimidées par son sang-froid et n'avait dû la vie qu'à son attitude ferme et intrépide; il n'osa braver cette mort invisible qui frappe par derrière et prend sa victime au hasard¹.

N'en restons pas sur un trait de faiblesse qui est une exception dans cette vie honorable, dans cette carrière bien remplie. Montaigne, déjà malade, s'était retiré dans son château, où il passa ses deux dernières années sans interrompre complètement ses relations politiques. Plusieurs fois Henri IV, qui avait su apprécier son caractère, l'avait pressé de se rendre auprès de lui. Un jour, croyant qu'un embarras d'argent était cause de ses retards, il s'attira une réponse un peu rude, mais bien honorable pour

1. Un biographe de Montaigne dit, pour l'excuser en ces circonstances : « S'il abandonna son poste d'homme public au jour du péril, ce ne fut pas précisément par crainte de la contagion et par amour de sa conservation personnelle, mais surtout pour remplir ses devoirs de famille, de chef de maison; quand les *picoreurs* sillonnaient les campagnes, on avait besoin de lui là-bas... Si son absence de la ville, et même de son château, se prolongea, c'est qu'il se mit lui-même, ainsi qu'il nous l'apprend dans ses *Essais*, à la

tête d'une caravane de sa famille et de ses gens qui pendant six mois s'enfuirent pour éviter la peste. » (*Vie publique de Montaigne* par M. Grün, p. 289). Nous laissons de grand cœur à Montaigne le bénéfice de circonstances atténuantes, quoique insuffisantes, comme le reconnaît le même biographe en ajoutant : « Quoi qu'on pense de la conduite de Montaigne, et, à cet égard, l'indulgence ne me paraît pas pouvoir aller jusqu'à l'approbation, le fait de l'absence, à un des moments les plus difficiles, est constant. »

celui qui avait le droit de l'écrire : « Sire, Vostre Majesté me fera, s'il luy plaist, ceste grace de croire que je ne plaindray pas ma bource aux occasions ausquelles je ne voudrois espargner ma vie. Je n'ay jamais reçu bien quelconque de la liberalité des Roys non plus que demandé ny mérité, et n'ay receu nul payement des pas que j'ay employés à leur service..... Je suis, Sire, aussy riche que je me souhaite. Quand j'auray espuisé ma bource auprez de Vostre Majesté, je prendray la hardiesse de le luy dire et lors, si elle m'estime digne de me tenir plus longtemps à sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers. » Henri IV qui allait acheter si cher la soumission de tant de seigneurs, dut quelquefois se rappeler la noble fierté et le désintéressement du gentilhomme périgourdin qu'il ne devait plus revoir.

Cette étude serait incomplète si nous ne rappelions la tendre amitié de Montaigne pour La Boétie. Il en a porté le deuil toute sa vie, ce nom revient sans cesse à sa mémoire, sous sa plume et, sans diminuer le mérite de l'un, la sincérité de l'autre, on peut croire qu'une mort prématurée a paré ce souvenir d'un prestige pieux d'idéale et antique vertu. Ce sentiment, poussé chez lui jusqu'à la passion, relève Montaigne du reproche d'égoïsme. Le véritable égoïste n'aime que soi et n'écrit pas cette page admirable que La Boétie a l'honneur d'avoir inspirée à son ami¹.

Montaigne meurt en 1592. Pasquier, dans la lettre déjà citée², raconte ainsi ses derniers moments : « Il mourut en sa maison de Montaigne, où luy tomba une esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler. Au moyen de quoy, il estoit contraint d'avoir recours à sa plume pour faire entendre ses volontés. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme de semondre quelques gentilshommes, siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, il fit dire la

1. Voir dans ce volume (p. 52) et aussi la lettre I^{re} (p. 316) où Montaigne raconte la mort de son ami.

2. Lettres d'Et. Pasquier, liv. XVIII, lettre I^{re}.

messe en sa chambre ; et comme le prestre étoit sur l'élévation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu sur son lict, les mains jointes, et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu : qui fut un beau miroir de l'intérieur de son ame. »

Montaigne a les yeux à peine fermés, que sa fille d'adoption, M^{lle} de Gournay, va recommencer sa filiale et passionnée propagande, et peut-être son pédantisme nuirait-il à l'œuvre de sa vie, si Montaigne ne s'imposait tout seul à la postérité, si cette raison aimable et prudente n'était le miroir où se reconnaissent par quelque coin tous les modérés¹.

Toutefois l'apôtre de « la bonne loi naturelle » ne traversera pas sans de rudes assauts le dix-septième siècle, ce siècle d'étiquette et d'orthodoxie. Pascal l'exécute au nom de Port-Royal et de la morale, comme sceptique, ignorant et crédule². Et pourtant ce spéculatif qui a lu si peu de livres, se nourrissant, comme Descartes, de sa méditation et de sa propre pensée, Pascal est tout rempli des *Essais*, il en reproduit les arguments contre la raison humaine et glisserait infailliblement sur la pente du scepticisme, si, rencontrant sur son chemin la croix, il ne s'y attachait en désespéré. Pour Pascal et Port-Royal³ le moi est haïssable ; pouvaient-ils faire grâce à l'auteur qui l'étale si complaisamment à chaque page de son livre⁴ ?

1. La réputation de Montaigne n'avait pas tardé à se répandre même à l'étranger. Dès 1603 Fleurio dotait l'Angleterre d'une traduction des *Essais*. Shakespeare l'a lue et plusieurs de ses ouvrages accusent un commerce intime avec notre auteur. *The tempest* (1612) renferme un passage bien connu pour contenir des expressions identiques à la traduction de Montaigne. On a prétendu que le célèbre soliloque dans *Hamlet* présente également quelques ressemblances avec les *Essais*. Nous ferons seulement remarquer que *Hamlet* parut en 1596, c'est-à-dire huit ans avant la traduction de Fleurio. L'auteur a-t-il fait subir ultérieurement quelques remaniements à sa tra-

gédie ? Question d'érudition et de curiosité littéraire.

2. Voir Pascal, *Pensées*, édition Havet, 1852, pages 312 et 313, notes 6 et 7, « *Quadrature du cercle, Monde plus grand, etc.* »

3. Nous avons remarqué dans une note de ce livre, que Nicole ne nomme Montaigne que pour l'attaquer ; pour le louer, ce qui est rare, il se contente de le désigner vaguement.

4. « Le sot projet qu'il a de se peindre. » (*Pensées*, p. 86.)

« On eût dû l'avertir, écrit encore Pascal, qu'il faisait trop d'histoires et parlait trop souvent de soi. » *Ibid.* ; p. 105. « Il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement partout en son livre. » (*Ibid.*, p. 315.)

Si Montaigne excite la colère des Jansénistes, si Balzac¹ essaie de le décrier, l'épicurien Saint-Evremond, dont un exil perpétuel assure l'indépendance, fera ses délices des *Essais*².

Les femmes surtout seront pour Montaigne. « Il y a plaisir, disait M^{me} de La Fayette, d'avoir un voisin comme lui³. »

M^{me} de Sévigné partage cet avis. Elle craint bien que Pauline, « cette dévoreuse, ne mette son petit nez dans Montaigne⁴ » et le trouve, pour son goût, un peu bavard. « Il parle parce qu'il veut parler et souvent il n'a pas grand chose à dire⁵. » Mais ce ne peut être aux yeux de l'interminable causeuse qu'un péché véniel. Elle l'aime au fond du cœur et ne s'en défend pas. Si M^{me} de Sévigné trouve quelques chapitres « puérils et extravagants, » elle en juge d'autres « admirables, inimitables⁶, » et assurément dans ces derniers, ce passage où le maréchal de Montluc regrette amèrement de n'avoir pas su aimer selon son mérite le fils qu'il a perdu. Cette page va droit au cœur de la mère. « Je vous renverrai le volume tout marqué, écrit-elle, à l'endroit du maréchal de Montluc⁷, » marqué peut-être bien aussi d'une larme. Toujours sur les routes de Bretagne et de Provence, M^{me} de Sévigné trouve un jour par hasard dans ses bagages un tome de Montaigne, et de s'écrier : « Ah ! l'aimable homme, comme il est de bonne compagnie, c'est mon ancien ami, mais à force d'être ancien, il m'est nouveau⁸ ! » Et une autre fois, elle mande à sa fille : « J'ai de bons livres et surtout Montaigne ; que faut-il autre chose, quand on ne vous a pas⁹ ! » Quel honneur pour Montaigne de remplacer presque M^{me} de Grignan absente !

La Bruyère, artiste habile entre les habiles, cultive

1. Balzac, *Dissertations*, 19.

2. Il reconnaît aux *Essais* de Montaigne, aux poésies de Malherbe, aux tragédies de Corneille et aux lettres de Voiture, comme un droit de lui plaire toute sa vie. (St-Evremond au duc de Créquy, édit. de Londres, 1725, t. III, p. 15 et 21.)

3. *Mémoires et anecdotes de Sévigné*, œuvres diverses, Amsterdam,

1723, in-12, tome I, page 150.

4. *Lettres de M^{me} de Sévigné* (édit. Hachette), t. IX, p. 413. Pauline est M^{me} de Simiane, sa petite fille.

5. *Lettres de M^{me} de Sévigné*, t. IV, p. 353.

6. *Id.*, t. IV, p. 336.

7. *Id.*, t. VI, p. 3.

8. *Id.*, t. VI, p. 40.

9. *Id.*, t. VI, p. 64.

Montaigne et s'en inspire ; le métal de quelques-uns de ses médaillons les mieux ciselés est emprunté aux *Essais*. L'auteur des *Caractères*, en quête de nouveau, a connu le chemin de cette source qui n'est plus fréquentée que de quelques fidèles et il y rajeunit discrètement son style.

Au moment où le grand siècle s'achève, Bayle réclame pour lui-même la liberté au nom de celle dont a joui Montaigne et proclame bien haut la supériorité de sa morale¹ sur celle du Périgourdin. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il lui emprunte sa méthode historique et critique. Le *Dictionnaire*, ce formidable monument d'érudition piquante et indigeste à la fois, n'est qu'un prétexte à exposer le tableau des contradictions humaines, à ébranler tout dogmatisme historique et religieux. Montaigne a été un des maîtres de Bayle qui à son tour aura pour disciple Voltaire.

Voici l'aurore d'un nouveau siècle ; après l'apaisement des esprits et la discipline imposée par le grand roi, l'arène se rouvre à la polémique comme au seizième siècle ; désormais il ne s'agit plus de conquérir la liberté de la foi, mais celle de la libre pensée, de revendiquer la liberté d'examen, mais de préparer les réformes sociales. Les *Essais* reprennent faveur. Dans cet arsenal si riche, mais plein de désordre, les philosophes trouveront pour leurs thèses et leurs plaidoyers en faveur de l'éducation, du droit naturel et de l'égalité, des armes un peu rouillées, qu'ils fourbissent à nouveau. Diderot, Rousseau surtout, développent, en les exagérant, avec une éloquence un peu déclamatoire, bien des arguments suggérés aux polémistes par le sceptique. L'œuvre de Montaigne a été longtemps comme un de ces châteaux abandonnés, demi-ruinés, où les générations viennent tour à tour chercher pierres et matériaux pour leurs constructions.

1. « Après tout, oserait-on dire que mon dictionnaire approche de la licence des *Essais* de Montaigne, soit à l'égard du pyrrhonisme, soit à l'égard des sautez ? Or Montaigne n'a-t-il point donné tranquillement plusieurs éditions de son livre ? ne l'a-t-on pas réimprimé cent et cent fois ? ne l'a-t-on pas

dédié au grand cardinal Richelieu ? n'est-il pas dans toutes les bibliothèques ? quel désordre ne seroit-ce pas, que je n'eusse point en Hollande la liberté que Montaigne a eue en France ? » (*Réflexions sur le prétendu jugement du public*, Suppl. au Diction. Genève, 1722, p. 336.)

Les esprits plus calmes, les spéculatifs moins militants rendent à l'écrivain un hommage désintéressé. Montesquieu cite Montaigne parmi les grands poètes avec Platon, Malebranche et Shaftesbury¹, opinion moins paradoxale qu'on le pourrait croire.

Grimm, ce Germain francisé, ce correspondant des cours d'Allemagne, attitré pour leur infuser l'esprit français à doses périodiques, Grimm, au dire d'un maître compétent, n'a jamais été mieux inspiré que par Montaigne : « La page où il le juge est, dit Sainte-Beuve, « un délicieux morceau². »

Vauvenargues, penseur délicat et profond, mort, comme Pascal, avant quarante ans³ a plus d'affinités avec l'auteur des *Provinciales* qu'avec Montaigne. Aussi, dans son parallèle entre ces deux écrivains, n'hésite-t-il pas à sacrifier Montaigne à Pascal. Qu'on nous permette de citer ici, à la place de ce parallèle assez connu, un autre jugement de Vauvenargues qui a, croyons-nous, l'attrait de l'inédit⁴.

« Peu d'auteurs ont été passionnés pour Montaigne et la raison en est, je crois, que ses écrits ne sont pas passionnés, bien qu'ils soient loin d'être froids. Mais beaucoup se sont passionnés contre lui par cela même qu'ils le trouvoient trop indifférent. C'est ce caractère d'indifférence et de mollesse qui a soulevé contre lui Pascal, d'un génie supérieur, décisif et probablement très ardent, car il ne pouvoit souffrir un philosophe qui mettoit en doute toutes choses auxquelles il étoit le plus attaché. Toutefois il paroît qu'il estimoit beaucoup Montaigne, non seulement par les

1. Shaftesbury (1671-1713) plus connu comme littérateur que comme politique, après avoir joui de la faveur de Guillaume III, rentra dans la retraite sous le règne de la reine Anne. Voltaire le regardait comme un des philosophes les plus hardis de l'Angleterre.

2. *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 248. « C'est, dit l'auteur, ce que la critique française a produit sur Montaigne de plus juste, de mieux pensé et de mieux dit. » L'auteur des *Causeries* en parlant ainsi a oublié modestement l'analyse profonde et définitive de l'esprit de

Montaigne qu'il donne lui-même dans son *Port-Royal* (t. II, liv. III).

3. Pascal mourut à 39 ans. Vauvenargues à 32 ans.

4. On peut lire le parallèle entre Montaigne et Pascal, *Œuvres de Vauvenargues*, édition Gilbert, Paris, 1857, t. I^{er}, p. 274. Le morceau que nous citons ici est tiré d'un manuscrit autographe de Vauvenargues ayant appartenu à M. Gilbert (p. 29). Nous en avons trouvé la copie dans les papiers du docteur Payen. Le parallèle imprimé ne donne que les dernières lignes très sensiblement modifiées.

témoignages qu'il lui a rendus, mais encore par les pensées qu'il a extraites de son livre et par les expressions qu'il en a empruntées, qu'à la vérité il a toujours embellies. Tout homme d'un caractère haut et par conséquent décisif, ne peut être fort attaché à Montaigne. Aussi ses partisans ne prennent-ils pas bien vivement ses intérêts, car s'ils étoient capables de se passionner pour lui, ils seroient contre lui¹..... C'étoit un esprit vraiment original ; son caractère pourroit être plus haut, mais il ne pourroit être plus à lui et moins emprunté. Il a surpassé en sincérité la plupart des écrivains, et c'est à mon avis ce qui lui donne non seulement ce cachet original dont je le loue, mais aussi ce qui fait que ses pensées sont plus vraies et plus intéressantes pour tous ceux qui se mêlent d'écrire. Pascal n'a dépassé Montaigne ni en imagination, ni en invention, ni en fécondité, ni en naïveté, mais en art, en finesse, en vigueur, en véhémence, en profondeur, en élévation et par dessus tout en précision, et dans cette force qui donne de rapprocher des vérités et d'en conclure. »

L'*Éloge de Montaigne* étoit bien fait pour tenter les Académies. Celle de Bordeaux l'avait proposé en 1774. En 1812 l'Académie française (alors classe de la Langue et de la Littérature française dans l'Institut) proposa ce sujet. De nombreux concurrents répondirent à son appel ; on voit figurer dans ce concours, parmi les noms destinés à la gloire ou à la notoriété, Jay, Joseph Droz, Biot qui gardait l'anonyme, l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Paris, J.-V. Le Clerc, le futur éditeur des *Essais*, qui n'obtenait aucune mention, Villemain qui, préludant à ses succès, enlevait le prix, à peine âgé de vingt-deux ans.

Lamartine, sujet à de bizarres antipathies, — il avoue son peu de goût pour La Fontaine, — n'a guère plus aimé l'auteur des *Essais*. « Le guide du jeune Aimon Virieu², nous raconte-t-il dans une de ses *Confidences*³, était Mon-

1. La pensée peut sembler subtile, mais elle est juste. Un esprit sympathique à Montaigne, s'il est naturellement passionné, finit par s'irriter contre lui, parce qu'il ne saurait exister

une vraie et durable sympathie entre la passion et l'indifférence.

2. C'étoit le fils de l'ancien député à la Constituante.

3. *Confidences*, édit. de 1849, p. 372.

taigne, de qui sa mère descendait. Ce génie amuseur, ce douteur avait passé en partie avec le sang dans ce jeune homme. Le livre de Montaigne était son catéchisme. Je combattais de toutes mes forces ce goût exclusif pour Montaigne. Ce doute qui se complait à douter pour douter me paraissait *infernal*. L'homme est né pour croire ou pour mourir ! » Hélas ! en dépit de l'affirmation du poète, l'homme peut douter et vivre. Lamartine rend plus loin justice aux grâces de l'écrivain, mais un peu à contre-cœur. Du reste nous comprenons que l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* qui ont charmé la première moitié de ce siècle, n'ait pu goûter le naturel, la simplicité, la bonhomie d'une confession sincère, presque toujours dégagée des préoccupations de l'amour-propre.

Notre siècle, un peu sceptique, comme Montaigne, et indifférent aujourd'hui à tant de questions qui ont passionné deux siècles, juge Montaigne en amateur désintéressé. Pour notre goût impartial, pour nos odorats blasés ou dégoûtés, c'est un charme de renouveau, un parterre d'herbes drues et odorantes qu'on saisit à pleines poignées, qu'on aspire à pleins poumons.

Un maître l'a dit¹, et nous finissons par là : « Sa vraie baguette d'enchantement, c'est son style... le style est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, l'empire de ce monde. »

Décembre 1860.

1. Port-Royal, t. II, liv. III.

ESSAIS

DE

MICHEL MONTAIGNE

LIVRE PREMIER

1. L'homme animal variable, exemples de Pompée, César, Alexandre.

Certes, c'est un subiect merveilleusement vain, divers et on-doyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon¹, qui se chargeoit seul de la faulte publique, et ne requeroit aultre grace que d'en porter seul la peine : et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse², de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres.

Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, aprez beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despees, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamoilloient de toutes parts; et luy dict, tout picqué d'une si chere victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te fault souffrir toutes les sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif : » l'aultre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil? luy

1. Plutarque le nomme *Sthénon* dans l'*Instruction pour ceux qui manient affaires d'État*, ch. xvii; *Sthennius*, dans les *Apophthegmes*; et *Sthénis*, de la ville d'Himère, dans la *Vie de Pompée*, ch. iiii.

2. Plutarque, d'où ce trait est tiré, dit Préneste. (*Instruction pour ceux qui manient affaires d'État*, ch. xvii.) Péruse ou Pérouse est en Toscane; Préneste dans le Latium.

est il eschappé quelque voix suppliante? Vrayement, ie vaincquaray ce silence; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracheray au moins du gémissement : » et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perceast les talons; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette¹. Seroit ce que la force de courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la veoir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse! ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire que, en la priuse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyen de deffense publicque; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu² ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchans, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux; les provoquans à les faire mourir d'une mort honnorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleccures, qui n'essayast en son dernier souspir de se venger encores, et, à tout³ les armes du désespoir, consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffist la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espannable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmees, femmes et enfans, pour en tirer trente mille esclaves. (Chap. 1^{er}.)

2. Respect dû aux rois pendant leur vie, justice après leur mort.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort⁴. Ils sont compaignons⁵, sinon maistres, des loix : ce que la iustice n'a pu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation, et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à tous bons princes qui ont à se

1. Quint. Curt., IV, vi. *Non, ut voluisti, morieris, Bete : sed quidquid tormentorum in captivum inveniri potest, passurum esse te cogita, etc.*

2. Diodore de Sicile, XVII, iv.

3. A tout, c.-à-d. avec.

4. Diodore de Sicile, I, vi.

5. Les rois ne sont pas les égaux, mais les premiers sujets des lois. (Voir dans notre Etude la politique de Montaigne.)

plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur. Nous devons la subiection et obeissance egaleement à tous les roys¹, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes; de celer leurs vices; d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy: mais nostre commerce fini, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté l'expression de nos vrais ressentiments²; et nommeement de refuser aux bons suiets la gloire d'avoir reveremment et fidellement servy un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux depens de la iustice publique. Titus Livius dict vray « que le langage des hommes nourris sous la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et faulx tesmoignages³: chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprover la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit mal: « Le t'aymoy quand tu le valois; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeu, basteleur, cochier, ie te hay comme tu merites⁴. » l'autre, pourquoy il le vouloit tuer: « Parce que ie ne trouve aultre remede à tes continuels malefices⁵: » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à tous meschants comme lui, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprover?

Il me deplaist qu'en une si sainte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feinte cerimonie: A la mort des roys, tous les confederez et voisins et tous les Ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy là quel qu'il eüst esté, estoit le meilleur roy de tous les leurs⁶;

1. Un sujet honnête et courageux ne doit pas plus obéir au crime qu'estimer et aimer celui qui l'ordonne. L'erreur de Montaigne est de professer qu'il n'y a pas de pire mal qu'un changement politique.

2. *Ressentiments*, sentiments.

3. Tite Live, XXXV, XLVIII.

4. Tacite, *Annales*, XV, LXVII: *Odisse cœpi postquam parricida matris et uxoris, auriga et histrio et incendarius exstitisti.*

5. Tacite, *Annales*, XV, LXVIII:

6. Hérodote, VI, LXVIII.

attribuant au rang le loz qui appartenoit au premier merite, et qui appartient au premier merite au postreme et dernier rang.

(Chap. III.)

3. Montaigne a tiré avantage de son défaut de mémoire.

Il n'est homme à qui il siesse¹ si mal de se mesler de parler de mémoire, car ie n'en recognois quasy trace en moy; et ne pense qu'il y en ayt au monde une aultre si merueilleuse en defaillance. J'ay toutes mes aultres parties viles et communes²; mais, en celle là, ie pense estre singulier et tresrare, et digne de gagner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que l'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de l'appeler une grande et puissante deesse³), si en mon païs on veult dire qu'un homme n'a pas de sens, ils disent qu'il n'a point de mémoire; et quand ie me plains du default de la mienne⁴, ils me reprennent et mescroient, comme si ie m'accusois d'estre insensé: ils ne veoyent pas de chois entre mémoire et entendement. C'est bien empirer mon marché! Mais ils me font tort; car'il se veoid par experience, plustost au rebours, que les mémoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude; on se prend de mon affection, à ma mémoire; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience⁵: « Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse: il ne se souvient point de ses amis: il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. » Certes, ie puis ayseement oublier: mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnee, ie ne le fois pas. Qu'on se

1. *Siesse*, c.-à-d. *sié* du verbe *seoir*. Voir *Lexique*.

2. C'est-à-dire les autres facultés moyennes, ordinaires.

3. Platon, *Critias*, p. 1100. Edit. de Francfort, 1602.

4. Il s'en plaint encore au ch. XVII du liv. II et ailleurs. Malebranche (*Recherche de la vérité*, liv. II, part. 3, ch. v), révoque en doute ce défaut de mémoire et ne voit guère qu'affectation en cet aveu, mais, reproche plus grave et non moins injuste, il conteste à l'auteur des *Essais* le bon sens

et la pénétration d'esprit dont il se pique en revanche. Pour le premier point, les citations nombreuses de Montaigne ne prouvent rien; outre qu'elles ne sont pas toujours exactes et qu'il lui arrive de se contredire, même en ne citant pas, on sait qu'il ne faut pas beaucoup de mémoire pour citer et citer souvent. « A faute de mémoire naturelle, dit l'oublieux Montaigne, j'en forge de papier (III, XIV), voilà tout le secret et il le confesse.

5. *De conscience*, c.-à-d. volontaire, *mens conscia*.

contente de ma misere¹, sans en faire une espee de malice², et de la malice autant ennemie de mon humeur !

Le me console aucunement³ : Premièrement sur ce, que c'est un mal duquel principalement i'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition ; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultez en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie ; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultuy sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : que mon parler en est plus court ; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdi tous mes amis de babil, les suiets esveillant cette telle quelle faculté que i'ai de les manier et employer, eschauffants et attirants mes discours. C'est pitié : ie l'essaye⁴ par la preuve d'aucuns de mes privez amis ; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere⁵ leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté ; et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest franc et net. Entre les pertinents⁶ mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traissant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passces demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes : i'ai veu des recits bien plaisants, devenir tres-ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement⁷, qu'il me souvient moins des offenses receues,

1. *Qu'on se contente de ma misere.* Qu'on n'ajoute rien à mon infirmité.

2. *Malice*, dans le sens de méchanceté, *malignitas*.

3. *Aucunement*, sens affirmatif, parfois, souvent.

4. *Je l'essaye*, c.-à-d. je l'éprouve, j'en fais l'expérience.

5. *Reculent si arriere*, l'étendent en reprenant le récit de plus haut.

6. *Pertinent* est rarement appliqué aux personnes qui font les choses pertinemment.

7. Tour abrégé pour dire : Je me console secondement sur ce qu'il me souvient.

ainsi que disoit cet ancien : il me faudroit un protocole¹ ; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à tous les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille : « Sire, souvienns vous des Atheniens : » d'autre part, les lieux et les livres que ie reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

(Chap. ix.)

4. Le mentir est un maudit vice.

En vérité le mentir est un maudit vice : nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en cognoissons l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'autres crimes. Ie treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfans des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temerares² qui n'ont ny impression ny suite. La menterie seule, et, un peu au dessous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progrez : elles croissent quand et³ eulx ; et depuis qu'on a donné ce faulx train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous veoyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiets et asservis. L'ay un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes ; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny. Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc⁴ : une y va. Certes, ie ne m'asseure pas que ie puisse venir à bout de moy, à garantir d'un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge⁵. Un ancien Pere dict, que nous sommes mieulx en la compagnie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu. *Ut externus alieno non sit*

1. Protocole ne signifie pas ici registre ou formulaire, mais un homme chargé de souffler, de rappeler ; l'exemple qui suit confirme ce sens.

2. Actions temerares signifie plutôt ici inconsidérées que imprudentes.

3. Quant et, c.-à-d. avec.

4. Desvoyent du blanc, c.-à-d. détournent du but.

5. C.-à-d. je ne suis pas sûr, même pour me garantir d'un danger, que je puisse prendre sur moi de mentir.

*hominis vice*¹. Et de combien est le langage faulx moins sociable que le silence ! (Chap. ix.)

5. Du parler prompt ou tardif.

Onc ne furent à tous toutes graces donnees²;

aussi veoyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors³ si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests; les aultres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les ieux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau; si j'avois à conseiller de mesme en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'autre, mieulx advocat : parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere⁴ se passe d'un fil et d'une suite sans interruption : là où les commoditez de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entreveue du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle devoit estre prononcee, le pape, se craignant qu'on luy teinst propos qui peüst offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui lui sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celui sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre : mais s'en sentant inca-

1. De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont pas hommes l'un à l'égard de l'autre. (Plin, *Nat. Hist.*, VII, 1.)

2. Ce vers, qui est du célèbre ami de Montaigne, Estienne de La Boétie, ne se trouve point dans les vingt-neuf sonnets de ce jeune poète cités au chapitre xxviii du 1^{er} livre des *Essais*. Il

fait partie des *vers français* publiés par Montaigne en 1572, et il y termine le xiv^e sonnet, fol. 16 verso.

3. *Bout-hors*, ancien jeu où l'on prenait la place l'un de l'autre. Avoir le *boutehors* aisé, être toujours prêt à parler.

4. *Carriere*, c.-à-d. le cours de sa harangue.

pable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay¹ en prinst la charge. La part de l'avocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine; et plus le propre du iugement de l'avoir lente et posee. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a le loisir de se preparer, et celui aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius², qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé; qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à prouffit d'estre troublé en parlant; et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la cholere ne lui feist redoubler son eloquence. Je cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peut soustenir une vehemente premeditation³ et laborieuse: si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais outre cela, la sollicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quand et quand aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre eschauffee et resveillee par les occasions estrangeres, presentes; et fortuites: si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir; l'agitation est sa vie et sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition: le hazard y a plus de droict que moy; l'occasion, la compaignie, le bransle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que je n'y treuve lorsque je le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les escripts, s'il y peult avoir chois où il n'y a point de prix⁴. Cecy m'advient aussi, que ie ne me treuve pas où⁵ ie me

1. *Mémoires* de Martin du Bellay, liv. IV, fol. 163 et suiv.

2. *Ut præsentis animi et majoris ingenii quam studii magis placebat in his quæ inveniebat quam in his quæ attulerat*, etc. (*Epitome controversiarum M. Senecæ*, III, p. 274, édit. de Genève, 1626.)

3. *Premeditation*: ici dans le sens de préparation.

4. *Où il n'y a point de prix*, c.-à-d. dans des choses sans valeur, comme mon style et mon langage.

5. *Où, quand, ubi*, ici adv. de temps et non de lieu.

cherche ; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. L'auray eslançé quelque subtilité en escrivant (i'entens bien, mornee¹ pour un aultre, affilee pour moy : laissons toutes ces honnestetez ; cela se dict par chascun selon sa force) : ie l'ay si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire ; et l'a l'estranger descouverte par fois avant moy. Si ie portoy le rasoir par tout où cela m'advient, ie me desferoy tout. Le rencontre² m'en offrira le jour quelque aultre fois, plus apparent que celui du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

(Chap. x.)

6. Sage pratique de Montaigne.

Devoir des ambassadeurs. Obéissance passive.

L'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'aultuy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux. Il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte³. Veoyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins⁴ : et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduite de sa milice : ses exploits le verifient assez capitaine excellent ; il se veult faire cognoistre excellent ingenieur⁵ : qualité aulcunement⁶ estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tresgrand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy par la poësie⁷ : et si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation iuridique, mené ces jours passez veoir un'estude fournie de toute sorte de livres de son mestier et de tout aultre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir ;

1. *Mornee*, comme *mousse*, émoussé.

2. *Le rencontre*, comme plus haut, dans le sens de hasard.

3. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article Archidamus, fils d'Agésilas.

4. Voir surtout la description du pont jeté sur le Rhin. (*De bello gall.*, iv, 17.

5. Montaigne écrit *ingenieur* du mot *engin*. D'Aubigné dit dans le même sens *ingenieux*.

6. *Aulcunement*, comme plus haut, toujours affirmatif.

7. Diodore de Sicile, XV, vi. Ce fut là aussi, on le sait, le travers du cardinal Richelieu.

mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logée sur la vis¹ de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent tous les iours sans remarque et sans offense².

Optat ehippia bos piger, optat arare caballus³.

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Ainsin il fault travailler de reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsin du reste, chacun à son gibbier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subiect de toutes gents, i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins, ie les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies ; si iuriconsultes, il en faut prendre les controverses des droits, les loix, l'establisement des polices, et choses pareilles ; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cerimonies ; si gents de guerre ; ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne ; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et practiques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey⁴, tresentendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faites au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles oultrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde (et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il lui adveint de redire ces mesmes mots) ; aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise, avec l'espee et le poignard, dans un batteau : le dict sei-

1. Montaigne, dans l'exemplaire corrigé de sa main, ajoutait ici *par où il estoit monté*, ce qui explique cette expression *sur la vis* ; on voit alors qu'il s'agit d'un escalier tournant ; mais il a effacé ces mots *par où il estoit monté*,

et il a ajouté *de l'estude*.

2. *Sans offense*, c.-à-d. sans critique.

3. Horace, *Epist.*, I, XIV, 43.

4. Martin du Bellay, seigneur de Langey, *Mémoires*, liv. V, fol. 227 et suiv. le même qui est cité p. 8.

gneur de Langey, suivant son histoire, adiousté que lesdicts ambassadeurs faisant une despeche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesme luy celerent les deux articles precedents. Or, i'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser¹ sur les advertissements qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'-assemblée : et m'eust semblé l'office du serviteur estre fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre ; car, de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne aultrement qu'il ne doit et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celui qui la receoit ; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doit penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne voudrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, sous quelque prétexte, et usurpons sur la maitrise ; chacun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceux qui le servent, comme luy doit estre chere leur simple et naïve obeïssance. On corrompt l'office du commander², quand on y obéit par discretion, non par subiection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingenieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin³ de batterie qu'il en vouloit faire ; cettuy cy, sous tiltre⁴ de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment ouï ses raisons, luy fait tresbien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage.

D'autre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraincte n'appartient qu'aux commandements

1. *Dispenser*, disposer, décider, comme Montaigne le dit un peu plus loin : « on corrompt l'office du commander quand on y obéit par *discretion* (c.-à-d. d'après son discernement, sa décision), non par *subiection* ».

2. *Corrumpi atque dissolvi officium omne imperantis*, etc. Aulu-Gelle, I, XIII.

3. *Engin*. Tout instrument ou machine. Voir note 5, p. 9.

4. *Sous tiltre*, c.-à-d. sous prétexte (*titulo*).

precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur disposition; ils n'exécutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. J'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx. Les hommes d'entendement accusent encores aujourd'huy l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, écrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation¹, et le convier à interposer son decret²?
(Chap. xvi.)

7. Qu'il ne faut juger de notre bonheur qu'après la mort³.

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet⁴.

Les enfans sçavent le conte du roy Crœsus à ce propos⁵: lequel ayant été prins par Cyrus et condamné à la mort: sur le point de l'exécution, il s'escria: « O Solon! Solon! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy feit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'avertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon: « Que les hommes, quelque beau visage que la fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie, » pour l'incertitude et la varieté des choses humaines, qui, d'un bien legier mouvement se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roi de Perse, de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat: « Ouy, mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux⁶. » Tantost, des roys de Macedoine, successeurs

1. *Deliberation*, ici, dans le sens de décision.

2. *Decret*, opinion, avis (*quod decreverat*).

3. Montaigne avait déjà touché ce sujet dans le chapitre III de ce 1^{er} livre.

4. Ovide, *Métam.*, III, fable II, v. 5 et suiv.

5. Hérodote, I, 86.

6. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pédantes à Corinthe; d'un conquérant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en fait un misérable suppliant des belîtres officiers d'un roy d'Égypte: tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie! Et du temps de nos pères, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, sous qui avoit si longtemps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches¹, mais après y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne² veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par la main d'un bourreau? indigne et barbare cruauté! et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté³, de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de çà bas:

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fascēs, sævasque securas
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur⁴!

et semble que la fortune quelquesfois guette à point nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en longues années; et nous fait crier, après Laberius,

Nimirum hac die
Una plus vixi mihi, quam vivendum fuit⁵?

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon: mais d'autant que c'est un philosophe (à l'endroit desquels les faveurs et les disgraces de la fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidens de qualité à peu prez indifferente), ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un

1. En Touraine, sous le règne de Louis XII qui l'y avait fait enfermer dans une cage de fer en 1500.

2. Marie Stuart, reine d'Ecosse et mère de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par ordre de la reine Elisabeth, le 18 février 1587. Elle avait été mariée trois fois, la première à François II. On peut lire dans Brantôme un récit très pathétique de la mort de cette reine. Le seizième siècle tout monar-

chique, malgré ses révoltes, n'a pas jugé les fautes de Marie Stuart; il a fermé les yeux sur ses crimes. Ce n'est guère qu'en notre siècle que la critique historique a apprécié avec une sévère impartialité la vie et les mœurs de cette princesse.

3. Ce substantif formé de *haultain* a disparu de la langue, mais n'était-il pas plus expressif que hauteur?

4. Lucrèce, V. 1231.

5. Macrobe, *Saturnales*, II, 7.

esprit bien nay, et de la resolution et assurance d'une ame reglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile. En tout le reste, il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis ; mais à ce dernier roole de la mort et de nous, il n'y a plus que¹ feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Eiiciuntur; et eripitur persona, manet res².

Voilà pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie ; c'est le maistre iour ; c'est le iour iuge de tous les aultres ; c'est le iour, dict un ancien³, qui doit iuger de toutes mes annees passees. Je remets à la mort l'essay du fruit de mes estudes ; nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avait eu de luy iusques alors⁴. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre⁵. » De vray, on deroberait beaucoup à celuy là qui le poisoneroit sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il luy a pleu ; mais en mon temps trois les plus exsecrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames ont eu des morts reglees, et, en toute circonstance, composées iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunées : ie luy⁶ ay veu trancher le fil d'un progrez de merveillex advancement, et, dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une fin-si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne comportoit son desir et esperance ; et devança par sa cheute le pouvoir et le

1. *Il n'y a plus que*. Il ne suffit plus de.

2. Lucrèce, III, 57.

3. Sénèque, *Epist.*, 102.

4. *Id.*, *Epist.*, 24.

5. Plutarque, *Apophthegmes*.

6. Le tour pénible et un peu obscur de la phrase n'ôte rien à la grâce touchante de ce souvenir donné à La Boétie. Voir à la fin des extraits la lettre où Montaigne raconte la mort de son ami.

nom où il aspirait par sa course. Au jugement de la vie d'autrui, ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout¹; et des principaulx estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement². (Chap. xviii.)

8. Que philosopher c'est apprendre à mourir

Des principaulx bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort : moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité et nous en donne le goust pur et amiable, sans qui toute aultre volupté est esteincte..... La mort est inevitable :

Omnes eodem cogimur; omnium
Versatur urna serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exsilium impositura cymbæ³;

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiet continuél de torment et qui ne se peult aucunement soulager. Il n'est lieu d'où il ne nous vienne ; nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en pais suspect : *quæ quasi saxum Tantalo, semper impendit*⁴. Nos parlements renvoient souvent executer le criminel au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par de belles maisons, faites leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent⁵ :

pensez vous qu'ils s'en puissent reiouir ; et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez ?

Audit iter, numeratque dies, spatique viarum
Metitur vitam; torquetur peste futura⁶.

Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'obiet necessaire de nostre visee : si elle nous effroye, comme⁷ est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre ? Le remede du vulgaire c'est de

1. Le bout, c'est-à-dire la fin de la vie.

2. Sourdement, c.-à-d. sans faire aucun bruit.

3. Horace, *Od.*, II, III, 25.

4. Cicéron, *De finibus bonorum et malorum*, I, xviii.

5. Horace, *Od.*, III, I, 18.

6. Claudien, *In Ruf.*, II, 137.

7. Comme, c.-à-d. comment.

n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement ? Il luy fault faire brider l'asne par la queue :

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro¹.

Ce n'est pas de merveille s'il est souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort ; et la plus-part s'en seignent, comme du nom du diable². Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extrenie sentence : et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon iugement ils vous le pastissent³.

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs aureilles et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou de l'estendre en periphrases : au lieu de dire, il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu⁴ : » pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre, *feu*⁵ *maistre Iehan*. A l'adventure, est-ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Le nasquis entre unze heures et midi, le dernier iour de febvrier, mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure, commenceant l'an en ianvier⁶. Il n'y a iustement que quinze iours que i'ay franchi trente neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant⁷. Cependant, s'empescher du pensement de chose si esloignee, ce seroit folie. Mais quoy ? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort aultrement que comme si tout presentement il y entroit : ioinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et

1. Lucrèce, iv, 474.

2. *S'en seignent*. Se signent, font le signe de croix, comme si l'on nommait le diable devant eux.

3. *Pastisser*, faire de la pâtisserie ; au sens général, construire, bâtir ; c'est à tort que plusieurs éditions ont substitué *bâtissent* à *pastissent*.

4. Plutarque, *Vie de Cicéron*, xxii.

5. *Feu* vient de *fatutus*, qui a subi le *fatum*, la mort. Voici la succession des formes : *fedude*, *feûde*, *fehu*, *feû*, *feu*.

6. Par une ordonnance de Charles IX, rendu en 1563, le commencement de l'année fut fixé au 1^{er} janvier ; auparavant elle commençait à Pâques. En conséquence, le 1^{er} janvier 1563 devint le premier jour de l'an 1564. Le parlement ne se conforma à cette ordonnance que deux ans après et ne commença l'année le 1^{er} janvier qu'en 1567.

7. Montaigne n'obtint pas ce qu'il lui falloit, puisqu'il mourut en 1592, dans la soixantième année de son âge.

qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants¹ combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesme qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre ; et i'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'aprez trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesmes de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passants devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle ne nous prenne au collet ? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soit², pourveu qu'on ne s'en donne point de peine. Je suis de cet advis ; ét, en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce sous la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculast ; car il me suffit de passer³ à mon aise, et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

Prætulerim. delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere, et ringi⁴.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau : mais aussi, quand elle arrive ou à eulx, ou à leurs femmes, enfants ou amis, les surprenant en dessoude⁵ et à decouvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable ? vistes vous iamais rien si rabbaissé, si changé, si confus ? Il y fault prouveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseilerois d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum ;
Nec parcit imbellis iuventæ
Poplitibus timidoque tergo⁶,

1. C.-à-d. de ceux que tu connais.
2. Comment que ce soit, ce qu'il en sera.
3. Passer, employé absolument, vi-

vrc, comme en latin *degere*.
4. Horace, *Ep.*, II, II, 126.
5. En dessoude, soudainement.
6. Horace, *Od*, III, II, 14.

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

Ille licet ferro cantus se condat et ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput¹,

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre : et pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune ; ostonz luy l'estrangeté, pratiquons le, accoutumons le², n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à tous instants representons la à nostre imagination et en tous visages ; au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons³ soubdain : « Eh bien ! quand ce seroit la mort mesme ! » et là dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmi les festes et la ioie, ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition ; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seche⁴ d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviez.

Omne crede diem tibi diluxisse supremum :
Grata superveniet, quæ non sperabatur, hora⁵.

Il est incertain où la mort nous attende : attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté : qui a appris à mourir, il a desapprins à servir : il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal : le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte. Je suis de moy mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien dequoy ie me soye, dés tousiours, plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Iucundum quum ætas florida ver ageret⁶.

Parmy les dames et les jeux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que⁷ ie m'entretenois de ie ne sçais qui,

1. Properce, *Eleg.*, III, xviii, 25.

2. C.-à-d. ayons le accoutumé.

3. *Remaschons*, répétons-nous. On dit encore à peu près en ce sens *ruminer*.

4. *Anatomie seche*, c.-à-d. un squelette. Hérodote, II, 78.

5. Horace, *Epist.*, I, iv, 13.

6. Catulle, *Epigr.*, LXVIII, 16.

7. Pendant que.

surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aurreille, ie ne ridois non plus le front de ce pensement là, que d'un aultre. Il est impossible que, d'arrivee, nous ne sentions des picqueures de telles imaginations; mais en les maniant et repasant, au long aller¹, on les apprivoise sans doubte : aultrement, de ma part, ie feusse en continuelle frayeur et frenesie; car ia-mais homme ne fait moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ay ioui² iusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe, et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre auiourd'huy. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien³ de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est ; nemo in crastinum sui certior*⁴. Ce que i'ay à faire avant de mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce d'un' heure.

Quelqu'un, feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estois hasté de l'ecrire là, pour ne m'asseurer⁵ point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui⁶ continuellement me couve⁷ de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure préparé environ⁸ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir, entant qu'en nous est, et sur tout se garder⁹ qu'on n'aye lors affaire qu'à soy;

Quid brevi fortes iaculamur ævo

Multa¹⁰?

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist. L'un

1. Au long aller, c.-à-d. à la longue.

2. Remarquer que Montaigne fait souvent de *jouir* un verbe actif.

3. En rien, nullement.

4. Sénèque, *Ep.*, xci.

5. Se couvrir de, préparer sourdement une chose.

6. C.-à-d. parce que je n'étais pas assuré.

7. C.-à-d. en homme qui, *utpote qui*.

8. C.-à-d. à peu près autant que.

9. C.-à-d. prendre soin de n'avoir à songer qu'à soi.

10. Horace, *Od.*, II, xvi, 17.

se plainct, plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'autre, qu'il luy fault desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contreroollé¹ l'institution de ses enfans: l'un plainct² la compaignie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Le suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Le me desnoue par tout; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement, que ie m'attends de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines³.

. Miser! o miser! (aiunt) omnia ademit
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ⁴ :

et le bastisseur,

Manent (dict il) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes⁵.

Il ne fault rien desseigner⁶ de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin. Nous sommes nayz pour agir :

Quum moriar, medium solvar et inter opus⁷;

ie veux qu'on agisse et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult; et que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict. l'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment de quoy sa destince coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Iam desiderium rerum super insidet una⁸.

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimeties ioignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, di-

1. *Contreroollé*, c.-à-d. réglé et surveillé.

2. *Plainct*, c.-à-d. regrette.

3. Celui qui, comme le recommande Montaigne, et selon le précepte des Stoïciens, s'est à l'avance détaché des objets de ses affections, est plus qu'à demi-mort, sa mort est déjà morte et d'autant plus morte qu'il aimera moins.

Tel est, croyons-nous, le sens de cette expression bizarre, mais éclaircie par ce qui précède.

4. Lucrèce, III, 911.

5. Virg., *Æn.*, IV, 88. Il y a dans Virgile *pendent*.

6. *Desseigner*, former un dessein.

7. Ovide, *Amor*, II, x, 36.

8. Lucrèce, III, 913.

soit Lycurgus¹, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois nous advertisse de nostre condition : » aussi ay ie prins en coutume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu ; » ny endroict des histoires que ie remarque si attentivement : il y paroist à la farcissure de mes exemples², et que i'ay en particuliere affection cette matiere. Si i'esloy faiseur de livres, ie feroiy un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre.

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a de si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans double grand avantage ; et puis, n'est ce rien d'aller au moins iusques là sans alteration et sans fiebvre ? Il y a plus ; nature mesme nous preste la main, et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas le loisir de la craindre ; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à mesure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Je treuve que i'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand je suis en fiebvre : d'autant que ie ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir ; i'en veoy la mort d'une vuee beaucoup moins effroyee. Cela me faict esperer que plus ie m'esloigneray de celle là et approcheray de cette cy, plus ayseement i'entreray en composition de leur eschange³. Tout ainsi que i'ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar⁴, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez ; i'ai treuvé que sain i'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que ie les ay senties. L'alaignesse où ie suis, le plaisir et la force me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poissantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaules. L'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.. ..

1. Plutarque, *Vie de Lycurgue*, ch. xx.

2. A la façon dont mon livre est farci d'exemples.

3. J'entrerai en arrangement pour

échanger la vie contre la mort.

4. *De bello Gall.*, vii, 84. C'est aussi à peu près le mot de Tacite : *E longinquo reverentia*.

J'ai pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la veoyions en nous ou en aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons (aultrement ce seroit une armee de medecins et de pleurars); et, elle estant tousiours une¹, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'assurance parmy les gents de village et de basse condition, qu'ez aultres. Je crois, à la verité, que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entourons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre; les cris des meres, des femmes et des enfants; la visitation de personnes estonnees et transies; l'assistance d'un nombre de valets pasles et explorez; une chambre sans iour, des cierges allumez; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs; somme, tout horreur, et tout effroy autour de nous : nous voylà desia ensepvelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les veoyent masquez : aussi avons nous². Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessous que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passerent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage ! (Chap. xix.)

9. Des effets de l'imagination.

*Fortis imaginatio generat casum*³, disent les clerics.

Je suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à luy resister. Je vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayer : la vue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers; un toussueur continuel irrite mon poulmon et mon gosier; ie visite plus mal volontiers les malades auxquels le debvoir m'interesse, que ceulx auxquels ie m'attends⁴ moins et que je considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Je ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse, chez un

1. C.-à-d. bien que l'aspect de la mort soit toujours le même.

2. S.-ent. peur. Sénèque, *Epist.*, xxiv.

3. Une imagination forte produit l'événement même.

4. C.-à-d. je m'intéresse, attendre.

riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guerison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie ; et que, fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alairesse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude¹ s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'onques puis² il ne l'y peut remettre, et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse³. (Chap. xx.)

10. Pourquoi Montaigne n'a pas écrit l'histoire de son temps.

Aulcuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veuë moins blecée de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis⁴. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine ; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance : qu'il n'est rien si contraire à mon style qu'une narration estendue ; ie me recoupe si souvent, à faulte d'haleine ; ie n'ay ny composition ni explication⁵, qui vaille ; ignorant, au delà d'un enfant, des frases, et vocables qui servent aux choses plus communes ; pourtant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire, accommodant la matiere à ma force ; si i'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne : que ma liberté estant si libre, i'eusse publié des iugements, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables.

Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que

1. *Son habitude*, son état ; *habitus*, *īq̄*.

2. *Puis*, depuis.

3. Montaigne emprunte ce fait à Sénèque le Rhéteur, seulement celui-ci ne dit pas pas que G. Vibius perdit la raison en tâchant de *comprendre l'essence de la folie*, mais en s'appliquant à en imiter les mouvements.

4. Montaigne nous dit encore qu'il a entretenu l'oreille des grands d'affaires de poids (III, xiii), et les mémoires de de Thou nous apprennent qu'il intervint entre le duc de Guise et le roi de Navarre (*De vita sua*, III, ix).

Des lettres de Duplessis Mornay, principal secrétaire de ce dernier, prouvent la haute estime dont jouissait Montaigne et l'importance qu'on attachait à son opinion. Enfin une réponse de Montaigne (que nous donnons à la fin de ce vol. montre que Henri IV eût désiré attirer notre auteur à sa cour. Mais « *sa liberté si libre* » lui aurait encore nui en ce métier. « Tendre négociateur et novice, j'aime mieulx faillir à l'affaire qu'à moy. » (III, i.) Ce n'est pas là l'étoffe d'un diplomate. Montaigne se connaît bien, il a fait ce qu'il pouvait faire de mieux, ses *Essais*.

5. *Explication*, développement.

c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soyent en tout et par tout veritables : qu'ils soyent utiles à la posterité et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une droguc medecinale, en un conte ancien¹, qu'il soit ainsi ou ainsi. (Chap. xx.)

11. De la force de la coutume.

Celuy me semble avoir tresbien conçu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte², qu'une femme de village, ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que, tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores : car c'est, à la verité, une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establît en nous, peu à peu, à la desrobee, le pied de son auctorité : mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost³ un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx.

Platon tansa un enfant qui iouait aux noix. Il luy respondit : « Tu me tances de peu de chose. » — « L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu⁴. » Le treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien ou un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force⁵ entre les mains de la coustume. Et est une tresdangereuse institution,

1. C'est bien là Montaigne qui cherche plutôt dans ces *contes* des exemples et une belle ou curieuse moralité que la vérité; peu lui en chault, dirait-il; il est trop sceptique et indifférent pour avoir ce sens critique qui convient à l'historien.

2. On trouve ce conte dans Stobée (*Serm. XXIX*), qui le cite d'après Fa-

vorinus. Voyez aussi Quintilien, I, 9; et les *Adages* d'Erasmus.

3. *Tantost*, bientôt.

4. Diogène Laërce (III, 38) ne dit pas que la personne fût un enfant, ni qu'elle jouât aux noix. Il dit qu'elle jouait aux dés, ce qui donne plus d'à-propos à la réponse de Platon.

5. Profitent et se fortifient.

d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'age et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïve, qu'elle est plus graille et plus neuve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles ; elle despend de soy. le treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoi ne tromperoit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? » que comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles ; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce¹ qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur ; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Le sçay bien que pour m'estre duict, en ma puerilité², de marcher tousiours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecœur de mesler ni tricoterie³ ny finesse à mes ieux enfantins (comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux, et les fault iuger en eux comme leurs plus serieuses actions), il n'est passetemps si légier où ie n'apporte, du dedans et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction⁴ à tromper. (Chap. xxii.)

12. Bizarries et contradiction de certaines coutumes. Leurs effets.

Un gentilhomme françois se mouchoit tousiours de sa main⁵ ; chose tresennemie de nostre usage : deffendant là dessus son faict (et estoit fameux en bons rencontres), il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions lui apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur, que de le veoir verser⁶ où que ce feust, comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Je trouvoy qu'il ne parloit pas du tout sans raison ; et m'avoit la coutume osté l'apperceance de cette estrangeté, laquelle⁷

1. A ce que, à cette fin, afin que.

2. Enfance, *puerilitas*.

3. *Tricoterie*, chicane. Au quinziesme et au seiziesme siècles les mots *trichot*, *tricotement*, *tricoter*, *tricoteur* signifiaient chicaner, chicaner, chicane, ce sont des dérivés de *tricher* ; *tricoterie*, a évidemment même racine et même sens.

4. Répugnance qui le portait à contredire ceux qui aiment à tromper.

5. De sa main, avec ses doigts.

6. Verser, c.-à-d. jeter.

7. Laquelle se rapporte à l'idée générale de toute coutume étrangère qui nous parait par cela même étrange. Au reste la langue du seiziesme siècle confondait encore les deux mots.

pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un aultre país. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature; l'assuesfaction endort la veue de nostre iugement: les barbares ne nous sont de rien plus merueilleux, que nous sommes à eulx, ny avecques plus d'occasion¹; comme chacun advoueroit, si chascun sçavoit, aprez s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher² sur les propres, et les conferer³ sainement. La raison humaine est une teincture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs⁴, de quelque forme qu'elles soyent; infinie en matiere, infinie en diversité.....

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume: chascun, ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvees et receues autour de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceux de Crete vouloient, au temps passé, mauldire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque coustume⁵. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter⁶ de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous de nous r'avoir de sa prinse et de r'entrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le lait de nostre naissance, et que le visage du monde se presenté en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train; et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles: par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent!

(Chap. xxii.)

13. Chaque nation est contente de son gouvernement et de ses usages.

Les peuples nourris à la liberté, et à se commander eulx mesmes, estiment aultre forme de police monstrueuse et contre nature: ceulx qui sont duicts à la monarchie, en font de mesme;

1. *Occasion*, c.-à-d. de bonne raison.

2. *Se coucher*, s'arrêter.

3. *Conferer*, comparer.

4. *Teincture infuse*, etc., c.-à-d. forme d'un mélange à peu près égal de toutes les opinions humaines.

5. Valère Maxime, vii, 2 : *In externis*, 15.

6. Mettre le pied sur nous. On remarquera à ce propos combien fréquemment Montaigne fait des verbes actifs, et le plus souvent avec bonheur.

et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise¹. C'est par l'entremise de la coustume que chascun est content du lieu où nature l'a planté ; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes², de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes) : ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient ; mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon et de prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur fait encores plus d'horreur³. Chascun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses. (Chap. xxii.)

14. Trafic de la justice. Coutume farouche.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende⁴, et les iugemens soyent payez à purs deniers comptants, et où legitimement la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer ; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat⁵ de gens maniant les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'église, de la noblesse et du peuple ; lequel estat ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celui de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires ; aussi rigoureusement condamnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementy revenché ; par le debvoir des armes, celui là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celui qui s'en venge encoure une peine capitale ; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense

1. *Maistrise*, gouvernement d'un maistre.

2. Divers passages de Froissard (II, CLX, CLXIX et CLXXIV) ont pu engager Montaigne à opposer le doux pays de Touraine à l'Ecosse dont le chroniqueur représente les habitants comme des montagnards sauvages et pilleurs.

3. Hérodote, III, xxxviii. Sur la coutume des Indiens de manger leurs pères trépassés, voir Sextus Empiricus. *Pyrrh. hypot.*, III, xxiv.

4. Depuis le chancelier Duprat, sous François I^{er}.

5. *Estat* dans son vrai sens, comme on a dit plus tard *tiers-état*.

faicte à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adressé, il en est puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge ; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur ; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu ; ceulx là la parole, ceulx cy l'action : ceulx là la iustice, ceulx cy la vaillance ; ceulx là la raison, ceulx cy la force ; ceulx là la robe longue, ceulx cy la robe courte, en partage ? (Chap. xxii.)

15. Nécessité de se conformer à la coutume. Haine de Montaigne pour toute nouveauté politique ou religieuse.

..... Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun¹ : ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison ; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et iuger librement des choses ; mais, quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues. La société publique n'a que faire de nos pensées ; mais le demourant², comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeïssance du magistrat, voire d'un magistrat tresiniuste et tresinique ; car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est :

Νόμοις ἑπείσθαι τοῖσιν ἐγγυωρίοις καλόν³.

En voicy d'une aultre cuvee⁴. Il y a grand doute s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente.

..... Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle

1. *Le style commun*, c.-à-d. le commun usage. Montaigne reviendra au chap. III du liv. III sur ces considerations et développera encore ces idées.

2. C'est-à-dire le reste, ce qui demeure.

3. Il est beau d'obéir aux lois de son

pays. (*Excerpta ex traged. græcis*. Hug. Grotio, interp., 1626, in-4°, p. 937.)

4. *En voicy d'une aultre cuvee*, c.-à-d. voicy des arguments tirés d'un autre ordre d'idées. Toujours chez Montaigne la pensée se traduit en image.

porte ; et ay raison, car i'en ay veu des effects tresdommageables : celle qui nous presse depuis tant d'ans¹, elle n'a pas tout exploicté² ; mais on peut dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maux et ruyne qui se font depuis, sans elle et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez³ ;

Heu ! patior telis vulnera facta meis⁴ ;

Ceux qui donnent le bransle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne, le fruit du trouble ne demeure gueres à celui qui l'a esmeu ; il bat et brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La liaison et contexture⁵ de cette monarchie et ce grand bastiment ayant été desmis et dissoult, notamment sur ses vieux ans, par elle⁶, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles injures : la maïesté royalle s'avalle plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond⁷. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se iecter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal : et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal à faire, ceulx cy doivent aux autres la gloire de l'invention et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement, en cette premiere et seconde source, les images et patrons⁸ à troubler nostre police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises ; et nous advient, ce que Thucydides⁹ dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publiques on les baptisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrais tiltres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honestà oratio est*¹⁰. Mais le meilleur pretexte de

1. *Vingt-cinq ou trente ans* (édit. de 1588, in-4^o. fol. 42). Cette leçon et tout ce qui suit d'ailleurs prouvent qu'il s'agit de la Réforme et des discordes politiques amenées par elle.

2. L'acception particulière du mot *exploicté* est expliquée ici par les expressions suivantes : « elle a tout produict et engendré », *si elle n'en a pas tiré profit*.

3. *S'en prendre au nez*, c.-à-d. mettre tout cela sur son compte. S'accuser d'avoir manqué de nez, de sens et de pénétration.

4. Ovide, *Epist. Phyllidis Demophoonti*, 48.

5. *Contexture*, union, compages.

6. *Par elle*, par la nouvelleté.

7. *S'avalle*, de val, vallée : tombe, s'écroule. *Subsidere, pessum ire*. La pensée est que la majesté royale, une fois déchuë, dépouillée d'un certain prestige, precipite sa ruine. Elle ne s'arrête pas à mi-chemin, bien au contraire, mais obéit à la loi physique de la chute des corps.

8. *Patrons*, modèles.

9. Livre III, ch. LII.

10. Le pretexte est honnête. Térence, *Andrienne*, v. 114.

nouvelleté est tresdangereux : *adeo nihil motum ex antiquo, probabile est*¹ ! Si ce me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions iusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inevitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'estat en chose de tel poids, et les introduire en son païs propre. Est ce pas malmesné², d'avancer³ tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestées et debatables ? est il quelque pire espece de vices, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle cognoissance ?.....

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeïssance du magistrat et manutention des polices⁴. Quel merueilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique⁵; et a soubmis son progrez, et la conduicte d'un si haut effect et si salulaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruit inestimable ! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeïssance et l'exemple; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice, c'est, pour le plus, malheur : *quis est enim, quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas*⁶ ? Oultre ce que dict Isocrates⁷, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez⁸ : l'autre est en bien plus rude party; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doit faire fort de veoir la

1. Tite Live, xxxiv, 54.

2. *Mesnage* signifie administration, économie; La Boétie intitule sa traduction des *Œconomiques* *La mesnagerie de Xénophon*. D'où le sens du verbe *mesnager*, administrer.

3. *Avancer*, favoriser, *provehere*.

4. *Manutention des polices*, c.-à-d. manienient du gouvernement.

5. Il est curieux de voir ici Montaigne donner le pas au pouvoir temporel sur le spirituel et mettre l'au-

torité politique, quelle qu'elle soit, au-dessus de l'autorité ecclésiastique. On entrevoit là en germe la doctrine de l'église gallicane.

6. Cicéron, *De divinatione*, I, xl.

7. *Discours à Nicoclès*, édit. de H. Estienne, p. 21.

8. C.-à-d. un état qui endure un gouvernement mauvais et defectueux a du moins le mérite de la moderation, celui qui entreprend de le changer tombe par cela même dans l'excez.

faute de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduit.

Cette si vulgaire consideration m'a fermé en mon siege, et tenu ma jeunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espauls d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice; me semblant tresinique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privee fantasie (la raison privee n'a qu'une iurisdiction privee), et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles.

(Chap. xxii.)

16. Clémence du duc de Guise.

Jacques Amyot¹, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit il à tresbonnes enseignes, encores que son origine feust estrangiere²), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan³, ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulierement, par ses lettres, de celuy qui la devoit conduire à chef⁴, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant l'endemain au mont sainte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee), ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui luy avoit esté remarqué, et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le veoyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher; car ie suis instruit de votre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché

1. Jacques Amyot, né à Melun en 1513, mort en 1590, fut précepteur des ducs d'Orléans et d'Anjou. La reconnaissance de ses élèves fit d'un modeste helléniste un grand aumônier de France et un évêque d'Auxerre. Il fut le traducteur de Plutarque, d'Héliodore et de Longus.

2. Le duc de Guise, surnommé le Balafré, de la maison de Lorraine.

3. En 1562.

4. On dit d'une entreprise qui réussit qu'elle *vient à chef*, de celui qui l'exécute qui l'a *menée à chef*. Ces locutions encore en usage au dix-huitième siècle sont tombées en désuétude.

d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoient les tenants et aboutissants des plus secretes pieces de cette menee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices), il n'eut qu'à joindre les mains et requérir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos¹ : « Venez ça; vous ay ie aultrefois faict desplaisir? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper, en quelque maniere que ce feust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus douce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aucune offense; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison². Allez vous en, retirez vous; que ie ne vous veoye plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprinses des conseillers plus gents de bien que ceulx là. »
(Chap. xxiii.)

17. Le pédantisme ennemi de la vraie science

Le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme ! » et d'un aultre : « O le bon homme³ ! » il ne fault pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y faudroit⁵ un tiers crieur : « O les lourdes testes ! » Nous nous

1. Tout ceci se trouve dans un livre intitulé : *La fortune de la Cour*, composé par le sieur de Dampmartin, ancien courtisan du règne de Henri III. (Liv. II, p. 139.)

2. On connaît l'imitation que Voltaire a faite de ce passage dans *Alzire* :

Des dieux que nous servons connais la
[différence :

Les tiens t'ont commandé le meurtre et
Et le mien, quand ton bras vient de m'as-
[la vengeance,
[sassinor,
M'ordonne de te plaindre et de te par-
[donner.

3. Sénèque, *Epist.*, LXXXVIII.

4. *Fauldra*, futur du verbe *faillir*, manquer.

5. Ici *fauldroit*, du verbe *falloir*.

enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin ? escrit il en vers ou en prose ? » Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la plus part de cette composition ? ie m'en vois escorniffant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car ie n'ay point de gardoire¹), mais pour les transporter en cettuy ci ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place² : nous ne sommes, ce crois ie, sçavants que de la science presente ; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et jecter. Nous sçavons dire : Cicero dit ainsi, voilà les mœurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : Mais nous, que disons nous nous mesmes, que faisons nous ? Que iugeons nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain³ qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer⁴ des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que, quand il escheoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppleassent en sa place, et feussent tout prests à luy fournir, qui d'un

1. *Gardoire*, comme on dirait garder-manger, c'est le réservoir de la mémoire. L'auteur dit plus loin : nous prenons en garde le sçavoir d'autrui.

2. Montaigne est en vérité trop modeste. Rien de commun entre le procédé de ces pédants dont il se moque justement et sa libre allure. Il donne

sa forme à tout ce qu'il « escorniffe » et cette forme est tout.

3. Calvisius Sabinius, contemporain de Sénèque qui, outre ce que dit Montaigne, rapporte des traits encore plus ridicules de la sottise de ce riche impertinent. (*Epist.*, xxvii.)

4. *Recouvrer* ne signifie pas ici retrouver, mais trouver, découvrir.

discours, qui¹ d'un vers d'Homere, chacun selon son gibbier²; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents; et comme font aussi ceux desquels la suffisance³ loge en leurs sumptueuses librairies⁴.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout; il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celui qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voysin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy⁵. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience⁶, les eust prises à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces. Me veulx ie armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca. Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? ie l'emprunte de Cicero. Je l'eusse priuse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiee: quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστήν, ὅστις οὐχ αὐτῷ σοφός⁷.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceul-cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à desbattre, pensant tousiours respondre aux obiectons qu'on luy faisoit; et si⁸, estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend

1. Cette forme *qui... qui*, pour dire celui-ci, celui-là, n'est pas encore tombé en désuétude. On voudrait voir nos contemporains, sans affectation d'archaïsme pédantesque, maintenir et sauver tant de tours vifs et si vraiment français qui tendent à disparaître.

2. Montaigne aime ce mot. Le *gibbier* de chacun, c'est la proie qu'il recherche et poursuit.

3. *Suffisance* ne signifie pas présomption, mais connaissance, science. Nous avons vu plus haut: *des hommes*

suffisants en tout genre de sciences.

4. *Librairie*, bibliothèque.

5. Comparaison tirée de la fin du traité de Plutarque: *Comment il faut outr.*

6. Cicéron, *Acad.*, II, 1.

7. Je hais le sage qui n'est pas sage pour [soi-même].

C'est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *Epist. famil.*, XIII, 15.

8. *Et si*, et pourtant.

bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ayt aultrement façonné : comme i'ai vu Adrianus Turnebus¹, qui n'ayant faict d'aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, en mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a² mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane, qui sont choses de neant; et hay nos gents qui supportent plus malaysement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde : ie l'ay souvent à mon escient³ iecté en propos eloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension⁴ si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Queis arte benigna

Et meliore luto finxit præcordia Titan⁵,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aucuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adiouscent encore l'essay du sens⁶, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style⁷; et encores que ces deux pieces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable⁸ que celle du iugement; cette cy se peult passer de l'autre, et non l'aultre de celle cy. Car, comme dict ce vers grec,

Ως οὐδὲν ἡ μάθησις, ἦν μὴ νοῦς πρῶτος⁹.

1. Adrien Turnèbe, savant professeur de grec et de philosophie au collège de France. Dire qu'il fut le maitre d'Henri Estienne, c'est faire le plus bel éloge de l'helléniste, et cet éloge est relevé par ce passage où Montaigne nous apprend qu'il fut *docte* et non *pedant*.

2. *Il y a*, depuis.

3. *A mon escient*, c.-à-d. exprès, sachant bien ce que je voulais faire.

4. *Apprehension* ne signifie pas ici crainte, mais compréhension.

5. Juvénal, xiv, 34.

6. *Sens*, jugement, bon sens.

7. *Meilleur style*, meilleure méthode. On a vu que Montaigne emploie souvent le mot *style* dans des acceptions diverses.

8. *Prisable*. On dit *priser* et *méprisable*. *Prisable* n'est plus français.

9. *Apud Stob.*, tit. III, p. 37. Edit. Aurel. Allobr. 1609, in-fol.

« A quoy faire la science si l'entendement n'y est ? » Pleust à Dieu que, pour le bien de nostre iustice, ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science ! *Non vitæ sed scholæ, discimus*¹. Or, il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre ; et, s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage ; *ut fuerit melius non didicisse*².

A l'aventure est ce la cause que nous et la theologie ne requerrons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Iean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit « qu'il l'en ayroit mieulx ; et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavait mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary³.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos roys ; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposee, par le moyen de la iurisprudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans double aussi marmiteuses qu'elles furent oucques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire⁴.

(Chap. xxiv.)

18. Plutarque et Sénèque auteurs favoris de Montaigne. De la façon d'imiter les anciens⁵.

Je n'ay dressé commerce avecques aucun livre solide, sinon Plutarque et Senèque, où ie puyse, comme les Danaïdes, rem-

1. Sénèque, *Epist.*, 106.

2. Cicéron, *Tuscul. Quæst.*, II, 4.

3. Nos pères sur ce point étoient gens
[bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait tou-
[jours assez.
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-
[de-chausse.
(MOLIÈRE, *Femmes savantes*, act. II, sc. VII.)

4. Montaigne, dans le chapitre sui-

vant de l'*Institution des enfants* revient sur le danger du pédantisme.

5. Ce passage et ceux qui suivent sont tirés du chap. xxv, intitulé *De l'institution des enfants*, et adressé à M^{me} Diane de Foix, comtesse de Garsson. Elle était sur le point d'être mère, et Montaigne ne doutant point qu'elle accouchât d'un fils, lui dédiait par avance un véritable traité de pédagogie à l'adresse du jeune gentilhomme.

plissant et versant sans cesse. l'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibbier en matiere de livres, ou la poësie, que j'aime d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte par l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigre et plus forte; ainsi me semble il que la sentence, pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert¹ d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir soubz la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant; quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfait; ie veois encores du pais au delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que ie ne puis desmesler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantaisie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de bonne fortune dans les bons aucteurs ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traicter, comme ie viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours *de la force de l'imagination*, à me recognoistre, au prix de ces gents là, si foible et si chetif, si poissant et si endormy, ie me soys pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy², que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs³, et que ie voys au moins de loing aprez, disant que voire⁴; aussi que j'ai cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy; et laisse, ce neantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant⁵, vont semant des lieux entiers des anciens aucteurs pour se faire honneur, font le contraire; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.....

Il m'adveint. l'autre iour, de tumber sur un tel passage⁶ :

1. *Fiert* du verbe *ferir*, frapper, encore usité dans la locution : *sans coup férir*.

2. *Si me gratifie ie de cecy*, et pourtant je puis me flatter que.

3. *De rencontrer aux leurs*, d'être d'accord avec, *consentire*.

4. C.-à-d. disant que c'est vrai; oui, vraiment.

5. *De neant*, de rien, nuls.

6. Sur un de ces beaux passages copiés par les maladroits écrivains de son siècle.

i'avois traîné languissant aprez des paroles françoises si exsangues, si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises; au bout d'un long et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer une piece haulte, riche, et esleeve iusques aux nues. Si i'eusse trouvé la pente douce et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie m'envolois en l'autre monde ; de là ie decouvris la fondriere d'où ie venois, si basse et si profonde, que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravalier. Si i'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible ¹ que de reprendre, comme ie foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout et leur oster tout lieu de franchise ². Si sçay ie combien audacieusement i'entreprends moi mesme, à tous coups, de m'egualer à mes larrecins ³, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luicte point en gros ces vieux champions là ⁴, et corps à corps; c'est par reprinses, menues et legieres attainctes : ie ne m'y aheurte pas; ie ne foys que les taster; et ne voys ⁵ point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvois tenir palot ⁶ ie serois honneste homme ⁷, car ie ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay decouvert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune ⁸, sous les inventions anciennes rapiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que, n'ayant rien en leur vaillant ⁹ par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere ; et puis, grande sottise, se

1. *Incompatible*, dans le sens de inconciliable.

2. *Franchise*, liberté. Un lieu de franchise est un lieu sacré où l'on est en dehors des atteintes d'autrui.

3. C.-à-d. de m'élever moi-même, d'élever mon style à la hauteur de celui des auteurs que j'imité.

4. Remarquer encore l'emploi si fré-

quent chez Montaigne de ces verbes dont il fait des verbes actifs.

5. *Voys* pour *vais*.

6. C.-à-d. aller de pair avec eux.

7. *Honneste* semble ici une formule de modestie, car, dans l'esprit de Montaigne, ce serait faire acte de génie.

8. *Commune*, ouverte à tous, banale.

9. *Vaillant*, fonds, capital. Nous disons encore n'avoir pas un *sou vaillant*.

contentants par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez¹ cette incrustation², empruntée; desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que ie veuille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire³. (Chap. xxv.)

19. Du choix et de la méthode d'un bon gouverneur.

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir⁴ habile homme qu'homme sçavant, ie voudrois aussi qu'on feust soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plutost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement, que la science; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : ie voudrois qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivee⁵, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la montre⁶, luy faisant guster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul: ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisaient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient a eulx⁷. *Obest plerumque iis, qui discernere volunt, auctoritas eorum qui docent*⁸. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour

1. *Hoher du nez*, témoigner son mécontentement par un mouvement de visage. Montaigne, suivant son habitude, fait de *hocher* un verbe actif. *Hoherent du nez cette incrustation* signifie donc critiquent cet emprunt.

2. C'est ce que nous appelons un ouvrage de marqueterie.

3. C.-à-d. je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma propre pensée. Au livre II, ch. x, l'auteur des *Essais* dit plus clairement : « Je foyz dire aux aultres..... ce que je ne puis si bien dire. »

4. Dans le sens du verbe italien *riuscire*; au sens propre du mot *réussir*, *sortir*, *devenir* (*evadere*), encore employé en ce sens au dix-septième siècle.

5. C.-à-d. d'emblée, dès le début.

6. *Montre*, dans la langue du seizième siècle, signifie revue d'un corps de troupes. *Mettre sur la montre*, c.-à-d. lui faire passer en revue et aussi le laisser exposer ce qu'il sait.

7. Diogène Laërce, IV, 36.

8. Cicéron, *De natura deorum*, I, 5.

iuger de son train, et iuger iusques à quel point il se doit raval¹ pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sçache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Le marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val.

Ceulx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruit de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il iuge du proufit qu'il aura faict, non par le temoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien².

(Chap. xxv.)

20. Contre l'abus des exercices de mémoire. Utilité des voyages et d'une éducation virile.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit³. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou epicuriens: qu'on luy propose cette diversité de jugements, il choisira, s'il peult; sinon, il en demeurera en double, car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege: sibi quisque se vindicet*⁴. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive⁵ leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes; et qu'il oublie

1. Ravaller, de val, rabaïsser, rapotisser.

2. On remarquera avec combien de bon sens, dans ce plan d'études, Montaigne veut donner le pas sur la mémoire au jugement, à l'intelligence. « Sçavoir par cœur, n'est pas sçavoir », dit-il plus loin (p. 41) et encore: « Il ne dira pas tant sa leçon comme il la fera (ch. xxv). Il demande avant tout, ce qui est capital, que l'enseignement

soit approprié à la portée d'esprit des écoliers.

3. A crédit, comme un article de foi auquel on répond: *credo, le maître l'a dit*, formule scolastique qui prouve moins le respect de l'élève que sa paresse d'esprit.

4. Sénèque, *Epist.*, xxxiii.

5. Ce verbe imboire est tombé en désuétude. Il n'en est resté que le participe *imbu*.

hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont pas plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs ; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement¹ : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele² tout ce de quoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict....

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus³, l'entendement qui veoid et qui oyt⁴ ; c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne ; toutes aultres choses sont aveugles. sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il lui semble de la rhetorique ou de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero ? on nous les placque en la memoire toutes empennees⁵, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir ; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sçait droitement, on en dispose, sans regarder au patron⁶, sans tourner les yeulx vers son livre : fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque⁷ !... Tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres⁸.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pais estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, com-

1. Cet ouvrage qu'il doit façonner, c'est son jugement : *hoc opus, hic labor est.*

2. Cele veut dire non que l'élève doit dissimuler, mais ne pas faire parade d'une science d'emprunt ; ce qu'on réclame de lui, c'est le résultat. On ne demande pas aux abeilles de quelles fleurs elles ont élaboré leur miel.

3. Dans les *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie, liv. II, et dans Plutarque, *De solertia animalium*, p. 961, édit. Paris, 1624.

4. Oyt du verbe *ouïr*, entendre.

5. C.-à.-d. avec leurs plumes, sans préparation ni explication.

6. Patron. Nous avons déjà vu ce mot dans le sens de modèle.

7. Si cet adjectif est forgé par Montaigne, c'est un heureux barbarisme, car il résume d'un mot et avec clarté toute sa pensée.

8. C'est l'enseignement des choses et des faits de la vie commune.

bien de pas a *Santa Rotonda*¹, ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance ; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voysines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier².

Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement ; ils ne le scauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny³ le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans double il ne le fault espargner en cette ieu- nesse ; et fault souvent choquer les regles de la medecine :

Vitamque sub dio, et trepidis agat
In rebus⁴.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame ; il fault aussi roidir les muscles.

(Chap. xxv.)

21. Servir le prince sans se faire courtisan. Curiosité de toutes choses.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et rescourageux ; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconveniens qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé et achetté, ou il est

1. C'est l'ancien Panthéon qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste.

2. On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse de Montaigne qui, battant en brèche dès le seizième siècle, comme Rabelais (*Pantagruel*, II, VIII), la vieille routine scolastique, réclamait

déjà les réformes que notre âge poursuit et voit s'accomplir.

3. Montaigne avait écrit dans l'*édit de 1588* : « *N'y le voir hasarder tantôt sur un cheval*, etc., ce qui sert à commenter le tour qu'il a préféré bien qu'assez obscur et embarrassé.

4. Horace, liv. III, ode II, v. 5.

moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres suiects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouissent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere¹.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses² : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemaigne;

Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat³;

il s'enquerra des mœurs, des moyens⁴ et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre, et tres utiles à sçavoir. (Chap. xxv.)

22. Utilité morale de l'histoire.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dit Platon⁵, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souviene où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus di-

1. C.-à-d. que le langage du courtisan même dans son pays est comme une langue étrangère qui ne mérite pas grande créance en tout ce qui concerne la cour et le prince.

2. Ce conseil serait mieux à sa place dans le morceau précédent : « Tout ce qui se présente à nos yeux sert de

livre (p. 41). Mais on sait que Montaigne ne se pique pas de beaucoup d'ordre dans ses développements.

3. Properce, IV, III, 39.

4. Moyens, ressources, puissance, opes.

5. *Hippias Major*. Edit. H. Estienne, t. III, p. 249.

verse mesure : i'ai lu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque y en a leu cent, oultre ce que i'y ai sceu lire, et à l'aventure oultre ce que l'auteur y avoit mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tresdignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une attaincte dans le plus vif d'un propos.

(Chap. xxv.)

23. La fréquentation du monde forme le jugement.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le iugement humain, de la frequentation du monde; nous sommes tous contraincts et amoncclez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas d'Athenes; mais du monde¹ : luy qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, icctoit ses cognoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain; non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous². Quand les vignes gellent en mon village, mon prebtre en argumente l'ire³ de Dieu sur la race humaine, et iuge que la pepie⁴ en tienne desia les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler⁵ le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et leur impunité, admire de les veoir si douces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage; et disoit le Savoiard, que « Si ce sot roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son

1. Cicéron, *Tuscul.*, v. 37, et Plutarque, *De l'exil*, iv.

2. L'édition de 1588, fol. 58, porte « qu'à nos pieds », leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main.

3. C.-à-d. en tire la preuve de la colère.

4. *La pepie*, maladie consistant en une pellicule qui vient sur la langue des

oiseaux et les empêche de boire et de crier. Montaigne dit donc plaisamment que les sauvages eux-mêmes en cessent de boire.

5. *Galler le bon temps*, c'est en ce sens de se réjouir que Villon a dit :

Je plains le temps de ma jeunesse
Anquel ay plus qu'en autre temps *galé*.

Notre mot *galas* (réjouissance) vient sans doute de ce verbe.

duc » : son imagination ne concevoit aultre plus élevée grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et preiudice. Mais qui se presente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté ; qui lit en son visage une si generale et constante varieté ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tresdelicate, celui là seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde c'est le mirouer où il nous faut regarder, pour nous connoistre de bon biais. Somme je veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à iuger sainement des nostres, et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse, qui n'est pas un legier apprentissage ; tant de remuements d'estat et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'éterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un pouillier¹ qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la majesté si enflee de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et assure la vue à soustenir l'esclat des nostres, sans siller² les yeulx. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'aultre monde ; ainsi du reste.

Nostre vie, disoit Pythagoras³, retire⁴ à la grande et populeuse assemblee des jeux olympiques : les uns s'y exercent le corps, pour en acquerir la gloire des ieux ; d'aultres y portent des marchandises à vendre pour le gaing ; il en est, qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre fruit que de regarder comment et pourquoy chascue chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en iuger et reigler la leur⁵.

(Chap. xxv.)

1. De dix chétifs soldats et d'un poulailler. Les *argoulets* étaient des arquebusiers à cheval ; et comme ils n'étoient pas considérables, en comparaison des autres cavaliers, on a dit *argoulet* pour un homme de néant. (Ménage, *Dict. étym.*)

2. *Siller*. On dit encore *désiller*, ou-

vrir les yeux (les cils) ; on ne dit plus *siller* pour les fermer.

3. Cicéron, *Tuscul.*, v, 3. J.-J. Rousseau, dans l'*Emile* (liv. IV) a presque transcrit ce passage d'après les *Essais*.

4. *Retire* à, dans le sens de ressemble à.

5. Montaigne est du nombre de ces spectateurs de la comédie humaine.

24. La sérénité est marque de sagesse. Portrait de la vertu aimable.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Je crois que ces ergotismes en sont cause qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquee de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué et à peu que ie ne die¹ follastre; elle ne presche que feste et bon temps; une mine triste et transie monstre que ce n'est pas là son giste.....

L'ame qui loge la philosophie doibt, par sa santé, rendre sain encores le corps: elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son aise; doibt former à son moule le port exterior, et l'armer, par consequent, d'une gratieuse fierlé, d'un maintien actif et alaigne, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouissance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein: c'est *Baroco* et *Baralipton*² qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle: ils ne la cognoissent que par ouyr dire³. Comment? elle faict estat de sereiner⁴ les tempestes de l'ame, et d'apprendre la fâim et les liebvres à rire, non par quelques epicycles⁵ imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables: elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible: ceux qui l'ont approchee la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et

1. C.-à-d. peu s'en faut que je ne dise.

2. Deux termes de l'ancienne logique scolastique. Dix-neuf mots factices exprimaient les dix-neuf formes du syllogisme :

Barbara, celarent, darii, ferio, *baralipton*, etc. Ce sont là formules que Montaigne appelle avec raison *ergotismes* qui ont saisi les avenues de la philosophie.

3. *Ouyr dire*, comme entendre dire, c.-à-d. par ouï-dire.

4. *Sereiner*, rendre serein; on ne dit plus que rasséréner.

5. *Epicycles* (ἐπικύκλος), petit cercle imaginé par les anciens astronomes et dont le centre parcourt la circonférence d'un cercle plus grand. *Epicycles imaginaires* signifie donc ici pures inventions.

d'une pente facile et polie, comme est celle des vaultes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supresme, belle, triumpante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image triste, querelleuse, despitte, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces, fantosme à estonner les gents¹. (Chap. xxv.)

25. Que douceur vaut mieux que sévérité dans l'éducation des jeunes gens.

Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson; ie ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole; ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le voiroit adonné d'une application trop indiscrete à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist: cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affollé² qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ong'es³. Ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue⁴. A la verité, nous veoyons encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en

1. Quoiqu'en dise Montaigne, ce n'est pas là le chemin de la vertu, les avenues en sont moins delicieuses; c'est, comme dit Bossuet, un chemin où le chrétien *grimpe* plutôt qu'il ne *marche*. Cette philosophie n'est pas même celle d'Epicure; on se croirait dans les parcs de l'abbaye de Thélème. Au reste, sans vouloir mettre l'auteur en contradiction avec lui-même, il est facile de trouver dans les *Essais* tel passage où il peint d'un autre langage la vertu: « Ces paroles nous representent bien clairement ce que je voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaignie, et que *cette aysee, douce et penchante voye n'est pas celle de la vraye vertu, elle de-*

mande un chemin aspre et espineux... (II, xi.) Que conclure de ces peintures si différentes? Que Montaigne ne se pique pas d'unité dans ses vues philosophiques, qu'à la suite de ses lectures, entraîné en sens divers, flottant entre le stoïcisme et l'épicurisme, tantôt il se forgera un idéal de vertu chrétienne et austère, tantôt il l'accommodera à la faiblesse humaine et à l'indulgence qu'il réclame la jeunesse.

2. Diogène Laërce, x, 122.

3. ... Bona pars non unguis ponere en-Non barbam... [rat, (HONACE, *Art poët.*, 297.)]

4. C.-à-d. qui ne durait guère. Intelligence précoce, mais qui, comme ajoute l'auteur, « trompe l'espérance ».

France : mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et hommes faicts, on n'y veoid aucune excellence: i'ay ouy tenir à gents d'entendement que ces colleges où on les envoie, de quoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude¹: car la philosophie, qui, comme formatrice des iugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates, l'orateur, estant prié dans un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre: « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire; et ce de quoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire²: » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord³.....

Nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les jeux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la luitte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veulx que la bienseance exterieure et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme: il n'en fault pas faire à deux⁴; et, comme dict Platon⁵, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaux attelés à mesme timon; et, à l'ouyr, sëmble il pas prester plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire⁶?

Au demourant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se faict: au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force: il n'est rien, à mon

1. On voit avec quelle insistence Montaigne revient sur ce système d'un enseignement pratique donné en tous lieux et à toute occasion. De même Rabelais: « Quant à la congnoissance des faictz de nature..... je veux que rien ne te soit incongneu. » (*Pantagr.*, II, vii.)

2. Plutarque, *Symposiaques*, I, 1.

3. De trop mauvais accord, de par-

ties, s'accordant trop mal ensemble.

4. C.-à-d. il ne faut pas diviser un enseignement qui est un.

5. Cité par Plutarque, dans le traité *Des moyens de conserver la santé*, vers la fin.

6. C.-à-d. qu'en exerçant le corps, on peut exercer l'esprit en même temps, tandis que l'exercice de l'esprit laisse le corps oisif.

advis, qui abastardisse et assourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endureissez pas¹ : endureissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser ; ostez luy toute mollesse et delicatessen au vestir et coucher, au manger et au boire, accoustumez le à tout ; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoureux. Enfant, homme vieil, i'ay tousiours creu et iugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la plus part de nos colleges m'a tousiours despleu : on eust failly, à l'adventure, moins domma-geablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule² de ieunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office³ ; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets ! Inique et pernicieuse forme ! ioinct, ce que Quintilian⁴ en a tresbien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suites perilleuses, et nommeement à⁵ nostre façon de chastie-ment. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier⁶ sanglants ! l'y ferois pourtraire la Ioie, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme fait en son eschole le philosophe Speusippus⁷. Où est leur prouffit, que là feust⁸ aussi leur esbat : on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisi-bles. C'est merveille combien Platon se montre soingneux, en ses loix, de la gayeté et passetemps de la ieunesse de sa cité ; et combien il s'arreste à leurs courses, ieux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recom-mender particulièrement la poesie que pour la musique⁹.

(Chap. xxv.)

1. L'esprit en s'y endureissant y devient insensible (*callum ducit*).

2. Prison, de l'italien *gabbia*, *gab-biola*, cage.

3. De leur devoir, pendant leurs études et exercices.

4. *Instit. orat.*, II, 3. Quintilian est la forme latine, *Quintilianus*.

5. *Nommeement* à, c.-à-d. en par-ticulier, spécialement.

6. *Tronçons d'osier*, c.-à-d. fragments de verges.

7. Diogène Laërce, IV.

8. Comme s'il y avait : je voudrais que. Nous dirions sans antécédent : *que là soit...*

9. Si ce tableau est quelque peu idéalisé, il ne faut pas oublier que les rigueurs de la discipline scolastique, la cruauté des traitements infligés aux

26. Comment Montaigne apprit le latin et le grec.

C'est un bel et grand adgencement¹ sans doute que le grec et le latin, mais on l'achete trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en moy mesme² : S'en servira qui voudra. Feu mon pere, ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire, parmy les gents sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage ; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien³, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains⁴. Il ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feust qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'autre langue que latine⁵. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable, que ny luy mesme, ni ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'autant de mots latins que chascun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chascun y feit : mon pere et ma mere y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité⁶, comme feirent aussi les aultres domestiques qui

écoliers de Montaigne et autres collègues expliquent ces revendications au nom du bon sens et de l'humanité.

1. *Adgencement*, ornement, *concin-nitas*.

2. *En pour sur*.

3. C'est toujours l'objection faite à l'étude des langues mortes. Ce que l'on cherche encore, c'est, comme dit Montaigne, « *la façon d'en avoir meilleur marché* » en les sachant le mieux possible.

4. Si les Romains joignaient communément l'étude du grec à celle du latin, il faut remarquer que les Grecs n'apprenaient que leur langue, étude « qui ne leur coustoit rien », ou leur

coûtait peu, puisque ces langues étaient vivantes.

5. Comparer ce mode d'enseignement avec celui d'Agrippa d'Aubigné : « Des quatre ans accomplis le pere luy amena de Paris precepteur Jean Cottin, homme astorge (dur) et impiteux, qui luy enseigna les lettres latine, grecque et hebraïque à la fois, ceste methode suivie par Peregrin, son second precepteur, si bien qu'il lisoit aux quatre langues à dix ans. Apres on luy amena Jean Morel Parisien, assez renommé, qui le traita doucement. » (Agr. d'Aubigné, *Sa vie à ses enfants*, tome 1^{er}, p. 5 de mon édition.)

6. *A la necessité*. On a remarqué

estoyent plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinismes¹ tant, qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils². Quant à moy, i'avoys plus de six ans, avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque³; et, sans art, sans livre, sans grammaire où precepte, sans fouet, et sans larmes, i'avoys apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges, on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a escript *De comitiis Romanorum*⁴, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, Georges Buchanan, ce grand poëte Escossois, Marc Antoine Muret⁵, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques m'ont dict souvent que i'avoys ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan, que ie veis depuis à la suite de feu Monsieur le Mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à⁶ escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire⁷ de la mienne, car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au Grec, duquel ie n'ay quasy du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions⁸ nos déclinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains ieux de tablier⁹, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouter la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon

chez Montaigne le fréquent usage de la préposition *à* dans toutes sortes de locutions.

1. *Se latinizer*, se mettre à parler latin.

2. *Utils*, outils, du mot *utilia*, comme ustensiles vient de *utensilia*.

3. *Arabesque*, langue arabesque, arabe.

4. Paris, Vascosan, 1555, reproduit dans le t. 1^{er} des *Antiquités romaines*, de Grévius.

5. Nous lisons plus loin dans ce même chapitre : « J'ay soustenu les premiers personnages es tragédies latines de Buchanan, de Guerente et de Muret qui se représenterent en nostre

college de Guyenne avec dignité. » Le père de Montaigne, après ce premier essai d'éducation domestique, « ayant peur de faillir, se laissa emporter enfin à l'opinion commune et l'envoya environ ses six ans au college de Guyenne tres florissant pour lors et le meilleur de France. »

6. Locution encore en usage, mais incorrecte.

7. *Exemplaire*, modèle.

8. *Pelotions*. Peloter signifie jouer à la paume sans faire une partie réglée.

9. *Tablier*. On appelait ainsi autrefois la *table* de tous les jeux qui se jouent avec des pièces mobiles sur une surface plane.

propre desir, et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte : ie dis iusques à telle superstition, que, par ce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument, et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere.....

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne faict que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser¹. (Chap. xxv.)

27. Amitié de Montaigne et de la Boetie.

..... Ce que nous appelons ordinairement amis et amitez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aimoys, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy; » parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulièrement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union². Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre

1. Nous avons donné la plus grande partie de ce remarquable chapitre qu'on ne saurait trop louer, trop méditer. J.-J. Rousseau lui a emprunté pour son *Emile* les seuls conseils véritablement utiles et praticables qu'il renferme sur l'éducation des enfants.

2. On est assez surpris de trouver dans la cinquième lettre de Fronton à son élève Marc Aurèle, commentée et, il faut l'avouer, gâtée, réduite à un paradoxe cette touchante théorie des amitiés « inexplicables et fatales. » J'aime bien mieux, écrit Fronton, qu'il n'y ait aucune raison de ton affection

pour moi; car un amour qui naît de la raison et dont le lien est formé par des causes légitimes et certaines n'est pas l'amour. J'entends par amour celui qui, fortuit et libre, ne reconnaît aucune cause, est inspiré par l'enthousiasme plutôt que par la raison. » Fronton délaye longtemps sa pensée et l'orne de trois comparaisons tirées des eaux, des arbres et des vapeurs. On sait que ces lettres n'ont été découvertes parmi des palimpsestes qu'en 1823. Il ne s'agit donc point d'un emprunt ou d'une réminiscence de Montaigne, mais d'une rencontre.

affection plus d'effort que ne le porte la raison des rapports; ie croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez, entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee¹, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et regulieres, auxquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation². Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peut rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ni trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille; je dis perdre, à la verité, ne reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien, ou mien³. (Chap. xxvii.)

28. La Boetie, auteur du traité de « la servitude volontaire. »

Parce que j'ai trouvé que cet ouvrage⁴ a esté depuis mis en

1. Dans le *Recueil des pièces posthumes d'Estienne de La Boetie*, publié par Montaigne et imprimé à Paris chez Frédéric Morel en 1571.

Voici quelques-uns des vers dont parle Montaigne :

Prudentum bona pars vulgo male cre-
[dula nulli
Fidit amicitiae, nisi quam exploraverit
[et as,
Et vario casus luctantem exercuit usu.
At nos jungit amor paullo magis annuus
[et qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit
[amorem.....

2. *Conversation*. Dans le sens de commerce, intimité (*versari*).

3. Il faut rapprocher de cette page, délicate parfois jusqu'à la subtilité, les nobles paroles que ce sentiment de l'amitié inspirait à la Boétie : « L'amitié c'est un nom sacré, c'est une chose sainte; elle ne se met jamais qu'entre

gens de bien et ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient, non tant par un bienfait, que par la bonne vie. Ce qui rend un amy assuré de l'autre, c'est la cognoissance qu'il a de son intégrité; les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy et la constance. Il ne peult y avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'injustice. Entre les mechants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compaignie; ils ne s'entrayment pas, mais ils s'entrecraignent, ils ne sont pas amis, mais ils sont complices. » (*Traité de la Servitude volontaire*, à la fin.)

4. Ce passage termine le chapitre de l'*Amitié* et précède l'envoi à M^{me} de Grammont, des vingt-neuf sonnets de La Boétie. Au début de ce même chapitre, l'auteur écrivait : « C'est un discours auquel il donne nom la *Servitude volontaire*; mais ceulx qui l'ont

lumiere, et à mauvaise fin, par ceux¹ qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escripts de leur farine, ie me suis dedict² de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'auteur n'en soit interessee en l'endroit de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise, que ce subiect feust traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne foyz nul doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac³; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feust jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son pays, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eust bien plustôt employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé aux patrons d'autres siecles que ceulx cy.

• (Chap. xxvii.)

29. Envahissements du sol par les fleuves et la mer.

Il semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps⁴ comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dordogne

ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, le *Contr'un*. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans..... Il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa. — Par ces dernières considérations, Montaigne a semblé vouloir excuser les hardiesses de langage d'un discours que les uns ont regardé comme une amplification de rhétorique, les autres comme un monument de haute et fière éloquence. (Voir les deux passages que nous en citons et notre appréciation, dans nos *Morceaux choisis des prosateurs et poètes du seizième siècle*. 1876, Eug. Belin.)

1. Le traité de la *Servitude volon-*

taire a été imprimé pour la première fois en 1578, dans le III^e tome des *Memoires de l'estat de la France sous Charles IX*.

2. *Je me suis dedict*, j'ai renoncé à; en effet, l'auteur, comme il le dit : « en eschange de cet ouvrage sérieux, en substitue un aultre, plus gaillard et plus enjoué. » Ce sont les vingt-neuf sonnets qu'on trouve en ce livre au chap. xxviii.

3. Sarlat, à dix-sept lieues environ de Périgueux. Montaigne veut dire que si La Boétie eût eu le choix de sa naissance, il eût mieux aimé naître dans un pays de liberté que dans un pays de monarchie.

4. C.-à-d. dans les terres et les continents.

faict, de mon temps, vers la rive droite de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné et desrobé le fondement à plusieurs bastiments, ie veois bien que c'est une agitation extraordinaire; car si elle feust tousiours allee ce train, ou deult aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee; mais il leur prend des changements; tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soubdaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie soubs les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d'aulcuns bastiments paroist encores : ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers¹; et veoyons de grandes montioies² d'arene mouvante, qui marchent d'une demie lieue devant elle, et gaignent pais. (Chap. xxx.)

30. Mœurs des Cannibales³.

I'ay eu longtemps avecques moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit ou Villegaignon print terre⁴, qu'il surnomma *la France antartique*....

Cet homme que j'avois, estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage; car les fines gens regardent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent⁵; et, pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire; ils ne vous representent iamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et, pour donner credit à leur iugement et vous y attirer, presentent volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tresfidele, ou si simple, qu'il n'ayt pas de quoy bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel, et oultre

1. Montaigne appelle, croyons-nous, ces sables, ces dunes mouvantes, les *fourriers* de la mer, parce qu'ils la devancent et lui préparent son logis sur les côtes qu'ils dévorent et ensevelissent.

2. *Montioies*, monticules.

3. Voir le curieux ouvrage de M. Lenthéric sur ces révolutions, sur ces em-

piètements et retraites de la mer : *Les villes mortes de la Méditerranée*.

4. Au Brésil où il arriva en 1557. Bayle, dans son *Dictionnaire*, donne des détails sur cette expédition de Villegaignon.

5. C.-à-d. commentent les faits, les interprètent et par là les altèrent; la phrase suivante explique l'acception du mot.

cela, il m'a fait veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit conneus en ce voyage.....

Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté. sinon que chascun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons aultre mire¹ de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances du país où nous sommes; là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfait et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appelons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progresz ordinaire a produicts; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons attirez par nostre artifice et destournez de l'ordre commun que nous devrions appeler plutost sauvages.

..... C'est une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ni de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysives, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled; les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction², le pardon, inouyes³. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee, esloignee de cette perfection!

.... Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie⁴. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuses et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir: elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres; car ils iouyssent encores de cette uberté⁵ naturelle qui les fournit, sans travail et sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent: tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement, ceulx de mesme aage, freres; enfants, ceulx qui sont au dessoubz; et les

1. *Mire*, point de mire, critérium.

2. *Detraction*. Ce substantif encore en usage au dix-septième siècle, est tombé en désuétude. On dit encore *detracter*, rabaisser, *elevare*.

3. *Inouyes*, choses inconnues, *inaudita*.

4. C'est la thèse de J.-J. Rousseau: Tout est bien en sortant des mains de la nature; l'homme a tout gâté.

5. Fécondité, abondance, *ubertas*.

vieillards sont peres à tous les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans aultre tiltre que celui tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eulx, l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'avantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu, car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus; et s'en retournent à leurs païs, où ils n'ont faulte d'aucune chose necessaire, ny faulte encores de cette grande partie¹, de sçavoir heureusement iouyr de leur condition et de s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et la recognoissance d'estre vaincus; mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort, que de relascher, ny par contenance ny de parole, un seul poinct d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en veoid aucun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé que de requerir seulement de ne l'estre pas.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà², et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancée (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douleur de leur ciel pour venir veoir le nostre !), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit³. Le roy parla à eulx longtemps. On leur feit veoir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Aprez cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont i'ay perdu la troisieme, et en suis bien marry; mais i'en ai encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des aultres⁴), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez

1. Cette grande partie, ce point important.

2. De deçà, de notre ancien monde.

3. Charles IX était à Rouen pour la déclaration de sa majorité (1560).

4. La phrase explique cette expression bizarre, mais originale de la fraternité humaine. Ainsi les pauvres sont pour ainsi dire les moitiés dépareillées des riches.

de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitez estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle iniustice, qu'ils ne prinssent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons¹.

Je parlay à l'un d'eulx fort longtemps; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations², par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmi les siens (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit « Marcher le premier à la guerre : » De combien d'hommes il estoit suyvi? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace³; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son auctorité estoit espiree? il dict : « Qu'il luy en restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui despendoient de luy, on lui dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse. » Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy! ils ne portent point de hault de chausse⁴.

(Chap. xxx.)

31. Inventions et esprit pratique du père de Montaigne.

Feu mon pere⁵, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il

1. Ceci rappelle certains passages du *Contr'un* de La Boétie : « Un homme seul mastine cent mille villes et les prive de leur liberté..... Celui qui vous maistrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes, sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faictes pour vous destruire. »

2. Les questions que j'imaginai de leur adresser.

3. C'est, au dire d'Hérodote, de cette façon que Xerxès avait pu faire le débordement de son immense armée.

4. Toute cette ironie philosophique a inspiré Bayle, Montesquieu dans ses *Lettres persanes* et bien d'autres. C'est ainsi que Tacite critiquait les vices romains en louant les vertus des Ger-

maines. Nous avons dû supprimer un grand nombre de détails de ce fameux chapitre des *Cannibales*. Il en reste assez pour comprendre par quel ingénieux procédé Montaigne a fondé sur une description plus ou moins véridique des mœurs sauvages une critique des mœurs françaises.

5. Montaigne n'a parlé de son père qu'avec un touchant respect; mais par ce chapitre et quelques autres passages, nous saisissons sur le vif son caractère : Esprit aussi mobile, inventif, en quête de nouveautés et de systèmes embrassés avec ardeur et bientôt délaissés (n. 5, p. 51), que Michel est, comme il le dit avec exagération, d'un naturel « poissant, mol, endormy, qu'on ne pouvoit arracher de l'oisiveté (ch. xxv), » à coup sûr ennemi de tout « remuement et nouveleté. » Voir, plus loin, un

avoit désiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier establi pour cet effet, comme : « Je cherche à vendre des perles; ie cherche des perles à vendre; tel veult compagnie pour aller à Paris; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; tel d'un maistre; tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chascun selon son besoin. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publicque; car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et pour ne s'entr'entendre, laissent des hommes en extreme nécessité¹.

J'entends, avecques une grande honte de nostre siècle, qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus² en Italie, et Sebastianus Castalio³ en Allemagne; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelez avecques tresavantageuses conditions, ou secourus où ils estoient, s'ils l'eussent sceu.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçais louer, mais nullement ensuyvre : c'est qu'outre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchez qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge; il ordonnoit à celui de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et, iour par iour, les memoires de l'histoire de sa maison; tresplaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour nous oster souvent de peine : « Quand feut entamee telle besogne, quand achevee; quels trains⁴ y ont passé, combien arresté; nos voyages, nos absences, mariages, morts; la reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; changement

portrait que Michel Montaigne a tracé de son père (II, II) :

Le père de notre auteur n'avait pas manqué d'accueillir avec ferveur la Renaissance. Un passage des *Essais*, le dit expressément (II, XII, morceau 11).

1. Ce sont là de véritables *agences* qu'avait rêvées le père de Montaigne, telles que notre siècle en a tant vu s'établir.

2. Giglio Gregorio Giraldi, né à Ferrare en 1489, y mourut en 1552. Ses ouvrages dont les principaux sont

l'Histoire des Dieux et les *Dialogues sur les poètes*, ont été recueillis par Jensiüs dans la belle édition de Leyde, 2 vol. in-fol., 1696.

3. Sébastien Chasteillon, Dauphinois, né en 1515, mort en 1563. Il est connu surtout par une version latine de la *Bible*.

4. *Trains*, troupe, suite d'un seigneur en voyage, valets, équipages et bêtes de somme, chevaux; Montaigne dit plus loin : « sans train et sans valets. »

des serviteurs principaulx; telles matieres. » Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly¹. (Ch. xxxiv.)

32. Passion de Montaigne pour la poésie.

Caton jugé par quatre poètes latins.

Ce personnage là (Caton) fut veritablement un patron que nature choisit pour montrer jusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre. Il veult faire luicter ensemble les traits de cinq poètes latins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et par incident, pour le leur aussi. Or, debvra l'enfant bien nourry trouver, au prix des aultres, les deux premiers trainnants; le troisieme plus verd, mais qui s'est abbattu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatrieme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration : au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il iurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira².

Voicy merveille : nous avons bien plus de poètes que de iuges et interpretes de poésie ; il est plus aysé de la faire³ que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne, la supreme, la divine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise, il ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne pratique point nostre iugement; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celui qui la sçait penetrer, fiert encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond⁴ encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des Muses, ayant premierement agité le poète à la cholere, au deuil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poète l'acteur, et par l'acteur consecutive-

1. Les protestants ont la bonne habitude d'enregistrer sur leur Bible les dates et faits importants de la famille. Montaigne s'accuse sans doute avec raison de n'avoir pas eu ces qualités paternelles d'ordre minutieux; mais s'il eût tenu si exactement ces registres domestiques, ce « *papier journal* » il n'eût sans doute pas écrit ses *Essais*.

2. C'est là une bonne et utile leçon de goût, curieuse surtout par l'enthousiasme vraiment communicatif du critique.

3. Oui, de la faire médiocre, car, comme le dit Destouches (*le Glorieux*, acte II, sc. v).

La critique est aisée et l'art est difficile.

4. *Infond*, latinisme, *infundere*, répandre, communiquer à.

ment tout un peuple¹; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'autre². De ma première enfance, la poésie a eu cela, de me transpercer et transporter; mais ce ressentiment³ bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chasque espece), comme différentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevée; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx; Ovide, Lucain, Virgile.

Mais voyla nos gens sur la carrière :

Sit Cato, dum vivit, sane vel Cæsare maior⁴,

dict l'un;

Et invictum, devicta morte, Catonem⁵,

dict l'autre; et l'autre, parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni⁶;

et le quatriesme sur les louanges de Cesar :

Et cuncta terrarum subacta,

Præter atrocem animum Catonis⁷;

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette maniere,

His dantem iura Catonem⁸.

(Ch. xxxvi.)

33. Le sage se prépare de loin à la mort en se détachant du monde.

Il se fault reserver une arriere boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que

1. Le peuple c'est le tiers dont il est question un peu plus haut.

2. Toutes ces images sont empruntées à l'*Ion* de Platon.

3. *Ressentiment* n'a pas ici son sens ordinaire, il signifie au contraire sym-

pathie, sentiment d'admiration.

4. Martial, vi, 32.

5. Manilius. *Astronomicon*, iv, 87.

6. Lucain, i, 128.

7. Horace, *Od.*, II, i, 23.

8. Virgile, *Enéide*, viii, 670.

nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets : à fin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable¹ en soy mesme; elle se peult faire compaignie; elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre, de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse :

In solis sis tibi turba locis².

La vertu se contente de soy, sans disciplines³, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu voies grim pant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en butte de tant de harquebuzades; et cet aultre tout cicatricé, transi et paslé de faim, delibéré de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'aventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituitieux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'une estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage?

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant, suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte : elle nous empesche⁴ assez, sans y mesler d'aultres entreprinses. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous⁵.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer

1. Contournable, qui peut se retourner.

2. Tibulle, IV, XIII, 12.

3. Enseignements, instruction.

4. Embarrasse, préoccupe.

5. Nous éloignent de nous-mêmes.

cecy et cela, mais n'esposer rien que soy : c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinet et collé en façon qu'on ne le puisse despendre¹ sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la société, puisque nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peult prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les, et resserrons en nous. (Ch. xxxviii.)

34. Pourquoi Montaigne déteste écrire des lettres.

Sur ce subiect de lettres², ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves³, si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois⁴, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negocier au vent⁵ comme d'aultres, je ne sçauois que de songe; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. L'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une adresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple⁶ : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succédé⁷. L'ay naturellement un style comique et privé⁸; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publiques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service⁹ : ie n'en crois pas tant, et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave; tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire

1. C'est-à-dire détacher.

2. Nous avons trente lettres de Montaigne. On en trouvera trois à la fin de ce volume. Plusieurs sont de ces lettres *cerimonieuses* que l'auteur aimait si peu à écrire.

3. C'est-à-dire mes fantaisies. Remarquer l'emploi de ce substantif en cette acception et au pluriel.

4. Avec son ami La Boétie.

5. C'est-à-dire avec des correspondants supposés, en l'air.

6. Que m'adressant à la foule anonyme des lecteurs.

7. Succédé, réussi.

8. Comique et privé, gai et original, personnel.

9. Et je ne hais rien tant que les contorsions De tous ces grands faiseurs de protestations. Ces affables donneurs d'embrassades fri-voles, Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles Qui de civilités avec tous font combat. (*Misanthrope*, acte 1, sc. 1.)

sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de manière pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir le flatteur : qui fait que ie me iecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. l'honore le plus ceulx que l'honore le moins¹; et, où mon ame marche d'une grande alaigresse, i'oublie les pas de ma contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis, et me présente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception². A bienveigner³, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des lois cerimonieuses de nostre civilité, ie ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celuy pour qui c'estoit n'aye trouuees seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres, que les Italiens; i'en ay, ce crois ie, cent divers volumes : celles de Annibale Caro⁴ me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'aventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysive, embabouinee de cette fureur. l'escriis mes lettres tousiours en poste, et si precipiteusement, que, quoyque ie peigne insupportablement mal⁵, i'aime mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris iamais. l'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure⁶ et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis⁷ que ie les traisne, c'est signe que ie n'y suis pas. Je commence volontiers sans proiet; le premier traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces qu'en matiere. Comme i'aime mieulx composer deux lettres que d'en

1. C'est-à-dire ceux auxquels je prodigue le moins de ces vaines formules de politesse.

2. A mon sentiment qui est toujours plus vif que ma façon de l'exprimer.

3. C.-à-d. souhaiter la bienvenue.

4. Le célèbre traducteur de l'*Eneïde*, né en 1507 à Citta-Nova, dans la marche d'Ancone, mort à Rome en 1566. La première partie de ses lettres parut en 1572 et la seconde en 1574, on les

compte parmi les modèles de la prose italienne.

5. *Peigner* dans le sens de tracer des caractères, écrire. On peut juger par l'exemplaire corrigé de sa main que l'écriture de Montaigne est beaucoup plus lisible qu'il ne nous le dit.

6. *Pliures* servant de marges.

7. *Depuis que*, c'est-à-dire dès que, du moment que.

close et plier une, et resigne tousiours cette commission à quelque aultre : de mesme, quand la matiere est achevee, ie donneroies volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin ; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres¹ ; pour ausquels ne broncher², i'ay maintefois laissé d'escire, et notamment à gents de justice et de finance, tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estants si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez et oubliez sans offense. Je treuve pareillement de mauvaïse grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer. (Ch. xxxix.)

35. Comment Montaigne réglait sa dépense.

I'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorti de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, ie le passay, n'ayant aultres moyens que fortuits³, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription⁴. Ma despense se faisoit d'autant plus alaiement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité⁵ de la fortune. Je ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que i'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois allongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire : en maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere, et aucunement piperesse⁶. Je sens naturellement quelque volupté à payer ; comme si ie deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude ; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chalouille à faire une action iuste et contenter aultruy.....

..... Ma seconde forme, c'a esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins⁷, i'en feis bientost des reserves notables, selon

1. Inscrire sur l'adresse les qualités et titres des gens.

2. Broncher, hésiter, se tromper.

3. C'est-à-dire vivant au hasard, sans ressources régulières.

4. Prescription, au sens juridique, exception qu'on oppose à ceux par qui on est inquiété dans la jouissance d'une

chose. On ne peut y avoir recours si l'on ne possède rien en propre.

5. *Temerité*, dans le sens latin, *temeritas*, *temere*, au hasard.

6. C'est-à-dire de manière que par loyauté je devenais économe et inspirais plus de confiance à mes créanciers.

7. Ayant pris goût à ces habitudes d'économie.

ma condition¹ ; n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possède² oultre sa despense ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy ! disois-ie, si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident ? Et à la suite de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue reserve, à tous inconvenients³ ; et sçavois encores respondre, à celui qui m'alleguoit que le nombre des inconvenients estoyt trop infiny : Que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude : i'en faisois un secret : et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de iamais tesmoingner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence ! Allois ie en voyage ? il ne me sembloit estre iamais suffisamment pourveu ; et plus ie m'estois chargé de monnoye, plus aussi ie m'estois chargé de crainte ; tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que ie cognois, ie ne m'asseurois iamais assez si ie ne l'avois devant mes yeux. Laissois-ie ma boiste⁴ chez moy ? combien de souspeçons et pensements espineux, et, qui pis est, incommunicables ? i'avois tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir, ... et, depuis que vous estes accoustumé et avez planté⁵ vostre fantaisie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service ; vous n'oseriez l'escorner ; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez ; il fault que la necessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant l'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contrainte et moins envy⁶, que lors ie ne faisois bresche à cette bourse favorie que ie tenois à part. Mais le dangier estoit que malaysement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un poinet à l'espargne : on va tousjours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, iusques à se priver

1. C'est-à-dire eu égard à ma position, à ma fortune.

2. C.-à-d. qu'à la condition de posséder.

3. Dans le sens de accident fâcheux exigeant une dépense imprévue.

4. Boiste, coffre à serrer l'argent.

5. Planté, est un de ces verbes qu'affectionne Montaigne. C'est-à-dire attaché votre imagination à certain monceau d'argent.

6. Moins envy, invitus, moins à contre cœur, plus volontiers.

vilainement de la iouissance de ses propres biens, et l'establiir toute en la garde, et n'en user point.

Je feus quelques anneés en ce point : ie ne sçais quel bon daimon m'en iecta hors tresutilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve ¹ à l'abandon ; le plaisir de certain voyage de grande despense ² ayant mis au pied cette sottie imagination : par où ie suis retumbé à une tierce sorte de vie (ie dis ce que i'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reglée ; c'est que ie foys courir ma despense quand et quant ma recepte ; tantost l'une devance, tantost l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du iour à la iournée, et me contente d'avoir de quoy suffire aux besoins presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme iamais suffisamment contre soy : c'est de nos armes qu'il la fault combattre ; les fortuites nous trahiront au bon du faict ³. Si l'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, non pour acheter des terres, de quoy ie n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est ; non esse emacem, vecligal est* ⁴. Je n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente : *divitiarum fructus est in copia ; copiam declarat satietas* ⁵ : et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que ie me voie desfaiet de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies ⁶. (Ch. LX.)

36. Que l'inégalité des conditions est plus apparente que réelle. Inconvénients de la royauté.

A propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez : nous louons un cheval dece qu'il est vigoureux et adroict,

1. Conserve, nous dirions réserve, conserve ne se dit plus que des aliments conservés.

2. Il s'agit sans doute ici du voyage que Montaigne entreprit en Italie dans les années 1580 et 1581, et dont Querlon nous a conservé la relation moitié en français, moitié en italien. Paris, Le Jay, libr., 1774, in-4°.)

3. Au bon du faict, c'est-à-dire au beau milieu de l'action.

4. Cicéron, *Paradox.*, vi, 3.

5. Cicéron, *Paradox.*, vi, 2.

6. Quoi qu'en dise Montaigne, il faut avouer que sa seconde forme, exempte toutefois d'avarice, est plus près d'une sage économie que sa tierce sorte de vie. Jamais un homme qui administre bien sa fortune ne vivra du jour à la journée, sans prévision des dépenses imprévues. L'auteur confond l'économie et l'avarice.

Volucrum

Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo¹,

non de son harnois : un levrier, de sa vistesse, non de son collier ; un oyseau, de son aile, non de ses longes² et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy. Vous n'achetez pas un chat en poche³ : si vous marchandez un cheval, vous luy ostez ses bardes⁴, vous le voyez nud et à descouvert ; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le pied, qui sont les membres les plus utiles :

Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt, ne, si facies, ut sæpe, decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix⁵ :

pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain⁶, si vous l'avez despoillee. Il le fault iuger par luy mesme, non par ses atours ; et, comme dict tresplaisamment un ancien⁷ : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alaigre ? Quelle ame a il ? est elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses pieces ? est elle riche du sien, ou de l'autrui ? la fortune n'y a elle que veoir ? Si les yeulx ouverts elle

1. Juvénal, viii, 57.

2. *Longe*, petite lanière de cuir attachée à la patte de l'oiseau de proie.

3. Proverbe encore usité : *acheter chat en poche*, c'est-à-dire les yeux fermés, sans regarder la marchandise.

4. *Barde*, ancienne armure faite de lames de fer qu'on plaçait sur le poi-

trail d'un cheval. On dit encore *bardé*, c.-à-d. garni.

5. Horace, *Sat.*, I, ii, 86.

6. Le quatrain, selon le *Dictionnaire de Trévoux* est une ancienne monnaie qui valait un liard (le quart du sou).

7. Sénèque, *Epist.*, 76.

attend les espees traictes¹, s'il ne luy chault par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier; si elle est rassise, equable² et contente: c'est ce qu'il fault veoir, et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est il

Sapiens, sibique imperiosus;
 Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent;
 Responsare cupidinibus, contemnere honores
 Fortis; et in se ipso totus teres atque rotundus,
 Externi ne quid valeat per læve morari;
 In quem manca ruit semper fortuna³?

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duches; il est luy mesme à soy son empire :

Sapiens... pol ipse fingit fortunam sibi⁴ :

que lui reste il à desirer?

Nonne videmus,
 Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
 Jucundo sensu, cura semotu' metuque⁵?

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulsent et repoulsent, pendante⁶ toute d'aultuy; il y a plus d'esloignement que du ciel à la terre : et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considerons un paysan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soubdain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont différents⁷, par maniere de dire, qu'en leurs chausses⁸.....

Ce ne sont pourtant que peintures⁹, qui ne font aulcune dissemblance essentielle : car, comme les ioueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschafauld faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs mise-

1. *Traictes, traict*, tiré; *extractus, dextrictus ensis*. Avec le préfixe nous avons encore *extrait, distraitt*.

2. *Equable, æquabilis*, égale.

3. Horace, *Sat.*, II, vii, 83.

4. Plaute, *Trinummus*, acte II, sc. II, v. 84.

5. Lucrèce, II, 16.

6. *Pendante, dépendante, pendens ex*.

7. La construction est négligée ou plutôt c'est un latinisme : *disparitas*

minime differentium. Il faudrait pour la régularité dire *entre gens* qui ne sont différents.

8. *Qui ne sont differents qu'en leurs chausses*. Ce trait rappelle la saillie par laquelle l'auteur termine le chapitre (xxx) des cannibales. « Mais quoi! ils ne portent point de hault de chausses. »

9. *Peinture*, c'est-à-dire décoration extérieure.

rables, qui est leur naïve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public, voyez le derriere le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'aventure, plus vil que le moindre de ses subiects : *ille beatus introrsum est ; istius bracteata felicitas est*¹ ; la couardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie, l'agitent comme un aultre ;

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes² :

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armees.

Re veraque metus hominum, curæque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
Audacterque inter reges, rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro³.

La fiebvre, la migraine et la goutte l'esparignent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espauls, les archers de sa garde l'en deschargeront ils ? quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera il par l'assistance des gentils-hommes de sa chambre ? quand il sera en ialousie et caprice, nos bonnettades⁴ le remettront elles ? Ce ciel de lict, tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les tranchees d'une verte cholique.

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est⁵.

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Jupiter : un iour, estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien ! qu'en dites vous ? dict il ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere faict couler de la playe des dieux⁶. » Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonos, où il l'appelloit fils du soleil : et luy au contraire : « Celuy, dict il, qui vuide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en

1. Sénèque, *Epist.*, 115.

2. Horace, *Od.*, II, xvi, 9.

3. Lucrèce, II, 47.

4. Bonnettades, salutations à coups

de bonnet.

5. Lucrèce, II, 34.

6. Plutarque, *Apophthegmes*, article Alexandre.

est rien¹. » C'est un homme pour tous potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

Puellæ

Hunc rapiant; quidquid calcaverit hic, rosa fiat² :

quoy pour cela si c'est une ame grossiere et stupide ! la volupté mesme et le bonheur ne se perçoivent point sans vigueur et sans esprit.

Hæc perinde sunt, ut illius animus, qui ea possidet :
Qui uti scit, ei bona; illi, qui non utitur recte, mala³.

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encores faut il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouïr, non le posséder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non æris acervus, et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. Valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus bene cogitat uti :
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagrum⁴.

Il est un sot, son goust est mousse et hebesté ; il n'en iouïst non plus qu'un morfondu de la douceur d'un vin grec, ou qu'un cheval, de la richesse du harnais duquel on l'a paré : tant ainsi, comme Platon dict⁵ que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est equalement mal à l'iniuste, comme bien au iuste ; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes ? veu que la moindre piqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette⁶ que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Maiesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro⁷,

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs ? s'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de pâlir, de

1. *Id.*, *ibid.* ; article *Antigonus*.

2. *Perse*, *Sat.*, II, 38.

3. *Térence*, *Heautontimorumenos*, act. II, sc. III, v. 21.

4. *Horace*, *Epist.*, I, II, 47.

5. *Lois*, II, p. 579.

6. *Strette*, terme de musique indiquant un mouvement serré et rapide. Ital. *stretto*, lat. *strictus*, signifie ici : attaque imprévue.

7. *Tibulle*, I, II, 70.

grincer les dents comme un fol ? Or, si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adioust peu à son bonheur.

Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus¹;

il veoid que ce n'est que biffe² et piperie. Ouy, à l'aventure, il sera de l'advis du roy Seleucus, « Que qui scaurait le poids d'un sceptre ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre³ : » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent à un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler autrui, puisqu'à regler nous mesme il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doulx, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du choix ez choses nouvelles et douteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand seiour⁴ d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracee, et à respondre que de soy :

..... Oultre cela, ie crois que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouissance des plaisirs plus doulx; ils sont trop esclairez et trop en butte: et ie ne sçais comment⁵ on requiert plus d'eux de cacher et couvrir leurs faultes: car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix: et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils adioustent encores le plaisir de gourmander⁶ et soubmettre à leurs pieds les observances⁷ publiques. De vray, Platon, en son Gorgias⁸, definit tyran celuy qui a licence dans une cité de faire tout ce qui luy plaist: et souvent, à cette cause, la montre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme. Chascun craint à estre espié et contreroollé: ils le sont iusques à leurs contenance et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger; oultre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing⁹ et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre.

1. Horace, *Epist.*, I, II, 5.

2. *Biffe*, de l'ital. *beffa*, tromperie; en français *pietre précieuse contrefaite*.

3. Plutarque. *Si l'homme sage doit se mêler des affaires d'Etat*, chap. XII.

4. *Séjour*, dans le sens de repos.

5. *Comment*, c'est-à-dire pourquoi.

6. *Gourmander*, manger en gourmand, dévorer, par suite réprimer, punir. Ici, dominer, dompter.

7. *Observances*, les lois observées par la foule.

8. Tome I^{er}, p. 469, édit. d'Estienne.

9. *Seing*, signe, *signum*.

Hieron¹ recite combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres² tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité à la vie d'un liomme d'entendement d'avoir une vingtaine de contreroolleurs à sa chaize percee; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes, ou qui a prins Casal ou deffendu Siene³, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires; chasque degré de fortune à quelque image de principauté; Cæsar appelle roytelets tous les seigneurs ayants iustice en France de son temps⁴. De vray, sauf le nom de sire, on va bien avant avecques nos roys⁵. Et veoyez, aux provinces esloingnees de la court, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceux qui s'y convient, et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est

1. Xénophon. *Hiéron* ou *De la condition des rois*.

2. *Les nostres*, nos rois.

3. L'auteur songe-t-il ici à Montluc, qui avait si vaillamment défendu Sienné contre les attaques du marquis de Maignan (1553), bien qu'il ait été obligé de capituler. (Voir dans nos *Morceaux choisis des prosateurs et poètes français du seizième siècle* (p. 38-47), divers épisodes de cette héroïque défense.)

4. Cæsar ne dit rien de semblable des

Gaulois. Peut-être Montaigne par inadvertance attribue-t-il aux Gaulois ce que Cæsar dit des Germains (*de Bello Gall.*, vi, 23). « *In pace nullus communis est magistratus*, etc. » Il est possible aussi que Montaigne fasse allusion à un passage que Cicéron nous a conservé d'une lettre de Cæsar. (*Epist. fam.*, vii, 5.)

5. C.-à-d. qu'à la condition de payer le roi du nom de Sire, les seigneurs jouissent d'une véritable indépendance.

aussi libre que le duc de Venise¹. *Paucos servitus, plures servitutem tenent*².

Mais sur tout Hieron faict cas de quoy³ il se veoid privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruict de la vie humaine. Car, quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celui qui me doibt, veuille il ou non, tout ce qu'il peult ? Puis ie faire estat de son noble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser ? L'honneur que nous recevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur ; ces respects se doibvent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Quam ferre, tam laudare⁴.

Veois ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, aultant en a l'un que l'autre ? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur⁵. Si mes subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendrois ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils voudroient ? Nul ne me suyt pour l'amitié qui soit entre luy et moy ; car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance : ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes ; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plus-tost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puissance que i'ay sur eulx : ie ne veois rien autour de moy, que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur de faire bonne iustice : « Je m'enorgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires quand elles y seroient⁶. » Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune (c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez, et se paistre d'ambrosie) :

1. Ce mot rappelle le passage où Montaigne parlant de La Boétie (p. 54), dit que son ami « eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac, et avecques raison. »

2. Sénèque. *Epist.*, xxii.

3. *Faict cas de quoy*, c.-à-d. fait entrer en ligne de compte que.

4. Sénèque, *Thyest.* act. II, sc. i, v. 30.

5. C'est toujours Hiéron qui parle.

6. Ammien Marcellin, xii, 10, c.-à-d. quand j'en commettrais.

ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celui de quoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.....

Je m'en vais clorre ce pas¹ par un verset ancien que ie treuve singulierement beau à ce propos : *Mores cuique sui fingunt fortunam*².
(Chap. XLII.)

36. Des noms et des armoiries.

Je sçais bon gré à Jacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison³ françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence⁴ françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. J'ai souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont⁵; car, en faisant de Vaudemont *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.....

C'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeler chacun par le nom de sa terre et seigneurie; et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appauage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'autres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui'on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race, selon leurs comptes? plus, ce crois ie,

1. *Ce pas*, ce passage. Chaque chapitre est comme un pas fait par l'auteur dans les *Essais*.

2. Cornelius Népos, *Vie d'Atticus*, chapitre xi.

3. *Oraison*. Dans une acception tout à fait générale.

4. *Cadence*. C'est-à-dire désinence.

5. C'est souvent une difficulté dans la belle histoire du président de Thou.

que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace¹ par un de mes amis? Ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre, lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique²; et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu ! de ce de quoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls³, et oston ces sottes imaginations, qui ne peuvent faillir⁴ à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Le porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce⁵. Quel privilege a cette figure pour demourer particulièrement en ma maison ? un gendre la transportera en une aultre famille⁶ : quelque chestif acheteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se

1. C'est-à-dire spirituellement et non sans se faire prier, suivant l'acception ordinaire.

2. *Pancharte domestique* : charte de famille.

3. *Ayeuls*, *ateuls* désigne le grand-père et la grand-mère; *ateux* signifie les ancêtres. Au dix-septième siècle, cette distinction n'était pas encore nettement établie.

4. *Faillir*, faire défaut, on n'est jamais à court « de ces sottes imaginations. »

5. Montaigne, un peu moins détaché de ces vanités qu'il veut bien le dire,

laissa ses armoiries, comme on le voit dans le *Journal de ses voyages*, à Plombières, à Augsburg et dans plusieurs autres villes; à Pise, il les fit blasonner et dorer avec de belles et vives couleurs; ensuite il les encadra et les cloua au mur de sa chambre, sous la condition qu'elles y resteraient; son hôte, le capitaine Paulino s'y engagea par serment.

6. Montaigne qui n'eut pas de fils, se lia en 1589, d'étroite amitié avec Charron, l'auteur du traité de *la Sagesse* et lui permit de porter ses armes après sa mort.

bouleverse le monde : où asseons nous cette renommée que nous allons questant avecques si grand'peine ? C'est, en somme, Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'éternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veut ! Nature nous a là donné un plaisant iouet ¹ ! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce ? qu'une voix ² pour tous potage, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que ie demanderois volontiers : A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin ³ ? Il y auroit bien plus d'apparence icy qu'en Lucien, que Σ mit T en procez ⁴ ; car

Non levia aut ludicra petuntur

Premia ⁵ :

il y va de bon ⁶ ; il est question, laquelle de ces lettres ⁷ doit estre payee de tant de sieges, batailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien ⁸ fameux conestable.
(Chap. XLVI.)

37. Comment Montaigne exerce son jugement sur tous sujets.

Le iugement est un util à tous subiects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que i'en foyz icy, i'en employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing ; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy de ceulx ⁹ dont il se vante le plus. Tantost, à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera de quoy

1. Voilà des accents qui font songer à Pascal. L'auteur des *Pensées* combat le scepticisme de Montaigne, mais en lui empruntant souvent ses armes, en s'inspirant quelquefois de son style.

2. Une voix, un mot.

3. Ménage a remarqué qu'on nommait le célèbre Du Guesclin, de quatorze façons différentes : *Du Guéclin*, *Du Gajaquin*, *Du Guesquin*, *Guesclinus*, *Guesquinas*, etc. On peut voir, à ce propos, un récit assez plaisant de Froissart, vol. III, ch. LXXV. Montaigne

revient sur cette vanité des noms (liv. II, chap. xvi.)

4. Allusion au *Jugement des Voyelles*, de Lucien.

5. Virgile, *Enéide*, XII, 764.

6. *Il y va de bon*, la chose est sérieuse. *Operæ pretium est*.

7. C'est-à-dire lequel de ces noms écrits de tant de façons différentes.

8. *Ce sien*, c.-à-d. ce fameux connestable de France.

9. *Ouy de ceulx*, même de ceux.

luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promene à un subiect noble et tracassé¹, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher sur la piste d'autrui : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Je prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egualement bons, et ne desseigne iamais de les traicter entiers : car ie ne veois le tout de rien; ne font pas² ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, i'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer iusqu'à l'os³ : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre⁴ inutilité. Je me hazarderois de traicter à foud quelque matiere, si ie me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins⁵ de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse; ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance. (Chap. I.)

**38. La mort que nous appelons « naturelle »
est une exception.**

Ie ne puis recevoir⁶ la façon de quoy nous établissons la durce de nostre vie. Je veois que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion : « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? » Si n'avoit il que quarante et huict ans⁷. Il estimoit cet aage là bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques annees au delà; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents auxquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiec-

1. *Tracassé*, souvent traité.

2. C'est-à-dire ne le voient pas davantage.

3. C'est ce que Rabelais appelle : « Suger quelque os medulaire. » (Prologue du 1^{er} livre, *Gargantua*), voir nos *Morceaux choisis* déjà cités (p. 18).

4. *Lustre* ne signifie pas ici côté brillant, mais simplement aspect.

5. *Desprins*, du verbe desprendre, détacher.

6. *Recevoir*, c.-à-d. admettre.

7. *Plutarque*. Vie de Caton d'Utique, chap. xx.

tion, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree ? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule naturelle; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit à l'aventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins¹ naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloignee de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassée : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puisque nous avons passé les limites accoutumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous devons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit gueres durer. (Chap. LVII.)

1. *D'autant moins, par là-même, moins naturelle.*

LIVRE II

1. De l'inconstance de nos actions.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre ; car elles se contredisent communement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique..... Je treuve estrange de veoir quelquesfois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces ; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest¹.

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie ; mais veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniastres à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel ; et, suyvant cette image, vont regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage : et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. Auguste leur a eschappé : car il se treuve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est fait lascher entier, et indecis², aux plus hardis iuges. Je crois, des hommes, plus malaysement la constance, que toute aultre chose, et rien plus aysement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté³, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien⁴, et

1. *Ex Publilii Syri (mimi) sententiis*, apud A. Gell., xvii, 14. *Farceur*, joueur de mimes.

2. C'est-à-dire que les juges les plus hardis ont renoncé à trouver en lui

« une constante et solide contexture. »

3. *L'ancienneté*. Nous disons en ce sens l'antiquité.

4. Sénèque, *Epist.*, xx.

pour embrasser en une toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir et ne vouloir pas, toujours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouter, pourveu que la volonté soit iuste, car si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes¹, dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

Quod petit, spernit; repetit, quod nuper omisit;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto².

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche³. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance :

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum⁴.

Nous n'allons pas, on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avec violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse ;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere semper;
Commutare locum, quasi onus deponere possit⁵?

chasque iour, nouvelle fantaisie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Jupiter auctiferas lustravit lumine terras⁶.

1. Dans le *Discours funèbre*, attribué à Démosthène, sur les guerriers morts à Chéronée.

2. Horace, *Epist.*, I, I, 98.

3. Le caméléon.

4. Horace, *Sat.*, II, VII, 82.

5. Lucrèce, III, 1070.

6. Le Clerc traduit ainsi ces deux vers :

Les penses des mortels, et leur deuil et
[leur joie]
Changent avec les jours que le ciel leur
[envoie].

Les vers latins conservés par saint

Nous flottons entre divers avis : nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment¹. A qui auroit prescrit, establi certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs, un ordre et une relation infailible des unes choses aux aultres (Empedocles² remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein³ à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne devoient mourir) : le discours en seroit bien aysé à faire ; comme il se veoid du ieune Caton : qui en a touché une marche⁴, a tout touché ; c'est une harmonie de sons tresaccordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence.

Antigonus ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le pauser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps ; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encourdy. « Vous mesme, sire, luy respondict il, m'ayant deschargé des maux pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie⁵. » Le soldat de Lucullus, ayant esté desvalisé par les ennemis, feict sur eulx, pour se revenger, une belle entreprinse : quand il se feust remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploit hazardeux, par toutes les belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser ;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem⁶.

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat devalisé ; »

Quantumvis rusticus ibit,

Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit⁷;

Augustin (*Cité de Dieu*, v, 8) ont été traduits par Cicéron de l'*Odyssée* (xviii, 135). On croit qu'il les avait placés dans ses *Académiques* en rapportant le sentiment d'Aristote sur l'âme humaine.

1. Sénèque, *Epist.*, lxx.

2. Diogène Laërce, viii, 83. Elien donne ce mot à Platon. (*Var., Hist.*, xii, 29.)

3. Montaigne a écrit ainsi ce mot dans l'exemplaire corrigé de sa main. Il orthographe même *lendemein* ou

lendemain. Quelquefois aussi il écrit *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui.

4. C.-à-d. celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier les a fait résonner toutes. On donnait autrefois le nom de *marches* aux touches du clavier des orgues. C'est ce qu'on touche avec le pied et qui fait résonner les pédales.

5. Plutarque, *Vie de Pélopidas*, ch. i.

6. Horace, *Epist.*, II, II, 36.

7. Horace, *id.*, *ibid.*, 39.

et refusa résolument d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant outragéusement rudoyé Chasan, chef de ses janissaires, de ce qu'il voyait sa troupe enfoncée par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute réponse, se ruer furieusement, seul, dans l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouty : ce n'est, à l'aventure, pas tant iustification que radvisement¹; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si aventureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermey; ce n'est pas merveille si le voilà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction que l'on voit en nous, si souple, a faict que aultuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal : une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple².

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en oultre, ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Le donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé ou ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue : tout cela ie le veois en moy aulcunement, selon que ie me vire; et quiconque s'estudie bien attentivement treuve en soy, veoire et en son iugement mesme, cette volubilité³ et discordance. Le n'ay rien à dire de moy entierement⁴

1. Il s'était raviſé, preuve nouvelle de l'inconstance de nos sentiments.

2. Pascal s'est souvenu de ce passage dans ses *Pensées* : « Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes; un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur. »

(*Pensées*, éd. Havet, 1852, p. 178.)

3. *Volubilité*. L'action de tourner, de se virer (*volvi*). Ce mot ne s'emploie plus que pour signifier rapidité de la parole.

4. *Entierement*, c'est ainsi que Montaigne a dit plus haut en parlant d'Auguste, qu'à cause de sa variété d'actions, « il s'est fait lascher entier et indécis, aux plus hardis juges. » (P. 80.)

simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique¹. (Chap. 1^{er}.)

2. Portrait du père de Michel Montaigne.

Mon pere parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espagnols; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celui qu'ils nommoient *Marc Aurele*². Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble, et tresmodeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee; d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroict et exquis en tous nobles exercices. L'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on diet qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plumbees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault³, il a laissé en memoire des petits miracles : ie l'ay veu, par delà soixante ans, se mocquer de nos alaignesses⁴, se icter avecques sa robe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois..... Il se maria bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huit, qui estoit son trente et troisieme, aprez avoir eu longue part aux guerres delà les

1. Montaigne revient à satiété sur cette inconstance, cette *volubilité* de l'homme, parce qu'elle est le fondement ou le principe de son scepticisme. Le premier morceau que nous citons dans ce recueil commence ainsi : « Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. » Sous cette diversité extérieure il y a pourtant un « air universel », « une constante et solide texture », des traits communs en un mot, que l'auteur des *Essais* a tort de méconnaître ici. Les *Caractères* de Théophraste, dans leur ensemble, n'ont pas cessé d'être vrais.

2. *Marc Aurele*. Cet ouvrage est d'Antoine Guevara, évêque espagnol, né vers 1470, mort en 1544. Il parut sous le titre de *Marco Aurelio* (Valla-

dolid, 1539), fut traduit en français sous le titre de *Livre doré* de Marc Aurele (Paris, 1531) et réimprimé avec le nouveau titre de *Horloge des Princes* (Paris, 1555). C'est du troisième chapitre de ce livre que la Fontaine a tiré le fond du discours qu'il prête au paysan du Danube.

3. C.-à-d. du premier saut. *Prin*, vieux mot qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps* (*primum tempus*). De *primsault*, on a fait *primsaultier*, dont Montaigne se sert ailleurs en parlant de lui et de son esprit : « J'ai un esprit primsaultier » (II, x) c.-à-d. qui se résout de premier mouvement. Ce mot, en ce sens, est encore en usage.

4. C.-à-d. de notre agilité. *Alaigne* et *delibéré*, *alacer*. *Alaignesse*, *alagrité*, *agilitas*, *alacritas*. (Dict. Nicot.)

monts¹, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main, suivant point par point ce qui s'y passa et pour le public, et pour son privé. (Chap. II.)

3. Eloge de Jacques Amyot.

Il donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot² sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur³ si espineux et ferré (car on n'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec⁴, mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu partout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation⁵, planté vivement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie)⁶; mais sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir seu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son país. Nous autres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du borbier : sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire ; les dames en regentent⁷ les maistres d'école ; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit⁸, ie lui resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysée, et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoy-qu'il se demesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy⁹, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son aise¹⁰. (Chap. IV.)

1. Aux guerres d'Italie.

2. Voir la note précédente (p. 31).

3. C.-à-d. si bien interpréter Plutarque.

4. Montaigne veut dire seulement qu'il ne l'entend pas assez pour lire dans l'original, car on trouve dans les *Essais* quelques citations grecques.

5. *Conversation*, commerce (*versari cum*). Sens très fréquent chez Montaigne.

6. *Desdie* est expliqué par le mot *desmente* et employé dans le même sens.

7. *En regentent*, font les régents, en remontrent.

8. Amyot ne mourut que deux ans avant Montaigne en 1590.

9. *Est plus chez soi*, c.-à-d. a un tour plus original.

10. Cette phrase signifie que son style est plus naturel et original, quand il n'est pas gêné et arrêté par le sens difficile de son auteur. La postérité a confirmé ce jugement de Montaigne. Amyot a été un des ancêtres de nos grands prosateurs ; le traducteur de Plutarque ne fut pas seulement le précepteur des fils de Henri II, il le fut aussi des Français du seizième siècle. On pourrait rapprocher de cette page un billet bien souvent cité de Henri IV à la reine sur le même sujet, s'il n'était, paraît-il, apocryphe. « Plutarque me sourit toujours d'une fresche nouveauté ; l'aimer c'est m'aimer, car il a esté l'instituteur de mon bas aage... » 3 sept. 1601 (tome 5, p. 462, *Corresp. de Henri IV*, édit. Berger de Xivrey).

4. Force de la conscience.

Voyageant un iour, mon frere sieur de La Brousse ¹ et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'aventure, comme il m'estoit aultrefois advenu, car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soigneusement, et feut esteincte en luy une tresbelle enfance, et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyoys si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque ², on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et, à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous ³.

Occultum quatiens animo tortore flagellum ⁴.

(Chap. v.)

5. Montaigne fait une chute de cheval. Etat de son âme pendant sa défaillance.

Pendant nos troisiemes troubles ⁵ ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un iour promener à une

1. Montaigne eut cinq frères dont deux aînés. Il nomme un autre frère, le sieur d'Arsac (p. 55). Pierre de La Brosse était né en 1535. De toute sa famille, son père est le seul dont il parle avec plaisir. Il ne nous dit que quelques mots de sa femme et de sa fille unique Léonor (p. 96).

2. Il portait sans doute une croix blanche comme les catholiques pour traverser sans danger un pays rempli

de leurs armées. En général, les protestants portaient des écharpes blanches.

3. C.-à-d. nous fait témoigner contre nous-mêmes.

4. Juvénal, XIII, 195.

5. Ou guerres de religion. Il y en a eu huit. La deuxième de 1566 à 1568; la troisième de 1568 à 1570. C'est donc entre ces deux dates de 1566 à 1570 qu'il faut placer ce récit.

lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau¹ de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoin de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée², frais au demourant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vient à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont³ : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prendrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoin de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus⁴, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie.

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si faible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere.

1. *Moyau* ou *moyeu*, partie centrale de la roue, par extension, milieu.

2. Dure, n'obéissant plus au mors.

3. En haut, de sorte que dans la chute la tête porta la première.

4. *Par les menus*, petit à petit.

Quant aux fonctions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. le me veis tout sanglant; car mon pourpoint estoit taché partout du sang que j'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que j'avois une harquebuzade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; ie fermois les yeulx pour ayder. ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste; mais à la verité non seulement exempt de desplaisir, ains meslee à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.

Ie crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceux qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles.....

Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foys nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanoui, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoint à beaux ongles (car i'estois desarmé), et si sçais que ie ne sentoie en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance¹;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant² :

ceux qui tumbent esclancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

Falciferos memorant currus abscindere membra...
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, quum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem³.

J'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs ani-

1. Ordonnance, c.-à-d. ordre, volonté.

2. Virgile, *Enéide*, x, 396.

3. Lucrèce, III, 642.

maulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoutumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyois s'empestrer et tracasser¹ dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue², qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage³; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aucune douleur. Je veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie douceur à ce repos; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en reccus aulcun, tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse; car la foiblesse de mon discours⁴ me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir; ie me laissois couler si doucement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poissante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convalluere mei⁵.

1. *Tracasser*, se fatiguer.

2. *En nue*, c.-à-d. en l'air.

3. C.-à-d. comme par habitude.

4. *Discours*, comme fréquemment dans l'auteur, raison (λόγος).

5. Ovide, *Tristes*, I, III, 14.

qui feut deux ou trois heures apres, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Je ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre¹, ce feut la souvenance de cet accident; et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celui qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me représenter l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensément avoit esté si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frap-
poit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'autre monde.

(Chap. vi.)

**6. Conclusion philosophique du précédent récit.
Qu'il est permis de se juger et de parler de soi.**

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la vérité, pour s'ap-
privoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline², chascun est à soy mesme une tresbonne discipline³, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'altruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un autre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie soys le fol, c'est à-mes despens, et sans l'interest de personne⁴, car c'est en folie⁵ qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens⁶ qui ayent battu ce chemin; et si

1. C.-à-d. le dernier souvenir qui me revint.

2. *Natur. Hist.*, xxii, 24.

3. *Discipline*, c.-à-d. sujet d'instruction, *disciplina*.

4. C.-à-d. que cette folie n'intéresse personne, ne nuit à personne.

5. *En*, c.-à-d. je suis fol d'une espèce de folie.

6. Archiloque et Alcée parmi les Grecs, Lucilius chez les Latins et bien d'autres se sont pris eux-mêmes comme sujets d'étude, mais d'une manière moins personnelle et continue que l'auteur des *Essais*. On sait que Marc-Aurèle a écrit sous ce titre : *A moi-même*, une série de réflexions morales et stoïciennes. Dans ses *Confessions*, saint

ne pouvons dire si c'est du tout en pareille matiere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations¹; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy; et si l'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire: et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foy part de ce que i'ay appris en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité: encores se fault il testonner², encores se faut il ordonner et renger, pour sortir en place³, or, ie me pare sans cesse, car ie me descriis sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux⁴, et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousiours estre attachee aux propres⁵ tesmoignages: au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser.

In vitium ducit culpæ fuga⁶;

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne doibs pas suyvant mon general dessein, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire

Augustin a réellement raconté l'histoire de ses erreurs et de sa conversion.

1. C.-à-d. de fixer, pour les décrire, tant d'apparences fugitives de ses mouvements.

2. *Se testonner*, se parer la tête, se coiffer, pour se montrer en public.

3. *Sortir en place*, c.-à-d. en accoutrement décent, c'est pourquoi Montaigne dit qu'il se faut ordonner et renger.

4. « Le moi est haïssable » a dit Pascal. Et ailleurs : « le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » Voltaire lui répond : « Le charmant projet

que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avoient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auroient pas réussi, mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos foiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » (VOLTAIRE, *Remarque XLI sur les pensées de Pascal.*)

5. *Propres*, c.-à-d. aux témoignages rendus sur soi-même.

6. Horace, *De arte poet.*, v. 31.

ce que i'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peut abuser que des choses qui sont bonnes ; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux¹ desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident ; ne foye ie moy, quoyque je sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy ? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame ? Nous nous disons² religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins³ à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout ; car nostre vertu mesme est faultive et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre⁴ : qui me defend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voysin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire⁵, de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortence, Hortense celle de Cicero ?.... Je m'estale entier. Ce ne sont mes gestes que i'escriis ; c'est moy, c'est mon essence.

Le tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment⁶. Si ie me semblois bon et sage tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste⁷. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote⁸ : nulle vertu ne

1. *Brides à veaux*. Sottes raisons, contes ridicules. Les veaux ne se bridant pas, les brides à veaux ne sont rien.

2. Nous leur faisons notre confession.

3. Nos voisins, les protestants.

4. « Vivre est le métier que je lui veux apprendre. » (J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, I.)

5. Gloire, dans le sens de vanité, présomption.

6. C.-à-d. en bien, en mal ou indifféremment.

7. Rousseau est moins modeste quand il affirme au début de ses *Confes-*

sions qu'à tout prendre, il se regardoit comme un des meilleurs hommes qui eussent existé.

8. *Morale à Nicomaque*, iv, 7 ; et aussi selon Agr. d'Aubigné. « Je l'ay oui defendant les *Commentaires de César* et ceux de Montluc, alleguant que le plaisir de dire est juste après la peine et le peril des actions et que la modestie d'un courtisan est ordinairement secouée par la teste gaillarde d'un soldat. Il adjoustoit qu'estre exact à conter ses actions estoit vanité ; n'oser produire son nom une immodeste modestie et une trop vaine et lasche discretion. » (*Histoire universelle*, l'imprimeur au lecteur, p. 11 et 12.)

s'ayde de la fausseté; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'y en a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement : qui se voyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espagne; s'estimant chose tierce et estrangiere à culx mesmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant sous soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes¹, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaites et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes² au precepte de son dieu, « de se cognoistre, »³ et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

(Chap. vi.)

7. Des ordres de chevalerie.

Récompenses dépréciées pour avoir été prodiguées.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin⁴. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excel-

1. Baisser les cornes, rabattre de son orgueil.

2. A certes, sincèrement, sérieusement.

3. C'est le précepte donné par l'o-

racle d'Apollon : « Γνωθι σεαυτον. »

4. A cette fin, certaines marques honorifiques destinées à récompenser le mérite.

lents, et de les contenter et satisfaire par des payemens qui ne chargent aulcunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de jalousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du profit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre saint Michel¹, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aucune aultre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur ; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la vérité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toutes sortes d'occasions ; par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancier, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive ; voire et le vice s'en paye, la flaterie, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse....

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation que cette là, que peu de gents en iouissent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent ; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et

1. L'ordre Saint-Michel, institué par une ordonnance de Louis XI à Amboise le 1^{er} août 1469. En parlant ailleurs de cet ordre, Montaigne écrit : « Je demandois à la fortune autant qu'autre chose l'ordre Saint-Michel, estant jeune, car c'estoit lors l'extrême marque d'honneur de la noblesse françoise,

et tres rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter et hausser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traité, elle l'a ravallé et rabaisé jusques à mes espaules et au-dessous. (II, XII.) Cet ordre fut avili quand il devint un « collier à toutes bestes. »

assurance de l'âme, mesprisant esgualmente toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establisement de celle de quoy ie parle¹, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre² à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance ; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire : *neque enim eadem, militares et imperatoria, artes sunt*³ ; qui feust encores, oultre cela, de condition⁴ accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal ; et eust mieulx vullu faillir à n'en estrener⁵ pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulièrement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soudain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la dernière⁶ encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoiñ d'estre extrêmement tendues⁷ et contrainctes⁸, pour luy donner auctorité ;

1. C.-à-d. la vertu militaire.

2. Joindre, trouver le joint pour exciter notre valeur.

3. Tite Live, xxv, 19.

4. Au point de vue de la noblesse.

5. Estrener, proprement donner une étrenne, gratifier.

6. L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.

7. Tendues, c.-à-d. sévères.

8. Contrainctes, c.-à-d. restreintes.

et cette saison tumultuaire¹ n'est pas capable d'une bride courte et reglée : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu².

(Chap. vii.)

8. De l'affection des pères aux enfants.

L'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contrainte ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. L'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent tous en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune³, a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduite, et pour le chastiment de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline⁴, que ie sais estre iuste et naturelle. L'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre : l'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfants ? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*⁵) ? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance.....

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obliga-

1. Saison tumultuaire, désordonnée. Montaigne a lui-même expliqué cette expression quelques lignes précédemment quand il dit : « À une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à présent.

2. Cheu, part. du verbe choir, tomber. Ce verbe n'est plus guère employé que dans les composés *déchoir*, *échoir*. *Choir* est rare ; *chu* est inusité.

3. Montaigne parle encore de sa fille

au chap. v du III^e livre : « Ma fille (c'est tout ce que j'ay d'enfans) est d'une complexion tardive, mince et molle et a esté par sa mere esleevee de mesme, d'une forme retiree et particuliere : si qu'elle ne commence encore qu'à se desniaiser de sa naïveté d'enfance... » Cette fille épousa le marquis de Gamaches.

4. C.-à-d. méthode d'éducation.

5. Tite Live, xxviii, 28.

tion, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairerois¹, moy qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouissance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; ie leur en lairerois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode² ; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contre-roller leurs deportements³, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'expérience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effect, ie ne voudrois pas fuyr leur compagnie ; ie voudrois les esclairer de prez, et iouir, selon la condition de mon aage, de leur alai-gresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et la subiection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors), ie voudrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité.

..... L'essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vive amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroit ; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les faut hair et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant⁴ volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appelons Dieu tout puissant, Pere ; et desdaignons que nos enfants nous en⁵ appellent : i'ay reformé cett' erreur en ma famille⁶. C'est aussi folie et iniustice

1. *Lairerois* pour laisserais. Cette forme contractée n'est pas encore complètement tombée en désuétude.

2. Il faut s.-ent. une autre négation : de ne pas la leur laisser.

3. *Deportements* signifie conduite en bonne ou mauvaise part.

4. C.-à-d. comme si la nature n'avait pas.....

5. *Nous en appellent*, c.-à-d. nous appellent de ce titre.

6. Henri IV avait, lui aussi, fait cette réforme dans sa famille,

Il n'avait point du sang dédaigné les faiblesses.

Et, si nous en croyons Péréfixe dans son *Histoire de Henri le Grand* : « Il ne vouloit pas que ses enfants l'appellassent *monsieur*, nom qui semble rendre les enfants étrangers à leur père et qui marque la servitude et la sujétion, mais qu'ils l'appelassent *papa*, nom de tendresse et d'amour. »

de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeissance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieu- nesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere¹. Quand ie pour- rois me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer: il y a tant de sorte de defaults en la vieillesse, tant d'impuis- sance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest² qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes.

Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoît, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace³ paternelle, avoir perdu la commodité de goustier et bien cognoistre son fils, et aussi de lui declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disoit il, n'a rien veu de moy qu'une » contenance renfrongnee et pleine de mespris, et a emporté » cette creance, que ie n'ay sçeu ny l'aimer ny l'estimer selon » son merite. A qui gardois ie à descouvrir cette singuliere af- » fection que ie lui portois dans mon ame? Estoit ce pas luy » qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation? Ie » me suis contrainct et gehenné pour maintenir ce vain masque; » et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté⁴ » quand et quand, qu'il ne me peult avoir portee aultre que » bien froide, n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny » senty qu'une façon tyrannique⁵. » Ie treuve que cette plainte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie sçais par une

1. Mannequins pour épouvanter les oiseaux, les éloigner des chenevières.

2. *Acquest*, acquisition. Ce terme est resté dans la langue du droit : *biens d'acquêt*.

3. C.-à-d. une fausse dignité, une gravité d'emprunt.

4. *Volonté*, bonne volonté, bienveil- lance, affection; *voluntas* a ce sens en latin.

5. « Je ne puis lire qu'avec les larmes

aux yeux (dans les *Essais* de Mon- taigne) ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avoit pour lui. C'est à M^{me} d'Estissac, *De l'amour des peres envers leurs en- fants*. Mon Dieu que ce livre est plein de bon sens ! » (M^{me} DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M^{me} de Grignan*, 6 oct. 1679, t. VI, édit. Hachette.)

trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eux une parfaite et entiere communication. O mon amy¹ ! en vault ie mieulx d'en avoir le goust ? ou si i'en vault moins ? l'en vault, certes, bien mieulx ; son regret me console et m'honore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamaïs les obseques ? Est il iouissance qui vaille cette privation ?
(Chap. viii.)

9. Des livres. Jugement sur plusieurs écrivains.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie ne cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus².

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles ; ie les laisse là, aprez leur avoir fait une charge ou deux. Si ie m'y plantois, ie m'y perdrois, et le temps³, car i'ay un esprit primsaultier⁴ ; ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obtenant. Je ne foyz rien sans gayeté, et la continuation et contention trop ferme esblouit mon iugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe ; il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses⁵ : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre, et ne m'y adonne qu'aux heures ou l'ennuy de rien⁶ faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres aux nouveaux, pource que les anciens me semblent plus pleins et plus roides⁷ : ny aux grecs, parce que mon iugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence⁸.

Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des mo-

1. Touchant souvenir à La Boétie.

2. Properce, IV, 1, 70.

3. Et le temps aussi, avec.

4. Primsaultier, voir la note 3, p. 84.

5. A secousses, c.-à-d. à plusieurs reprises.

6. Rien négatif, pour de ne rien faire.

7. Roïdes. Montaigne affectionne cet adjectif dans le sens de fort, vigoureux.

8. Nous avons déjà vu l'auteur à propos d'Amyot confesser qu'il n'entend rien ou presque rien au grec.

dernes, le *Decameron* de Boccace¹ et Rabelais², dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis³, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encores cecy, ou hardiment ou temerairement⁴, que cette vieille ame poissante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste⁵, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravis aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'aventure ma suffisance, et que ie ne tiens aucunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses.....

Il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et si-gnamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayscement qu'il y a des endroicts de l'*Æneïde* aus-quels l'auteur eust donné encores quelque tour de pigne⁶, s'il

1. BOCCACE, poëte, conteur et érudit italien, né à Paris en 1313, mort à Florence en 1373. Son œuvre principale est le *Décaméron*, recueil de cent contes ou nouvelles presque toutes licencieuses racontées pendant dix jours (d'où le nom du livre), par sept jeunes femmes et trois jeunes hommes, durant la terrible peste de 1348. Boccace était grand admirateur de *Dante*, dont il a laissé un commentaire inachevé.

2. François Rabelais, né près de Chinon en Touraine, en 1483, mort à Meudon en 1553.

En 1532, Rabelais publie une première ébauche de son œuvre : « *Les grandes et inestimables chroniques du grand et enorme geant Gargantua, etc.* » Cette ébauche primitive, transformée, augmentée, réimprimée, devint le *Gargantua* définitif, qui fut suivi, en 1533, du premier livre du *Pantagruel* (le second de l'œuvre rabelaisienne). C'est seulement en 1545 que paraît « *le tiers livre*, » de *Pantagruel*, où l'auteur muni d'un privilège osait quitter son pseudonyme (Alcofribas Nasier). Le quatrième livre parut dans les premiers jours de 1553, grâce au crédit du cardinal Odet de Chatillon. Quant au cinquième livre, il ne fut imprimé, paraît-il, qu'assez longtemps après la mort de l'auteur (1562), et renferme quelques chapitres qui ne sont peut-être pas de

Rabelais. Enfin, en 1565, sous le titre de *Songes drolatiques* de Pantagruel, furent publiées des figures grotesques, de l'invention de Rabelais, représentant les personnages des îles visitées par ses héros dans leur voyage sur mer.

3. AMADIS DE GAULE, héros espagnol d'un roman de chevalerie composé au quatorzième siècle. Il comprend vingt-quatre livres, dont trois en espagnols et les autres en français. Nicolas d'Herberay a traduit les livres espagnols d'Ordoñez en français (1500).

4. ARIOSTE, né à Reggio en 1474, mort en 1533. Son poëme, *Orlando furioso*, parut en 1516. La dernière édition donnée par l'auteur, un an avant sa mort, comprend quarante-six chants. Dans cette épopée chevaleresque, demi-sérieuse, demi-bouffonne, Roland n'est pas, en dépit du titre, le principal personnage. Les vrais héros sont : *Roger* et *Bradamante*, auxquels le poète courtisan fait remonter l'origine de la maison d'Este. La guerre des Sarrasins qui contient l'admirable siège de Paris, la folie jalouse de Roland, le voyage à la lune de son ami Astolphe sont les trois points principaux de ce chef-d'œuvre. (Voir *Histoire de la littérature italienne* de Perrens, p. 210 et suiv.)

5. *Donné quelque tour de pigne* (peigne), c.-à-d. mis la dernière main.

en eust eu loisir; et le cinquieme livre en l'Æneïde me semble le plus parfait¹. L'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise² et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à représenter au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle.....

L'estime que les anciens avoient à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'ai si souvent en la bouche, seul de son reng..... Les perfections et les beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit³ de son subiect; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est parlout si plaisant,

.... Liquidus, puroque simillimus amni⁴,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations⁵ espagnoles et petrarchistes⁶, mais des pointes mesme plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'egale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue⁷ des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat*⁸. Ces pre-

1. On peut se demander sur quoi est fondée cette preference du V^e livre sur tous les autres, exprimée d'une façon aussi absolue.

2. *Mignardise* est employé ici dans le bon sens, délicatesse.

3. *L'appétit*, c.-à-d. la curiosité.

4. Horace, *Art poët.*, v. 270.

5. *Eslevation*, c.-à-d. enflure, emphase.

6. On aime à entendre Montaigne avec H. Estienne et d'autres bons ca-

prits du seizième siècle, protester contre la manie des imitations italiennes ou espagnoles. Ce sont surtout les sonnets de Pétrarque, que copièrent nos poëtes français.

7. *Aiguise la queue des siens*. Boileau a dit :

Et n'allez point toujours d'une pointe fri-
Aiguise par la queue une épigramme.
[vole
[folle.

(*Art poët.*, v.)

8. Martial, *Préface* du liv. VIII.

miers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoin de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques....

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiect, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre façon ¹, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où j'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que l'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opusculs de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suite et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les fait naistre environ mesme siecle; tous deux precepteurs de deux empereurs romains ²; tous deux venus de pais estrangier; tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresse de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente ³. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque, plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la société civile; l'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu ⁴ à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain

1. D'autres éditions donnent *leçon*; c.-à-d. façon d'étudier, autres lectures.

2. Sénèque fut précepteur de Néron. On a dit que Plutarque avait été le maître de Trajan; maître et disciple

auraient été à peu près du même âge, le fait est plus que contestable.

3. *Pertinente* (à son sujet), effective.

4. *Preste un peu*, c'est-à-dire fait quelques concessions.

que c'est d'un iugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout : Senèque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : celui là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'autre nous poulse¹.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceux qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute autre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consomment la pluspart² de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge³ dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gagner à tort ou à droict⁴, aux enfants et au vulgaire à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera⁵. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez! » à la mode de nos heraults : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que

1. Il semble bien d'après ce parallèle, si nous ne le savions d'ailleurs, que Montaigne préfère Plutarque à Senèque.

2. *Consomment la pluspart*, c.-à-d. prennent presque toute la place.

3. *Donnent la premiere charge*, c.-à-d. attaquent.

4. *À tort ou à droict*, c.-à-d. dans une cause injuste ou juste.

5. *Ce qui portera*, c.-à-d. ce qui sera le plus à leur portée.

nous disons en la nostre, *Sursum corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy ; i'en viens tout préparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse ; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes¹ de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire ? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que ie ne veoïs rien en la beauté de son langage². Je demande en général les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent³. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection⁴ de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egalera. Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses compteës, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes ; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrence, *fractam et elumbem*⁵. Les orateurs voisins de son siecle reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses⁶, et notoient ces mots *esse videatur*, qu'il y employe si souvent⁷. Pour moy, i'aime mieulx une cadence qui tumble plus court, coupee en iambes⁸.

1. *Dialogismes*, c.-à-d. dialogues.

2. Montaigne a déjà dit qu'il n'entendait rien ou presque rien au grec.

3. *Qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent*, les livres de pratique et non de théorie.

4. Un autre texte donne : « Mais c'est à luy faulte de jugement. » Il est évident que Montaigne a voulu depuis adoucir les termes de ce jugement qu'on ne saurait s'empêcher de trouver bien sévère. Plutarque dit expressément que « Cicéron fut tenu non seulement pour le meilleur orateur, mais

aussi pour le meilleur poète des Romains de son temps mais que sa poësie a perdu tout bruit et toute réputation pour ce qu'il y en a eu depuis d'autres beaucoup plus excellents que luy. (*Vie de Cicéron*, ch. 1, de la version d'Amyot.)

5. Voyez le dialogue de *Oratoribus*, ch. xviii.

6. *Clause*, c.-à-d. conclusion, fin de période.

7. Dialogue de *Oratoribus*, ch. xxiii.

8. En somme, tout en rendant justice à l'orateur latin, Montaigne est injuste

Les historiens sont ma droicte balle¹ ; car ils sont plaisants et aysez ; et quand et quand l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu ; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail ; la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusement plus aux conseils² qu'aux evenemens, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors³, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius⁴, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes de la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes⁵ et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'auteurs et vieils et nouveaux, et baragouins⁶ et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversément ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero⁷, mais à l'aventure Cicero mesme : avecques tant de sincérité en ses iugemens, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulces couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de

pour Cicéron. Il ne lui pardonne pas, non plus qu'à Platon, « ses longueries d'appréts. » Il aime trop la philosophie pratique et les belles sentences morales pour goûter la dialectique de l'un et les discours d'apparat de l'autre.

1. *Droicte balle*, terme du jeu de paume, celle qui est le mieux en main, qui vient du côté droit.

2. *Conseils* dans le sens de délibérations, desseins.

3. C'est ce que la philosophie allemande a appelé le *subjectif* et l'*objectif*.

4. *Laertius*. Diogène Laërce, de Laerte en Cilicie, vivait au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il a laissé

un ouvrage en dix livres qui a pour titre : *De vitis, dogmatibus et apophthegmatibus clarorum philosophorum*, compilation sans critique, mais précieuse pour les documents qu'elle a sauvés de la destruction. Montaigne regrette avec raison qu'il ne soit pas « plus entendu » c.-à-d. plus intelligent.

5. *Dogmes*, c.-à-d. opinions.

6. *Baragouins* est formé des deux mots *bara* (pain) et *gwin* (vin) que les Français entendaient souvent dans la bouche des Bretons et qui leur servaient à désigner un langage inintelligible.

7. *Brutus*, ch. LXXV.

grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

L'ame les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice¹, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choisis et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard², qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aucunement de la recognoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe³ ; chascun en peult faire son prouffit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu ; peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur ; mais, cestes, cela n'appartient à gueres de gens. Ceulx d'entre deux⁴ (qui est la plus commune façon) nous gastent tout ; ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais⁵ : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieulx ; obmettent, pour choses incroyables, celles

1. Notice, connaissance, notitia.

2. *Le bon Froissard*. Jean Froissart, né à Valenciennes vers 1337, vivait encore en 1410. Sa chronique commence à l'an 1326 et se termine à l'an 1400. M. Gêrusez a très bien apprécié ce chroniqueur : « Personne n'eut des yeux plus curieux, ni des oreilles plus avides. Toujours en quête de spectacles, d'aventures et de nouvelles, il recueille sur sa route les faits et les images, et se repose à peine pour les raconter et pour les peindre. Il veut être historien et croit l'avoir été, parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup interrogé et beaucoup écrit ; mais comme il ne voit que le dehors des hommes et des événements, qu'il ne rattache pas les faits

à leur cause, ni les actes à leur principe, il n'est qu'un témoin et non un juge ; il n'a pas écrit une histoire, il a préparé des matériaux aux historiens. » Ce sont, comme on le voit, presque les termes de Montaigne : « C'est la matiere de l'histoire nue et informe. »

3. C.-à-d. les matériaux non coordonnés.

4. *Ceulx d'entre deux*, c.-à-d. les médiocres, ceux qui ne sont ni « bien excellents » ni mauvais.

5. « Les faits changent de forme dans la tête de l'historien ; ils se moulent sur ses intérêts ; ils prennent la teinte de ses préjugés. » (J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, liv. IV.)

qu'ils n'entendent pas, et peut estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur choix, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Voicy ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin¹ (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses ; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des Grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevalloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. L'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque prouffit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust ; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines², il y a cecy : « Vous y trou-

1. Ce jugement sur l'auteur de l'*Histoire d'Italie* (1490-1534) est sévère, mais juste : l'homme fut ambitieux, versatile, sans élévation, l'écrivain qui « estime trop aultruy selon soy » ne voit partout que ruse et calcul. Son style a de l'harmonie et du nombre, mais il est prolix et diffus, enfin sa morale

n'est guère supérieure à celle de Machiavel dont il n'a point le talent.

2. Philippe de Commines, seigneur d'Argenton, né en Flandres, près de Lille en 1445, mort en 1509, passa du service de Charles le Téméraire à celui de Louis XI. Les *Mémoires* de Commines, commencés en 1495, à son retour

verez le langage doux et agreable, d'une naïve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'auteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et enhortements accompagnés plus de bon zele et de verité, que d'aucune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, représentant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay¹ : « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Louinville, domestique² de saint Louys; Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le iugement des evenemens, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux³ en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculemens de messieurs de Montmorency et de Brion⁴ qui y sont oubliez;

d'Italie, parurent pour la première fois en 1523. Ils embrassent une période de 31 ans. Le jugement de Montaigne sur cet auteur est empreint d'une indulgence excessive. Louis XI et Comynnes représentent dans l'histoire l'avènement de la diplomatie au déclin de la chevalerie. « Qui a le profit a la gloire, » disait le monarque; comme lui, son conseiller réduit trop souvent la politique à « faire des marchandises » c'est-à-dire à acheter des consciences; à « chercher quelque bonne couleur et un peu apparente, » c'est-à-dire à mettre de son côté, à défaut du droit, l'apparence et la légalité. En un mot le sens du juste et de la délicatesse font parfois défaut au livre comme à l'auteur.

1. Ces mémoires, publiés par Messire Martin du Bellay, contiennent dix livres dont les quatre premiers et les trois derniers sont de Martin du Bellay et les autres de son père Guillaume de Langey, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoadé, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Memoires de messire Martin du Bellay,*

contenant le discours de plusieurs choses advenues au royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trepas de François I^{er}, arrivé en 1547. On voit pourquoi Montaigne parle de deux seigneurs du Bellay, après avoir dit les Memoires de monsieur du Bellay.

2. *Domestique*, au sens latin, de la maison, familier.

3. *Chatouilleux*, c.-à-d. délicat.

4. Il faut lire Brion et non Byron, malgré l'autorité de l'édition de 1598. Philippe Chabot, amiral de France, longtemps connu sous le nom de *seigneur de Brion*, pris à la bataille de Pavie en 1525, ambassadeur en Angleterre en 1532, chargé en 1535 de commander l'armée de Piémont, après de brillants succès, s'arrêta tout court à Vercell : François I^{er} ne lui pardonna jamais cette faute. Condamné en 1540 comme concussionnaire, il fut sauvé par la protection de la duchesse d'Etampes. On conserve à la Bibliothèque nationale un recueil manuscrit des *Lettres de l'amiral de Brion*, écrites en 1525.

voire le seul nom de madame d'Etampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes¹ ; mais de taire ce que tout le monde scait, et les choses qui ont tiré des effects publiques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploicts de guerre où ces gentilhommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps ; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

(Chap. x.)

10. Contre la cruauté et la torture.

Douceur de Montaigne envers les animaux.

Je hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de tous les vices ; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse.....

Je me compassionne² fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plustost ; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trepassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisohnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme.....

Tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté³ ; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect

1. La chronique scandaleuse, toujours suspecte, est indigne de l'historien, mais celui qui est mis en possession « d'actions secrètes » intéressant l'histoire, a le droit et le devoir de les découvrir.

2. Je me compassionne fort tendrement : le substantif *compassion* a demeuré, le verbe *compâtrir* a remplacé le verbe *se compassionner*.

3. Montaigne a répété cette même phrase dans un autre passage sur l'inutilité des tortures, et il ajoute : « Notre iustice ne peut esperer que celuy que la crainte de mourir et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les icctons au desespoir ;

d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperées par torments insupportables.....

Le vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher et destrancher les membres d'aultruy; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse at-taindre; *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat*¹. De moy, ie n'ay pas sceu voir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aucune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque, cruentus,

Atque imploranti similis² :

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Je ne prends guere beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseurs, pour en faire autant :

Primoque a cæde ferarum

Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum³.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs⁴. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et ca-

car en quel estat peult estre l'ame d'un homme attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix ? »

1. Senèque, *Epist.* 90.

2. Virgile, *Enéide*, vii, 501.

3. Ovide, *Métam.*, xv, 106.

4. Voir sur les spectacles des gladiateurs un passage du liv. III cité plus loin; Montaigne en loue la magnificence.

resser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que j'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles.....

Il y a un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estre capables: il y a quelque commerce entre elle et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. (Chap. XI.)

11. Théologie naturelle de Raimond Sebond¹.

Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes, et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger; car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, ie les aime bien; mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel², homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compagnie de mon pere, avecques d'autres hommes de sa sorte, luy feit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule: *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde*³; et parce que la

1. Nous donnons de nombreux extraits de ce chapitre XII, qui est un véritable traité de théologie naturelle. C'est le plus long et le plus important des *Essais*. On croit que Montaigne adressait cette *Apologie de Sebond* à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre.

2. Toulousain, un des plus habiles Cicéroniens du seizième siècle, au jugement d'Henri Estienne. Né en 1499, mort à Turin en 1546. Il fut le précepteur de Pibrac.

3. Appelé aussi *Sebon*, *Sebeyde*, *Sabonde* ou de *Sebonde*, né à Barcelone dans le quatorzième siècle, mort en

langue italienne et espagnolle estoient familiares à mon pere, et que ce livre est basti d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommanda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un execrable atheïsme; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en double et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avaient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix où reverence de l'ancien usage¹,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum².

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or, quelques iours avant sa mort, mon pere, ayant, de fortune, rencontré ce livre sous un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en français. Il faict bon traduire les auteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à représenter³ : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une

1432. L'ouvrage latin du théologien espagnol avait été publié pour la première fois à Deventer, en 1487.

1. Bossuet tient un langage analogue. « Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'*Ecriture sainte*, comme ce n'a été qu'à la condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte

l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine, à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. » (*Oraison funèbre de Henriette Marie de France*.) Seulement l'évêque parle selon sa foi, tandis que ces sévérités orthodoxes du philosophe sceptique, sont surtout destinées ici à servir de passeport aux hardiesses répandues dans ce chapitre.

2. Lucrèce, v. 1139.

3. C. à-d. le fond des idées.

occupation bien estrange¹, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus : à quoi il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort². Je trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gens s'amuseut à le lire, et notemment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de saint Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion a Sebond ce tiltre), c'estoit un tressuffisant homme, et ayant plusieurs belles parties. (Chap. XII.)

12. Présomption de l'homme.

Considerons l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : voyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands avantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que cé bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoven-

1. *Estrange*, c.-à-d. étrangère à ses habitudes. | 2. A Paris, chez Gabriel Buon, en 1569.

tables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie¹, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recette et mise² du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons nous cettuy là¹? *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius* : nous n'aurons iamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soi digne d'un tel advantage?.....

.....La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee ~~iey~~ ~~parmy~~ la bourbe et le sient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voulte celeste, avecques les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon lui semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaux! par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques : si i'ay mon heure de

1. C'est le stoicien Balbus qui parle ainsi dans Cicéron. (*de natura Deorum*, II, 54).

commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne..... Ils nous peuvent estimer bestes comme nous les en estimons¹.

(Chap. xii.)

13. Des guerres. Vanité de leurs prétextes.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni

Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam

Exspiravit aper maioris dentibus apri²?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant ; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprises des princes des deux armées contraires :

Sæpe duobus

Regibus incessit magno discordia motu ;

Continuoque animos vulgi et trepudiantia bello

Corda licet longe præsciscere³.

Ie ne veois iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoivement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum

Ære renidescit tellus, subterque virum vi

Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes

lecti reiectant voces ad sidera mundi⁴;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes-armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien legieres occasions esteinte :

Paridis propter narratur amorem

Græcia Barbariæ diro collisa duello⁵ :

1. Pascal a beaucoup emprunté à tout ce chapitre, non seulement pour les pensées, mais aussi pour la forme. (Voir *Pensées*, art. I, II et III. édit. Ilavet, 1852.)

2. Juvénal, xv, 160.

3. Virgile, *Georg.*, IV, 67.

4. Lucrèce, II, 225.

5. Horace, *Epist.*, I, II, 6.

toute l'Asie se perdit, et se consumma en guerres pour Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux haren-gieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risée tresplaisamment et tresingenieusement plusieurs batailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyrent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espusees, pour le service de ses entreprinse¹ : Or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre; ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de teste, c'est tousiours l'homme foible, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee;

It nigrum campis agmen² :

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faulx pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre³. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanoui; qu'on lui esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voilà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé; car ce feut luy, ce me semble⁴, que Sertorius battit en

1. Montaigne cite ici une épigramme composée par Auguste et conservée par Martial.

2. Virgile, *Enéide*, iv, 404.

3. Montaigne ne se lasse pas d'insister sur cette faiblesse de l'homme qui n'a d'égale que son orgueil; ainsi encore en ce passage tiré du même chapitre. « Quant à la force, il n'est animal au monde en but de tant d'offenses, que l'homme : Il ne nous faut point une baleine, un elefant ou un crocodile, ny tels aultres animaux, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla; c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumpphant empereur. » Pascal n'a pas oublié ce passage dans

ses *Pensées*. Dans celle-ci entre autres, réminiscence évidente de Montaigne : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté, la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante sans un petit grain de sable... Rome même allait trembler sous lui, mais ce petit gravier s'est mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix et le roi rétabli. » (*Pensées*, art. III, § 8.) Ajoutons que Pascal commet une erreur; Cromwell n'est pas mort de la pierre, mais d'une fièvre.

4. Montaigne ici se défie avec raison de sa mémoire, car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les Caracitaniens, peuples d'E-pagne qui habitaient des cavernes inaccessibles creusées dans le roc. Voy. Plutarque, *Vie de Sertorius*, ch. vi.

Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui iactu compressa quiescent¹.

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assauts et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire². Les ames des empereurs et des savatiers³ sont jectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poissantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques⁴ un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tombant en un roy⁵, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

(Chap. xii.)

14. Le lion d'Androdus.

Un iour⁶ qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres et un rugissement haultain et espouvantable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les esclaves qui feurent presentez au peuple en un combat de bestes, feut un Androdus⁷, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion l'ayant apperceu de loing,

1. Virgile, *Géorg.*, iv, 87.

2. C.-à-d. il ne se trouva pas une seule mouche qui manquât au retour.

3. *Savetier* n'est qu'une altération de l'ancienne forme *savatier* dérivée directement de *savate*.

4. *Tanser*, quereller, n'est plus employé que comme verbe actif.

5. *Tombant en un roi*, c.-à-d. tombant en son esprit, venant à l'émouvoir.

6. Aulu-Gelle, v, 14, et Senèque *De Beneficiis*, ii, 19.

7. Quelques éditeurs d'Aulu Gelle nomment le héros de cette histoire *Androclus* ou plutôt *Androclès*, d'après Elien. (*Hist. des Animaux*, vii, 48.)

s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transy d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre, c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur feit appeler cet esclave pour entendre de luy le moyen¹ d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle² et admirable : « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrobber de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvoy mon plus court de gagner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis³ sur une caverne cachée et inaccessible, et me iectay dedans. Bientost aprez y surveint ce lion, ayant une patte sanglante et blecée, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivée, i'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offensée⁴, et me la montrant comme pour demander secours : ie luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et, m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyy le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors⁵, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits⁶, que ie faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourris-

1. *Moyen*, c.-à-d. la cause.

2. *Nouvelle*, c.-à-d. inouïe, extraordinaire.

3. *Je m'embatis sur*, j'arrivai à.

4. *Offensee*, c.-à-d. blessée. *Offendere*, à ce sens en latin.

5. *En hors*, dorénavant.

6. *Endroits*, c.-à-d. morceaux.

sois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là; et, à ma troisieme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voilà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feut aussi entendre de main à main¹ au peuple : parquoy, à le requeste de tous, il feut mis en liberté, et absous de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut fait present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Apion², Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes de Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir de fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lion, hoste de l'homme : voylà l'homme, medecin du lion. »

15. Il est ridicule de mesurer la puissance divine à nos conceptions.

Rien du nostre ne se peult apparier³ ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest⁴ et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei fortius est hominibus; et stultum Dei sapientius est hominibus*⁵. Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esioüissent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il⁶; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (l'appelle raison nos resveries et nos songes), nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi! Dieu nous a il mis en

1. Feit entendre de main à main, c.-à-d. fit passer de bouche en bouche.

2. Aulu-Gelle nous a conservé ce récit sur la foi de cet Apion.

3. Apparier, c.-à-d. rapprocher pour

faire la paire et comparer, par, paris.

4. Sans un extreme interest, c.-à-d. sans que sa grandeur y soit intéressée.

5. S. Paul, *Corinth.*, I, 1, 25.

6. Diogène Laerce, II, 117.

main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas¹, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé; au moins si tu la veois²: sa divinité a une iurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au prix du tout:

Omnia cum cœlo, terraque marique,
Nil sunt ad summam summai totius omnem³:

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toi à ce à quoy tu es subiect, mais non pas à luy; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon⁴. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroole de son pouvoir. (Chap. xii.)

16. Incertitude de nos jugements.

Il est aysé à veoir que nostre iugement a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que ie tiens aujourdhuy, et ce que ie crois, ie le tiens et le crois de toute ma croyance; tous mes utiles et tous mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent: ie ne saurois embrasser aulcune verité, ny la conserver avec plus d'assurance, que ie foys cette cy; i'y suis tout entier, i'y suis voirement: mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les iours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee faulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens: si ie me suis trouvé souvent trahy sous cette couleur; si ma touche⁵ se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et iniuste, quelle assurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau⁶,

1. *Mets le cas*, c.-à-d. suppose.
2. *Au moins si tu la veois*, c.-à-d. si même tu la vois.
3. Lucrèce, vi, 679.

4. Déjà vu dans le sens de *égal*.
5. *Touche*, action de toucher par la pierre de touche.
6. *Vaisseau*, toute espèce de vase.

dans nostre creance aultres et aultres opinions ; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infailible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout.

Posterior. res illa reperta
Perdit et immutat sensus ad pristina quæque¹.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le presente ; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion ; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens ; cette sainte et grande image ne pourroit pas² en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle³. Au moins debvroit nostre condition faultiere nous faire porter plus mode- rement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utiles qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estant si aisez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie ? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie ? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoureux et ardent ? Cleomenes, fils d'Anaxandrides, estant malade, ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantaisies nouvelles et non accoustumees : « Je crois bien, repliqua il⁴ ; aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain :

1. Lucrèce, v, 1413.

2. *Ne pourroit pas*. Expression employée dans le sens absolu : *n'aurait aucune puissance*.

3. Si le scepticisme philosophique de Montaigne ressort évidemment de tout

ce chapitre, un tel passage, et ce n'est pas le seul, ne permet pas de révoquer en doute l'absolue orthodoxie de l'auteur, au point de vue religieux.

4. Plutarque. *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, douce et debonnaire, *Gaudeat de bona fortuna*¹; car il est certain que les iugements se rencontrent par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abruvée de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifera lustravit lampade terras².

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre iugement; les moindres choses du monde le tonnevirent³ : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult atterrer⁴ nostre ame, que la⁵ tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion; si l'apoplexie assopit⁶ et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement⁷ ne l'esblouisse : et, par consequent, à peine se peut il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue⁸ assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que i'en crois les medecins, combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si aysement, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la

1. Montaigne dans deux éditions a traduit lui-même ces mots ainsi : « Qu'il jouisse de ce bonheur. »

2. Vers traduits par Cicéron de l'*Odyssée* d'Homère, XVIII, 135, et conservés par S. Augustin (*de Civil. Dei*, v, 8).

3. *Tournevirent*. Ce verbe, composé de *tourner* et de *vire* semble doubler la force de l'expression.

4. *Atterrer*, jeter à terre; n'est plus employé que dans le sens d'épouvanter.

5. *La tierce*, c.-à-d. la fièvre tierce qui prend tous les trois jours.

6. *Assopit*. La fréquente suppression de la lettre *u*, comme dans un certain nombre de verbes analogues, rapproche ce verbe de l'étymologie latine *sopitus*.

7. *Morfondement*, refroidissement. Nous n'avons conservé que le verbe *se morfondre*.

8. *Deue assiette*, due, *debita*. Nous disons encore heure due, indue, c.-à-d. convenable ou non convenable.

raison va tousiours, et torte, et boiteuse, et deshancee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. l'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à tout biais et à toutes mesures ; il ne reste que la suffisance¹ de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute² de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareils subiets, ou quelque umbrage³ de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommandation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tiridatem terreat, unice
Securus⁴.

à peine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ai le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas ; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honneste homme ; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrogné, mal plaisant, et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé ; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long ; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant ie suis à tout faire⁵, maintenant à rien faire ; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles⁶ chez moy ; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique ; et, de son auctorité privee, à cett'heure le chagrin predomine en moy,

1. *Suffisance*, c.-à-d. science.

2. *S'escoute*, c.-à-d. surveille.

3. *Umbrage*, dans le sens de ombre.

4. Horace, ode I, xxvi, 3.

5. C.-à-d. disposé à tout faire.

6. *Casuelles*, accidentelles.

à cett'heure l'alaignesse. Quand ie prends des livres, i'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru¹ mon ame : qu'un'aulture fois i'y retumbe, i'ai beau le tourner et virer, i'ai beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retrouve pas tousiours l'air de ma première imagination : ie ne sçais ce que i'ay voulu dire ; et m'eschaude souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. Ie ne foys qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant ; il flotte, il vague,

Velut minuta magno

Deprensa navis in mari, vesaniente vento².

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins pour exercice, et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Ie m'entraîne quasi où ie penche, comment que ce soit³, et m'emporte de mon poids.

(Chap. xn.)

17. Mobilité des lois. Incertitude de la justice.

Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay, i'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins ; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion⁴ : de quoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultresfois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage : et chez nous icy, i'ai veu telle chose qui nous estoit capitale⁵, devenir legitime ; et nous, qui en tenons d'aultres⁶, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une

1. *Feru*, du verbe *férir*, au sens latin *ferire*, frappé.

2. Catulle, *Epigr.*, xxv, 12.

3. *Comment que ce soit*, c.-à-d. de quelque côté que ce soit.

4. En effet, de 1534 à 1558, Montaigne avait pu voir les Anglais ou plutôt la

cour d'Angleterre changer quatre fois de religion.

5. *Capitale*, imputée à crime capital.

6. *Qui en tenons d'autres*, c.-à-d. qui sommes d'un avis différent, qui suivons d'autres lois.

essence contraire¹. Comment pouvoit ce dieu ancien² plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur société, qu'en declarant, comme il fait à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit celui qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? » O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desnié nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa sainte parole! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que nous suyvions les loix de nostre païs : » c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion : ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyoies hier en credit, et demain ne l'estre plus; et que le traict d'une riviere faict crime? Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà³?....

J'ai ouï parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus⁴, et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance⁵, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent

1. Montaigne fait allusion aux guerres religieuses, à la fortune des armes qui pouvait faire prédominer tantôt les catholiques et les Valois, tantôt les protestants et le Béarnais.

2. *Ce dieu ancien*, c'est Apollon, voyez Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, I, III, 1.

3. « Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » (*Pensées* de Pascal, art. III, § 8, édit. Havet, 1832.)

4. Deux célèbres jurisconsultes du quatorzième siècle qui tous deux se desbordèrent en torrent, dit Pasquier, en l'explication du droit : le premier naquit à Sasso-Ferrato, ville d'Ombrie; le second, qui fut disciple de Bartole, était de Pérouse.

5. C.-à-dire avec de l'esprit et de la suffisance, il eût pu... La phrase suivante explique le sens des mots *esprit* et *suffisance*.

divers; ce qu'une compaignie a iugé, l'autre le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une autre fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merueilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux autres iuges pour decider d'une mesme cause. (Ch. xii.)

18. Erreurs, trouble et incertitude des sens.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il lui plaira : tant les fautes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere. A manier une balle de harquebuse sous le second doigt, celui du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux¹. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours², et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à tous coups. Il laisse à part celui de l'atouchement, qui a ses fonctions plus voisines, plus vives et substanciellies, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre³ celui qui a establi en son ame ce dogme avecques toute resolution, « Que la chonique, comme toute autre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu ; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins⁴ et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si reveesche, qui ne se sente touchée de quelque reverence à considerer cette vastité⁵ sombre de nos eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos cerimonies, et ouïr le son devotieux⁶ de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques

1. Les philosophes de l'école écossaise, Thomas Reid et Dugald-Stewart ont relevé ce phénomène dans leurs minutieuses analyses psychologiques.

2. *Discours*, avec le sens de raison, comme nous l'avons souvent remarqué dans Montaigne.

3. *Crier au ventre*, se plaindre du ventre, *dolere*.

4. *Tabourins*, tambourins, tambours.

5. *Vastité* signifie à la fois, comme *vastitas*, solitude et immensité. N'est-ce pas encore un de ces substantifs qu'il est permis de regretter comme hautesse et autres non remplacés?

6. *Devotieux*, appliqué aux objets, qui inspire la dévotion, la piété.

mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur¹, qui les met en des fiance de leur opinion². Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon³ avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux⁴, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy; disant : « Le romps ce qui est à toy; comme tu corromps ce qui est à moy⁵. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'il se faisoient donner? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utiles et operation du chirurgien; attendu que la veue ne doit avoir aulcune participation à cette douleur? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours?

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris, il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tombe, et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse : car nous avons assez à faire de nous assurer aux galeries⁶ qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philoso-

1. *Horreur*, crainte, effroi religieux, *horror*.

2. Ce beau passage où Montaigne peint si bien la profonde émotion produite sur nos sens par la majesté de certains lieux rappelle un passage du *Dialogue des orateurs* attribué à Tacite : « *Nemora et luci et secretum ipsum tantam mihi afferunt voluptatem... Sece-*

dit animus in loca pura atque innocentia frui turque sedibus sacris. » (Ch. XII.)

3. Diogène Laerce, IV, 23.

4. *Ne feut pas fascheux*, n'eut pas tort, ne fut pas blâmable.

5. Diogène Laerce, IV, 36.

6. *Nous assurer aux galeries*, c.-à-d. nous fier à, nous rassurer à la vue des galeries.

plique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. L'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deça, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvois souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne fusse du tout au bord, et n'eussé sceu cheoir si ie ne me fusse porté à escient¹ au dangier. L'y remarquay aussi, quelque hauteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne assurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices coupez² et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*³ qui est une evidente imposture de la veue. Ce fcut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté; mais, à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enlin de tous les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie; car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fil etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore*⁴. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aucuns sons et instruments, iusques à la fureur. L'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os soubz leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouïr mascher prez de nous; ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur⁵, protocole⁶ de Gracchus, qui amollissoit,

1. A escient, de dessein prémédité, le sachant, conscius. On dit encore à bon escient.

2. *Precipices coupez et unis*, abrupts et sans anfractuosités. Le mot *uni* s'explique par ce qui précède « un arbre ou une bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser. »

3. Tite Live, xxiv, 6.

4. Cicéron, de Divinatione, 1, 37.

5. *Fleuteur*, flûteur.

6. *Protocole*, signifie entre autres choses « Celuy qui porte le roolet (rôle, papier), par derrière et à l'épaule d'un qui harangue, ou joue en farces et moralitez, pour les redresser, quand ils varient ou demeurent court, *posticus summonitor*. » (Dict. de Nicot.) C'est

roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguait à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs? Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent!....

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus mollement et obscurément, non de tant¹, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve; ouy, comme de la nuict à l'umbre: là elle dort, icy elle sommeille; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne veois pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage: encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est iamais si esveillè qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doute si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir? (Ch. xii.)

19. Rien de ce qui existe, excepté Dieu, n'a une substance réelle et constante.

Il n'y a aulcune constante existence, ny de nostre estre, ny de celui des objects; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse: ainsin, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'autre, et le iugeant et le iugé estants en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aulcune communication à l'estre², parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant³ de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion: et si, de fortune,

ce que nous appelons aujourd'hui un *souffleur*. Ce que Montaigne dit ici est tiré de Plutarque, dans le traité *Comment il faut refréner la colere*, chap. iv de la traduction d'Amyot.

1. *Non de tant*, c.-à-d. non tellement.

2. *À l'estre*, c.-à-d. à une existence constante, certaine, assurée.

3. *Bailler*, donner. On dit encore *Vous me la baillez belle*.

vous fichez¹ vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout², ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon³ disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des dieux, et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion⁴, muance⁵ et variation perpetuelle; opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras, Que toute matiere est coulante et labile⁶ : les stoïciens, qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appelons Present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus⁷, Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourd'huy non convié, attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres⁸ : « et⁹ qu'il » ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en » mesme estat; car, par soubdaineté et legiereté de changement, » tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, et puis » s'en va; de façon que ce qui commence à naistre ne parvient » iamais iusques à perfection d'estre, pour autant que ce naistre » n'acheve iamais et iamais n'arreste comme estant à bout, »

 » l'aage et generation subsequente va tousiours desfaisant et » gastant la precedente :

1. *Fichez*, attachez.

2. C.-à-d. commence à naître et n'est pas encore formé complètement. Montaigne répète un peu plus loin cette pensée sous cette forme : « Ce qui commence à naistre ne parvient jamais iusques à la perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve jamais et jamais n'arreste comme estant à bout. »

3. Dans le *Théétète*, p. 130.

4. *Fluxion*, écoulement, transformation, *fluere*.

5. *Muance*, changement, *mutare*. On dit encore dans une acception spéciale *muer*, par suppression du *t*.

6. *Labile*, glissant, caduc, de *labilis*, *labi*.

7. Sénèque, *Epist.*, 58. Plutarque dans son traité sur le mot *et*, ch. xii.

8. *Ils sont devenus aultres*; l'amphitryon et l'invité.

9. Passage copié textuellement du même traité de Plutarque; dans la traduction d'Amyot.

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
 Ex alioque alius status excipere omnia debet;
 Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
 Omnia commutat natura, et vertere cogit ¹.

» Et puis, nous aultres sottement craignons une espee de mort,
 » là où nous en avons desia passé et en passons tant d'aultres :
 » car, non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu
 » est generation de l'air, et la mort de l'air, generation de l'eau;
 » mais encores plus manifestement le pouvons nous veoir en
 » nous mesmes; la fleur d'aage se meurt et passe quand la vieil-
 » lesse survient, et la ieunesse se termine en fleur d'aage
 » d'homme faict, l'enfance en la ieunesse, et le premier aage
 » meurt en l'enfance, et le iour d'hier meurt en celuy du iour
 » d'huy, et le iour d'huy mourra en celuy de demain, et n'y a
 » rien qui demeure ne qui soit tousiours un; car qu'il soit ainsi,
 » si nous demeurons tousiours mesmes et uns, comment est ce
 » que nous nous esioüissons maintenant d'une chose, et mainte-
 » nant d'une aultre? comment est ce que nous aimons choses
 » contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blas-
 » mons? comment avons nous differentes affections, ne rete-
 » nants plus le mesme sentiment en la mesme pensee? car il
 » n'est pas vraysemblable que, sans mutation, nous prenions
 » aultres passions; et ce qui souffre mutation ne demeure pas
 » un mesme, et s'il n'est pas un mesme, il n'est doncques pas
 » aussi et par conse-
 » quent se trompent et mentent les sens de nature, prenants ce
 » qui apparoist pour ce qui est, à faulte de bien sçavoir que c'est
 » qui est. Mais qu'est ce doncques qui est veritablement? ce
 » qui est eternal; c'est à dire, qui n'a iamais eu de naissance,
 » ny n'aura iamais fin; à qui le temps n'apporte iamais aucune
 » mutation : car c'est chose mobile que le temps, et qui appa-
 » roist comme en ombre, avecques la matiere coulante et
 » fluante, tousiours sans iamais demeurer stable ny permanente,
 » à qui appartiennent ces mots, Devant, et Apres, et A esté, ou
 » Sera, lesquels tout de prime face montrent evidemment que
 » ce n'est pas chose qui soit; car ce seroit grande sottise, et
 » faulseté toute apparente, de dire que cela soit, qui n'est pas
 » encores en esre, ou qui desia a cessé d'estre; et quant à ces
 » mots, Present, Instant, Maintenant, par lesquels il semble
 » que principalement nous soustenons et fondons l'intelligence

1. Lucrèce, v, 826.

» du temps, la raison le descouvrant, le destruiet tout sur le
 » champ; car elle le fend ¹ incontinent, et le partit ² en futur et
 » en passé, comme le voulant veoir necessairement desparty en
 » deux. Autant en advient il à la nature qui est mesuree, comme
 » au temps qui la mesure; car il n'y a non plus en elle rien qui
 » demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou
 » nees, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen de quoy ce
 » seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui Est, que Il
 » feut, ou Il sera ³; car ces termes là sont des declinaisons,
 » passages ou vicissitudes de ce qui ne peult durer ny demeurer
 » en estre : parquoy il fault conclure que Dieu seul Est, non
 » point selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité
 » immuable et immobile, non mesuree par temps, ni subiecte à
 » aucune declinaison; devant lequel rien n'est, ny ne sera
 » aprez, ny plus nouveau ou plus recent; ains un realement
 » Estant, qui, par un seul Maintenant, emplit le Tousiours; et
 » n'y a rien qui veritablement soit, que luy seul, sans qu'on
 » puisse dire, Il a esté, ou, Il sera, sans commencement et sans
 » fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen, ie veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il ⁴ et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité ! » Voylà un bon mot et utile desir, mais pareillement absurde : car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassec plus grande que le bras, et d'esperer eniamber plus que l'estendue de nos iambes, cela est impossible et monstrueux; ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main; il s'eslevera, abandonnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant haulser et soublever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose ⁵. (Ch. XII.)

1. *Fend*, divise.

2. *Partit*, du verbe *partir*, départir, divise. Nous avons conservé sans préfixe les subst. *part*, *partage*, *partition*, et le verbe *partager*.

3. Plutarque ne fait guère ici que transcrire et développer un beau passage du *Timée*.

4. Sénèque, *Natur. quæst. Præfat.*

5. Conclusion chrétienne et édifiante, mais qui n'efface pas l'impression générale de cette *Apologie de Raymond Sebond*. On pourrait se demander ici pourquoi Pascal a si vigoureusement combattu Montaigne, car, sans compter tant d'emprunts manifestes, la méthode est identique, le but semble le même : humilier, terrasser la raison

20. La confiance assure souvent la sécurité.

A l'aventure sert, entre autres moyens, l'aysance¹, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles ; la deffense attire l'entreprinse ; et la desfiance, l'offense. J'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploit le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est fait couragement, est tousiours fait honorablement, en temps où la iustice est morte. Le leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y hurte² ; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement ; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaitement. Qui est couvert d'un costé, l'est par tout : nos peres ne pensèrent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent tous les iours au dessus des moyens de se garder ; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche tous ; la deffense non, que les riches³. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faite ; ie n'y ai rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme ; ioinct qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner, et est difficile de s'en asseurer : car en matieres de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables⁴ avecques couverture de iustice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques ; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne ; ou, plus incommodement et

humaine, la convaincre d'impuissance absolue. Mais Pascal ne s'y est pas trompé. La foi de Montaigne, sincère sans doute, est une tradition vénérable, une nécessité sociale, un mol oreiller, elle ne tue pas le doute ; il dit en même temps : *je crois, et que sais-je ?* C'est ce compromis qui indigne Pascal. Il profite des ruines accumulées par Montaigne, mais pour y planter la croix, non pour fortifier le scepticisme.

1. *Aysance*. Le sens de ce mot est expliqué par les lignes qui précèdent :

« Il y a nation où la closture des jardins et des champs qu'on veult conserver se fait d'un filet de coton et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. » Ainsi, l'*aysance* à l'attaque fait la sûreté des propriétés.

2. *Hurte*, heurte.

3. C.-à-d. que les riches seuls ont des moyens de défense effectifs et suffisants.

4. *Infiables*, à qui l'on ne peut se fier.

iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusest à accuser vostre invigilance et improvidence¹ plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que² tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict suspecter qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees ; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui³ se iectera, si Dieu veult, chez moy ; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres⁴. L'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publicque, comme ie fois un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armees, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n'en ay iamais osté ny vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre⁵, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu'au bout ; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment ? il y a bien trente ans. (Ch. xv.)

21. Vanité des noms et de la gloire militaire.

A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune ? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progresz, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportioient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses ? Au travers de tant et si extremes dangiers, il ne me souvient point d'avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinites belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage⁶ avant

1. *Invigilance, improvidence*, deux substantifs tombés en désuétude. Nous n'avons conservé que les subst. *vigilance* et *providence*, ce dernier dans une acception particulière.

2. *Ce que*, pour *de ce que*, *quod*.

3. *Qui*, c.-à-d. quiconque, qui le voudra.

4. *C'est la retraicte à*, c.-à-d. ma mai-

son n'est pas une forteresse, mais une retraicte pour.

5. *Me craindre*, c.-à-d. m'entretenir en crainte, nous avons déjà remarqué l'emploi de verbes réfléchis dans des cas où nous emploierions le verbe actif.

6. *Sans tesmoignage*, c.-à-d. sans témoins.

qu'il en vienne une à proufit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la vue de son general, comme sur un eschaffaud ; on est surprins entre la haye et le fossé ; il fault tenter fortune contre un poulailler ; il fault denicher quatre chestifs harquebusiers d'une grange ; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses ; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hazarder ; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompétant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiae nostrae*¹. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu ; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service..... Il fault aller à la guerre pour son debvoir, et en attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux vertueuses pensees ; c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire². Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune.....

Touts les iugements, qui se font des apparences externes, sont merueilleusement incertains et douteux ; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compagnons de nostre gloire³ ? celuy qui se tient ferme dans une trenchee decouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour ?

1. S. Paul, *Epist. ad Corinth.*, II, 1, 12.

2. *Præmia..... pulcherrima primum*
Di moresque dabunt. . . .
 (VIRG., *Æn.*, IX, v. 253.)

3. Ciceron a longuement developpé

ce lieu commun dans le *Pro Marcello* (ch. II et III). « *At vero hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulo ante adeptus, socium habes neminem... nihil sibi ex ista laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit.* »

Non, quidquid turbida Roma
Elevet, accedas; examenque improbum in illa
Castiges trutina : nec te quæsieris extra¹.

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y soit reçu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit : voila ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing..... mais de m'attendre que mon nom receoive la reputation, premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien, de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'autres; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une autre en Bretagne et en Xaintonge, De la Montaigne; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire, et eulx à l'aventure à ma honte; et si les miens se sont autresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon autre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi i'honoraray peult estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus? peult elle designer et favoriser² l'inanité?

Nunc levior cippus non imprimit ossa.
Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
Nascuntur violæ³ :

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs⁴. Au demourant, en toute une bataille où dix mill'hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle⁵; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir un' action privee, non

1. Perse, *Sat.*, 1, 5.

2. *Favorir l'inanité*, favoriser le réant même, donner du relief à ce qui est vain. Ce verbe semble forgé par l'auteur.

3. Perse, *Sat.* 1, 37. Montaigne, en substituant le mot *posteritas* à *convivæ*, a modifié le texte pour l'accommoder à sa pensée.

4. Voir cet autre passage sur la vanité des noms et des armoiries (liv. I, ch. XLVI), cité p. 75.

5. Montaigne a parlé en nobles termes du métier des armes (III, XIII). Ce qui ne l'empêche de railler ceux

qui prétendent éterniser leur nom par « la prise de dix argoulets et d'un pouiller » (p. 45). C'est qu'il voit en tout le fond des choses; il sait que la vanité a trop de part à la gloire militaire, il sait que les vrais braves et les plus beaux exploits n'ont pas toujours les honneurs de la renommée. Agr. d'Aubigné, dans son *Histoire universelle* (t. II, col. 545, édit. 1626), se désole de n'avoir pu « par la stupidité et le mespris de la renommée » connaître le nom de plusieurs vaillants obscurs qui « ont mis le premier genou sur les creneaux et arrêté une desroute par leur vertu. »

d'un harquebuzier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout ¹ ; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant tous les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aucune particuliere recommandation ;

Casus multis hic cognitus, ac jam
Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo².

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensevelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre³, ne bougent de leur place, et s'esvanouissent sans duree. (Ch. xvi.)

22. Portrait moral et physique de Montaigne. Jugement sur quelques personnages de son temps.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

Quum relego, scripsisse pudet ; quia plurima cerno,
Me quoque, qui feci, indice, digna lini⁴.

I'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besogne ; mais ie ne la puis saisir et exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'arguement par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfout pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beauté, ie la veoïs, sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprene, ie dois un sacrifice aux

1. C.-à-d. c'est pour le soldat une question de vie ou de mort.

2. Juvénal, *Sat.*, XIII, 9.

3. A *faute de registre*, c.-à-d. faute d'être enregistrées par l'histoire.

4. Ovide, *de Ponto*, I, v, 15.

Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un¹, pour practiquer leur faveur :

Si quid enim placet,
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia Gratiis².

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy³, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie dois nommer style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius⁴. Ie ne sçais ny plaire, ny resiouir, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains, et se ternit. Ie ne sçais parler qu'en bon escient⁵ : et suis du tout desnüé de cette facilité, que ie veoïs en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos ; la matiere ne leur saillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes ; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prises, ie ne sçais pas les employer ; mauvais prescheurs de commune : de toute matiere ie dis volontiers les plus extremes choses que j'en sçais⁶.

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poly ; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees ;

1. De Xénocrate. Dans les *Preceptes du mariage*, ch. xxvi, de la version d'Amyot.

2. Ces vers latins sont probablement d'un moderne.

3. C.-à-d. par goût et conscience de ma faiblesse.

4. Amafanius et Rabirius, *nulla arte adhibita, de rebus ante oculos positus vulgari sermone disputant; nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil apta inter-*

rogatione concludunt. (Cic., *Acad.*, 1, 2.)

5. C.-à-d. que Montaigne ne sait, comme il le dit en ce même chapitre : « Relever une chose voidie, ni manier superficiellement les choses. » Il ne parle que quand il sait bien ce qu'il a à dire.

6. C.-à-d. qu'il va tout de suite à la conclusion, au fait : il n'aime pas les longueries d'apprest.

et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y laisse trop allér, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'un aultre part;

Brevis esse laboro,

Obscurus fio¹.

Platon dict que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable, uny et ordonné, ie n'y sçau-rois advenir² : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à représenter; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'aventure, que ie puis plus à parler qu'à escrire.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais hommé des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre³ fort entendu en mon perigordin : car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand et ne m'en chault gueres; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande⁴ et d'aultre, le poittevin, xaintongeois, angoumois, limosin, auvergnat), brode⁵, traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singuliere-ment beau, sec, bref, signifiant⁶, et à la verité, un langage masle et militaire plus qu'aultre que l'entende : autant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abundant.

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel⁷, i'ai perdu par desaccoustumance⁸ la promptitude de m'en pouvoir servir à parler; ouy, et à escrire : en quoy aultrefois ie me faisois appeler *maistre Iehan*. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là....

1. J'évite d'être long et je deviens obs-
[cur.
(BOILEAU, d'après Horace, *Art poét.*, v, 25.)

2. *Advenir*, arriver, réussir.

3. C.-à-d. ce n'est pas que je sois.

4. *Bande*, côté.

5. *Brode*, terme gascon, lâche, lan-
guissant.

6. *Signifiant*, qui enfonce la signifi-
cation, expressif.

7. V. ch. xxv du I^{er} liv., passage
cité, p. 35.

8. *Desaccoustumance*, l'action de per-
dre l'habitude : *accoutumance* est ar-
chaïque, *désaccoutumance* manque à la
langue.

Je suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité, à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges; car l'auctorité que donne une belle presence et maiesté corporelle en est à dire. L'ay, au demourant, la taille forte et ramassée; le visage, non pas gras, mais plein; la complexion entre le jovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaude, la santé, forte et alaigre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. L'estois tel; car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

Minutatim vires et robur adultum
Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas¹.

ce que ie scray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre; ce ne sera plus moy; ie m'eschappe tous les iours, et me desrobbe à moy :

Singula de nobis anni prædantur euntes².

D'adresse et de disposition, ie n'en ai point eu; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alairesse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme ie n'en ai trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast; sauf au courir, en quoy i'estois des mediocres³. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tresinepte; ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger, et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes⁴, que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy⁵; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc⁶. Ie ne sçais pas clorre à

1. Lucrèce, II, 1131.

2. Horace, *Epist.*, II, II, 55.

3. C.-à-d. de force moyenne.

4. *Gourdes*, pesantes, maladroites. Du latin populaire *gurdus*, sot, stupide, gourd, d'où nous avons dit *engourdir*, dégourdir.

5. Ce sens peut sembler amphibolo-

gique. Montaigne veut dire : *que je ne sais pas même écrire pour moi.*

6. La science du clerc consistant principalement dans la lecture et l'écriture, c'est évidemment une plaisanterie analogue à celle de Marot à propos de son fripon de valet :

Au demourant le meilleur fils du monde

droict¹ une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table², qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing³ un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigne; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduit,

Molliter austerum studio fallente laborem⁴ :

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

Tanti mihi non sit opaci

Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum⁵.

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie presterois aussi volontiers mon sang que mon soing⁶. I'ay uue ame libre et toute sienne⁷, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, iusques à cette heure, ny cominandant, ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas qu'il m'a pleu; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy.

Et pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poissant, paresseux, et faincant; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester (une occasion pourtant que mille aultres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plus tost à se passer à la queste⁸, à l'agitation et inquietude), et en tel degré de sens, que i'ay senty en avoir occasion⁹, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prius :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,

Non tamen adversis ætatem ducimus Austris;

1. *Clorre à droict*, c.-à-d. plier droit.

2. *Trancher à table*, découper. On dit encore un écuyer tranchant.

3. *Porter à poing*, c.-à-d. sur le poing, un oiseau de fauconnerie.

4. Horace, *Sat.*, II, II, 12.

5. Juvénal, *Sat.*, III, 54.

6. C.-à-d. qu'il ne tient pas moins à sa liberté et à son loisir qu'à sa vie.

7. *Toute sienne*, c.-à-d. qui s'appartient, indépendante, *sui compos*.

8. *Se passer à la queste*, c.-à-d. s'en servir comme d'une planche pour le passage, afin (sur l'autre bord) de se mettre en quête par ambition.

9. C.-à-d. avec assez de sens, de jugement pour comprendre que cette occasion s'offrait à moi.

Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores¹ :

ie n'ay eu besoing que de la suffisance² de me contenter ; qui est toute-fois un reglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et n'ay eu besoing que de iouir doucement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Je n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniemment que mes affaires ; ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient ; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulisif.

Mon enfance mesme a esté conduite d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de sollicitude³ ; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes, et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises⁴, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

Hæc nempe supersuunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus⁵ ;

i'aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects⁶, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis ; et ce pis là, me resouldre à le porter doucement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine tous mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeure-rois, que seroit-ce ? Ne pouvant regler les evenemens, ie me regle moy mesme⁷ ; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à

1. Horace, *Epist.*, II, II, 201.

2. *Suffisance*, dans le sens déjà rencontré de science.

3. *Incapable de sollicitude*, de supporter les soucis.

4. *Mises* de fonds, dépenses.

5. Horace, *Epist.*, I, VI, 45. Ici Montaigne détourne les vers d'Horace de leur

vrai sens pour les adapter à sa pensée.
6. C.-à-d. à défaut d'affection et de bons offices.

7. *Je me regle moy mesme* : C'est à peu près la pensée d'Horace :

Et mihi res, non me rebus subjungere co-
[nor.
(Hor., *Epit.*, I, I, 12.)

moy. Je n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela ; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui present, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune ; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation¹, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree². Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que les chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas ; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poussent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala³,

Aux evenemens, ie me porte virilement ; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de siebvre que le coup. Le ieu n'en vault pas la chandelle⁴.....

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'avancer, que la fortune me feust venue querir par le poing ; car, de me mettre en peine pour un'esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo⁵ :

ie m'attache à ce que ie veois et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port ;

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas⁶ ;

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien ; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est

1. Consultation, délibération.

2. C.-à-d. quand le sort en est jeté, *alea jacta est*.

3. Sénèque, *Agamemn.*, act. III, sc. 1, v. 29.

4. Proverbe bien connu qui signifie ici que la vie ne vaut pas tant de peines.

5. Tércence, *Adph.*, act. II, sc. III, v. 11.

6. Properce, III, III, 23.

folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille¹ et reposé, il est pardonnable s'il iccte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

Capienda rebus in malis præceps via est² :

et l'excuse plustost un cabdet de mettre sa legitime au vent, que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy;

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ³;

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier⁴, « que les François semblent des gue-nons, qui vont grim pant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller iusques à ce qu'elles soyent arri-vees à la plus haulte branche.....,

Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu⁵.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse⁶; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsideree, et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé ver-tueux à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sa-crilege, il est homme de bien et d'honneur..... Ie me feusse trouvé grand et rare; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aucuns siecles passez, ausquels il estoit vul-gaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny

1. Un estre tranquille, une existence assurée. Au sens propre du mot, état, existence.

2. Sénèque, *Agamemn.*, act. II, sc. 1, v. 47.

3. Horace, I, 1, 51.

4. Cette comparaison a aussi été at-tribuée au chancelier Michel l'Hospital.

5. Properce, III, xi, 5.

6. Salluste a dit : « *Jampridem nos vera rerum vocabula arsisimus...*, etc. Comparer ce passage. (*Catil.*, LII.)

souple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et aux occasions : plustost lairrais ie rompre le col aux affaires, que de tordre¹ ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalement ; et de tous les vices, ie n'en treuve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie ; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doit point desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir iusques au dedans ; tout y est bon, ou au moins, tout y est humain....

Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : i'ay un' interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe ; comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement. Il ne fault pas tousiours dire tout, car ce seroit sottise ; mais ce qu'on dict il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. Je ne sçais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent verité.....

..... l'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé. l'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy ; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le faudroit moins estre, et que ie m'eschauffe par l'opposition du respect² : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que l'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi fait, ie n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir³ à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'assurance pour la maintenir, et foy le brave par foiblesse ; parquoy ie m'abandonne à la naïveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus

1. *Tordre*, plier.

2. *Par l'opposition du respect*, c.-à-d. que sa franchise naturelle est excitée

par ce respect humain qui entrave sans cesse la vérité.

3. *Gauchir*, c.-à-d. esquiver.

disoit¹, « le principal fruit qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util et merveilleux service que la memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout². Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles³; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs⁴, il n'est pas en ma puissance: ie ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes⁵. Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire; aultrement ie n'aurois ny façon, ny assurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile: pour apprendre trois vers, il m'y fault trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à arrester en la memoire de son aucteur. Or, plus ie m'en desfie, plus elle se trouble; elle me sert mieulx par rencontre: il fault que ie la sollicite nonchalamment; car, si ie la presse, elle s'estonne; et depuis qu'ell' a commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse: elle me sert à son heure, non pas à la mienne.....

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison: s'il me tumbé en fantasie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'autre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre: qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec, et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms; ie diray bien qu'il y a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre: et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliaisse mon nom propre, comme ont faict d'aultres.....

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre; et

1. Diogène Laërce, II, 68.

2. Montaigne se plaint souvent de son défaut de mémoire. (Voir liv. I^{er}, ch. IX, passage cité p. 3.)

3. A *parcelles*, point par point.

4. *Chefs*, chapitres, articles.

5. *Tablettes*, c.-à-d. papier pour aider à sa mémoire.

d'oublier où i'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero¹ : ie m'ayde à perdre ce que ie serre particulièrement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum. omnesque artes, una maxime continet*². C'est le receptacle et l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. Je sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent; mais rien au delà. Je feuillette les livres; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu; l'auteur, le lieu, les mots, et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste; on m'allegue tous les coups à moy mesme³, sans que ie le sente. Qui voudroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire⁴ : et ie ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre⁵ quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare⁶ ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : l'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper : il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche ; aux

1. « *Nec vero quemquam senum adivi oblitum quo loco thesaurum obruisset.* » (*De Senectute*, ch. vii.)

2. Cicéron, *Acad.*, II, 7.

3. C.-à-d. on me cite à chaque instant ce que j'ai dit ou écrit.

4. M^{lle} de Gournay, « la fille d'alliance » de Montaigne, dit dans sa préface de 1635 : « C'estoit une assez espineuse difficulté que de trouver la source d'une bonne partie des auctorités de ce livre, l'auteur en ayant parfois meslé deux ou trois ensemble, parfois donné tour de main de sa façon à quelque aultre qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, ie ne me fusse jamais demeslee de leur queste, si des personnes d'hon-

neur et doctes que i'ay nommees aultre part, ne m'eussent presté la main. Apres tout ie reconnois que cette recherche et ces cottes d'atheurs eussent esté negligees par mon pere, et moy mesme ne me fusse pas mise en peine de courre apres, mais trois raisons m'ont forcee de les entreprendre », et elle ajoute que « il ne lui reste qu'environ cinquante vuides ou noms à remplir en ce plantureux nombre de pres de douze cens passages. »

5. *Concurre*, concoure, *concurrere*, mot qui semble tout nouveau du temps de Montaigne, puisqu'on ne le trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave.

6. *Desempare*, perd, oublie.

ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames, et aultres, ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : l'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrace bien universellement, estroitement, et profondement, pour le temps qu'elle le tient : l'ay la veue longue, saine, et entiere, mais qui se lasse ayseement au travail, et se charge¹; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé combien ce retardement est important à ceulx qui s'adonnent à cette occupation².

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vivve, claire, et excellente. à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et prestes à tout; si non instruites, au moins instruisables : ce que ie dis pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloignee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place : or, ie ne sçais compter ny à iect³ ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference d'un grain à l'aulture, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est pas trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin : ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfans sçavent; moins aux arts mechaniques, en la traficque⁴, et en la cognoissance des

1. *Se charge*, s'obscurcit.

2. Pline l'ancien, se plaignait d'un ami qui avait interrompu, sous prétexte de ne pas bien entendre un passage, la lecture d'un livre : « Voilà plus de dix lignes, lui dit-il impatienté, que

nous avons perdues. » (*Lettres de Pline le ieune*, v, 3.)

3. *Ject*, calcul qui se fait par les jetons.

4. *Traficque*, trafic, commerce, subat. fem. au seizième siècle. (V. n. 5, p. 186.)

marchandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puisqu'il me fault faire la honte¹ toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on veoyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles² : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim³. Par ces traicts de ma confession, on en peult imaginer d'aultres à mes despens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie foyz mon effect⁴; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect m'y contrainct : qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon progresz⁵, non : tant y a que, sans l'avertissement d'aultruy, ie veois assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing; c'est prou⁶ que mon iugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais⁷....

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancee⁸ en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois⁹ volontiers à la decision du sort et des dez : et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses douteuses : *sors cecidit super Mathiam*¹⁰. La raison humaine est un glaive double et dangereux : et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston¹¹ ! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule; ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les

1. *Me faire la honte, me faire honte, faire ma confession.*

2. Il s'agit de Protagoras; d'après Diogène Laërce (ix, 53) et Aulu-Gelle (v, 3), que Montaigne cite sans doute de mémoire, le fait se serait passé à Abdère et non à Athènes.

3. C.-à-d. si je dois apprêter ma cuisine, me voilà condamné à mourir de faim.

4. *Je foyz mon effect*, c.-à d. je remplis mon but.

5. *Progresz*. Montaigne semble jouer sur les mots; *processus*, ce que gagne son

jugement, qui « ne se desferre point. »

6. *Prou*, beaucoup. Dans l'ancienne langue, *prod* signifiait profit, du latin *prodesse*.

7. *Les essais* de son jugement, l'étude de son jugement, de lui-même. C'est ici le véritable sens du titre d'*Essais* que Montaigne donne à son livre; il s'essaie à se connaître et à se peindre.

8. *Egalement balancee*, indifférente.

9. *Compromettrois*, remettrais.

10. *Act. Apost.*, i, 26.

11. C. à-d. combien de bouts a ce bâton.

aultres. S'il faut courre le hazard d'un chois incertain, i'aime mieulx que ce soit sous tel qui s'asseure plus¹ de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foye les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant² glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change³; d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur, et lubrica*⁴; notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

Justa pari premitur veluti quum pondere libra
Prona, nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa⁵;

..... Mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroule, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant;

Nemo in sese tentat descendere⁶ :

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cette humeur libre de n'assubiectionner aysement ma creance⁷, ie la doibs principalement à moy; car les plus fermes imaginations⁸ que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, naquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaite : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la iouissance et possession plus claire..... A l'aventure que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idée de ces riches ames du

1. *S'asseure plus*, a plus d'assurance, de confiance.

2. *Plant*, plan, terrain.

3. *Facile au change*, qu'on abuse facilement. On dit encoire : *prendre le change*.

4. Cicéron, *Acad.*, II, 21.

5. Tibulle, IV, 41.

6. Perse, IV, 23.

7. C.-à-d. de ne la pas faire dépendre d'autrui, de se former d'abord lui-même et librement ses opinions; ce n'est qu'ensuite, comme il le dit après, qu'il les a fortifiées par l'autorité d'autrui et surtout des anciens.

8. *Imaginations*, opinions.

temps passé, me desgoute et d'aultruy, et de moy mesme; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veois de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tres-volontiers; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls : ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foyz volontiers un pied et demy; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à mes ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas; et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malayseement la puis ie quitter pour passion que ce soit; ie me foyz plus d'iniure en mentant, que ie n'en foyz à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu.

Ie cognois des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un' aultre; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aie cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de La Boëtie¹; c'estoit vrayement un' ame pleine, et qui monstroït un beau visage à tout sens; un' ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu; ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel, par science et estude.

Les plus notables hommes que i'aye iugé, par les apparences

1. Voir liv. I, ch. xxvii, p. 36.

externes (car, pour les iuger à ma mode, il les faudroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi¹; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier², et L'Hospital³, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier là, Aurat⁴, Beze⁵, Buchanan⁶, L'Hospital, Mont-Doré⁷, Turnebus⁸, quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus hault degré où elle sera iamais; et aux parties en quoy Ronsard⁹ et du Bellay¹⁰ excellent, ie ne les treuve gueres esloingnez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit, qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà¹¹. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles¹², et qui

1. Voir Brantôme, *Capitaines estrangers*, Disc. 52. *Le mareschal Strozzi*. Le mot du cardinal de Lorraine n'inflirme point ce témoignage honorable, mais il est curieux à rappeler. On parlait d'échanger contre Strozzi, La Noue, fait prisonnier à Moncontour (1569). « Il y a en France plusieurs Strozzi, objectait le cardinal, il n'y a qu'un La Nouë. »

2. Olivier (1493-1560) fut chancelier de France comme l'Hôpital. Les intrigues de Diane de Poitiers le firent tomber dans la disgrâce.

3. L'Hôpital, l'illustre chancelier, né en 1505, mort en 1573. Voir nos *Morceaux choisis*, p. 64.

4. Aurat, on dit plutôt *Daurat* ou *Dorat*, en latin *Auratus*. (Ces formes latines ont mis de la confusion dans les noms propres). Ce poète érudit, professeur de grec au Collège de France, avait fait, suivant Joseph Scaliger, plus de 50,000 vers français, grecs ou latins. Né dans le Limousin vers 1510, il mourut en 1588.

5. Bèze. Il s'agit du célèbre Théodore de Bèze (1519-1605), le plus illustre des réformateurs français après Calvin. Outre ses œuvres de controverse, ses sermons et ses lettres, dont un grand nombre encore inédites, il a composé des poésies, des tragédies, entre autres *Abraham sacrifiant* (voir nos *Morceaux choisis des poètes et prosateurs du seizième siècle*, p. 287).

6. Buchanan, poète et historien, né en Ecosse en 1506, mort en 1582, fut un des maîtres de Montaigne avec les

savants Muret et Morel. C'est lui qui, nous dit Montaigne (liv. I^{er}, ch. xxvi, songeant à composer un traité de l'institution des enfants « prenait l'exemplaire » de son élève.

7. Pierre Mondoré, le moins connu des savants nommés ici, fut maître des requêtes et bibliothécaire du roi. Sainte-Marthe en fait mention dans ses *Eloges* et l'Hôpital dans ses poésies latines (p. 91 et 521, *édit.* de 1825). Mondoré se retira à Sancerre, dans le Berri, où il mourut en 1571.

8. Turnebus (Adrien), né aux Andelys en 1512, mort en 1565, savant professeur de grec et de philosophie au collège de France. Montaigne en faisait un cas particulier et vantait chez lui l'alliance si rare du savoir et de la modestie.

9. Ronsard, l'étoile brillante de la Pléiade. Né aux environs de Vendôme en 1524, mort en 1585.

10. Joachim du Bellay (1524-1560), encore plus connu par le célèbre manifeste intitulé *Defense et illustration de la langue françoise* (1550), que par ses poésies. (Voir pour tous ces écrivains, nos *Morceaux choisis du seizième siècle*, déjà cités.)

11. Ny loing au delà. C.-à-d. qu'en remontant bien loin encore dans les temps qui l'ont précédé, on ne pourrait trouver son égal.

12. Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur ces *Vies nobles* du connétable de Montmorency et surtout du duc d'Albe; nous renvoyons le lecteur à l'histoire et aux faits connus pour l'ap-

ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la vue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduite, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps; comme aussi, la constante bonté, douceur de mœurs, et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue, en une telle iniustice de parts armées (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourry, grand homme de guerre et tresexpérimenté¹.

L'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que l'ay de Marie de Gournay le lars, ma fille d'alliance, et certes aimée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tressainte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desia bastantes²; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle fait des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier³; et la vehé-

préciation morale de ces personnages, mais nous ne pouvons omettre de faire remarquer combien l'appréciation de Montaigne sur le second personnage est entachée d'inexactitude, à moins plutôt que sa mémoire, dont il se plaint souvent, n'ait cette fois réellement trahi l'auteur. On sait en effet que le vieux connétable prit si mal ses mesures à la journée de Saint-Denis (10 nov. 1567) que son artillerie, réduite à l'inaction, son infanterie, dispersée, il fut blessé à mort en conduisant sa cavalerie. Et pourtant il opposait 15,000 hommes à 4,000 protestants. Ce fut son fils, le maréchal, qui parvint à le dégager et força Condé à la retraite. D'autre part, Montaigne fait tort à Anne de Montmorency en le comparant ici au duc d'Albe, dont le nom est souillé des plus odieuses cruautés.

1. Dans l'édition de 1588, Montaigne

ne parlait en cet endroit ni de La Nouë, le célèbre héros calviniste, dont les *Discours politiques et militaires* furent publiés en 1587 (voir nos *Morceaux du seizième siècle*, p. 195), ni de M^{lle} de Gournay, dont l'éloge suit, et qu'il ne vit pour la première fois que pendant le séjour qu'il fit à Paris, en 1585, pour surveiller une nouvelle édition des *Essais*. Dans celle que donna M^{lle} de Gournay en 1635, une fausse modestie lui fit tronquer la fin de ce chapitre; c'était de plus mal comprendre ses devoirs d'éditeur. Elle avait été mieux inspirée en la conservant dans l'édition de 1595, quitte à s'y excuser de « sa témérité » auprès du lecteur.

2. *Bastantes*, suffisantes, de l'italien *bastare*, suffire.

3. *Seule en son quartier*, en son pays, de sorte qu'elle ne cédait pas à l'entraînement de la voix publique. On a déjà vu, à propos de La Boétie, quo

mence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Voylà tout ce que i'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune¹. (Ch. xvii.)

23. Pourquoi l'auteur parle si souvent de lui.

Je ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publique :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis

Pagina turgescat.....

Secreti loquimur² :

c'est pour le coing d'une librairie, ou pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raconter³ et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche ; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult eschieoir souspeçon d'ostentation. Je iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité ; ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. L'en conserve l'escriture, le scing, des heures⁴, et un'espee peculiere⁵ qui leur a servi ; et n'ay point chassé de mon cabinet

Montaigne, si tiède en ses affections de famille, semble croire à une sorte d'influence mystérieuse et soudaine quand il s'agit de celles où le sang n'est pour rien. Il n'a aimé personne autant que La Boétie, M^{lle} de Gournay et Charon. On ne peut s'empêcher de relever un peu de naïveté dans l'expression de cet enthousiasme, fondé en somme autant sur « le jugement que Mademoiselle de Gournay fait des premiers *Essais* », que sur le mérite réel de cette fille adoptive. Elle était véritablement instruite, mais pédante et, comme nous l'avons fait remarquer dans une note bibliographique, manqua d'équité vis-à-vis de ceux qui l'avaient aidée dans ses publications.

1. Quoique Montaigne dans tout son livre parle de lui sans cesse et à tout propos, ce chapitre est un des plus intéressants pour la connaissance de l'auteur. On peut dire qu'il s'y est peint tout entier avec une candeur et une sincérité parfaites.

2. Perse, v. 19.

3. *Me raconter*, se familiariser avec moi par le moyen de cette image. Nous avons conservé le substantif *accoïntance*.

4. *Des heures*. On appelle *heures* diverses parties du bréviaire, comme matines, vêpres, etc., qu'on récite aux diverses heures, ou simplement, *heures*, le livre où ces prières sont contenues.

5. *Peculiere*, particulière, *peculiaris*.

des longues gaules¹ que mon pere portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis, et annulus; tanto carior est posteris, quanto erga parentes major affectus*². Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, i'auray bien de quoy me revenger; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eux en ce temps là.....

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, m'estre entretenu tant d'heures oysifves à des pensements si utiles et agreables? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermey, et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel a son auteur, d'une occupation propre³, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme tous aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue⁴, quelque heure, ne s'examinent pas si primement⁵ ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se dirigent ils au dedans, fuyent à iaisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté a nous entretenir à part; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries, parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à desouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction⁶! et si, ces verges poëtiques,

1. *Gaule*, bâton, grande perche, d'où *gauler*, *gauler* des noix.

2. S. Augustin (*de civitate Dei*, 1, 13).

3. *D'une occupation propre*, c.-à-d. s'occupant de ma personne.

4. C.-à-d. par manière de conversation.

5. *Primement*, exactement.

6. Cet aveu qui n'a rien que de fort honorable, contredit un peu ce que

Zon sus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin¹,

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie presté un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Le n'ay aulcunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict; si c'est aulcunement estudier qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un auteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions, ouy, pour les assister pieça formées, seconder et servir.

(Ch. XVIII.)

24. Des spectacles de gladiateurs.

Les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient² et entretuoient en leur presence :

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
Quid mortes juvenum, quid sanguine pasta voluptas³?

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
-Quodque patris superest, successor laudis habeto...
Nullus in urbe cadat, cujus sit pœna voluptas...
Jam solis contenta feris, infamis arena
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis⁴.

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruit pour l'institution du peuple, de veoir tous les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces avec une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foiblesse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez

Montaigne répète souvent : qu'il n'écrirait que pour lui; il a aussi des prétentions de censeur moraliste et il a raison.

1. Marot, dans son épître intitulée *Fripelipes, valet de Marot, à Sagon*.

2. *Detailloient*, taillaient en pièces.

3. Autrement quel serait le but de l'art insensé des gladiateurs? etc.

4. Prudence, *Contre Symmaque*, II, 643.

à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur devoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et maudissoit, si on les veoyoit estriver¹ à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

Consurgit ad ictus :

Et, quoties victor ferrum jugulo inserit, illa

Delicias ait esse suas, pectusque jacentis

Virgo modesta jubet converso pollice rumpi².

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effet, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,

Atque hostem sibi quisque parat, quum bella quiescunt³ :

Hos inter fremitus novosque lusos.....

Stat sexus rudis insciusque ferri,

Et pugnas capit improbus viriles⁴ :

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable si nous n'estions accoustumez de veoir tous les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses d'hommes estrangers, engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aucun interest⁵.

(Ch. xxiii.)

25. Des duels.

Nos peres se contentoient de revenger une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre⁶; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et outragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le veoyons en pieds; et qu'il soit ainsi⁷, nostre belle pratique d'au-

1. *Estriver*, résister, témoigner de la répugnance.

2. Prudence, *Contre Symmaque*, II, 617.

3. Manilius, *Astronom.*, IV, 225.

4. Stace, *Sylv.*, I, VI, 51.

5. Quoi qu'en dise Montaigne, il est fort contestable que la vue du sang versé dans l'arène fût « un merveilleux exemple et de tresgrand fruit pour l'institution du peuple. » Voir couler le sang d'autrui n'apprend guère à

verser le sien. S. Augustin a protesté éloquemment contre ce paradoxe. (*Cité de Dieu*, I, x; III, II; VI, VII.) Au reste, Montaigne lui-même a varié dans l'appréciation de ces jeux. (Voir liv. III, morceau 15.)

6. J.-J. Rousseau s'est souvenu de ce passage dans sa lettre sur le duel (*Nouvelle Héloïse*, lettre LVII).

7. *Et qu'il soit ainsi*, c.-à-d. si nous voyons notre adversaire « en pieds », vivant.

iourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompagner de seconds, et tiers, et quarts : c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et batailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quum in se cuique minimum fiduciæ esset*; car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desavantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chacun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre, et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire¹, des quatre, c'est une partie liee; si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison² : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est deia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegalité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estants laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort³ que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la société porte, où il y a trouppes contre trouppes, comme où nostre duc d'Orleans desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent⁴; trois cents contre au-

1. S'il n'a esté marchandé, c.-à-d. à moins de marché, de convention contraire.

2. C.-à-d. que c'est la loi de ce combat.

3. On ne vous faict non plus de tort,

c.-à-d. que c'est, avecques raison, on ne viole pas les règles de l'honneur (d'après l'usage établi de nos jours).

4. Voir *Chroniques de Monstrelet*, vol. I, ch. ix.

tant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens¹; trois à trois, comme les Horaciens contre les Curaciens, Que la multitude de chasque part n'est consideree que pour un homme seul : partout où il y a compagnie, le hazard y est confus et meslé.
(Ch. xxvii.)

26. Quelle étude convient à la vieillesse.

Nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; et nos appetits et pour-suittes ne font que naistre :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
Immemor, struis domos².

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfoys de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de tous les lieux que ie laisse, et me desposse de tous les iours de ce que j'ai. *Olim jam nec perit quidquam mihi, nec acquiritur.... plus superest viatici quam viæ³.*

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi⁴.

C'est enfin tout le soulagement que je treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire⁵!

Diversos diversa juvant; non omnibus annis
Omnia conveniunt⁶.

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, à fin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude, « A m'en partir⁷ meilleur, et plus à mon ayse, » respondiit il.

1. Pour la plaine de Thyree (Hérodote, I, 82; Pausanias, x, 9; Athénée, xv, 6, etc.)

2. Horace, *Odes*, II, xviii, 17.

3. Sénèque, *Epist.*, 77.

4. Virgile, *Eneïde*, IV, 653.

5. *Abecedaire*, remis à l'a, b, c, d; ce

mot est amené par l'expression *escholage*. Montaigne traduit Sénèque qui a dit : « *Turpis et ridicula res est elementarius senex.* » (*Epist.* 36.)

6. *Pseudo-Gallus*, I, 104.

7. *A m'en partir*, se partir de, quitter, encore un de ces nombreux verbes aux-

Tel estude feut celuy du ieune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, De l'éternité de l'ame¹; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement; d'asseurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie: il print cette occupation, non pour le service de sa mort; mais, comme celuy qui n'interrompt pas seulement son sommeil et l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choïs et sans changement ses estudes avec les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuict qu'il veint d'estre refusé de la preture, il la passa à iouer; celle en laquelle il devoit mourir, il la passa à lire: la perte ou de la vie, ou de l'office², tout luy feut un. (Ch. xxviii.)

27. La prescience divine et la liberté humaine. Le fatalisme.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee: et, pour attacher les choses et nostre volonté mesme à certaine et inevitable nécessité³, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses devoir ainsi advenir, comme il faict sans doubte; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir: voire, nous veoyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous veoyons: l'advenement fait la science, et non la science l'advenement⁴. Ce que nous veoyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous fauldrions, parce que nous aurons voulu faillir..... »

quels Montaigne donne une forme réfléchie.

1. C'est le *Phédon* ou traité de l'immortalité de l'âme.

2. De l'office, c.-à-d. de la preture.

3. Attacher les choses... c.-à-d. enchaîner, en sorte que notre volonté

esclave ne puisse rien changer au cours fatal des événements.

4. L'advenement faict la science..., formule abrégée de la pensée précédente: l'événement est su, prévu, parce qu'il arrivera, mais n'arrivera pas, parce qu'il a été prévu.

Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vançoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers¹ : luy l'appelloit miracle, et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangers. Et ie cognois un grand prince² qui en faict heureusement son proufict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaulle³ ! (Ch. xxix.)

28. Contre la colere.

Combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie veoyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere ! Vous leur veoyez sortir le feu et la rage des yeulx,

Rabie jecur incendente, feruntur
Præcipites; ut saxa jugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivique latus pendente recedit⁴,

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout⁵ une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboitements⁶ et eslochements⁷ n'estoient pas des membres de nostre chose publique :

Gratum est, quod patriæ civem populoque dedisti;
Si facis, ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis⁸.

1. C.-à-d. pour prouver la thèse opposée.

2. Montaigne cite en ce chapitre d'autres exemples de personnages fatalistes. Quels sont ces deux dont il parle ici ? Le dernier ne serait-il pas Henri IV ?

3. Comment concilier la prescience divine avec la liberté humaine ? C'est là une des principales objections opposées à la liberté de l'homme. Montaigne

y a fait la meilleure et la seule réponse possible.

4. Juvénal, vi, 647.

5. A tout, avec.

6. Esboitements, pour déboitements.

7. Eslochements, dislocations, du verbe eslocher, que Nicot fait venir de eslocare, proprement déplacer. On trouve dans Rabelais deslocher en ce sens de disloquer, i, 27.

8. Juvénal, xiv, 70.

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis aux peres et aux pedantes¹, de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiment tient lieu de medecine aux enfants : et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient?

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le poulx nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoysez² et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les fautes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas³. Celuy qui a faim use de viande; mais celuy qui veut user de chastiment n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiments qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien miculx et avecques plus de fruit de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire⁴ et de furie; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina Gorgoneo sævius igne micant⁵.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si voudrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius⁶ de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere : un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les oreilles aulcunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté,

1. *Pedante*, c'est le mot italien *pedante*, pédant.

2. *Raccoysez*. On trouve dans les dict. du temps *accoyser*, calmer, adoucir. La racine de ces verbes est l'adjectif *coi* qui a vieilli, calme, immobile.

3. Passage cité textuellement de la version d'Amyot (Plutarque, *Comment il faut refrener la colere*, chap. xi).

4. *Ire*, colère, *ira*. Ce mot a vieilli.

5. Ovide, *de Arte amandi*, III, 503.

6. Aulu-Gelle, XVIII, 3.

pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin, se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit; qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desumentoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis : « Comment, dict il, rustre, à quoy » iuges tu que ie sois à cette heure courroucé? mon visage, ma » voix, ma couleur, ma parole, te donne elle quelque tesmoi- » gnage que ie sois esmeu? ie ne pense avoir ny les yeulx effa- » rouchés, ny le visage troublé, ny un cry effroyable : rougis ie? » escume ie? m'eschappe il de dire chose de quoy i'aye à me » repentir? tressauls ie¹? fremis ie de courroux? car, pour te » dire, ce sont là les vrais signes de la cholere. » Et puis, se destournant à celui qui fouettoit : « Continuez, luy dict il, tousiours vostre besongne, pendant que cettuy cy et moy disputons²..... »

Quand ie me courrouce, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence; mais non pas en trouble, si que i'aille iectant à l'abandon et sans choisis toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond : la cheute se presse, s'esmeut, et se haste d'elle-mesme. Aux grandes occasions, cela me paye³ qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois; aysement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repouls l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye ; mais si elle me preoccupe⁴ et saisit

1. *Tressauls ie*, du verbe *tressaillir*.

2. *Disputons*, au sens latin *disputare*, discutons sur les signes de la colere.

3. C.-à-d. me surprend non préparé.

4. *Me paye*, me satisfait, me dédommage.

une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle ayt. Je marchande¹ ainsi avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence² des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'autre; et ne naissent pas en un point : donnons à chascune sa course, nous voylà toujours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de représenter le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer ; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresnavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins. (Chap. xxxi.)

29. De la patience et opiniâtreté. Qu'il ne faut pas toujours juger des autres par soi.

Qui s'enquerra à nos argoulets³ des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siecles, et en cette tourbe molle et effeminee, dignes d'estre comparez à ceulx de la vertu spartaine⁴.

Je sçais qu'il s'est trouvé des simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole⁵, poulser les yeux sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. L'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtri et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte ; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir pluslost de mille morts, (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avait passé une

1. *Je marchande*, c'est une sorte de compromis, de marché qu'il débat.

2. *Concurrence*, choc, *concursus*.

3. *Argoulet*. (Voir page 31, note 6.) Montaigne se sert toujours de ce mot dans une acception de mépris : « La prinse de dix argoulets et d'un pouil-

ler. » Ici encore l'auteur relève des témoignages de patience et de fermeté, même chez de misérables soldats.

4. *Spartaine*, Spartiate.

5. *A tout le chien d'une pistole*, c.-à-d. de toute la force de détente du chien d'un pistolet.

toute entiere)¹, avant que rien promettre ; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues ? l'ai cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative² en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere ; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celui qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeler son mary Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité tous les iours on veoid l'image expresse, en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens ; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la pluspart des hommes tumbent, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne scauroient faire, ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy ; selon elle, il fault regler toutes les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité ! Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable ! Moy, ie considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens ; et, encore que ie reconnoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperceois aucunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Je veois bien le tour que celles-là³ se donnent pour se monter, et admire leur grandeur : et ces esclancements que ie treuve tresbeaux, ie les

1. *Passé une toute entiere*, c.-à-d. qu'il avait bien assez souffert pour être mort au moins une fois.

2. C.-à-d. supériorité d'entêtement.

3. Dans son édition de 1588, Mon-

taigne avait écrit : « Moy ie considere aucunes de ces ames anciennes. » Il substitua depuis *aucuns hommes*, et oublia de corriger le mot *celles-là*, qui ne se rapporte plus à rien.

embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers. (Chap. xxxii.)

30. De l'ambition de César.

Toutes ces belles inclinations¹ feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un volcur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son agrandissement, il les cheriroit et avanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien²; l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps »; et dire « que ses responce debvoient meshuy servir de loix³; » et recevoir assis le corps du senat venant vers luy⁴; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques; et a rendu sa memoire abominable à tous les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son païs et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais⁵.

(Chap. xxxiii.)

31. Eternelle jeunesse d'Homère.

Si on me demandait le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de tous les aultres⁶.

1. Dans les pages précédentes, Montaigne avait commencé par louer, et avec quelque exagération, la modération et la clémence de César.

2. Suétone, *César*, chap. Lxxii.

3. Suétone, *César*, chap. Lxxvii.

4. Suétone, *César*, chap. Lxxviii.

5. Le docteur Payen a retrouvé à la fin d'un exemplaire des *Commentaires de César* (édit. d'Anvers, 1560) une page autographe où Montaigne ayant achevé de lire en sa quarante-cinquième année les *Livres des guerres des Gaules*, résume son appréciation sur J. César.

Elle ne diffère guère de ce qu'on lit au liv. II, ch. xxxiii et xxxiv sur ce même personnage. En somme, si Montaigne conclut ici que sa mémoire doit être « abominable à tous les gens de bien », il ressort de la lecture de ces deux chapitres que l'auteur ne se peut défendre d'une sympathique admiration pour le talent et même pour le caractère du conquérant.

6. On va lire l'éloge d'Homère; les deux autres dont le panégyrique achève le chapitre, sont Alexandre et Epaminondas.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'aventure aussi sçavants que lui, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceux qui les cognoissent tous deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

Tale facit carmen docta testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis¹ :

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneïde. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de Dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent ; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que tous ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un ministre tres-parfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espeece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit² :

et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis³ ;

et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus⁴ ;

et l'aultre,

Cujusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,

1. Properce, II, 34, 79.

2. Horace, *Epist.*, I, 2, 3.

3. Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.

4. Lucrèce, III, 1050.

Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fecunda bonis¹,

C'est contre l'ordre de la nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre ; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte ; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poésie et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suivant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul après luy qui le peust imiter². » Ses paroles, selon Aristote³, sont les seules paroles qui aient mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere⁴ : disant que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires⁵. Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandrides, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere⁶. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque⁷, « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a jamais saoulé ne degousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. »

Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point⁸ : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, lui respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est⁹. » Que n'estoit ce dire, à Panaetius¹⁰, quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes¹¹ ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la

1. Manilius, II, 8.

2. Velleius Paterculus, I, 5.

3. Poétique, ch. XXIV.

4. Pline, Nat. Hist., VII, 29.

5. Plutarque, Vie d'Alexandre, ch. II.

6. Plutarque, Apophthegmes des Lacedémoniens.

7. Dans son traité Du trop parler, ch. V.

8. Comparez à ce passage les vers de Boileau :

On dirait que pour plaire, instruit par la
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
[nature]

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle
Partout il divertit et jamais il ne lasse.
[grâce]
(Art poët., III.)

9. Vie d'Alcibiade, ch. III.

10. Plutarque, Apophthegmes des rois
article Hieron.

11. Cicéron, Tuscul. quæst., I, 32; c.-à-d.

sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'aventure iamais : nos enfans s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans : qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aucunes races particulieres, mais la pluspart des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second : « le m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. » N'est ce pas une noble farce de laquelle les roys, les choses publiques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chio, Argos, Athenæ¹.

(Chap. xxxvi.)

32. Maladie de Montaigne. Qu'il faut permettre au malade de se soulager par la plainte.

Je me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay² : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest ; i'y ay practiqué la cholique³, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation ne se passe aysement, sans quelque tel fruit. Je vouldrois bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceux qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable ; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à point nommé, de tous les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus. J'avois pensé maintes-fois, à part moy, que i'allois trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisante rencontre : ie sentoie et protestoie assez, Qu'il estoit

quel éloge dans la bouche de Panætius !

1. C'est la traduction d'un vers grec tout semblable cité par Aulu-Gelle, III, 11. Le vers latin peut être tiré du poème de Politien, intitulé *Manto* (1482) en l'honneur de Virgile.

2. S.-e., à écrire mes *Essais*.

3. Montaigne revient souvent sur « sa cholique ou *gravelle* », maladie dont il ressentit, dit-il plus loin, les premières atteintes vers l'âge de quarante-cinq ans.

heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvânt regle des chirurgiens, quand ils ont à couper quelque membre; Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de biens rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en fusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce malplaisant estat, i'ay desia apprins à m'y accommoder; i'entre desia en composition¹ de ce vivre choliqueux, i'y treuve dequoy me consoler, et dequoy esperer: Tant les hommes sont accoquez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver....

Ie suis aux prises avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable; i'en ay desia essayé cinq ou six bien longs accez et penibles: toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat dequoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. I'ay au moins ce prouffit de la cholique, ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'acointer à la mort, elle le parfera; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avois desia gagné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement; elle desnouera encores cette intelligence²: et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'autre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir!.....

Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffrance des maux. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes? Qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes: qu'elle condonne³ hardiement au mal cette lascheté voyelle⁴, si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ces plaintes⁵ volontaires au genre des sou-

1. *J'entre en composition*, c.-à-d. je m'arrange, je m'accommode.

2. *Cette intelligence*, c.-à-d. cette faiblesse, cet attachement pour la vie.

3. *Condonne*, accorde, pardonne, condonare.

4. *Voyelle* pour vocale, qui ne réside que dans la voix, les paroles.

5. *Preste ces plaintes*, c.-à-d. assimile ces plaintes volontaires aux manifestations involontaires arrachées par la douleur.

pirs, sanglots, palpitations, paslissements que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente ; qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensees ? elle nous dresse pour nous, non pour aultruy ; pour estre, non pour sembler : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire : qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suivre son train accoustumé, combattant la douleur et la soubtenant, non se prosternant honteusement à ses pieds ; esmeue et eschauffee du combat, non abattue et renversee ; capable de commerce, capable d'entretien, et d'aultres occupations jusques en une certaine mesure. En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composee : si nous avons beau ieu¹, c'est peu que nous ayons mauvaise mine : si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face ; si l'agitation lui plaist, qu'il se tourneboule² et tracasse à sa fantaisie ; s'il luy semble que le mal s'évapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceintes), pour poulsier hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus³ ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille : *Pugiles etiam, quum feriunt, in jactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundenda voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior*⁴. Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues. (Chap. xxxvii.)

33. De la médecine.

Que les medecins excusent un peu ma liberté ; car, par cette même infusion et insinuation fatale⁵, i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans⁶,

1. Si nous avons beau jeu, c.-à. d. si nous sommes beaux joueurs en face de la douleur.

2. Tourneboule. Nous avons déjà rencontré une expression analogue, tournevire.

3. Diogène Laërce, x, 118.

4. Cicéron, *Tuscul.*, II, 23.

5. Montaigne ayant dit que son pere mourut « affligé d'une grosse pierre qu'il avait en la vessie, » entend par

« cette mesme infusion et insinuation fatale » cette maladie transmise héréditairement à son fils.

6. On lit sur un volume des *Ephémérides* de Beutler (Paris, 1551), où Montaigne avait consigné des indications biographiques, le passage suivant : « ce iourd'hui, l'an 1568, mourut Pierre de Montaigne, mon pere, aagé de soixante-douze ans, trois moës, après avoir esté lontams tourmanté d'une pierre à la

mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine ; et, entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue.... Qu'ils ne me reprochent point les maux qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est ce pas assez ? quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contrecœur par quelque inclination occulte et naturelle : car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere....

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux : et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure ; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne faict icy ; et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement, les Romains avoient esté six cents ans avant que de la recevoir ; mais, aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le censeur¹, qui montra combien aysement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans, et faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin....

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit faict vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine, » respondict il : et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué². » Un mauvais luicteur se fait medecin : « Courage, luy dict Diogenes³ ; tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aultrefois. » Mais ils ont cette heur, selon Nicoclès⁴, que « le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faulte. » Et oultre cela, ils ont une façon bien advantageous à se servir de toutes sortes d'evenemens : car, ce que la fortune, ce que la nature ou quelque aultre cause

vessie, et nous lascia cinq enfans masles et trois filles. Il fut anterré à Montaigne au tumbeau de ses ancestres. » Le docteur Payen, qui consacra sa vie à des recherches sur Montaigne, a relevé les notes manuscrites de ce volume concernant son auteur.

1. Pline dit bien (xxxix, 1) que les Romains ne reçurent la médecine que six cents ans après la fondation de Rome, mais dans le même chapitre, il dit expressément que les Romains ne bannirent les médecins de Rome que longtemps après la mort de Caton.

2. Πολλοὶ τὰτοι βασιλεῖς ἀπέλειπον (Xiphilin, *Epitom.*, Dion, *Vita Adriani*). On avait fait cette même plainte avant Adrien, comme le prouve une épitaphe citée par Pline (*Nat. Hist.*, xxix, 1), où l'on fait dire à un mort : « *Turba se medicorum periisse.* »

3. Diogène Laërce, vi, 62.

4. Le mot de Nicoclès se trouve dans le ch. clxvi, de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de Slobée. Cette malicieuse épigramme, comme celles qui précèdent, a souvent été répétée.

estranziere (desquelles le nombre est infiny) produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer; tous les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient; les occasions qui m'ont guaray moy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les medecins à leurs secours, ils les usurpent en leurs subiects¹: et quant aux mauvais accidents, Ou il les desadvouent tout à faict, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en trouver tousiours assez bon nombre de telles: « Il a descouvert son bras, il a ouï le bruit d'un coche,

..... rhedarum transitus arcto
Vicorum in flexu²;

ou a entr'ouvert sa fenestre; il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement penible; » somme, une parole, un songe, une œuillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte: Ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement et en font leurs affaires, par cet aultre moyen qui ne leur peut iamais faillir: c'est de nous payer, lorsque la maladie se treuve reschauffee par leurs applications, de l'assurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes; celui qu'ils ont iecté d'un morfondement³ en une fievre quotidienne, il eust eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puisque le dommage leur revient à prouffit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une application de creance favorable: il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien souple, pour s'appliquer à des imaginations si malaysees à croire. Platon disoit bien à propos⁴, Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses. Aesope, aucteur de tresrare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces⁵, est plaisant à nous représenter cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames alloiblies et abattues

1. *Subjects, subjecti*, nous dirions clients, c.-à-d. ils s'en font honneur auprès de ceux qui se sont mis entre leurs mains.

2. Juvénal, III, 236.

3. *Morfondement*, maladie causée par un froid subit, après avoir eu chaud. Nous n'avons conservé que le verbe *se*

morfondre, plutôt employé dans le sens figuré. Cependant, on dit encore *morfondu*, c.-à-d. gelé, glacé.

4. *De la République*, III, p. 433.

5. Courier jugeait moins favorablement les fables de cet auteur, les appelant « ces sottises de quelque moine grec du neuvième siècle. »

par le mal et la crainte ; car il conte¹ qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operation il sentoit des medecaments qu'il luy avoit donnez : « l'ay fort sué, » respondit il ; « Cela est bon ! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « l'ay eu un froid extreme, fait il, et si ay fort tremblé. » « Cela est bon ! » suyvit le medecin. A la troisieme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « le me sens, dict-il, enfler et bouffir comme d'hydropisie : » « Voylà qui va bien ! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs. ».....

Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé ; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict les dieux et les daimons auteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une esriture à part ; quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit, par maniere non intelligible : *Ut si quis medicus imperet, ut sumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam².

C'estoit une bonne regle en leur art, et qui accompagne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il fault que la foy du patient preoccupe³, par bonne esperance et assurance, leur effect et operation : laquelle regle ils tiennent iusque là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté et incogneu. Le chois mesme de la pluspart de leurs drogues est aucunement mystereux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, du sang tiré sous l'aile droicte d'un pigeon blanc ; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), Des crottes de rat pulverisees, et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pilules, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients,

1. Fable 13, *le Malade et le Medecin*.

2. Comme si un medecin ordonnait à un malade de prendre

Un enfant de la terre, errant sur le gazon,
Privé d'os et de sang et portant sa quaiscu.

C'est une façon de dire un limaçon, ou peut-être un bouillon de limaçons. (Voir Cicéron, de *Divinatione*, II, 64.)

3. *Preoccupe*, c.-à-d. que sa crédulité devance et favorise,

et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, dequoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De rendre leurs assemblees et consultations plus religieuses et secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez¹, non plus qu'aux secretes cerimonies d'Aesculape ; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations², pleines de haine, de ialousie, et de consideration particuliere, venants à estre descouvertes à un chascun, il fault estre merueilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouter quelque chose ? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur prouffit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul ; et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à tous les coups le mestier ; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se debvoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cognen que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.....

(Chap. xxxvii.)

34. Des différents bains d'Europe.

I'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi tous les bains fameux de chrestienté³ ; et, depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general, i'estime le baigner sa-

1. Montaigne raconte dans son *Voyage* (t. II, p. 261), qu'étant en Italie, aux bains pour sa santé, il fut invité à une consultation importante par de savants medecins, dont le malade était résolu de s'en tenir à sa décision : « J'en riais en moi-même, » dit-il. Il ajoute que plus d'une fois les medecins de Rome lui avaient aussi donné ce plaisir.

2. Pline, *Nat. Hist.*, xxix, 1.

3. Plombières, Bade, en Suisse ; Albano et San Pietro, auprès de Padoue ; Battaglia, Lucques (Bagno della Villa), Pise, Viterbe et autres énumérés plus loin. Il connaissait aussi les eaux des Pyrénées ; et à Epernay, en 1580, le jésuite Maldonat lui avait fait la description des eaux de Spa, où il venait d'accompagner M. de Nevers (*Voyage*,

lubre, et crois que nous encourons non legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps tous les iours; et ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez de crasse: et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aulcunement ennemie de mon goust; secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine, dequoy ie prends pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble; et, encores que ie n'y aye apperceu aucun effet extraordinaire et miraculeux, aius que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'ay trouvé mal fondez et fauls tous les bruits de telles operations qui se sement en ces lieux là, et qui s'y croient (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire), toutes fois aussi n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré, et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va pas trop abattu de forces; ce que ie desconseille de faire: elles ne sont pas pour relever une poissante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination ¹ legiere, ou prouveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouir le plaisir des compagnies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compagnies, comme sont, en France, les bains de Banieres; en la frontiere d'Allemaigne et de Lorraine, ceulx de Plombieres; en Souysse, ceulx de Bade; en la Toscane, ceulx de Lucques, et specialement ceulx *della Villa*, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil: le boire n'est aulcunement receu en Allemaigne; pour toutes maladies, ils se

t. I, p. 9). On retrouve ici la substance des longues et minutieuses observations que Montaigne avait dictées ou

écrites lui-même en Lorraine, en Suisse et en Italie.

1. Appuyer une inclination, soutenir,

baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'autre ; en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente, et communement boivent l'eau mixtionnee d'autres drogues, pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer ; là, on les arreste au liet où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme les Allemands ont de particulier de se faire generalement corneter¹ et ventouser avec scarification dans le bain. (Chap. xxxvii.)

35. Un pays perdu par la médecine.

Le baron de Caupene en Chalosse², et moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme *Lahontan*. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceux de la vallee d'Angrougne³ : ils avoient une vie à part, les façons, les vestements et les mœurs à part ; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient, sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aucun iuge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire ; aucun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appelé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aucun de ce destroict⁴ à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'autre monde, pour n'alterer la pureté de leur police : iusque à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres⁵, ayant l'ame espoinçonnee d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfants *maistre Jean*, ou *maistre Pierre*, et l'ayant fait instruire à escrire en quelque ville voisine, le rendit enfin un beau notaire de village⁶. Cettuy cy, devenu grand, com-

relever un état de faiblesse accidentel.

1. *Corneter*, est à peu près synonyme de *ventouser*, mais le premier n'est plus en usage, bien qu'on trouve encore dans les dictionnaires modernes *cornet à ventouser*. Montaigne raconte qu'à Bade les baigneurs « se font corneter et seigner si fort, qu'il a vu parfois les deux bains publiques qui sembloient estre de pur sang. » (*Voyage*, t. I, p. 58.)

2. *Chalosse*, ancien pays de Basse-

Guyenne, ayant pour chef-lieu Saint-Sever.

3. Ou plutôt *Angrogne*. Une des vallées du Piémont où furent massacrés, en 1560, les Vandois qui s'y étaient réfugiés.

4. *Destroict*, c.-à-d. ce petit coin de terre au pied de la montagne.

5. *De la memoire de leurs peres*, latinisme, *memoria patrum*, car ils n'avaient sans doute ni histoire, ni mémoires.

6. Comparez un passage de Bernard

mencea à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux juges royaux d'autour de là ; et de cettuy ci à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en surveint incontinent un aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituier parmy eulx. Cettuy ci commença à leur apprendre premierement le nom des liebvres, des rheumes et des apostumes¹, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tres-esloignée de leur cognoissance ; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangieres, et commença à faire traficque non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont apperceu que le serein leur appesantissoit la teste, que le boire, ayant chauld, apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoient plus griefs que ceulx du printemps ; que, depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies.

(Chap. xxxvii.)

36. Montaigne ennemi de la médecine.

Au demourant, i'honore les medecins², non pas, suyvant le precepte pour la necessité³ (car, à ce passage on en oppose un

Palissy : « Je m'esmerveille d'un tas de fois laboureurs, que soudain qu'ils ont un peu de bien, qu'ils auront gagné avec grand labeur en leur jeunesse, ils auront après honte de faire leurs enfans de leur estat de labourage, ains les feront du premier jour plus grands qu'eux mesmes, les faisans communement de la pratique, et ce que le pauvre homme aura gagné à grand' peine et labeur, il en despendra une grande partie à faire son fils *Monsieur*, lequel *Monsieur* aura en fin honte de se trouver en la compagnie de son pere et sera desplaisant qu'on dira qu'il est fils de laboureur. » (*Recepte veritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à*

multiplier et augmenter leurs thresors.)

1. *Apostume*, abcès.

2. En dépit de cet honneur rendu ici pour la forme aux medecins qu'il daigne parfois consulter, comme il l'avoue lui-même à la fin de ce morceau, tout ce chap. xxxvii est un plaidoyer en forme, et complet contre la médecine ; charlatanisme, vanité, contestations ridicules, dangereuses pratiques, il y a tout relevé. C'est un arsenal complet d'où les sceptiques, les poètes comiques et surtout les gens bien portants ont depuis deux siècles tiré leurs traits et leurs plaisanteries.

3. *Honora medicum propter necessitatem*, Eccl. xxxviii, 1.

aultre du prophete, reprenant le roy Asa d'avoir eu recours au medecin¹), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art: et ne leur donne pas grand blasme de faire leur prouffit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi; plusieurs vacations², et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. le les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu, et les paye comme les aultres. le leur donne loy de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'aultre sorte: ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le claret; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage.

(Chap. xxxvii.)

1. *Nec in infirmitate sua quæsitit* | *confusus est. Paralipomen., II, 16, 12.*
Dominum, sed magis in medicorum arte | 2. *Vacations, professions.*

LIVRE III

1. Montaigne négociateur.

En ce peu que j'ai eu à négocier entre nos princes¹, en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent aujourd'huy, j'ay curieusement évité qu'ils se mesprinsent en moy, et s'enfermassent en mon masque². Les gents du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens³ et les plus voisins⁴ qu'ils peuvent : moy, ie m'offre par mes opinions les plus vives, et par la forme plus mienne : tendre négociateur, et novice, qui aime mieulx faillir à l'affaire, qu'à moy⁵. C'a esté pourtant, iusques à cette heure, avecques tel heur (car certes fortune y a la principale part), que peu ont passé de main à aultre avecques moins de souspeçon, plus de faveur et de privauté. J'ai une façon ouverte, aysee à s'insinuer, et à se donner credit, aux premieres accointances. La naïveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, trouvent encores leur opportunité et leur mise. Et puis de ceulx là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besongnent sans aucun leur interest⁶.....

Au demourant, ie ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands ; ny n'ay ma volonté garrottee d'offense ou d'obligation particuliere. Je regarde nos roys d'une affection legitime et civile, ny esneue ny desmeue par interest privé, dequoy ie me sçais bon gré ; la cause generale et iuste ne m'attache non plus, que moderelement et sans fiebvre ; ie ne suis pas subiect à ces hypotheques⁷ et engagements penetrants et

1. Nous avons déjà vu que Montaigne servit de négociateur entre le roi de Navarre et le duc de Guise. Voy. de Thou, *de Vita sua*, III, 9. Voir aussi *la Vie publique de Montaigne*, par Alph. Grûn (1853), ch. IX, *Montaigne négociateur politique*.

2. Terme probablement tiré de l'es-crime.

3. *Moyens, medii, in neutram partem vers*, c.-à-d. ne se compromettant à aucun parti.

4. *Voisins*, les plus rapprochés d'opinion et d'intérêt de ceux avec qui ils confèrent.

5. C.-à-d. aimant mieux compromettre l'affaire que sa probité, sa dignité.

6. *Aucun leur interest*, aucun intérêt personnel.

7. *Hypotheques*, c.-à-d. qu'il ne laisse pas prendre hypothèque sur lui-même. L'hypothèque est une garantie prise par un créancier sur une propriété.

intimes. La cholere et la hayne sont au delà du devoir de la iustice ; et sont passions servant seulement à ceux qui ne tiennent pas assez à leur devoir par la raison simple : *Ulatur motu animi, qui uti ratione non potest*¹. Toutes intentions legitimes et equitables sont d'elles mesmes equables et temperees ; sinon elles s'alterent en seditieuses et illegitimes : c'est ce qui ne fait marcher partout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la verité, et ne crains point de l'avouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à saint Michel, l'autre à son serpent² ; suyvnt le dessein de la vieille³ : ie suivray le bon party iusques au feu, mais exclusivement si ie puis : que Montaigne s'engouffre quand et la ruïne publique, si besoing est ; mais, s'il n'est pas besoing, ie sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve ; et autant que mon devoir me donne de chorde, ie l'emploie à sa conservation.

2. Loyauté et indépendance de Montaigne.

Ie ne dis rien à l'un, que ie ne puisse dire à l'autre, à son heure, l'accent seulement un peu changé ; et ne rapporte que les choses, ou indifferentes ou cogneues, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle ie me permette de leur mentir. Ce qui a esté lié à mon silence, ie le cele religieusement ; mais ie prends à celer le moins que ie puis : c'est une importune garde, du secret des princes, à qui n'en a que faire. Ie presente volontiers ce marché, Qu'ils me fient peu ; mais qu'ils se fient hardiement de ce que ie leur apporte. l'en ai tousiours plus sceu que ie n'ay voulu. Un parler ouvert ouvre un autre parler, et le tire hors, comme fait le vin et l'amour. Philippides⁴ respondit sagement, à mon gré, au roy Lisimachus, qui luy disoit, « Que veulx tu que ie te communique de mes biens ? » « Ce que tu voudras, pourveu que ce ne soit de tes secrets. » Ie veois que chascun se mutine, si on luy cache le fond des affaires ausquels on l'employe, et si on luy en a desrobé quelque arriere sens⁵ : pour moy, ie suis content qu'on ne m'en die non plus qu'on veult que i'en mette en besongne⁶ ; et ne desire pas que ma science outrepasse et contraigne ma pa-

1. Cicéron, *Tuscul.*, iv, 25.

2. C'est le démon terrassé par saint Michel.

3. Allusion à un proverbe ou dicton du temps. Il s'agit sans doute d'une vieille qui allumait deux cierges : l'un

pour le bon Dieu et l'autre pour le diable.

4. Plutarque, *de la Curiosité*, ch. iv.

5. *Arriere sens*, arrière-pensée, *sens*.

6. C.-à-d. faire usage ouvertement.

role. Si ie doibs servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins sauve ma conscience ; ie ne veulx estre tenu serviteur ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne : qui est infidele à soy mesme, l'est excusablement à son maistre. Mais ce sont princes, qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et mesprisent les services limitez et conditionnez : Il n'y a remede : ie leur dis franchement mes bornes ; car esclave, ie ne le doibs estre que de la raison, encores n'en puis ie bien venir à bout. Et eulx aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle subiection à leur service et telle obligation, que de celui qu'ils ont faict et acheté, ou duquel la fortune tient particulièrement et expressement à la leur.....

Tout ce mien proceder est un peu bien dissonnant¹ à nos formes ; ce ne seroit pas pour produire grands effects, ny pour y durer : l'innocence mesme ne scauroit, à cette heure, ny negocier entre nous sans dissimulation, ny marchander² sans menterie ; aussi ne sont aulcurement de mon gibier les occupations publiques ; ce que ma profession en requiert, ie l'y fournis en la forme que ie puis la plus privee. Enfant, on m'y plongea iusques aux aureilles, et il succedoit³ : si m'en desprins ie de belle heure⁴. l'ay souvent depuis evité de m'en mesler, rarement accepté, iamais requis⁵ : tenant le dos tourné à l'ambition, mais, sinon comme les tireurs d'aviron qui s'avancent ainsin à reculons, tellement toutesfois que, de ne m'y estre point embarqué, i'en suis moins obligé à ma resolution qu'à ma bonne fortune : car il y a des voyes moins ennemies de mon goust, et plus conformes à ma portee, par lesquelles si elle m'eust appellé aultresfois au service publique et à mon advancement vers le credit du monde, ie sçais que i'eusse passé par dessus la raison de mes discours, pour la suyvre. Ceulx qui disent communement, contre ma profession⁶, que, ce que i'appelle franchise, simplesses et naïveté en mes mœurs, c'est art et finesse, et plus tost prudence, que bonté ; industrie, que nature ; bon sens, que bon heur ; me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent ; mais,

1. *Dissonant*, peu en accord, en harmonie.

2. *Marchander*, faire un marché, une négociation.

3. *Il succedoit*, c.-à-d. avec succès. *Res succedebat*.

4. *M'en desprins ie de bonne heure*. Dans une inscription latine de la librairie de Montaigne, citée au début de notre étude, nous voyons que Montaigne avait renoncé dès l'âge de trente-

huit ans à la cour et aux emplois publics. Nous ne parlons pas de la mairie de Bordeaux à laquelle il fut élu en 1581. Cette charge lui fut continuée en 1583. Il avait alors cinquante ans.

5. *Iamais requis*, c.-à-d. je n'ai jamais demandé « de m'en mesler. »

6. *Contre ma profession*, c.-à-d. pour démentir cette confession, cet aveu (*profiteri*).

certes, ils font ma finesse trop fine ; et qui m'aura suivy et espié de prez, ie luy donray gaigné, s'il ne confesse qu'il n'y a point de regle en leur eschole qui sceut rapporter¹ ce naturel mouvement, et maintenir une apparence de liberté et de licence², si pareille et inflexible, parmy des routes si tortues et diverses, et que toute leur attention et engin³ ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple ; celle du proufit particulier, et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, ineguale, et fortuite. L'ai veu souvent en usage ces libertez contrefaictes et artificielles, mais le plus souvent sans succès : elles sentent volontiers leur asne d'Aesope⁴, lequel, par emulation du chien veint à se iecter tout gayement, à deux pieds, sur les espauls de son maistre ; mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne en receut deux fois autant de bastonnades : *id maxime quemque decet quod est cujusque suum maxime*⁵. Je ne veulx pas priver la tromperie de son reng ; ce seroit mal entendre le monde : ie sçais qu'elle a servy souvent proufitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes ; comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illegitimes⁶.
(Chap. 1^{er}.)

3. Imitons la douceur et la justice d'Epaminondas.

[Epaminondas] avoit il pas emprunté de ses ennemis⁷ l'usage de sacrifier aux muses, allant à la guerre, pour destremper⁸, par leur doulceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale ? Ne craignons point, aprez un si grand precepteur d'estimer qu'il y quelque chose illicite contre les ennemis mesmes ; que l'interest commun ne doit pas tout requerir de tous, contre l'interest privé ; *manente memoria, etiam in dissidio publicorum fœderum, privati juris*⁹ ;

Et nulla potentia vires

Præstandi, ne quid peccet amicus, habet¹⁰ ;

et que toutes choses ne sont pas loïsibles à un homme de bien,

1. *Rapporter*, reproduire, imiter.

2. *Licence*, n'est pas employé ici en mauvaise part (*quod licet*).

3. *Engin*, adresse, industrie. En ce sens il ne se dit plus que proverbialement : mieux vaut engin que force.

4. Fable imitée par La Fontaine, iv, 5.

5. Cicéron, *de Officiis*, I, 31.

6. Montaigne ne se place pas au point de vue de la morale absolue, mais à celui du monde et des affaires.

7. Des Lacédémoniens.

8. *Destremper*, amollir.

9. Tite Live, xxv, 18.

10. Ovide, *de Ponto*, I, vii, 27.

pour le service de son roy, ny de la cause generale et des loix ; *non enim patria præstat omnibus officiis ;..... et ipsi conducit pios habere cives in parentes*¹. C'est une instruction propre au temps ; nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer ; c'est assez que nos espauls le soient ; c'est assez de tremper nos plumes en encre, sans les tremper en sang : si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parole et la parenté, pour le bien commun et obeïssance du magistrat ; c'est assez vrayement, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peult loger en la grandeur du courage d'Epa-minondas.

(Chap. 1^{er}.)

4. Il faut régler sa conduite sur sa conscience et non sur l'opinion.

Il y a, certes, ie ne sçais quelle congratulation² de bien faire, qui nous resioût en nous mesmes, et une fierté genereuse qui accompagne la bonne conscience : une ame courageusement vicieuse se peult à l'aventure garnir de securité ; mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peult fournir. Ce n'est pas un legier plaisir de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté, et de dire en soy : « Qui me verroit iusques dans l'ame, encoré ne me trouveroit-il coupable, ny de l'affliction et ruyne de personne, ny de vengeance ou d'envie, ny d'offenses publiques des loix, ny de nouvelleté³ et de trouble, ny de faulte à ma parole ; et, quoy que la licence du temps permist et apprinst à chascun, si n'ay ie mis la main ny ez biens, ny en la bourse d'homme françois, et n'ay vescu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix ; ny ne me suis servy du travail de personne sans loyer. » Ces tesmoignages de la conscience plaisent ; et nous est grand benefice que cette esjouissance naturelle est le seul payement qui iamais ne nous manque.

De fonder la recompense des actions vertueuses sur l'approbation d'aultruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment en un siecle corrompu et ignorant, comme cettuy cy ; la bonne estime du peuple⁴ est iniurieuse : à qui

1. Cicéron, *de Officiis*, III, 23.

2. *Congratulation*, c'est le témoignage de satisfaction d'une bonne conscience.

3. *Nouvelleté*, par ce mot Montaigne entend l'esprit d'indiscipline et de révolution, l'amour des nouveautés en matière politique ou religieuse. Ce goût

d'indépendance particulier aux hommes qu'on appela au dix-septième siècle, *libertins*.

4. L'auteur entend ici cette popularité de mauvais aloi, surtout « en un siècle corrompu », que ne recherche pas le sage, *popularis aura*.

vous fiez vous de veoir ce qui est louable ? Dieu me gard d'estre homme de bien selon la description que ie veois faire tous les iours, par honneur, à chascun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt*¹. Tels de mes amis ont parfois entrepris de me chapitrer et mercurialiser² à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons³ par moi comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilié seulement, mais en douceur aussi, surpasse tous les offices de l'amitié, ie l'ay tousiours accueilly des bras de la courtoisie et recognoissance les plus ouverts ; mais, à en parler asture en conscience, i'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de faulse mesure, que ie n'eusse gueres failly de faillir, plustost que de bien faire à leur mode. Nous aultres principalement, qui vivons une vie privee qui n'est en montre qu'à nous, debvons avoir estably un patron au dedans, auquel toucher nos actions⁴, et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. I'ay mes loix et ma cour⁵ pour iuger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache⁶ si vous estes lasche et cruel, ou loyal et devotieux : les aultres ne vous veoyent point, ils vous devinent par coniectures incertaines ; ils veoyent non tant vostre nature, que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre : *Tuo tibi iudicio est utendum*⁷... *Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientia pondus est : quæ sublata jacent omnia*⁸.....

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage, et représenter un honneste personnage en l'eschaffaud⁹ ; mais au dedans et en sa poitrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre réglé, c'est le poinct.... Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable ; peu d'hommes ont esté admirez par leurs do-

1. Sénèque, *Epist.* 39.

2. *Mercurialiser*. Cotgrave donne à ce mot la signification de babiller. Il faut l'entendre ici dans le sens de reprendre, censurer. On appelait *mercuriales* certaines assemblées du Parlement de Paris, et les discours qui y étaient prononcés par le président contre les désordres et abus commis dans l'administration de la justice.

3. *Semons*, avertis, réprimandés, du mot latin *submonere* : le verbe *semondre* n'est plus guère employé qu'à l'infini-

nitif, dit l'Académie, ou plutôt il est tout à fait tombé en désuétude.

4. *Toucher*, juger, essayer, comme à la pierre de touche.

5. *Ma cour*, cour de justice, tribunal.

6. *Il n'y a que vous qui sache*, nous dirions qui sachiez.

7. Cicéron, *Tuscul.*, I, 25.

8. *De Natura Deorum*, III, 35.

9. *En l'eschaffaud*, sur l'estrade, en plein théâtre où il s'agit seulement de bien faire son métier de bateleur.

mestiques¹ ; nul a esté prophete non seulement en sa maison, mais en son païs, dict l'experience des histoires : de mesme aux choses de neant ; et en ce bas exemple, se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne, on tient pour drolerie de me veoir imprimé : d'autant que la cognoissance qu'on prend de moy s'esloigne de mon giste, i'en vaulx d'autant mieulx ; i'achete les imprimeurs en Guienne ; ailleurs ils m'achètent. Sur cet accident se fondent ceulx qui se cachent vivants et presents, pour se mettre en credit trespassez et absents. l'aime mieulx en avoir moins ; et ne me iecte au monde que pour la part que i'en tire : au partir de là, ie l'en quitte²..... (Chap. II.)

5. Un voleur repentant.

En la terre d'un mien parent, l'aulture iour que i'estois en Armagnac³, ie veis un païsan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gagner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron ; et avoit employé à ce mestier toute sa ieunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy, mais c'estoit au loing et à si gros monceaux, qu'il estoit unimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espauls ; et avoit soing, oultre cela, d'egaler et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier⁴. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, mercy à cette traficque⁵, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquests⁶, il dict estre tous les iours

1. « Il faut être bien héros, disait le maréchal de Catinat, pour l'être aux yeux de son valet de chambre. »

2. *Au partir de là, je l'en quitte*, c'est-à-dire n'ayant plus rien à tirer du monde, je le tiens quitte de son crédit.

3. *Armagnac*, l'Armagnac est une province de Gascogne, bornée au nord par le Condomois, l'Agénois, le Quercy, au sud par le Bigorre, le Comminges, à l'est par le Languedoc, et à l'ouest par le Béarn, la Chalosse, le Mar-san, etc.

4. C.-à-d. que l'abondance de ses larcins, répartie sur un grand nombre,

était moins importante pour chaque particulier.

5. *Traficque*, trafic. Remarquer ce subst. fém. Un grand nombre de noms ont changé de genre : ainsi *tige*, *alarme*, *douleur*, *epigramme*, *couleur*, *enigme*, *mœurs*, *estude*, *affaire*, *comete*, etc., sont du masculin au seizième siècle. Au contraire : *reproche*, *guide*, *poison*, *cimeterre*, *doubte*, *emblème*, *outrage*, *minuict*, *coche*, *age*, *navire*, sont du féminin. La langue du seizième siècle, plus rapprochée du latin, avait conservé plus fidèlement les genres de ses substantifs.

6. C.-à-d. entrer en composition

aprez à satisfaire, par bienfaits, aux successeurs de ceulx qu'il a desrobbez ; et, s'il n'acheve (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult), qu'il en chargera ses heritiers : à la raison de la science qu'il a lui seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraie ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste, et le hait, mais moins que l'indigence ; s'en repent bien simplement, mais, en tant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas.....

(Chap. II.)

6. Vieillesse n'est pas vertu.

Ie hais cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy¹ qui disoit anciennement estre obligé aux annees, dequoy elles l'avoient desfaict de la volupté, avoit aultre opinion que la mienne : ie ne sçauray iamais bon gré à l'impuissance, debien qu'elle me face ; *nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit*². Nos appetits sont rares en la vieillesse ; une profonde satieté nous saisit [alors] : en cela, ie ne veois rien de conscience ; le chagrin et la foiblesse nous impriment une vertu lasche et catarrheuse.....

Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : ny ie ne plains le passé, ny ie ne crains l'advenir ; et, si ie ne me deceois, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que i'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduict chasque chose en sa saison ; i'en ay veu l'herbe, et les fleurs, et le fruit ; et en veois la seicheresse : heureusement, puisque c'est naturellement. Ie porte bien doucement les maulx que i'ay, d'autant qu'ils sont en leur poinct, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue félicité de ma vie passee : pareillement, ma sagesse peult bien estre de mesme taille, en l'un et en l'autre temps ; mais elle estoit bien de plus d'exploict³ et de meilleure grace, verte, gaye, naïve, qu'elle n'est à present, cassee, grondeuse, laborieuse. Ie renonce doncques à ces reformatiions casuelles⁴ et douloureuses. Il fault que Dieu nous touche le courage ; il fault que nostre conscience s'amende d'elle mesme, par renforcement de nostre raison, non par l'affoi-

avec Dieu au sujet de ces acquisitions frauduleuses.

1. Sophocle (Voir Cicéron, *de Senect.*, ch. XIV).

2. Quintilien, *Inst. orat.*, v, 12.

3. *De plus d'exploict*, à peu près dans le même sens qu'emploi.

4. *Casuelles*, accidentelles, qui ne tiennent qu'à l'impuissance de la vieillesse.

blissement de nos appetits : la volupté n'en est en soy ny pasle ny descoulouree, pour estre apperceue par des yeulx chassieux et troubles.

On doit aimer la temperance par elle mesme, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee, et la chasteté ; celle que les catarrhes nous presentent, et que ie dois au benefice de ma cholique¹, ce n'est ny chasteté, ny temperance : on ne peult se vanter de mespriser et combattre la volupté, si on ne la veoid, si on l'ignore, et ses graces, et ses forces, et sa beauté plus attrayante ; ie cognois l'une et l'autre, c'est à moy de le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse, nos ames sont subiectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la ieunesse ; ie le disois estant ieune ; lors on me donnoit de mon menton par le nez², ie le dis encores à cette heure, que mon poil gris m'en donne le credit. Nous appelons sagesse la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses presentes ; mais, à la verité, nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis : oultre une sotte et caducque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses, lors que l'usage en est perdu, i'y treuve plus d'envie, d'iniustice et de malignité ; elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage³ ; et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son decroist. A veoir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, i'oserois croire⁴ qu'il s'y presta aulcunement luy mesme, par prevarication⁵, à desseing, ayant de si prez, aagé de soixante et dix ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit, et l'esblouissement de sa clarté accoustumee. Quelles metamorphoses luy veois ie faire tous les iours en plusieurs de

1. Sa gravelle, sa pierre.

2. On m'objectait mon visage imberbe, ma jeunesse. On appelle encore familièrement un jeune homme *blanc bec*.

3. Corneille a dit dans une épître au roi :

Pour bien écrire encor, j'ai trop long-
[temps écrit
Et les rides du front passent jusqu'à l'es-
[prit.

On ne manquera pas de remarquer, en lisant ces *Extraits*, combien nos grands écrivains, Pascal, La Fontaine, Corneille, La Bruyère, J.-J. Rousseau,

avaient étudié Montaigne et de combien d'idées et d'expressions originales cette étude a enrichi leurs ouvrages.

4. Montaigne aurait pu être plus affirmatif, car Xénophon nous dit expressément dans son *Apologie de Socrate*, qu'en effet Socrate ne se défendit avec tant de hauteur devant ses juges, que parce qu'il considéra, qu'à son âge, il lui serait plus avantageux de mourir que de vivre.

5. *Par prevarication*, c.-à-d. en renonçant à défendre sa vie. *Prevariquer*, c'est trahir les intérêts qu'on vous a confiés.

mes cognoissants¹ ! C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y fault grande provision d'estude, et grande precaution, pour eviter les imperfections qu'elle nous charge², ou au moins affoiblir leur progres. Je sens que, nonobstant tous mes retranchements³, elle gaigne pied à pied sur moy : ie soubtiens tant que ie puis ; mais ie ne sçais enfin où elle me menera moy mesme. A toutes adventures, ie suis content qu'on sache d'où ie seray tumbé⁴. (Chap. II.)

7. Montaigne difficile en amitiés, mais familier avec ses domestiques.

Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté, peuvent ayseement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez ; d'estre aimé, ie ne dis, mais de n'estre point haï, iamais homme n'en donna plus d'occasion ; mais la froideur de ma conversation⁵ m'a desrobbé, avecques raison, la bienveillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à aultre et pire sens.

Ie suis trespasable d'acquérir et maintenir des amitez rares et exquisés ; d'autant que ie me harpe⁶ avecques si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust, ie m'y produis, ie m'y iecte si avidement, que ie ne fault pas ayseement de m'y attacher, et de faire impression où ie donne : i'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitez communes, ie suis aulcunement sterile et froid ; car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile : outre ce, que ma fortune, m'ayant duict et affriandé de ieunesse à une amitié seule et parfaicte⁷, m'a à la verité, aulcunement desgousté des aultres, et trop imprimé en la fantasie qu'elle est beste de compaignie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien⁸ ; aussi i'ay naturellement peine à me communiquer à demy, et avecques modification, et cette servile prudence et souspeçonneuse qu'on nous ordonne en la conver-

1. C.-à-d. quelles métamorphoses ne vois-je pas la vieillesse faire tous les jours chez plusieurs hommes de ma connaissance !

2. Qu'elle nous charge, impose.

3. Retranchements, dont il cherche à se protéger contre les progrès de la vieillesse.

4. C.-à-d. en quelque point d'infirmité que l'amène la vieillesse, il est bien aise que l'on voie par ses *Essais* de quoi il était capable en sa maturité. Malgré de beaux passages, il faut bien avouer le côté paradoxal du de

Senectute, de Cicéron. Combien est plus vraie, plus philosophique, cette page où Montaigne, reconnaissant toutes les misères de la vieillesse, lutte courageusement contre elle.

5. Conversation, nous avons déjà vu l'auteur employer souvent ce mot dans le sens de commerce, rapport (*versari cum aliquo*).

6. Je me harpe, je me harponne, je m'attache fortement.

7. Celle d'Etienne La Boétie.

8. Plutarque, de la Pluralité des amis, ch. II de la version d'Amyot.

sation de ces amitez nombreuses et imparfaites : et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peult parler du monde que dangereusement ou faulcement.... l'envie ceulx qui sçavent s'appivoiser au moindre de leur suite, et dresser de l'entretien en leur propre train ¹ : et le conseil de Platon ² ne me plaist pas, de parler tousiours d'un langage maestral ³ à ses serviteurs, sans ieu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles ; car, oultre ma raison, il est inhumain et iniuste de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune ; et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maistres me semblent les plus equitables. Les aultres s'estudient à eslancer et guinder leur esprit ; moy, à le baisser et coucher : il n'est vicieux qu'en extension....

(Chap. III.)

8. De l'instruction qui convient aux femmes.

Les sçavants chopent volontiers à cette pierre ; ils font tousiours parade de leur magistère ⁴, et sement leurs livres par tout ; ils en ont en ce temps entonné ⁵ si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matiere, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escrire nouvelle et sçavante,

Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas

Hoc cuncta effundunt animi secreta ⁶ ;

et alleguent Platon et saint Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing : la doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue. Si les bien nees me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses ⁷ : elles cachent et couvrent leurs beautez soubz des beautez estrangieres : c'est grande simplesse d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumiere empruntée ; elles sont enterrees et ensevelies sous l'art, de

1. En leur propre train, avec les gens de leur suite, de leur maison.

2. Dans le *De legibus*, liv. VI, p. 872 D. Edit. de Francfort, 1602.

3. *Maestral*, magistral, d'un ton de maître.

4. *Magistère*, science magistrale et doctorale.

5. *Entonner*, signifie proprement verser en abondance comme avec un entonnoir.

6. Juvénal, VI, 189.

7. Agrippa d'Aubigné, lui aussi, tout en rendant hommage à un certain nombre de doctes femmes, réclame pour elles une instruction très modeste. Il ne fait exception que pour les princesses et femmes de haut lignage, parce qu'elles peuvent avoir occasion de mettre la main aux affaires : « J'ay veu un tel sçavoir presque toujours inutile aux demoiselles de moyenne condition

*capsula totæ*¹. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau ; c'est à elles d'honorer les arts, et de farder le fard. Que leur faut il, que vivre aimees et honnorees ? elles n'ont, et ne sçavent, que trop pour cela : il ne fault qu'esveiller un peu et reschauffer les facultez qui sont en elles. Quand ie les veois attachees à la rhetorique, à la iudiciaire², à la logique, et semblables drogueries si vaines, et inutiles à leurs besoiing, i'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le facent pour avoir loy³ de les regenter sous ce tiltre : car quelle aultre excuse leur trouverois ie ? Baste⁴, qu'elles peuvent, sans nous, renger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la douceur, assaisonner un nenny de rudesse, de doute et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on faict pour leur service : avecques cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'eschole. Si toutesfois il leur fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poësie est un amusement propre à leur besoiing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parlier⁵, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie⁶, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à iuger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables⁷. Voylà, pour le plus la part que ie leur assignerois aux sciences. (Chap. III.)

comme vous (la lettre est adressée à ses filles), car les moins heureuses en ont plustost abusé qu'usé ; les autres ont trouvé ce labeur inutile essayant, comme on dit communement, que quand le rossignol a des petits, il ne chante plus... Je conclus ainsy que je ne voudrois aucunement inciter au labeur des lettres, aultres que des princesses, qui sont par leur condition obligées au soin, à la cognoissance, à la suffisance, aux gestions et auctoritez des hommes, et là où le sçavoir peut reussir, comme à la royne Elisabeth. » (T. I, p. 449 de notre édit. des œuv. d'Ag. d'Anbigné.)

1. Elles ne sont que fard et parfum. C'est un mot de Sénèque qui s'applique aux petits maitres de son temps :

« *Nosti complures juvenes barba et coma nitidos, de capsula totæ.* » (Epist. 115.)

2. La judiciaire, le droit.

3. Loy, loisir, occasion et pouvoir.

4. Basta, c'est assez, il suffit, de l'italien basta.

5. Parlier, bavard, qui se plaît à parler.

6. Montaigne accorde aux femmes une légère teinture de philosophie morale et pratique. C'est au reste la seule à laquelle il s'attache pour lui-même et dans son œuvre, si l'on en excepte le chapitre de l'Apologie de Raymond Sebond, où il s'élève parfois à des spéculations plus hautes de théologie et de métaphysique.

7. François de Sales, au nomde la

9. Montaigne aime la solitude.

Il y a des naturels particuliers, retirez et internes : ma forme essentielle est propre à la communication et à la production : ie suis tout au dehors et en evidence, nay à la société et à l'amitié. La solitude que i'aime et que ie presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensees ; restreindre et resserrer, non mes pas, ains mes desirs et mon soulcy, resignant¹ la sollicitude estrangiere, et fuyant mortellement la servitude et l'obligation, et non tant la foule des hommes, que la foule des affaires. La solitude locale, à dire verité, m'estend plustost, et m'eslargit au dehors ; ie me iecte aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand ie suis seul : au Louvre et en la presse, ie me resserre et contrains en ma peau ; la foule me repoulse à moy ; et ne m'entretiens iamais si follement, si licencieusement et particulièrement, qu'aux lieux de respect et de prudence cerimonieuse : nos folies ne me font pas rire, ce sont nos sapiances. De ma complexion, ie ne suis pas ennemy de l'agitation des courts ; i'y ay passé partie de la vie, et, suis faict à me porter alaigrement aux grandes compagnies, pourveu que ce soit par intervalles et à mon poinct : mais cette mollesse de iugement, dequoy ie parle, m'attache par force à la solitude. Voire chez moy, au milieu d'une famille peuplee, et maison des plus frequentees, i'y veois des gents assez, mais rarement ceulx avecques qui i'aime à communiquer : et ie reserve là, et pour moy, et pour les aultres, une liberté inusitée ; il s'y faict trefve de cerimonie, d'assistance et convoyements², et telles aultres ordonnances penibles de nostre courtoisie : oh ! la servile et importune usance ! Chascun s'y gouverne à sa mode ; et entretient qui veult ses pensees : ie m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offense de mes hostes³. (Chap. III.)

10. Du commerce des livres. Bibliothèque de Montaigne.

Le commerce des livres⁴ a pour sa part la constance et facilité

religion donne des conseils analogues à une de ses pénitentes. Il recommande à M^{me} la présidente Brulart de rendre sa dévotion « attrayante à son mari, à ses domestiques, à ses parents. » (*Lettre 97*, édit. Techener, 1865.)

1. *Resigner*, signifie proprement abandonner une chose en faveur de

quelqu'un, absolument renoncer à.

2. *Convoyements*, reconduites ; envoyer, accompagner quelqu'un qui s'en va, *prosequi, deducere proficiscentem*. (Nicot.)

3. *Sans offense de mes hôtes*, c.-à-d. sans toutefois blesser mes hôtes.

4. Montaigne, dans ce chapitre in-

de son service. Cettuy ci costoye tout mon cours¹, et m'assiste par tout; il me console en la vieillesse et en la solitude; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse et me desfaiet à toute heure des compagnies qui me fâchent; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse. ... Je jouis [des livres] comme les avaricieux des tresors, pour sçavoir que i'en iouray quand il me plaira; mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Je ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre; toutesfois il se passera plusieurs iours et des mois, sans que ie les employe; ce sera tantost, dis ie, ou demain, ou quand il me plaira: le temps court et s'en va cependant, sans me blecer; car il ne se peult dire combien ie me repose et seiourne en cette consideration, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que i'aye trouvé à cet humain voyage; et plains extremement les hommes d'entendement qui l'ont à dire². l'accepte plustost tout aultre sorte d'amusement, pour legier qu'il soit, d'autant que cettuy ci ne me peult faillir³.

Chez moy, ie me destourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, ie commande à mon mesnage. Ie suis sur l'entree, et veois soubz moy mon iardin, ma bassecourt, ma court et dans la pluspart des membres de ma maison. Là, ie feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pices descousues. Tantost ie resve; tantost l'enregistre et dicte⁴, en me promenant, mes songes que voicy. Elle est au troisieme estage d'une tour: le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suite où ie me couche souvent, pour estre seul; au-dessus, elle a une grande garderobbe: c'estoit, au temps passé, le lieu plus inutile de ma

titulé de *trois commerces*, a parlé de deux *commerces*, l'un avec les hommes, l'autre avec les femmes.

1. *Tout mon cours*, c.-à-d. tout le cours de ma vie.

2. *Qui l'ont à dire*. Ne pas confondre cette locution avec *trouver à dire*, c.-à-d. critiquer; *avoir à dire* signifie manquer de. Saint-Simon emploie encore cette expression: « Il n'y eut pas un cheval de perdu, ni un homme à dire. » La phrase de Montaigne signifie donc: Je plains les hommes d'entendement qui manquent de cette munition (les livres).

3. C.-à-d. qu'il accepte toute autre distraction que celle des livres, ayant toujours ceux-ci sous la main, comme une ressource assurée, qui ne peut en aucun temps lui faire défaut.

4. Montaigne nous explique ailleurs pourquoi il *dicte*, c'est qu'il écrit très mal, et ne se relit qu'à grand peine; il veut aussi éviter que « le corps demeure sans action », inconvenient qu'il redoute avant tout pour sa santé. C'était d'ailleurs un usage presque constant au seizième siècle de dicter à des secrétaires, à des domestiques. Bon nombre d'auteurs de cette époque n'étaient que de fort médiocres *clercs*.

maison. Je passe là et la plus part des iours de ma vie, et la plus part des heures du iour, ie n'y suis iamais la nuit. A sa suite est un cabinet assez poly¹, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tresplaisamment percé : et si ie ne craignois non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement coudre à chaque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé tous les murs montez, pour aultre usage, à la haulteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir ; mes pensees dorment, si ie les assis ; mon esprit ne va pas seul, comme si² les iambes l'agitent : ceulx qui estudient sans livre, en sont tous là. La figure en est ronde, et n'a de plat, que ce qu'il faut à ma table et à mon siege ; et vient m'offrant, en se courbant, d'une veue, tous mes livres, rengés sur des pulpîtres à cinq degrez tout à l'environ³. Elle a trois veues de riche et libre prospect⁴, et seize pas de vuide⁵ en diametre. En hyver, i'y suis moins continuellement ; car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom, et n'a point de piece plus esventee que celle cy, qui me plaist d'estre un peu penible⁶ et à l'escart, tant pour le fruit de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege : i'essaye à m'en rendre la domination pure. et à soustraire ce seul coing à la communauté et coniugale, et filiale, et civile ; par tout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence⁷, confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy ; où se faire particulièrement la court⁸ ; où se cacher ! L'ambition paye bien ses gents, de les tenir tousiours en montre comme la statue d'un marché : *magna servitus est magna fortuna*⁹ : ils n'ont pas seulement leur retraict pour retraicte¹⁰. Je n'ay rien iugé de si rude en l'austerité de vie que nos religieux affectent, que ce que ie veoïs, en quelqu'une de leurs

1. Poly, élégant, comme nous dirions, confortable.

2. Comme si, c.-à-d. aussi bien que quand...

3. C.-à-d. que sa bibliothèque est circulaire, présentant à son regard tous ses livres disposés à l'entour sur cinq rangs de tablettes.

4. Prospect, vue qui s'étend au loin (*prospectus*).

5. Vuide, étendue, espace libre.

6. Un peu penible. En effet, Montaigne était forcé, pour se rendre à sa librairie, de faire un peu d'exercice ; il lui fallait traverser la cour et monter au troisième étage d'une tour. (Voir le début de notre Etude.)

7. Une phrase de Bonnet, le célèbre naturaliste Genevois détermine exactement la valeur du mot essence en ce passage : « N'oubliez point que ce que nous appelons essence des choses n'est que leur essence nominale ». *Essai analytique des facultés de l'âme*. L'autorité de Montaigne chez lui est donc plutôt nominale qu'effective et réelle.

8. Se faire la court, se courtoiser en ne s'occupant que de soi.

9. Sénèque, *Consol. ad Polybium*, ch. xxvi.

10. C.-à-d. que chez eux ils ne sont pas chez eux, ils ne s'appartiennent jamais. Seulement a le sens de pas même

compagnies, avoir pour regle une perpetuelle societé de lieu, et assistance nombreuse entre eulx, en quelque action que ce soit ; et trouve aulcunement plus supportable d'estre tousiours seul, que ne le pouvoir iamais estre ¹.

Si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de pasetemps ; il ne sçait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le ieu, et le pasetemps : à peine que ie ne die toute aultre fin estre ridicule. Je vis du iour à la iournee, et parlant en reverence, ne vis que pour moy ; mes desseings se terminent là. l'estudiay ieune pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir ² ; à cette heure pour m'esbattre : iamais pour le quest ³. Une humeur vaine et despensiere que i'avois aprez cette sorte de meuble ⁴, non pour en prouveoir seulement mon besoing, mais, de trois pas au delà, pour m'en tapisser et parer, ie l'ay pieça abandonnee.

Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à ceulx qui les sçavent choisir ; mais, aulcun bien sans peine ; c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les aultres ; il a ses incommoditez, et bien poissantes ; l'ame s'y exerce ; mais le corps, duquel ie n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre, et s'attriste. Je ne sçache excez plus domageable pour moy, ny plus à eviter, en cette declinaison d'age. (Chap. III.)

11. Montaigne cherche à se rajeunir par la bonne compagnie et l'esprit.

Mon iugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconveniens que nature m'ordonne de souffrir, mais non pas de les sentir : ie courrois d'un bout du monde à l'autre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et eniuee, moy qui n'ay aultre fin que vivre et me resiouir. La tranquillité sombre et stupide se treuve assez pour moy ; mais elle m'endort et enteste : ie ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie aux champs, en la ville, en France, resseante ⁵, ou voyageure ⁶, à qui mes humeurs soyent bonnes, de

1. La vie cénobitique, fût-ce dans l'abbaye de Thélème, effraierait plus Montaigne que la vie d'anachorète.

2. *Assagir*, rendre sage.

3. *Quest* ou *queste*, gain, du latin *quæstus*. On ne trouve *quest* dans aucun ancien dictionnaire. Montaigne s'en

sert par analogie, comme on disait *acquest*, *conquest*, etc.

4. Sa bibliothèque. Montaigne confesse qu'il a été un peu *bibliomane*.

5. *Resseante*, dont le séjour soit fixé quelque part, sédentaire.

6. *Voyagere*, qui aime à voyager.

qui les humeurs me soyent bonnes, il n'est que de siffler en paulme, ie leur irai fournir des Essays en chair et en os¹.

Puisque c'est le privilege de l'esprit, de se r'avoir de la vieillesse², ie luy conseille, autant que ie puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant, s'il peult, comme le guy sur un arbre mort. Ie crains que c'est un traistre ; il s'est si estroictement affretté³ au corps, qu'il m'abandonne, à tous coups, pour le suyvre en sa necessité : ie le flatte à part, ie le pratique pour neant⁴ ; i'ay beau essayer de le destourner de cette colligance⁵, et luy presenter et Senèque et Catulle, et les dames et les danses royales ; si son compaignon a la cholique, il luy semble qu'il l'ayt aussi : les puissances mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors soulever : elles sentent evidemment le morfondu ; il n'y a point d'alaignesse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

(Chap. v.)

12. Supériorité du style des Anciens. Qualités et défauts de la langue française.

Quand ie rumine [ces belles expressions de Virgile], i'ay desdaing de ces menues poinctes et allusions verbales qui nasquirent depuis. A ces bonnes gents, il ne falloit d'aiguë et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout epigramme ; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé⁶, rien de traissant, tout y marche d'une pareille teneur⁷ : *contextus virilis est ; non sunt circa flosculos occupati*⁸. Ce n'est pas une eloquence molle, et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit ; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne dis pas que c'est bien dire, ie dis que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les paroles : *pectus est, quod disertum facit*⁹ : nos gents appellent iugement, langage ; et beaux mots, les pleines conceptions. Cette peinture

1. C.-à-d. je leur mènerai l'auteur des *Essays* en personne.

2. *Se r'avoir de*, se reprendre, échapper à.

3. *Affretté*. Ce mot vient de *frette*, cercle de fer qui empêche de se fendre le moyeu des roues. Cotgrave donne seul le sens de lié, attaché, accroché.

4. *Pour néant*, pour rien, vainement.

5. *Colligance*, commerce, union, colligere.

6. *D'efforcé*, qui sente l'effort, nous disons aujourd'hui de forcé.

7. *Teneur*, suite, continuité, *tenor*.

8. Senèque, *Epist.* 33.

9. Quintilien, x, 7.

est conduite, non tant par dextérité de la main, comme pour avoir l'objet plus vivement empreint en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit ; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter¹ ; et les luy fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire. Plutarque dict² qu'il veid le langage latin par les choses : icy de mesme ; le sens esclaire et produict les paroles, non plus de vent, ains de chair et d'os ; elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy ; car en Italie ie disois ce qu'il me plaisoit, en devis communs ; mais aux propos roides, ie n'eusse osé me fier à un idiome que ie ne pouvois plier ny contourner oultre son allure commune ; i'y veulx pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et employte des beaux esprits donne prix à la langue³ ; non pas l'innovant, tant, comme le remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et ployant ; ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent⁴ et enfoncent leur signification et leur usage, lui apprennent des mouvements inaccoustumez, mais prudemment et ingenieusement. Et combien peu cela soit donné à tous, il se veoid par tant d'escrivains françois de ce siecle : ils sont assez hardis et desdaigneux, pour ne suyvre pas la route commune ; mais faulte d'invention et de discretion les perd ; il ne s'y veoid qu'une miserable affectation d'estrangeté, des desguisements froids et absurdes, qui, au lieu d'eslever, abattent la matiere : pourveu qu'ils se gorgiasent⁵ en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace ; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux⁶.

En nostre langage ie treuve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon : car il n'est rien qu'on ne feist du iargon de nos chasses

1. *Se représenter*, exprimer, peindre sa pensée.

2. Dans la *Vie de Démosthène*, ch. 1. « Bien tard, dit-il, estant jà fort avant au decours de mon age, j'ay commencé à prendre en mains livres latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable neantmoins ; c'est que je n'ay pas tant apprins, ry tant entendu les choses par les paroles, comme, par quelque usage et cognoissance que j'avois des choses, je suis venu

à entendre auleunement les paroles. »

3. C.-à-d. l'emploi de la langue par de beaux esprits.

4. *Appesantissent*, donnent plus de poids, de force et d'énergie aux mots.

5. *Se gorgiasent*, se plaisent, s'applaudissent ; mot expressif qu'on rencontre fréquemment dans Rabelais.

6. On n'a jamais mieux jugé et exprimé le côté faible et exagéré des écrivains de la Renaissance, des poètes de la Pléiade.

et de nostre guerre, qui est un genereux terrein à emprunter¹; et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Je le treuve suffisamment abundant, mais non pas maniant² et vigoureux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception: si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit sous vous, et fleschit; et qu'à son default le latin se presente au secours³, et le grec à d'autres. D'aucuns de ces mots que ie viens de trier, nous en appercevons plus malayseement l'energie, d'autant que l'usage et la frequence nous en ont aulcunement avily et rendu vulgaire la grace; comme en nostre commun, il s'y rencontre des phrases excellentes, et des metaphores, desquelles la beauté flestrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire: mais cela n'oste rien du goust à ceulx qui ont bon nez, ny ne desroge à la gloire de ces anciens aucteurs qui, comme il est vraysemblable, meirent premierement ces mots en ce lustre....

Quand l'escriis, ie me passe bien de la compaignie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme; aussi qu'à la verité les bons aucteurs m'abbattent par trop, et rompent le courage: ie fois volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant miserablement representé des coqs, deffendoit à ses garçons qu'ils ne laissassent venir dans sa boutique aucun coq naturel; et aurois plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antigenides⁴, qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que, devant ou aprez luy, son auditoire fut abbruvé de quelques aultres mauvais chantres. Mais ie me puis plus malayseement desfaire de Plutarque, il est si universel et si plein, qu'à toutes occasions, et quelque subiect extravagant que vous ayez prins, il s'ingere à vostre besongne, et vous tend une main liberale et inespuisable de richesses et d'embellissements. Il m'en faict despit, d'estre si fort exposé au pillage de ceulx qui le hantent; ie ne le puis si peu raccointer, que ie n'en tire cuisse ou aile. (Chap. v.)

1. Nos écrivains militaires du seizième siècle, Agrippa d'Aubigné particulièrement, ont enrichi la langue par les plus fréquents et les plus heureux emprunts de ce genre. Ils sont remplis d'images empruntées à la fauconnerie, à la vénerie, à l'art militaire.

2. *Maniant*, qui se manie, maniable, souple. Montaigne emploie souvent le

participe actif dans un sens passif.

3. Cela est continuel chez Montaigne. Il use de ces latinismes qui n'ont pas reçu droit de cité, surtout dans l'acception particulière où il les emploie. (Voir notre *Introduction*.)

4. *Antigenides*. Valère Maxime, Aulugelle, Plutarque et Suidas ont parlé de ce musicien.

13. Comment Montaigne composait; sa propension à imiter.

Pour ce mien desseing¹, il me vient aussi à propos d'escrire chez moy, en pais sauvage, où personne ne m'ayde, ny me relève; où ie ne hante communement homme qui entende le latin de son patenostre², et de françois un peu moins. Ie l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien: et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Ie corrigerois bien une erreur accidentale, dequoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertemment; mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy mesme me suis dict: « Tu es trop espez en figures³: Voylà un mot du creu de Gascoigne: Voylà une phrase dangereuse⁴ (ie n'en refuis aucune de celles qui s'usent emmy les rues françoises; ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent): Voylà un discours ignorant: Voylà un discours paradoxe⁵: En voylà un trop fol: Tu te ioues souvent; on estimera que tu dies à droict⁶ ce que tu dis à feincte. » « Ouy, foyz ie; mais ie corrige les fautes d'inadvertance, non celles de coustume. Est-ce pas ainsi que ie parle par tout? me represente ie pas vivvement? suffit. I'ay faict ce que i'ay voulu: tout le munde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy⁷. »

Or, i'ay une condition singeresse et imitatrice: quand ie me meslois de faire des vers (et n'en fais iamais que des latins), ils accusoient evidemment le poëte que ie venois dernièrement de lire; et de mes premiers Essays, aucuns puent un peu l'estrangier: à Paris, ie parle un langage aucunement aultre qu'à Montaigne. Qui que ie regarde avecques attention, m'imprime facilement quelque chose du sien: ce que ie considere, ie l'usurpe⁸; une sotte contenance, une desplaisante grimace, une forme de parler ridicule; les vices plus; d'autant qu'ils me

1. D'écrire ses *Essais*.

2. *Patenostre*, *Pater noster*. L'auteur nous a pourtant raconté que lorsqu'on lui apprit le latin tout enfant « il en régorga jusques à ses villages tout autour » (p. 51). Mais il y a de cela plus de cinquante ans.

3. Le style de Montaigne est plein d'images, c'est une suite non interrompue de métaphores et cette richesse même fait son charme.

4. *Dangereuse*, risqué.

5. *Paradoxe*, nous disons *paradoxal*; *paradoxe* est substantif.

6. *À droict*, pour de bon, sérieusement.

7. Voir une lettre d'Estienne Pasquier (liv. XVIII, lett. I^{re}) dans laquelle tout en reconnaissant les mérites du style de Montaigne, il lui reproche une foule de « solecismes. »

8. Je me l'approprie, *usurpare*.

poignent¹, ils s'accrochent à moy, et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a veu plus souvent iurer par similitude² que par complexion : imitation meurtrière, comme celle des singes horribles en grandeur et en force que le roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes, desquels aultrement il eust esté difficile de venir à bout, mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils veoyoient faire : car par là les chasseurs apprirent de se chausser des souliers à leur veue, avecques force nœuds de liens ; de s'affubler d'accoustrements de teste à tout³ des lacs⁴ courants⁵, et oindre, par semblant, leurs yeulx de glux⁶. Aiusi mettoit imprudemment à mal ces pauvres bestes leur complexion singeresse : ils s'engluoient, s'enchevestroient⁷ et garrottoient eulx mesmes. Cett' aulre faculté de représenter ingenieusement les gestes et paroles d'un aultre, par desseing, qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moy non plus qu'en une souche. Quand ie iure selon moy, c'est seulement, Par Dieu ! qui est le plus droict de tous les serments. Ils disent que Socrates iuroit le Chien : Zenon, cette mesme interiection qui sert asture aux Italiens, Cappari⁸ : Pythagoras⁹, L'eau et L'air. Je suis si aysé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles¹⁰, qu'ayant eu en la bouche, Sire ou Altesse, trois iours de suite ; huict iours apres ils m'eschappent pour Excellence ou pour Seigneurie, et ce que j'auray prins à dire en hastelant et en me moquant, ie le diray lendemain serieusement. Pourquoy, à escrire, j'accepte plus envy¹¹ les arguments battus, de peur que ie les traicte aux despens d'aultruy. Tout argument m'est egualement fertile ; ie les prends sur une mouche : et Dieu vueille que celui que j'ay ici en main n'ait pas esté prins par le commandement d'une volonté autant volage ! Que ie commence par celle qu'il me plaira ; car les matieres se tiennent toutes enchainées les unes aux

1. *Poignent*, du verbe *poindre*, piquer.

2. *Similitude*, imitation.

3. *A tout*, nous avons déjà remarqué cette expression dans le sens de *avec*.

4. *Lacs*, lacets.

5. *Courants*, flottants, par où on peut les saisir.

6. *Elien*, de *Animal.*, xvii, 25 ; et *Strabon*, xv, p. 1023.

7. *S'enchevestroient*, se mettaient le chevêtre, le licou, comme on fait à une bête de somme.

8. *Cappari*. *Diogène Laërce*, vii, 32. *Cappari* ou *Capparis*, est le nom d'un

arbrisseau, du caprier. D'autres juraient par le chou ; il y a encore des gens qui jurent par la vertu du chou, *vertuchou*.

9. D'après *Diogène Laërce*, viii, 6.

10. Ceci a rapport à ce qu'il dit plus haut, qu'on l'a vu plus souvent jurer par similitude que par complexion. Ces deux phrases se suivaient immédiatement dans l'édition de 1588. Les exemples tirés de ses lectures et ajoutés après coup nuisent souvent dans les éditions postérieures à la suite des idées.

11. *Envy*, à contre-cœur, *invitus*.

aultres¹. l'ay le parler un peu delicatement jaloux d'attention et de silence, si ie parle de force : qui m'interrompt m'arreste. En voyage la necessité mesme des chemins coupe les propos ; outre ce, que ie voyage, plus souvent sans compaignie propre à ces entretiens de suite : par où ie prends tout loisir de m'entretenir moy mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, ie les recommande à ma memoire (car ie songe volontiers que ie songe) ; mais, le lendemain, ie me represente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais, quels ils estoient au reste, plus i'ahanne² à le trouver, plus ie l'enfonce en oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tombent en fantasie, il ne m'en reste en memoire qu'une vaine image ; autant seulement qu'il m'en fault pour me faire ronger et despiter aprez leurs questes inutilement.

(Chap. v.)

14. Contre la prodigalité des princes.

C'est une espee de pusillanimité aux monarques, et un témoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir, et paroistre, par despenses excessives : ce seroit chose excusable en païs estrangier ; mais parmy ses subiects, où il peult tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé ; sa maison, son train, sa cuisine, respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates³ donne à son roy, ne me semble pas sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une despense de duree qui passe iusques à ses successeurs ; et qu'il fuye toutes magnificences qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la memoire. » l'aimois à me parer quand i'estois cadet, à faulte d'aulture parure⁴ ; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robbes pleurent⁵. Nous avons des contes merveillex de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons : grands roys en credit, en faveur et en fortune. Demosthenes⁶ combat à oultrance la loy de sa ville qui

9. On s'en aperçoit chez Montaigne, qui passe si facilement d'un sujet à l'autre et laisse courir sa plume au gré de ses fantaisies et de ses lectures.

2. *Plus j'ahanne, ahanner*, se fatiguer, du vieux mot *ahan*, effort pénible.

Ce pendant que j'ahanne

A mon blé que je vanne

A la chaleur du jour.

(J. du BELLAY, *Jeux rustiques*.)

3. *Disc. à Nicoclès*, édit. de Paris, 1621, p. 32.

4. C.-à-d. à défaut d'autre mérite.

5. C.-à-d. font un triste effet.

6. Dans sa troisième *Olynthienne*.

assignoit les deniers publiques aux pompes des ieux et de leurs festes ; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armées bien fournies : et a lon raison d'accuser¹ Theophrastus qui establit, en son livre des richesses, un advis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vrai fruit de l'opulence : ce sont plaisirs, dict Aristote², qui ne touchent que la plus basse commune³ ; qui s'esvanouissent de la souvenance aussitost qu'on en est rassasié ; et desquels nul homme iudicieux et grave ne peult faire estime. L'employe⁴ me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, iuste et durable, en ports, en havres, fortifications et murs, en bastiments sumptueux, en eglises, hospitaux, colleges, reformation de rues et chemins : en quoy le pape Gregoire treiziesme lairra sa memoire recommandable à long temps⁵ ; et en quoy nostre royne Catherine⁶ tesmoigneroit à longues années sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection : la fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de nostre grande ville, et m'oster l'espoir, avant mourir, d'en veoir en train le service⁷.

Oultre ce, il semble aux subiects, spectateurs de ces triomphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens : car les peuples presument volontiers

1. C'est Cicéron qui est l'auteur de cette critique, de *Officiis*, II, 16.

2. *Id.*, *ibid.*

3. La plus basse commune, le bas peuple.

4. Employe, usage, dépense. Montaigne continue de reproduire ici les pensées de Cicéron, de *Officiis*, II, 17.

5. Voyage de Montaigne déjà cité, tom. I, p. 288. « C'est un très beau vieillard, d'une moyenne taille et droicte, le visage plein de majesté, une longue barbe blanche, âgé lors de quatre vingts ans, le plus sain pour son âge, et vigoureux, qu'il est possible de desirer, sans goutte, sans cholique, sans mal d'estomach, et sans aucune subjection ; d'une nature douce, peu se passionnant des affaires du monde ; grand bastisseur, et en cela il lairra à Rome et ailleurs un singulier honneur à sa memoire... Il est très magnifique en bastiments publiques et reformation des rues de cette ville. » Tel est le portrait que trace de Grégoire XIII Montaigne qui venait de lui baiser les pieds, le 29 décembre 1580.

6. Catherine de Médicis, la mère de François II, de Charles IX et de

Henri III avait une vive passion pour les constructions et l'embellissement de ses bâtiments. C'est elle qui, entr'autres services rendus aux arts, ordonna la construction des Tuileries. Philibert Delorme, architecte de ce palais, loue cette princesse « du grandissime plaisir qu'elle prend en l'architecture », esquissant elle-même les plans de l'édifice qu'elle faisait élever. C'est encore Catherine qui fit donner à Bernard Pâlissey le brevet et le titre d'inventeur des *Rustiques figulines* du roi.

7. En effet, ce ne fut que douze ans après la mort de Montaigne que ce pont fut achevé. Henri III en avait fait jeter les fondations en 1578 par J.-B. du Cerceau le jeune. Henri IV, en 1601, ordonna qu'on se remit à l'œuvre interrompue pendant les troubles de la Ligue, affectant à ces travaux le produit d'un octroi sur les vins. L'architecte Marchand put livrer le pont à la circulation dès le commencement de l'année 1604. Sur le terre-plein situé au milieu et en avant du Pont-Neuf, la statue de Henri IV fut exposée en 1614. (Voir Poirson, *Histoire du règne de Henri IV*, 1356, tome II, p. 759.)

des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doibvent prendre soing de nous apprestre en abondance tout ce qu'il nous fault, mais qu'ils n'y doibvent aulcunement toucher de leur part; et pourtant¹ l'empereur Galba, ayant prins plaisir à un musicien pendant son souper, se feit porter sa boëte², et luy donna en main une poignée d'escus qu'il y pescha, avecques ces paroles : « Ce n'est pas du publicque, c'est du mien³. » Tant y a, qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison; et qu'on repaist ses yeulx de ce dequoy il avoit à paistre son ventre⁴.

La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine; les privez y ont plus de droict: car, à le prendre exactement, un roy n'a rien proprement sien, il se doibt soy mesme à aultruy: la iurisdiction ne se donne point en faveur du iuridiciant, c'est en faveur du iuridicié⁵; on faict un superieur, non iamais pour son proufit, ains pour le proufit de l'inferieur; et un medecin pour le malade, non pour soy; toute magistrature, comme tout art, iecte sa fin hors d'elle⁶, *nulla ars in se versatur*⁷: parquoy les gouverneurs de l'enfance des princes qui se picquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que i'ay veu en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a de quoy y fournir autant qu'il veult, aux despens d'aultruy; et son estimation se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celuy qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes: ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux: pourtant⁸ elle est peu de recommandation, au prix d'autres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius⁹, qui se comporte bien avec la tyrannie mesme. Je luy apprendrois plustost ce verset du laboureur ancien: Τῇ γερὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὀλῶ τῷ

1. Et pourtant, c'est pour cela que...
2. Boëte, boîte, cassette à enformer son argent.

3. Plutarque, *Vie de Galba*, ch. v de la version d'Amyot.

4. Ce passage tourne au réquisitoire et rappelle une page éloquente de la *Servitude volontaire* de La Boétie. (Voir p. 172 et suiv. de notre édit. des *Morceaux choisis du seizième siècle*.)

5. *Juridiciant, juridicié*. Bien que Pascal ait emprunté cette phrase de Montaigne, on n'oserait affirmer que

ces mots soient français; ils n'en sont pas moins clairs; celui qui exerce et celui pour qui s'exerce la juridiction.

6. *Jette sa fin hors d'elle*, c.-à-d. comme il vient de l'expliquer, tend à un autre but que l'intérêt personnel du « juridiciant ».

7. Cicéron, *De finibus, bonorum et malorum*, v, 6.

8. *Pourtant*, comme plus haut: c'est pourquoi.

9. Dans les *Apophthegmes* de Plutarque.

ὁλλίζω¹ « qu'il fault, à qui en veult retirer fruit, semer de la main, non pas verser du sac : » il fault espandre le grain, non pas le respendre ; et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents selon qu'ils ont deservy², il en doibt estre loyal et advisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, ie l'aime mieulx avare.

La vertu royale semble consister le plus en la iustice ; et de toutes les parties de la iustice, celle là remarque mieulx les roys, qui accompaigne la liberalité : car ils l'ont particulièrement reservee à leur charge ; là où toute aultre iustice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienvueillance ; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en pratique³ : *Quo in plures usus sis, minus in multos uti possis..... Quid autem est stultius, quam, quod libenter facias, curare ut id diutius facere non possis*⁴ ? et, si elle est employee sans respect⁵ du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace⁶. Des tyrans ont esté sacrifiez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesme qu'ils avoient iniquement avancez : telle maniere d'hommes estimants asseurer la possession des biens indeuement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient, et se rallient au iugement et opinion commune en cela.

Les subiects d'un prince excessif en dons se rendent excessifs en demandes ; ils se taillent non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence ; nous sommes surpayez selon iustice, quand la recompense eguale nostre service ; car, n'en debvons nous rien à nos princes, d'obligation naturelle ? S'il porte⁷ nostre despense, il fait trop ; c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bienfaict, lequel ne se peult exiger ; car le nom mesme de la Liberalité soune Liberté⁸. A nostre mode, ce n'est iamais faict ; le receu ne se met plus en compte ; on n'aime la liberalité que future : parquoy plus un s'espuise en donnant, plus il s'appauvrit d'amis. Comment assouviroit-il les envies qui croissent à mesure qu'elles se rem-

1. Proverbe tiré d'un petit traité de Plutarque, intitulé : *Si les Atheniens ont esté plus excellents en armes qu'en lettres*, ch. iv, où Corinne s'en sert pour faire sentir à Pindare qu'il avait entassé trop de fables dans une de ses poésies, lui disant « qu'il falloit semer avec la main et non pas à pleine poche. » (Trad. d'Amyot).

2. *Deservy*, non dans notre sens or-

dinaire, mais au contraire dans celui de servir.

3. *Pratique*, dans le sens particulièrement juridique de gagner, quelquefois suborner.

4. Cicéron, *de Officiis*, II, 15.

5. *Respect*, considération, *respectus*.

6. *Grace*, reconnaissance, *gratia*.

7. *Porte*, supporte.

8. *Liberté* d'octroyer ou de refuser.

plissent ? Qui a sa pensée à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a pris : la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate. (Chap. vi.)

15. Magnificence des spectacles donnés au peuple par les empereurs romains.

C'estoit une belle chose d'aller faire apporter et planter, en la place aux arenes, une grande quantité de gros arbres, tous branchus et tous verts, representants une grande forest ombrageuse, despartie en belle symmetrie ; et, le premier iour, iecter là dedans mille austruches, mille cerfs, mille sangliers, et mille daims, les abandonnant à piller au peuple ; le lendemain faire assommer en sa presence cent gros lions, cent leopards, et trois cents ours : et pour le troisieme iour, faire combattre à outrance trois cents paires de gladiateurs, comme fait l'empereur Probus¹. C'estoit aussi belle chose, à veoir ces grands amphitheatres encroustez² de marbre au dehors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de rares enrichissements,

Balteus en gemmis, en illita porticus auro³ :

touts les costez de ce grand vuide remplis et environnez, depuis le fonds iusques au comble, de soixante ou quatre vingts reings d'eschelons, aussi de marbre, couverts de carreaux,

Exeat, inquit,

Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,

Cujus res legi non sufficit⁴;

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur ayse : et la place du fonds, où les jeux se iouoient, la faire premierement, par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses, representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle ; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde, qui charioit force monstres marins, chargee de vaisseaux armez, à représenter une bataille navalle ; et, tiercement, l'aplanir et assécher de nouveau, pour le combat des gladiateurs ; et, pour la quatriesme façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solenne à tout ce nombre infiny de peuple, le dernier acte d'un seul iour.....

1. On peut voir la description de ces jeux dans Vopiscus. *Vie de Probus*, chapitre xix. Voir encore un autre passage de Montaigne, *Des spectacles de gladiateurs* (page 156) où l'auteur témoigne encore une admiration

exagérée pour ces immenses tueries.

2. *Encroustez*, revêtus.

3. Calpurnius, *Eclog.* vii, v. 4, intitulée *Templum*.

4. Juvénal, *Sat.* iii, 153.

..... Quoties nos descenditis arena
 Vidimus in partes, ruptaque voragine terræ
 Emersisse feras, et eisdem sæpe latebris
 Aurea cum croceo creverunt arbusta libro!.....
 Nec solum nobis silvestria cernere monstra
 Contigit; æquoreos ego cum certantibus ursis
 Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
 Sed deforme pecus¹.

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte montaigne pleine de fructiers² et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vifve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme³, et, aprez avoir vomy de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouissoit, sans ayde : aultrefois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons et filets d'eau qui reiaillissoient contremont, et, à cette haulteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'iniure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez⁴ à l'aiguille ; tantost de soye d'une ou aultre couleur, et les advanceoient et retiroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

Quamvis non modico caleant spectacula sole,
 Vela reducantur, quum venit Hermogenes⁵.

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le deffendre de la violence de ces bestes esclancees, estoient tissus d'or :

Auro quoque torta refulgent
 Retia⁶.

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration, non pas la despense. En ces vanitez mesmes, nous discernons combien ces siecles estoient fertiles d'aultres esprits que ne sont les nostres⁷.

(Chap. vi.)

1. Calpurnius, *Eclog.* vii, 64.

2. *Fructiers*, arbres à fruits.

3. *Se desprenoit*, s'entr'ouvrait.

4. *Labourez à l'aiguille*, brodés. *pictus acu*.

5. Martial, xii, 29, 15. Cet Hermogène était un grand voleur.

6. Calpurnius, *Eclog.* vii, 53.

7. Dans cette description de jeux, il

semble que la *despense* n'est pas moins extraordinaire que l'*invention* et la *nouveauté*, ou plutôt l'une ne va pas sans l'autre. Montaigne, en citant de tels exemples, a donc un peu oublié le début de son chapitre où il flétrit les vaines prodigalités des princes. L'auteur se laisse entraîner à la suite de Vopiscus à une digression.

16. Douceur des peuples du Nouveau-Monde. Barbarie des Espagnols.

Nostre monde vient d'en trouver un aultre¹ (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres², puisque les daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy ci iusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encore son a, b, c: il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vestements, ny bleds, ny vignes; il estoit encores tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourricé. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la ieunesse de son siecle³, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira: l'univers tumbra en paralysie; l'un membre⁴ sera perclus, l'aultre en vigueur. Bien crainds ie que nous aurons tresfort hasté sa desclinaison et sa ruyne par nostre contagion; et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant; si ne l'avons nous pas fouetté et soubmis à nostre discipline par l'avantage de nostre force et valeur naturelles, ny ne l'avons practiqué⁵ par nostre iustice et bonté, ny subiugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, et des negociations faictes avecques culx, tesmoignent qu'ils ne nous devoient rien en clarté d'esprit et pertinence: l'espoventable magnificence des villes de Cusco⁶ et de Mexico⁷, et, entre plusieurs choses pareilles, le iardin de ce roy où tous les arbres, les fruiets et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un iardin, estoient excellemment formées en or, comme en son cabinet tous les animaux qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en cotton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais

1. La découverte du nouveau monde date de l'an 1492, mais ce n'est qu'en 1498 que Christophe Colomb aborda la terre ferme.

2. Montaigne considère les autres continents comme des frères du continent américain. Il continue la métaphore en parlant de ce dernier comme d'un nouveau-né, « d'un monde enfant, au giron de sa mère nourrice ».

3. Lucrèce dans des vers que citait Montaigne, dit que le monde ne fait que de naître (v. 331). Le sens de cette phrase est celui-ci : « Si nous raisonnons justement sur la fin de notre vieux

monde et Lucrèce sur la jeunesse de son siècle, etc. »

4. *L'un membre*, c.-à-d. l'un des hémisphères.

5. *Practiqué*, comme plus haut, p. 204, gagné.

6. *Cusco* ou *Cuzco*, ancienne capitale du Pérou. Entre autres richesses, la magnificence du temple du Soleil justifie l'épithète « d'espoventable » dont se sert Montaigne.

7. *Mexico*, alors la plus grande ville de l'Amérique du Nord, fut prise par Cortez en 1521. Elle fut la capitale et la résidence des vice-rois tout le temps de la domination espagnole.

quant à la devotion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eulx mesmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmi eulx aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux memoires de nostre monde pardecà. Car pour ceulx qui les ont subiugnez, qu'ils ostent les ruses et bastelages dequoy ils se sont servis à les piper, et le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopinément des gents barbus, divers en langage, en religion, en forme et en contenance, d'un endroit du monde si esloigné, et où ils n'avaient iamais sceu qu'il y eust habitation quelconque, montez sur des grands monstres incogneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement iamais veu de cheval, mais beste quelconque duiete à porter et soubtenir homme ny aultre charge ; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un mirouer ou d'un couteau, alloient eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science, ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier ; adioustez y les fouldres et tonnerres de nos pieces et harquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois ; des peuples surprins, soubz couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangieres et incogneues : ostez, dis ie, aux conquerants cette disparité, vous leur ostez l'occasion de tant de victoires. Quand ie regarde cette ardeur indomptable dequoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfants, se presentent et reiectent¹ à tant de fois aux dangiers inevitables, pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté ; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez, et auleuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par ieusne, estants prins, que d'accepter le vivre des mains de

1. *Se rejectent, s'exposent, se objicere.*

leurs ennemis, si vilement victorieuses : ie preveois que, à qui les eust attaquez pair à pair et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en aultre guerre que nous veoyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conqueste ; et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains qui eussent doucement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage et eussent conforté ¹ et promeu ² les bonnes semences que nature y avoit produict ; meslant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent esté nécessaires, mais aussi meslant les vertus grecques et romaines aux originelles du païs ! Quelle reparation eust ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que ³ les premiers exemples et desportements nostres, qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé, entre eulx et nous, une fraternelle société et intelligence ! Combien il eust esté aysé de faire son prouffit d'ames si neufves, si affamees d'apprentissage, ayants, pour la plus part, de si beaux commencements naturels : Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit iamais à tel prix le service de la mercadence ⁴ et de la traficque ? tant de villes rasees, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée, pour la negociation des perles et du poivre ? Mechaniques ⁵ victoires ! Iamais l'ambition, iamais les inimitiez publiques, ne poulseront les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilitiez et calamitez si miserables.

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aulcuns Espaignols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitée, et feirent à ce peuple leurs remonstrances ⁶ accoustumées : « Qu'ils estoient gents paisibles, venants de loingtains voyages, envoyez de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, representant Dieu

1. *Conforté*, fortifié. On dit encore *reconforter*.

2. *Promeu*, fait sortir, germer.

3. *Que*, c.-à-d. alors que, si.

4. *Mercadence*, commerce, *mercatura*.

5. *Mechaniques*, auxquelles l'intelligence n'a point de part, de bas étage, misérables, au sens grec βάνυστος.

6. *Remonstrances*, protestations d'amitié, Montaigne dit plus loin : « remonstrances et honnestetez » (p. 210).

en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes : Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient trez benigne-ment traitez : » Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine ; leur remontroient, au demourant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloyent d'accepter ; y adioustant quelques menaces. La response feut telle : « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient : Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il devoit estre indigent et necessiteux ; et celui qui luy avoit faict cette distribution¹, homme aimant dissension², d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs : Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroient : D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiement : Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu ; mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estant si utilement servis si longtems ; et qu'ils n'avoient accoustumez prendre conseil que de leurs amis et cognoissants : Quant aux menaces, c'estoit signe de faulte de jugement, d'aller menaçant ceulx desquels la nature et moyens étoient incogneus : Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre ; car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part les honnestetez et remonstrances de gents armez et estrangiers ; aultrement, qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes iusticiez³ autour de leur ville. » Voylà un exemple de la balbucie⁴ de cette enfance. Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque autre commodité qu'il y eust : tesmoing mes Cannibales⁵.

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et à l'aventure de cettuy cy, roys de tant de roys, les derniers qu'ils

1. *Faict cette distribution*, donné cette commission, ce mandat.

2. *Homme aimant*, c'est-à-dire qu'il devait être homme aimant.

3. *Iusticiez*, exécutés par jugement.

4. *Balbucie de cette enfance*, c.-à-d. balbutiement de ce peuple enfant.

5. C'est une allusion au chapitre *Des Cannibales*, liv. I^{er}, ch. xxx, dont nous avons donné un extrait (p. 53). Montaigne le termine par cette plaisante boutade : « Tout cela ne va pas trop mal ; mais quoy ! ils ne portent point de hault de chausses. »

en chasserent : celui du Peru¹, ayant esté prins en une bataille, et mis à une rançon si excessive, qu'elle surpasse toute creance ; et celle là fidèlement payee, et avoir donné, par sa conversation, signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cent vingt cinq mille cinq cents poissant d'or, oultre l'argent, et aultres choses qui ne monterent pas moins (si que leurs chevaux n'alloient plus ferrez que d'or massif), de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce roy, et iouir librement de ce qu'il avoit resserré². On luy apposta une faulse accusation et preuve : Qu'il desseignoit de faire soublever ses provinces pour se remettre en liberté : sur quoy, par beau iugement de ceulx mesme qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publiquement, luy ayant fait racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme ; accident horrible et inoui, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vraiment royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et luy ordonna ou des sumptueuses funerailles³.....

A une aultre fois, ils⁴ meirent brusler pour un coup⁵, en mesme feu, quatre cents soixante hommes tous vifs, les quatre cents, du commun peuple, les soixante, des principaulx seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations ; car ils ne les advouent pas seulement ; ils s'en vantent et les preschent. Seroit ce pour tesmoignage de leur iustice, ou zele envers la religion ? certes, ce sont voies trop diverses⁶ et ennemies d'une si sainte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre nostre foy, ils eussent considéré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes et se feussent trop⁷ contentez des meurtres que

1. *Atahualpa*, roi du Pérou. Voir les écrivains cités par Robertson, liv. VI de l'*Histoire de l'Amérique*.

2. *Resserré*, gardé, mis en réserve.

3. Malgré l'éloquence de ce long réquisitoire contre la cruauté des Espagnols, forcé de l'abrégé, nous supprimons la page où Montaigne raconte le supplice, le courage, et le mot si connu de Guatimosin, roi de Mexico, à un des siens torturé comme lui : « Et moy, suis je dans un baing ?

suis je pas plus à mon ayse que toy ? »

La légende a légèrement modifié la réplique du malheureux monarque en ces termes : « Et moi, suis-je donc sur un lit de roses ? »

4. Les Espagnols.

5. *Par un coup*, d'un seul coup.

6. *Diverses*, opposées, en contradiction.

7. *Trop*, dans l'ancienne langue, est souvent un simple superlatif (*tré*). Il sign. fie donc ici amplement.

la nécessité de la guerre apportée, sans y mesler indifféremment une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont peu attaindre ; n'en ayant conservé, par leur desseing, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de misérables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minieres¹ : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conquête, par ordonnance des roys de Castille, iustement offensez de l'horreur de leurs deportements, et quasi tous desestimez et mal voulus². Dieu a meritoirement³ permis que ces grands pillages se soient absorbés par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines dequoy⁴ ils se sont mangez entre eux : et la pluspart s'enterrent sur les lieux, sans aucun fruit de leur victoire.

(Chap. vi.)

17. Modération des vœux de Montaigne.

L'aiguise mon courage vers la patience ; ie l'affoiblis vers le desir : autant ay ie à souhaiter qu'un aultre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscretion ; mais pourtant, si ne m'est il iamais advenu de souhaiter ny empire ny royauté, ny l'eminence de ces haultes fortunes et commanderesses⁵ : ie ne vise pas de ce costé la ; ie m'aime trop. Quand ie pense à croistre, c'est bassement, d'une accroissance contraincte et couarde, proprement pour moy, en resolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesses encores ; mais ce credit, cette auctorité si puissante, soule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'aultre⁶, m'aimerois à l'aventure mieulx deuxiesme ou troisesme à Perigueux, que premier à Paris ; au moins, sans mentir, mieulx troisesme à Paris, que premier en charge. Ie ne veux ny debatre avec un huissier de porte, miserable incogneu⁷ ; ny faire fendre, en adoration, les presses où ie passe. Ie suis duict à un estage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goust ; et ay montré, en la conduite de ma vie et de mes entreprises, que i'ay plustost fuy, qu'aultrement⁸, d'eniamber par dessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance : toute consti-

1. *Minieres*. On appelle minière le lieu d'où l'on extrait à ciel ouvert, c.-à-d. en fouillant immédiatement le terrain, les mêmes substances que celles qui sont fournies par la mine. Montaigne emploie ici *minière* comme synonyme de *mine*.

2. *Mal voulus*, haïs. Nous n'avons conservé que malveillance, malveillant, qui a mauvais vouloir.

3. *Meritoirement, pro merito*, justement.

4. *De quoy*, par lesquelles.

5. Exerçant des commandements.

6. De Jules César, *Vie de Piutarque*, ch. III de la trad. d'Amyot.

7. *Miserable incogneu* n'est pas une apposition se rapportant à un huissier, il faut s.-ent. comme un.

8. C.-à-d. que recherché.

tution naturelle est pareillement iuste et aysee. l'ay ainsi l'ame poltronne, que ie ne mesure pas la bonne fortune selon sa haulteur ; ie la mesuré selon sa facilité. (Chap. vii.)

18. De la discussion et de la contradiction.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré la conference¹ : i'en treuve l'usage plus doux que d'aucune aultre action de nostre vie ; et c'est la raison pourquoy, si i'estois asture forcé de choisir, ie consentirois plustost, ce crois ie, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : là où la conference apprend, et exerce, en un coup. Si ie confere avec une ame forte et un roide iousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre ; ses imaginations eslaucnt les miennes : la ialousie, la gloire, la contention, me poulsent et rehaultent au dessus de moy mesme ; et l'unisson² est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là ; ie sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. l'aime à contester et à discourir ; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, ie treuve que c'est un mestier tres messeant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité ; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient, c'est une aultre sorte de maladie qui ne doit gueres à la sottise en importunité ; et est ce qu'à present ie veulx accuser du mien. l'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion treuve en moy le terrain mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines : nulles propositions m'estonnent, nulle creance me blece, quelque contra-

1. Conference, conversation, discussion.

2. L'unisson, l'accord de deux iousteurs de même avis.

riété qu'elle aye à la mienne ; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous aultres, qui privons nostre iugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses¹ ; et si nous n'y prestons le iugement, nous y pres'ons ayseement l'aureille. Où l'un plat² est vuide du tout en la balance, ie laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille : et me semble estre excusable si i'accepte plustost le nombre impair : le ieudy, au prix du vendredy ; si ie m'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table ; si ie veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand ie voyage : et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent³. Encores sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles aultre chose que rien, en nature ; et qui ne s'y laisse aller iusques là, tombe à l'adventure au vice de l'opiniastreté, pour eviter celui de la superstition.

Les contradictions doncques des iugements ne m'offensent ny m'alterent ; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction⁴ : il s'y faudroit presenter et produire notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence⁵. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est iuste ; mais, à tort ou à droict, comment on s'en desfera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Ie souffrirois estre rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot ; tu resves. » l'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement ; que les mots aillent où va la pensee : il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur⁶ du son cerimonieux des paroles. l'aime une société et familiarité forte et virile ; une amitié qui se flatte⁷ en l'aspreté et vigueur de son commerce : elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le hurt⁸, et a ses allures contrainctes : *Neque enim disputari, sine reprehensione, potest*⁹. Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere ; ie m'avance vers celui qui me contredit, qui

1. Le sceptique est tout entier dans ces deux lignes.

2. *L'un plat*, l'un des plateaux.

3. C.-à-d. que ces rêvasseries sont seulement au-dessus de rien, mais ce peu est quelque chose à mes yeux.

4. *Correction*, contradiction.

5. *Regence*, c.-à-d. sans intention de nous régenter, de nous imposer une opinion.

6. *Tendreur*, délicatesse, politesse.

7. *Se flatte*, se plaît.

8. *Hurt*, choc, de *hurter*, heurter.

9. Cicéron, *De fin. bon. et mal.*, 1, 8.

m'instruit : la cause de la verité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'autre. Que respondra il ? la passion du courroux luy a desia frappé le iugement ; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes ¹ ; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat ; et que mon valet me peust dire : « Il vous cousta l'année passée cent escus, à vingt fois, d'avoir esté violent et opiniastre. » Je festoye et caresse la verité en quelque main que ie la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que ie la veoie approcher ; et pourveu qu'on n'y procede point d'une trongne ² trop impérieusement magistrale, ie prends plaisir à estre reprins, et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité, que par raison d'amendement, aimant à gratifier ³ et à nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de céder ; ouy, à mes despens.

Toutesfois il est, certes, malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre ; et parlent tousiours avec dissimulation en presence les uns des autres. Je prends si grand plaisir d'estre iugé et cogneu, qu'il m'est comme indifférent en quelle des deux formes ie le sois ⁴ ; mon imagination se contredit elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un autre le face, veu principalement que ie ne donne à sa reprehension que l'auctorité que ie veulx : mais ie romps paille avec celuy qui se tient si hault à la main, comme i'en cognois quelqu'un qui plaint ⁵ son advisement s'il n'en est creu, et prend à iniure si on estrive ⁶ à le suyvre. Ce que Socrates recueilloit ⁷, tousiours riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause : et que l'avantage ayant à tumber certainement de son costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Mais nous veoyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence, et le desdaing de l'adversaire ; et que par raison, c'est au foible plustost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent.

1. C.-à-d. qu'un pari s'engageât entre ceux qui discutent, gagné par celui qui aurait raison..... Mais quel serait l'arbitre et qui répondrait que sa décision fût acceptée ?

2. *Trongne*, trogne, mine arrogante.

3. *Gratifier*, donner, reconnaître.

4. C.-à-d. en bien ou en mal, loué ou blâmé.

5. *Plaint*, regrette.

6. *Estrive*, si l'on querelle, si l'on refuse, fait difficulté, comme p. 157. Signifie proprement quereller.

7. *Recueilloit*, accueillait, acceptait.

Je cherche, à la verité, plus la frequentation de ceux qui me gourment¹, que de ceux qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place. Antisthenes² commanda à ses enfants « de ne sçavoir iamais gré ny grace à homme qui les louast. » Je me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand en l'ardeur mesme du combat, ie me fois plier sous la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire que ie gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, ie receois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient ; mais ie suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme³. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes ; et la victoire du subiect à peu prez indifferente. Tout un iour ie contesteray paisiblement, si la conduite du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que ie demande, comme l'ordre ; l'ordre qui se veoid tous les iours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, iamais entre nous : s'ils se destracquent, c'est en incivilité ; si faisons nous bien⁴ : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme⁵, leur propos suyt son cours ; s'ils previennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. Ou respond tousiours trop⁶ bien pour moy, si on respond à ce que ie dis : mais, quand la dispute est troublee et desreglee, ie quitte la chose, et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion ; et me iecte à une façon de debatre, testue, malicieuse et imperieuse, de quoy l'ay à rougir apréz. Il est impossible de traicter de bonne foy avecques un sot ; mon iugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvroient estre deffendues et punies comme d'autres crimes verbaux⁷ : quel vice n'esveillent elles et n'amoncellent, tousiours regies et commandees par la cholere⁸ ? Nous entrons en inimitié, premierement contre les raisons, et puis, contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour con-

1. *Gourmer* signifie proprement attacher la gourmette d'un cheval, puis frapper à coups de poing, attaquer.

2. Plutarque. *De la mauvaise honte*, ch. xii ; mais Plutarque parle ici d'un Antisthénien, surnommé Hercule.

3. *Forme*, ordre. Montaigne explique ce mot dans la phrase qui suit : « Tont un jour je contesteray..... »

4. C.-à-d. nous en faisons autant.

5. *Theme*, sujet de la discussion.

6. *Trop*, comme plus haut, très, fort. 7. *Crimes verbaux*, consistant en paroles coupables ou criminelles.

8. *L'art de penser* ou *Logique de Port-Royal* cite à peu près textuellement ce passage de Montaigne. MM. de Port-Royal ont seulement le tort de ne nommer l'auteur des *Essais* que lorsqu'ils le critiquent. En ce passage où ils le louent, ils le désignent par le titre vague d'un *auteur célèbre*.

trédire : et chacun contredisant et estant contredit, il en advient que le fruit du disputer, c'est perdre et égarer la vérité. Ainsi Platon, en sa République¹ prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en voye de quester² ce qui est, avecques celuy qui n'a ny pas, ny alleure qui vaille ? On ne faict point tort au subiect, quand on le quitte pour veoir du moyen de le traicter ; ie ne dis pas moyen scholastique et artiste³, ie dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera ce enfin ? l'un va en orient, l'autre en occident ; ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidents⁴ : au bout d'une heure de tempeste, ils ne savent ce qu'ils cherchent ; l'un est bas, l'autre haut, l'autre costier⁵ ; qui se prend à un mot et une similitude ; qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous⁶ ; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entrée et confond le propos, ou, sur l'effort⁷ du debat, se mutine⁸ à se taire tout plat, par une ignorance despitée⁹, affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention : pourveu que cettuy ci frappe, il ne luy chault combien il se descouvre¹⁰ ; l'autre compte ses mots, et les poise pour raisons ; celuy là n'y employe que l'avantage de sa voix et de ses poulmons ; en voylà un qui conclud contre soy mesme ; et cettuy cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles ; cet autre s'arme de pures iniures¹¹, et cherche une querelle d'Allemagne¹², pour se desfaire de la société et conference d'un esprit qui presse le sien ;

1. Livre VII, vers la fin.

2. *Quester*, se mettre en quête, chercher, *quærer*.

3. Moyen conforme aux règles de la logique et de l'art.

4. *Incidents*, incisives, digressions.

5. *Costier*, à la côte. On appelle encore côtier un léger bâtiment qui ne s'éloigne pas des côtes.

6. S.-ent. suivre.

7. Il semble inutile, comme on l'a proposé, de substituer le mot *fort* à *l'effort*, sous prétexte que la prononciation gasconne a pu faire confondre l'e féminin presque muet et obscur avec l'é masculin dont le son est clair et bien marqué. Dans *l'effort* du debat, *in contentione* est une expression nette, vive, imagée et bien dans les habitudes de Montaigne.

8. *Se mutine*, plutôt ici dans le sens de *s'obstiner* que *se révolter*.

9. Nous avons déjà vu cet adjectif (p. 47) pour *dépit*.

10. *Se descouvre*, terme tiré de l'escrime, présente la poitrine, donne prise à l'adversaire.

11. Montaigne ajoutait ici : « Aimant mieux estre en querelle qu'en dispute, se trouvant plus fort de poing que de raisons, se fiant plus de son poing que de sa langue ou aimant mieux ceder par le corps que par l'esprit, et cherche, etc. » Mais il a rayé cette addition sur l'exemplaire corrigé. Nous relevons ici cette suppression, parce qu'elle nous offre une leçon de style. Montaigne distinguait l'abondance et la richesse des expressions d'une vaine redondance. La facilité de sa causerie n'exclut pas le travail du style et la sévérité du goût.

12. Nous disons encore une querelle d'Allemand.

ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiégué sur la closture dialectique de ses clauses¹, et sur les formules de son art².....

Tout homme peult dire veritablement; mais dire ordonneement, prudenment, et suffisamment, peu d'hommes le peuvent: par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance ne m'offense point: c'est l'ineptie³. J'ai rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui ie marchandois⁴. Je ne m'esmeus pas une fois l'an des faulces de ceulx sur lesquels i'ay puissance; mais, sur le point de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses asnieres⁵ et brutales, nous sommes tous les iours à nous en prendre à la gorge: ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste que par une aultre teste; et entre plustost en composition avecques le vice de mes gents, qu'avecques leur temerité, leur importunité, et leur sottise: qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté: mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ny que iouir qui vaille..... (Chap. viii.)

19. De l'autorité et du crédit dus au rang et à la grandeur.

Comme en la conference, la gravité, la robbe, et la fortune de celuy qui parle, donnent souvent credit à des propos vains et ineptes: il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redoublté, n'aye au dedans quelque suffisance aultre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant⁶, ne soit plus habile que cet aultre qui le salue de si loing, et que personne n'emploie⁷. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte; chascun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent

1. *Closture des clauses*. Au sens latin, *conclusiones*, dilemmes qui enferment l'adversaire.

2. Montaigne signale spirituellement ici les abus de la méthode scolastique qui remplaçait souvent la raison et le bon sens par de vaines formules.

3. *Ineptie*, inaptitude (*ineptus*).

4. *Marchandois*, marchander, c'est proprement faire un marché, le débattre.

5. *Asnier*, *asnier* signifie un conducteur d'ânes. Montaigne donne à cet adjectif une signification générale: d'âne, digne d'un âne.

6. *Morguant*, qui a de la morgue. Nous n'avons conservé que le substantif.

7. Tout ce passage semble avoir inspiré quelques pensées de La Bruyère (ch. II des *Caractères*, du mérite personnel).

à la conference commune, et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de leur experience; ils ont ouï, ils ont veu, ils ont fait : vous estes accablé d'exemples, le leur dirois volontiers que le fruit de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses pratiques, et se souvenir qu'il a guarý quatre empestes et trois goulteux, s'il ne sçait de cet usage tirer de quoy former son iugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art : comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette, et la fleute; on oyt une harmonie en globe¹, l'assemblage et le fruit de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les faut poiser et assortir²; et les avoir digerées et alambiquees³, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut iamais tant d'historiens; bon est il tousiours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire; grande partie, certes, au secours de la vie : mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs⁴ et recueilleurs sont louables eux mesmes.

Le hais toute sorte de tyrannie, et la parliere⁵, et l'effectuelle; ie me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre iugement par les sens; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les aultres :

Rarus enim ferme sensus communis in illa
Fortuna⁶ :

A l'aventure les estime lon et apperceoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix⁷ qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ait plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge : celui qui n'a pas remply sa force⁸, il vous laisse⁹ deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé iusques à son dernier

1. *En globe*, en masse, d'ensemble.
2. *Assortir*, c.-à-d. les réunir selon leur rapport.

3. *Alambiquees*, passées à l'alambic, de façon à ne rien laisser échapper.

4. *Recitateurs*, gens qui lisent ou récitent une leçon.

5. *Parlier, parliere*, adj. La tyrannie qui se traduit en paroles et non pas

seulement en effets.

6. Juvénal, viii, 73.

7. *Faix*, fardeau.

8. *Remply sa force*, c.-à-d. qui n'a pas trouvé l'emploi de sa force.

9. *Laisse deviner*, c.-à-d. il vous laisse à deviner, vous ne le pouvez pas

poinct; celui qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espauls : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'aultres; il s'en feust fait des bons hommes de mesnage, bons marchands, bons artisans; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessus : pour estaler et distribuer cette riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin n'a ny assez de vigueur, ny assez de manienient : elle ne peult qu'en une forte nature; or elles sont bien rares : et les foibles, dict Socrates¹, corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant; elle paroist et inutile et vicieuse, quand elle est mal estuyee². Voylà comment ils se gastent et affolent.

Humani qualis simulator simius oris,
Quem puer arridens pretioso stamine Serum
Velavit, nudasque nates ac terga reliquit,
Ludibrium mensis³.

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loing au dessus de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus : comme ils promettent plus, ils doibvent aussi plus.

Et, pourtant⁴ leur est le silence, non seulement contenance de respect et gravité, mais encores souvent de proufit et de mesnage⁵ : car Megabysus, estant allé veoir Appelles en son ouvrouer⁶, feut long temps sans mot dire; et puis commença à discourir de ses ouvrages : dont il receut cette rude reprimande : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas iusques aux garçons de ma boutique qui ne te mesprisent⁷. » Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peinture : il devoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve⁸ suffisance.

juger absolument de quoi il est capable.

1. *République* de Platon, liv. VI, t. II, p. 495, édit. d'Henri Estienne.

2. *Mal estuyee*, placée en un mauvais étui.

3. Claudien, *In Eutrop.*, I, 303.

4. *Et pourtant*. Nous avons déjà vu (t. I, 130, 131) ce mot dans le sens de *c'est pourquoi*.

5. *Mesnage*, épargne.

6. *Ouvrouer*, ouvrier, atelier, même racine que les mots *ouvrer*, *ouvrage*, *ouvrier*, *ouvrable*.

7. Plutarque, *Des moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, ch. XIV. Elien, *Hist. div.*, raconte ce fait comme étant de Xeuxis.

8. *Presumptifve*, dont on ne juge que par présomption.

A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité !

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement plus par fortune que par merite ; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys¹ : au rebours, c'est merveille qu'ils y aient tant d'heur, y ayants si peu d'adresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos² ;

car la nature ne leur a pas donné la vue qui se puisse estendre à tant de peuples, pour en discerner la precellence, et percer nos poitrines où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il fault qu'ils nous trient par coniecture et à tastons ; par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple ; tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on en peust iuger par iustice, et choisir les hommes par raison, establirait, de ce seul traict, une parfaite forme de police.....

(Chap. viii.)

20. Sur le génie et le caractère de Tacite.

Je viens de courre d'un fil³ l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient gueres ; il y a vingt ans que ie ne meis en livre une heure de suite) ; et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs freres qu'ils sont. Je ne sache point d'auteur qui mesle à un registre publique⁴ tant de consideration des mœurs et inclinations particulieres : et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy⁵, Qu'ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subiccts, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agitations universelles ; si que souvent ie le treuve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il

1. Montaigne ne craint pas de dire à la royauté ses vérités, mais il le fait sans passion et semble parfois plaindre les rois plus que les blâmer : « Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. J'excuse plus de leurs faultes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge qui

m'estonne. Il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree..... » (III, vii.)

2. Martial. viii, 15.

3. *D'un fil*, tout d'une suite, sans m'arrêter, *uno tenore*.

4. *Registre publique*, enregistrement des faits politiques.

5. *Annal.*, xvi, 16.

craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvements publics dependent plus de la conduite de la fortune ; les privez. de la nostre. C'est plustost un iugement, que deduction d'histoire¹ ; il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre ; il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict² : c'est une pepiniere de discours ethiques³ et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au maniemment du monde. Il plaide tousiours par raisons solides et vigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, suyvant le style affecté du siecle ; ils aimoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoient de la poinctue et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Seneque : il me semble plus charnu ; Seneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present ; vous diriez souvent qu'il nous peinct, et qu'il nous pince⁴.

Ceux qui doubtent de sa foy, s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs⁵. Il a les opinions saines, et pend du bon party aux affaires romaines. Je me plains un peu toutesfois de quoy il a iugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gens de bien qui ont vescu et traicté avecques luy ; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert⁶. On n'a pas exemplé d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ny de vengeance ; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté outre les bornes de la raison, mais non pas iusques à mesure si effrenee : il n'y a rien, en sa vie, qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne fault il pas contrepoiser le souspeçon à l'evidence⁷ : ainsi ie ne l'en crois pas. Que ses narrations soyent naïves⁸ et droictes, il se pourroit, à l'aventure, argumenter de cecy même, Qu'elles ne s'appliquent pas tousiours exactement aux conclusions de ses iugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il y a prinse, souvent outre la matiere qu'il nous montre⁹,

1. L'édition de 1588 donne « narration d'histoire. »

2. *A droict*, à raison. Nous avons déjà rencontré cette locution (p. 129), mais dans une acception un peu différente.

3. *Ethiques*, moraux (ιδεογ).

4. *Pince*. Montaigne dit ailleurs (p. 129) dans le même sens, *poindre*, piquer, critiquer.

5. *De luy vouloir mal d'ailleurs*. c.-à-d. d'avoir contre lui quelque parti pris, quelque prévention.

6. *Couvert*, dissimulé. *Histor.*, II, 38.

7. C.-à-d. donner au soupçon, à la présomption le même poids, la même autorité qu'à l'évidence. C'est parfois le tort de Tacite.

8. *Naïves*, sincères.

9. C.-à-d. que ses jugements ne sont

laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoin d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye : cela, c'est son malheur, non pas son default.

L'ay principalement considéré son iugement, et n'en suis pas bien eclairey par tout : comme ces mots de la lettre que Tibere, vieil et malade, envoyait au senat¹, « Que vous escriray ie, messieurs, ou comment vous escriray ie, ou que ne vous escriray ie point, en ce temps ? les dieux et les deesses me perdent pirement que ie ne me sens tous les iours perir, si ie le scais ! » ie n'apperceois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormente la conscience de Tibere, au moins lors que i'estois à mesme², ie ne les vois point.

Cela m'a semblé aussi un peu lasche, qu'ayant eu à dire qu'il avoit exercé certain honorable magistrat³ à Rome, il s'aille excusant que ce n'est poinct par ostentation qu'il l'a dict : ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte ; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faute de cœur : un iugement roide et haultain, et qui iuge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangiere ; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté⁴. Si ses escripts rapportent auculne chose de ses conditions, c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachees et mortes, s'estants desparties⁵ des bras⁶. L'ay accoustumé, en telles choses, de plier soubz l'auctorité de si grands tesmoins⁷.

(Chap. viii.)

pas toujours déduits du fait particulier qui semble les amener, ils ont une portée plus générale.

1. *Annal.*, vi, 6. Suétone est du même avis que Tacite sur cette lettre. *Tiber.*, lxxvii.

2. A mesme, c.-à-d. dans le courant de ma lecture.

3. *Magistrat*, magistrature.

4. Montaigne met lui-même ce précepte en pratique et de plus en plus à mesure qu'il prend des années.

5. *Desparties*, séparées.

6. *Annal.*, xiii, 35.

7. On pourra trouver que Montaigne attache beaucoup d'importance à de pareils faits et qu'il « plie trop aisément sous l'autorité de ces tesmoins ». C'est une habitude que lui a donnée le commerce de Plutarque. Il est, comme lui, *anecdotier*, nous l'avons déjà remarqué, plus moraliste que critique, attachant moins de prix à la vérité qu'à l'intérêt moral des récits.

21. Montaigne réclame des loix contre les écrivains. Il est plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité.

Il y debvroit avoir quelque coercion des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et faineants ; on banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent aultres. Ce n'est pas mocquerie : l'escrivainerie semble estre quelque symptome d'un siècle débordé : quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble ? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne ? Oultre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement¹, en une police : cet embesongnement² oisif naist de ce que chascun se prend laschement à l'office de sa vacation, et s'en desbauche. La corruption du siècle se faict par la corruption particuliere de chascun de nous : les uns y conferent³ la trahison, les aultres l'iniustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants : les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oyisiveté ; desquels ie suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quant les dommageables⁴ nous pressent : en un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Je me console que ie serai des derniers sur qui il faudra mettre la main : ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressants, i'auray loy⁵ de m'amender ; car il me semble que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconveniens, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à panser, auquel il recognoissoit, au visage et à l'haleine un ulcere aux poulmons : « Mon amy, feit il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles⁶. »

Ie veis pourtant sur ce propos, il y a quelques anneés, qu'un personnage de qui i'ay la memoire en recommandation singuliere, au milieu de nos grands maux, qu'il n'y avoit ny loy, ny iustice, ny magistrat qui feit son office non plus qu'à cette heure, alla publier ie ne sçais quelles chestives reformatiions sur les habillemens, la cuisine, et la chicane. Ce sont amusoires

1. *Ce n'est pas l'assagissement, c.-à-d. ce n'est pas ce qui les rend sages en un gouvernement.*

2. *Cette besogne, cette occupation d'oisifs.*

3. *Y conferent, y apportent, y contribuent par, conferre.*

4. *Les dommageables, c'est-à-dire les choses mauvaises, nuisibles.*

5. *J'aurai loy.* Nous avons déjà rencontré cette expression : j'aurai le loisir, la faculté.

6. *Plutarque, Comment on d'ecerne le flatteur d'avec l'ami, xxxi.*

dequoy on paist un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubly. Ces aultres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les danses et les jeux, à un peuple abandonné à toute sorte de vices execrables. Il n'est pas temps de se laver et descraquer quand on est atteint d'une bonne fiebvre : c'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner, sur le point qu'ils se vont precipiter à quelque extreme hasard de leur vie.

Quant à moy, j'ay cette aultre pire coustume, que si j'ay un escarpin de travers, ie laisse encores de travers et ma chemise et ma cappe ; ie desdaigne de m'amender à demy. Quand ie suis en mauvais estat, ie m'acharne au mal : ie m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et iecte, comme lon dict, le manche après la coignee ; ie m'obstine à l'empirement, et ne m'estime plus digne de mon soing : ou tout bien, ou tout mal. Ce m'est faveur, que la desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage¹ : ie souffre plus volontiers que mes maux en soient rechargez², que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que j'exprime au malheur sont paroles de despit : mon courage se herisse, au lieu de s'aplatir ; et, au rebours des aultres, ie me treuve plus devot dans la bonne qu'en la mauvaise fortune, suyvant le precepte de Xenophon, sinon suyvant sa raison ; et fois plus volontiers les doux yeulx au ciel pour le remercier, que pour le requerir. J'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que ie n'ay de la remettre, quand ie l'ai escartee : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction, comme aux aultres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incompatible avecques la bonne conscience, les hommes ne se rendent gents de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne : la menace me rebute ; la faveur me ploye, la crainte me roidit.

(Chap. ix.)

22. Montaigne s'entend peu à l'économie; il aime les voyages.

Ie me suis prins tard au mesnage³ : ceux que nature avoit faict naistre avant moy m'en ont deschargé longtemps : j'avois desia prins un aultre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois

1. C.-à-d. coïncide avec la décadence de mon âge.

2. Rechargez, aggravés

3. Nous avons déjà rencontré ce mot dans le sens d'administration des biens, οἰκονομία.

de ce que i'en ay veu, c'est une occupation plus empeschaute que difficile. Quiconque est capable d'aulture chose le sera bien aysement de celle là. Si ie cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : i'eusse servy les roys, traficque plus fertile que toute aulture. Puisque ie ne pretends acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformément au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille, et que ie ne cherche qu'à passer ; ie le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousiours, par retrenchement de despense, devant la pauvreté¹ : c'est à quoy ie m'attends², et de me reformer, avant qu'elle m'y force. L'ay estably au demourant, en mon ame, assez de degrez à me passer³ de moins que ce que i'ay ; ie dis, passer avecques contentement : *non æstimatione census, verum victu atque cultu, terminatur pecuniæ modus*⁴. Mon vray besoin n'occupe pas si iustement tout mon avoir, que, sans venir au vif, fortune n'ayt où mordre sur moy⁵. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaulle à mes affaires domestiques : ie m'y employe, mais despiteusement ; ioinet que i'ay cela chez moy, que pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'aulture bout ne s'espargne de rien⁶.

Les voyages ne me blecent que par la despense, qui est grande et oultre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avecques equipage non necessaire seulement, mais encores honeste : il me les en fault faire d'autant plus courts et moins fréquents ; et. n'y emploie que l'escume⁷ et ma réserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Je ne veux pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos ; au rebours, i'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'aulture. La fortune m'a aydé en ceey ; que, puisque ma principale profession en cette vie estoit de la vivre mollement, et plustost laschement qu'affaireusement, elle m'a osté le besoin de multiplier⁸ en richesses, pour pourveoir à la multitude de mes heritiers. Pour un⁹, s'il n'a assez de

1. *Devant la pauvreté*, de façon qu'elle ne puisse vous atteindre.

2. *Je m'attends*, je suis attentif (*attendo, intendo*).

3. *Me passer*, c.-à-d. me contenter, comme l'auteur l'explique au membre de phrase suivant.

4. Cicéron, *Paradox.*, vi, 3.

5. Phrase un peu obscure. Montaigne veut dire qu'il a moins de besoins réels que de biens ; la fortune n'aurait donc

prise sur lui qu'en le dépouillant complètement.

6. *Brûler la chandelle par les deux bouts* est un proverbe encore usité, pour dire, ne pas ménager son bien, vivre en prodigue.

7. *L'escume*, le superflu.

8. *Multiplier*, croistre.

9. *Pour un*. Montaigne n'avait qu'une fille pour héritière, il laisse parfois percer son regret de n'avoir pas eu de fils.

ce dequoy i'ay eu si plantureusement assez, à son dam¹; son imprudence ne meritera pas que ie luy en desire davantage. Et chacun, selon l'exemple de Phocion², pourveoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourveoid, en tant qu'ils ne luy sont dissemblables. Nullement serois ie d'avis du faict de Crates³ : il laissa son argent chez un banquier, avecques cette condition : « Si ses enfants étoient des sots, qu'il le leur donnast; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast aux plus sots du peuple : » comme si les sots, pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user des richesses!

Tant y a que le domnage qui vient de mon absence ne me semble point meriter, pendant que i'auray de quoy le porter, que ie refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible⁴.

Il y a tousiours quelque piece qui va de travers : les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une aultre, vous tirassent; vous esclairez toutes choses de trop prez; vostre perspicacité vous nuit icy, comme si faict elle assez ailleurs. Je me desrobbe aux occasions de me facher, et me destourne de la cognoissance des choses qui vont mal : et si ne puis tant faire, qu'à toute heure ie ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaie; et les friponneries qu'on me cache le plus, sont celles que ie sçais le mieulx : il en est que, pour faire moins mal⁵, il fault ayder soy mesine à cacher. Vaines poinctures⁶; vaines par fois, mais tousiours poinctures. Les plus menus et graisles empeschements sont les plus perceants : et comme les petites lettres lassent plus les yeulx, aussi nous picquent plus les petits affaires. La tourbe des menus maux offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu et sans menaces, nous surprenant facilement à l'impourveu. Je ne suis pas philosophe : les maux me foulent selon qu'ils poisent et poisent selon la forme⁷, comme selon la matiere, et souvent

1. A son dam, c.-à-d. tant pis pour elle.

2. Montaigne fait allusion à la réponse que Phocion fit aux envoyés de Philippe qui, pour l'engager à accepter les présents de ce roi, lui représentaient que ses enfants, étant pauvres, ne pourraient soutenir la gloire de leur père : « S'ils me ressemblent, dit-il, mon petit bien de campagne doit suffire à leur fortune, comme il a suffi à la mienne; sinon, je ne veux pas à

mes dépens nourrir et augmenter leur dissolution. » (Corn. Nepos, *Phocion*, ch. 1.)

3. Diogène Laërce, vi, 88.

4. Assistance penible, c.-à-d. secours donné péniblement à sa famille par une résidence ennuyeuse.

5. Pour faire moins mal, c.-à-d. pour éviter un plus grand mal.

6. Poinctures, piqûres.

7. Forme, l'apparence, l'idée qu'on se forme d'une chose.

plus : i'en ay plus de perspicacité que le vulgaire, si i'y ay plus de patience ; enfin, s'ils ne me blecent, ils me pesent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que¹ i'ay le visage tourné vers le chagrin, *nemo enim resistit sibi, quum cæperit impelli*², pour sottie cause qui m'y ayt porté, i'irrite l'humeur de ce costé là ; qui se nourrit aprez et s'exaspere, de son propre bransle, attirant et emmoncellant une matiere sur aultre de quoy se paistre :

Stillicidi casus lapidem cavat³ :

ces ordinaires gouttieres⁴ me mangent et m'ulcerent. Les inconveniens ne sont iamais legiers : ils sont continuels et irreparables, nommeement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables. Quand ie considere mes affaires de loing et en gros, ie treuve, soit pour n'en avoir la memoire gueres exacte, qu'ils sont allez iusques à cette heure en prosperant, oultre mes comptes et mes raisons⁵ : i'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a ; leur bonheur me trahit⁶. Mais suis je au dedans de la besogne, veois je marcher toutes ces parcelles⁷,

Tum vero in curas animum diducimus omnes⁸ :

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tresfacile ; de m'y prendre sans m'en peiner, tres difficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous veoyez vous embesongne et vous concerne⁹ : et me semble iouir plus gayement les plaisirs d'une maison estrangiere, et y apporter le goust plus libre et pur. Diogènes¹⁰ respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : « L'estrangier », fait il¹¹. (Chap. ix.)

1. Depuis que, c.-à-d. dès le moment, aussitôt que... et non depuis le temps que...

2. Sénèque, *Epist.*, XIII.

3. L'eau qui tombe goutte à goutte Perce le plus dur rocher.

Ces deux vers de Quinault, dans l'opéra d'*Atys* (act. IV, sc. v) traduisent le demi-vers de Lucrèce (I, 314).

4. *Ordinaires gouttieres*, petites contrariétés domestiques qui le rongent comme fait l'eau tombant goutte à goutte sur la pierre.

5. *Raisons*, calculs. Tout à fait dans le sens latin, *ratio*.

6. *Me trahit*, me trompe, me fait illusion.

7. *Parcelles*, menus détails du ménage.

8. Virgile, *Enéide*, v, 720.

9. *Concerne*, intéresse.

10. Diogène Laërce, vi, 54.

11. Nous connaissons Montaigne désormais : Il n'est pas homme de famille, et n'a de passion véritable que pour quelques amitiés d'élite, son indépendance, sa librairie et les grandes routes.

23. Montaigne n'aimait pas à bâtir. Il souhaite un gendre qui lui épargne l'ennui de gouverner sa maison.

Mon pere aimoit à bastir Montaigne, où il estoit nay; et, en toute cette police d'affaires domestiques, l'aime à me servir de son exemple et de ses regles; et y attacheray mes successeurs autant que ie pourray. Si ie pouvois mieulx pour lui¹, ie le ferois: ie me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. La Dieu ne permette que ie laisse faillir entre mes mains aucune image de vie que ie puisse rendre à un si bon pere! Ce que ie me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur, et de renger quelque piece de bastiment mal dolé², c'a esté certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement: et accuse ma faineance³ de n'avoir passé oultre à parfaire les beaux commencements qu'il a laissez en sa maison, d'autant plus que ie suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur de ma race, et d'y porter la derniere main. Car, quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir, qu'on dict estre si attrayant⁴, ny la chasse, ny les iardins, ny ces aultres plaisirs de la vie retiree, ne me peuvent beaucoup amuser: c'est chose dequoy ie me veulx mal, comme de toutes aultres opinions qui me sont incommodes; ie ne me soulcie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes, comme ie me soulcie de les avoir aysees et commodes à la vie; elles sont bien assez vrayes et saines, si elles sont utiles et agreables. Ceulx qui, m'oyants dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, me viennent souffler aux oreilles que c'est desdaing, et que ie laisse de sçavoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on faict mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts, et l'apprest des viandes dequoy ie vis, le

1. Pour luy, en souvenir de lui.

2. Dolé, signifie proprement unir, apianir avec la doloire.

3. Faineance et faineantise sont synonymes dans le *Dictionnaire* de Cotgrave.

4. Montaigne, par « faineance » surtout, et parce que le goût des voyages l'emportait chez lui sur toute autre passion, n'avait pas cédé à ce plaisir « si attrayant » pour quelques-uns de ses contemporains. Nous lisons cette confession dans les *Negociations* du président Jeannin, *Œuvres meslees* :

« Ma maison seroit beaucoup meilleur en commoditez et richesses que je ne, la laisseray sortant de ce monde, si j'eusse eu soin de les employer en bonnes acquisitions, au lieu de les consumer en bastimens superflus et de grande despence, dont je ne peux alleguer aucune excuse, sinon que j'ay suivi mon inclination, et que je me fusse aussi bien laissé aller quand Dieu m'eut donné plusieurs enfans que quand je n'ay eu qu'une seule fille. » (Voir nos *Morceaux choisis du seizième siècle*, p. 216)

nom et le prix des estoffes dequoy ie m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haulte science, ils me font mourir : cela, c'est sottise, et plustost bestise que gloire; ie m'aimerois mieulx bon escuyer, que bon logicien :

Quin tu aliquid saltem potius quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco¹?

Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles, qui se conduisent tresbien sans nous; et laissons en arriere nostre faict, et Michel, qui nous touche encores de plus prez que l'homme. Or, i'arreste² bien chez moy le plus ordinairement; mais ie voudrois m'y plaire plus qu'aillieurs :

Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiæque³!

Ie ne sçais si i'en viendray à bout. Ie voudrois qu'au lieu de quelque aultre piece de sa succession, mon pere m'eust resigné cette passionnee amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage; il estoit bien heureux de ramener ses desirs à sa fortune, et de se sçavoir plaire de ce qu'il avoit : la philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si i'en puis une fois prendre le goust comme luy. Ie suis de cet advis, que la plus honorable vacation est de servir au public et estre utile à beaucoup : *fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ, tum maximus capitur, quum in proximum quemque confertur*⁴ : pour mon regard, ie m'en despars; partie par conscience (car par où ie veois le poids qui touche telles vacations, ie veois aussi le peu de moyen que i'ay d'y fournir; et Platon, maistre ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronerie. Ie me contente de iouir le monde, sans m'en empresser; de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne poise ny à moy ny à aultroy.

Iamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus laschement au soing et gouvernement d'un tiers, que ie ferois, si i'avois à qui. L'un de mes souhaits, pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre qui sceut appaster⁵ commodement mes vieux ans, et les endormir; entre les mains de qui ie deposasse,

1. Virgile, *Eclóg.*, II, 71.

2. *I'arreste*, je m'arrête, je séjourne.

3. Horace, *Od.*, II, VI, 6.

4. Cicéron, *de Amicitia*, XIX.

5. *Appaster*, c'est donner la nourriture à qui ne peut se servir de ses mains.

en toute souveraineté, la conduite et usage de mes biens; qu'il en feist ce que i'en fois, et gagnast sur moy ce que i'y gaigne¹, pourveu qu'il y apportast un courage² vraiment recognoissant et amy. Mais quoy? nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est incogneue. (Chap. ix.)

24. Confiance de Montaigne en ses domestiques. Pourquoi il aime à voyager.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroole; aussi bien me tromperoit il en comptant: et si ce n'est un diable, ie l'oblige à bien faire; par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli; et alii ius peccandi, suspicando, fecerunt*³. La plus commune seureté que ie prends de mes gents, c'est la mesconnoissance⁴: ie ne presume les vices qu'aprez que ie les ay veus; et m'en fie plus aux ieunes, que l'estime moins gastez par mauvais exemple. l'oyz plus volontiers dire, au bout de deux mois, que i'ay despendu quatre cents escus, que d'avoir les aureilles battues tous les soirs, de trois, cinq, sept: si ay ie esté desrobbeé aussi peu qu'un aultre, de cette sorte de larrecin⁵. Il est vray que ie preste la main à l'ignorance; ie nourris, à escient, aulcunement trouble et incertaine la science de mon argent: iusques à certaine mesure, ie suis content d'en pouvoir doubter. Il faut laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet: s'il nous en reste en gros⁶ de quoy faire nostre effect, cet excez de la liberalité de la fortune, laissons le⁷ un peu plus courre à sa mercy: la portion du glaneur⁸. Aprez tout, ie ne prise pas tant la foy de mes gents, comme ie meprise leur iniure⁹. Oh! le vilain et sot estude, d'estudier son argent,

1. *Gagnast sur moy*.... Si Montaigne entend par là l'épargne réalisée sur la dépense commune, outre la difficulté de tels arrangements domestiques, le bénéfice serait mince, si nous en jugeons d'après sa façon d'administrer sa fortune. (Voir le morceau suivant.)

2. *Courage*, esprit, cœur (*voluntas*).

3. Sénèque, *Epist.*, III.

4. *C'est la mesconnoissance*, c.-à-d. de ne pas connaître et prévoir leurs vices.

5. Nous voulons bien en croire Montaigne. Il cherche lui-même à se faire illusion, aimant mieux s'exposer à ces larcins que prendre la peine de les pré-

venir ou de les réprimer. Nous avons vu ailleurs (p. 133) qu'il laisse sa maison ouverte et désarmée croyant par là décourager l'attaque. Méthode de confiance périlleuse, quoi qu'il en dise.

6. *S'il nous en reste en gros*, c.-à-d. si la libéralité de la fortune, malgré ces larcins, nous laisse en somme de quoi tenir notre rang.

7. *Laissons-le*, le valet.

8. Montaigne oublie que le glaneur est un pauvre; le valet en question, un voleur qui s'enrichit aux dépens, non de sa charité, mais de sa négligence.

9. *Injure*, tort, au sens latin *injuria*.

se piaire à le manier, poiser et recompter ! c'est par là que l'avarice faict ses approches¹.

Depuis dixhuit ans que ie gouverne des biens, ie n'ay sceu gaigner sur moy de veoir ni tiltres ni mes principaulx affaires qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mondaines; ie n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent : mais certes c'est paresse et negligence inexcusable et puerile. Que ne ferois ie plustost, que de lire un contract ? et plustost, que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes negoces², ou, encores pis, de ceulx d'aultruy, comme font tant de gents à prix d'argent ? Ie n'ay rien cher que le souley et la peine³, et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir⁴. L'estois, ce crois ie, plus propre à vivre de la fortune d'aultruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude : et si ne sçais à l'examiner de prez, si, selon mon humeur et mon sort, ce que i'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abiection, d'importunité et d'aigreur que n'auroit la suite d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon ayse : *servitus obedientia est fracti animi et abjecti, arbitrio carentis suo*⁵. Crates feit pis, qui se iecta en la franchise de la pauvreté, pour se desfaire des indignitez et cures⁶ de la maison. Cela ne ferois ie pas ; ie hais la pauvreté à pair de la douleur : mais ouy bien, changer cette sorte de vie à une aultre moins brave⁷ et moins affaireuse.

Absent, ie me despouille de tous tels pensements ; et sentirois moins la ruïne d'une tour, que ie ne fois, present, la cheute d'une ardoise. Mon aine se desmesle bien ayseement à part ; mais, en presence⁸, elle souffre, comme celle d'un vigneron : une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviére qui batte

1. Toujours même confusion entre l'économie et l'avarice.

2. Esclave de mes affaires, de mes intérêts.

3. C.-à-d. qu'il trouve tout trop cher acheté au prix du souci et de la peine.

4. Voilà une confession sincère qui passe même par trop la vérité. Lorsque Montaigne semble regretter de ne pas s'être mis à la suite d'un grand, pour vivre de la fortune d'autrui, il oublie son amour de l'indépendance, il oublie cet élan de gratitude à la Providence. (Voir p. 239.) « Oh ! combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il luy a plu que j'aie reçu immédiatement de sa grace

tout ce que j'ay ! qu'il a retenu particulièrement à soy toute ma dette ! »

Mais en présence de ses soucis domestiques, il oublie un instant qu'il n'eût voulu, pour rien au monde, vivre courtisan à la solde de quelque grand.

5. Cicéron, *Paradox.*, v, 1.

6. Cures, soin, *cura*, rare au pluriel, ne s'emploie plus seul que dans le sens médical. On dit cependant encore : je n'en ai cure.

7. Brave. On dit encore en certaines provinces *brave* dans le sens de beau, brillant, bien paré.

8. En presence, par opposition à absent, en voyage.

ma iambe, me tiendront tout un iour en eschech. l'esleve assez mon courage à l'encontre des inconveniens; les yeulx, ie ne puis.

Sensus! o superi, sensus!

Ie suis, chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres (ie parle de ceulx de moyenne condition, comme est la mienne), et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon au traictement des survenants; et en ay peu arrester quelqu'un, par adventure, plus par ma cuisine que par ma grace, comme font les fascheux : et oste beaucoup du plaisir que ie debvrois prendre chez moy de la visitation et assemblée de mes amis. La plus sottie contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le veoir empesché du train de sa police, parler à l'aureille d'un valet, en menacer un aultre des yeulx; elle doit couler insensiblement, et représenter un cours ordinaire : et treuve laid qu'on entretienne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à le vanter. l'aime l'ordre et la netteté,

Et cantharus et lanx

Ostendunt mihi me¹,

au prix de l'abondance; et regarde chez moy exactement à la necessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez aultruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire : vous dormez, ce pendant que monsieur renge avecques son maistre d'hostel son faict² pour vostre traictement du lendemain. l'en parle selon moy; ne laissant pas, en general, d'estimer combien c'est un doux amusement, à certaines natures, qu'un mesnage paisible, prospere, conduict par un ordre réglé : et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconveniens, ny desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, « Faire ses particuliers affaires sans iniustice³. » (Chap. ix.)

25. Vanité des discussions politiques. Danger des révolutions.

Ces grandes et longues altercations⁴, de la meilleure forme de société, et des regles plus commodes à nous attacher, sont al-

1. Horace, *Epist.*, I, v, 23.

2. *Renge son faict*, règle sa conduite, | 3. *Lettre IX à Archytas*. Edit. de 1602, p. 1209.

sa dépense.

4. *Altercations de*, discussions sur...

tercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se treuve ez arts plusieurs subiects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aulcune vie hors de là. Telle peinture de police¹ seroit de mise en un nouveau monde; mais nous prenons un monde desia faict et formé à certaines coustumes; nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha, ou comme Cadmus. Par quelque moyens que nous ayons loy² de le redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accoustumé ply, que nous ne rompons tout. On demandoit à Solon s'il avoit estably les meilleures loix qu'il avoit peu aux Atheniens : « Ouy bien, respondit il³, de celles qu'ils eussent receues. » Varro⁴ s'excuse de pareil air : « Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croid; mais estant desia receue et formee, il en dira selon l'usage plus que selon nature. »

Non par opinion, mais en vérité, l'excellente et meilleur police est, à chascune nation, celle sous laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente; mais ie tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu⁵ en un estat populaire; ou en la monarchie, une aultre espee de gouvernement, c'est vice et folie.

Aime l'estat, tel que tu le veois estre :

S'il est royal, aime la royauté;

S'il est de peu⁶, ou bien communauté,

Aime l' aussi; car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre⁷; un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si

1. *Police*; ce mot qu'on rencontre si fréquemment chez Montaigne est bien ici synonyme de *forme de société*.

2. *Loy*, loisir, faculté.

3. Plutarque, *Vie de Solon*, ix.

4. Saint Augustin, *De civit. Dei*, v, 4.

5. C-à-d. le gouvernement oligarchique.

6. *S'il est de peu*, toujours dans le même sens d'oligarchie.

7. Gui du Faur, seigneur de Pibrac, né à Toulouse en 1529, mort en 1584. Conseiller au Parlement en 1559, représentant du roi Charles IX au concile de Trente (1562), successivement avocat général au Parlement de Paris, membre du conseil privé du roi; il ac-

compagna en Pologne, comme chancelier, le frère de Charles IX, Henri. Président à mortier, il accepta le titre de chancelier de la reine Marguerite, femme de Henri IV, jusqu'en 1581 où il reçut son congé. Si Pibrac eut le ridicule de s'abandonner à une passion malheureuse pour cette princesse galante, il n'en fut pas moins un des hommes les plus estimés de son temps. De tous les littérateurs du seizième siècle, Pibrac est celui auquel Agr. d'Aubigné, dans son *Histoire universelle*, a décerné les éloges les plus flatteurs. Il a composé cent vingt-six quatrains (1584) qui doivent à leur morale honnête et pratique plus qu'à leur valeur poétique la popularité dont ils ont joui pendant longtemps.

douces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix¹, sont pertes importantes à nostre couronne. Je ne sçais s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en sincerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys. C'estoient ames diversement belles, et certes, selon le siecle, rares et belles, chacune en sa forme : mais qui les avoit logees en cet aage, si disconvenables et si disproportionnees à nostre corruption et à nos tempestes ?

Rien ne presse un estat, que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'iniustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desmanche, on peult l'estayer ; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloigne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondemens d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui, pour descrapper, effacent, qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle et guarir les maladies par la mort ; *non tam commutandarum, quam evertendarum rerum cupidi*². Le monde est inepte à se guarir ; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous veoyons, par mille exemples, qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas de faire mourir la mauvaise chair ; ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre³. Qui-conque propose seulement d'emporter ce qui le masche⁴, il demeure court ; car le bien ne succede pas necessairement au mal ; un aultre mal luy peult succeder et pire : comme il advint aux tueurs de Cesar, qui iecterent la chose publique à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, iusques à nos siecles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanees⁵ sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'estat, et le desordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison, et en consulteroit⁶ avant toute œuvre, se refroidit volontiers d'y mettre la main. Pacu-

1. Conseiller du roi en son conseil privé, ambassadeur de France à Venise. C'est à lui que Montaigne dédia en 1570 les vers français de la Boétie.

2. Cicéron, *de Officiis*, II.

3. *Rendre la partie à son deu estre*, à son essence naturelle, la remettre en son état ordinaire.

4. *Masche*, ronge.

5. *Contemporanee*, contemporain. *Contemporaneus*.

6. Rien n'est plus contestable que cette maxime. Un mal, devenu intolérable, ne saurait, quel qu'il soit, s'imposer à titre d'ancienneté. Tout ce récit est emprunté à Tite Live, XXII, 3.

vius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne. Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de grande auctorité en la ville de Capoue, trouva un iour moyen d'enfermer le senat dans le palais; et, convoquant le peuple en la place, leur dict, que le iour estoit venu auquel, en pleine liberté, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si long temps oppressez, lesquels ils tenoient à sa mercy, seuls et desarmez : feut d'avis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'autre, et de chascun on ordonnast particulierement, faisant sur le champ executer ce qui en seroit decreté; pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establiir quelque homme de bien en la place du condamné, à fin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un senateur, qu'il s'esleva un cry de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Le veoies bien, Pacuvius, il fault desmettre cettuy cy; c'est un meschant : ayons en un bon en change. » Ce feut un prompt silence; tout le monde se trouvant bien empesché au chois. Au premier plus effronté qui dict le sien, voilà un consentement¹ de voix encores plus grand à refuser celuy là : cent imperfections et iustes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffees, il adveint encores pis du second senateur, et du tiers² : autant de discorde à l'eslection, que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette resolution en son ame, « que le plus vieil et mieulx cogneu mal est toujours plus supportable que le mal recent et inexperimenté. » (Chap. ix.)

26. Pourquoi Montaigne ajoute à ses « Essais », mais ne les corrige pas.

Laisse, lecteur, courir encores ce coup d'essay, et ce troisieme alongeail du reste des pieces de ma peinture³. L'adiouste, mais ie ne corrige pas⁴. Premièrement, parce que celuy qui a

Andrieux a composé sur le même sujet un conte en vers intitulé : *Procès de Capoue* ou les *Jugements de la multitude*.

1. *Consentement*, accord, *consentio*, dans le même sens que le mot *convenance*, quelques lignes plus bas.

2. *Tiers*, troisième.

3. *Ce troisieme alongeail*, cette suite du III^e livre de mes *Essais*.

4. Il n'en faut pas croire ici Montaigne sur parole. Quand les nombreuses variantes des *Essais* ne prouveraient pas qu'il corrige son ouvrage, on pourrait le réfuter par son propre aveu : « En mes escripts mesmes, dit-il (II, XII) je ne retrouve pas tousiours ma premiere imagination : je ne sçais ce que j'ay voulu dire, et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens,

hypothéqué¹ au monde son ouvrage, ie treuve apparence qu'il n'y aye plus de droict : qu'il die, s'il peult, mieulx ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a vendue. De telles gents, il ne faudroit rien acheter qu'aprez leur mort. Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire : qui les haste ? Mon livre est tousiours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveler, à fin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, ie me donne loy² d'y attacher, comme ce n'est qu'une marquerie mal ioincte, quelque embleme supernumeraire³ : ce ne sont que surpoids⁴ qui ne condamnent point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chascune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse : de là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prenant place selon leur opportunité, non tousiours selon leur aage⁵.

Secondement, à cause que, pour mon regard, ie crains de perdre au change : mon entendement ne va pas tousiours avant, il va à reculons aussi; ie ne me desfie gueres moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces, que premieres, ou presentes, ou passees : nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les autres. Je suis envielly de nombre d'ans depuis mes premieres publications⁶, qui seurent l'an mil cinq cents quatre vingts : mais ie fois double que ie sois assagi d'un poulce. Moy, asture, et moy, tantost, sommes bien deux; quand meilleur, ie n'en puis rien dire. Il feroit bel estre vieil, si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'yvrongne, titubant, vertigineux, informe; ou des ions que l'air manie casuellement selon soy⁷. Antiochus avoit vigoreusement escript en faveur de l'academie, il print sur ses vieulx ans un autre parti : lequel des deux ie sayvisse, seroit ce pas tousiours suivre Antiochus ? Aprez avoir estably le

pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. » Il ne se borne donc pas à ajouter, il corrige.

1. *Hypothéqué*, exposé, soumis, *ὑποθήκω*.

2. *Loy*, loisir, faculté. Expression fréquente chez Montaigne.

3. *Embleme supernumeraire*, quelque ornement, quelque pièce de rapport; dans le sens grec et latin de ce mot qui se disait également et des figurines adaptées à un vase précieux et des pièces d'une mosaïque. Le mot *emblème* n'a plus ce sens en français.

4. *Surpoids*. Nous disons surcharge.

5. Ce passage est curieux et fait bien comprendre le procédé de composition de l'auteur. Cette méthode explique les interruptions fréquentes du sens et le désordre de quelques-uns de ses développements. « *Sa marquerie est mal joincte* » parce qu'il y ajoute à chaque nouvelle édition quelques pièces de rapport.

6. On lit dans l'édition de 1588 : « Je suis envielly de huit ans depuis mes premieres publications, mais je fois double que je sois amendé d'un poulce. »

7. *Casuellement selon soy*, au hasard, à son gré.

doute, vouloir establir la certitude des opinions humaines, estoit ce pas establir le doute, non la certitude ¹, et promettre, qui luy eust donné encores un aage à durer qu'il estoit toujours en termes de nouvelle agitation, ~~non~~ tant meilleure, qu'autre ² ?

La faveur publique ³ m'a donné un peu plus de hardiesse que ie n'esperois : mais ce que ie crains le plus, c'est de saouler ; i'aimerois mieulx poindre ⁴, que lasser, comme a fait un sçavant homme de mon temps. La louange est tousiours plaisante ⁵, de qui, et pour quoy elle vienne : si fault il, pour s'en agréer iustement, estre informé de sa cause ; les imperfections mesme ont leur moyen de se recommander : l'estimation vulgaire et commune se veoid peu heureuse en rencontre ; et, de mon temps, ie suis trompé si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gagné le dessus du vent populaire. Cerles, ie rends graces à des honnestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les fautes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommandation. Ne te prends point à moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertence d'aultruy ; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes : ie ne me mesle, ny d'orthographe (et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne), ny de la punctuation ; ie suis peu expert en l'un et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens, ie m'en donne peu de peine, car au moins ils me deschargent ⁶ : mais où ils en substituent un fauls, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutesfois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doit refuser pour mienne. Qui cognoistra combien ie suis peu laborieux, combien ie suis fait à ma mode, croira facilement que ie redicterois plus volontiers encores autant d'*Essais*, que de m'assuettir à resuyvre ceulx cy pour cette puerile correction ⁷.

(Chap. ix.)

1. Ne semble-t-il pas que Montaigne éprouve comme une velléité de regret d'avoir constamment soutenu la doctrine du scepticisme ? Mais peut-il désormais incliner à celle de la certitude ? Ne serait-ce pas, comme il le dit, établir plus fortement le doute par le spectacle même de ses « nouvelles agitations ? »

2. *Non tant meilleure qu'autre*, non meilleure autant que différente, ou pire.

3. Le succès de ses premiers *Essais*.

4. *Poindre*, piquer, blesser.

5. *La louange est toujours plaisante*. Nous avons vu combien il fut doucement chatouillé par l'enthousiaste admiration de M^{lle} de Gournay.

6. *Ils me deschargent*, parce qu'on ne peut mettre sur son compte un non sens.

7. Nous possédons un document bibliographique assez curieux inscrit au verso du frontispice gravé de l'exem-

27. Montaigne ne doit rien aux princes ni à autrui.

Les princes me donnent prou¹, s'ils ne m'ostent rien ; et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que i'en demande. Oh ! combien ie suis tenu à Dieu de ce qu'il luy a pleu que i'aye receu immédiatement de sa grace tout ce que i'ay ! qu'il a retenu particulièrement à soy toute ma dette² ! Combien ie supplie instamment sa sainte misericorde, que iamais ie ne doibve un essentiel grammercy à personne ! Bien heureuse franchise qui m'a conduict si loing ! Qu'ell' acheve ! l'essaye à n'avoir exprez besoing de nul ; *in me omnis spes est mihi*³ : c'est chose que chascun peult en soy, mais plus facilement ceulx que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes, Il faict bien piteux et hasardeux⁴, despendre d'un aultre. Nous mesmes, qui est la plus iuste adresse⁵ et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez⁶. Ie n'ay rien mien, que moy ; et si en est la possession, en partie, manque⁷ et empruntee. Ie me cultive, et en courage, qui est le plus fort, et encores en fortune⁸, pour y trouver de quoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonneroit. Eleus Hippias⁹ ne se fournit pas seulement de science, pour, au girou des muses, se pouvoir ioyeusement escarter de toute aultre compaignie au besoing ; ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des

plaire (édit. in-4° de 1588) qui passa de sa famille aux Feuillants de Bordeaux. C'est un avis destiné à l'imprimeur de la sixième édition. Voici quelques-unes des indications tracées de la main même de Montaigne :

• *Montre, montrer, remonter, etc.*, escrivés les sans s, à la différence de *monstre, monstrueux*.

Cet home, cete fame, escrivés le sans s, à la différence de *c'est, c'estoit*.

Campaigne, Espagne, Gasconigne, mettez un i devant le g compmé à *Montaigne*; non pas sans i : *campagne, Espagne*.

Mettez mon nom tout du long sur chaque face : *Essais de Michel de Montaigne, etc.*

Mettez *regles, regler*, non pas *reigles, reigler*, suivés l'orthographe antienne.

C'est un langage coupé, qu'il n'y espargne les poincts et lettres majuscules, etc.

On le voit, Montaigne prenait, autant que possible, ses précautions, et n'abandonnait pas au hasard l'impression

de son livre. Il se fait donc illusion ou plutôt simule une indifférence qu'on ne saurait demander à un écrivain. Point d'auteur, si modeste soit-il, qui ne s'irrite justement de voir altérer sa pensée.

1. *Prou*. Déjà vu dans le sens de beaucoup.

2. C.-à-d. que je ne sois débiteur qu'envers Dieu.

3. TÉRENCE, *Adelphes*, III, II.

4. *Il faict bien piteux*, etc. C'est grand pitié et cas hasardeux de...

5. *Qui est la plus juste adresse*. C'est la pensée de La Fontaine :

Ne t'attends qu'à toi seul.

C'est là, en effet, notre recours le plus *juste* et le plus *seur*.

6. C.-à-d. nous ne pouvons même nous assurer sur nous et nos biens.

7. *Manque*, adjectif, défectueuse.

8. *Je me cultive*, etc., je m'exerce du côté du courage et du côté de la fortune.

9. Ou plutôt Hippias d'Elis. (Voy. Cicéron, *De Oratore*, III, 32.)

commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne: il feut si¹ curieux d'apprendre encores à faire sa cuisine, et son poil, ses robbes, ses souliers, ses bragues², pour se fonder en soy³ autant qu'il pourroit, et soubstraire au secours estrangier. On iouït bien plus librement et plus gayement des biens empruntez, quand ce n'est pas une iouïssance obligee et contraincte par le besoing; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Je me cognois bien; mais il m'est malaysé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne envers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblast disgraciee, tyrannique et teincte de reproche, si la nécessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative, aussi est l'accepter qualité de soubmission: tesmoing l'iniurieux et querelleux refus que Baiazet feit des presents que Temir⁴ luy envoyoit: et ceulx qu'on offrit, de la part de l'empereur Solyman, à l'empereur de Calicut, le meirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rudement, disant que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de prendre, et que c'estoit leur office de donner; mais, en oultre, feit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyez à cet effect. Quand Thetis, dict Aristote⁵, flatte Jupiter; quand les Lacemoniens flattent les Atheniens, ils ne vont pas leur refreschissant la memoire des biens qu'ils leur ont faicts, qui est tousiours odieuse, mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receus d'eulx⁶. Ceulx que ie veois si familièrement employer tout chascun et s'y⁷ engager, ne le feroient pas, s'ils savouroient comme moy la douceur d'une pure liberté, et s'ils poisoient, autant que doit poiser à un sage homme, l'engageure d'une obligation: elle se paye à l'aventure quelquefois, mais elle ne se dissout iamais. Cruel garrotage à qui aime affranchir les coudees de sa liberté en tous sens! Mes cognoissants, et au dessus et au dessous de moy, sçavent s'ils en ont iamais veu de moins sollicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur⁸ aultruy. Si ie le

1. Si, encore, aussi, et non tellement, car si n'est suivi ici d'aucun relatif.

2. Bragues, ses haut-de-chausses, braccæ.

3. C.-à-d. ne faire fond que sur lui, n'avoir besoin que de lui.

4. Temir, Timur ou Tamerlan.

5. Aristote, *Morale à Nicomaque*, iv, 3. Le discours de Thétis à Jupiter se trouve au premier chant de l'*Iliade*, v. 503, et il paraît par le scholiaste de la *Morale*, qu'Aristote faisait ensuite

allusion au discours des Lacédémoniens, non dans Xénophon, mais dans les *Helléniques* de Callisthène.

6. Une de nos jolies comédies contemporaines est fondée sur cette vérité: La vue d'un obligé est plus agréable que celle d'un bienfaiteur.

7. S'y engager. Y se rapporte à tout chascun, s'obliger par ce lien de reconnaissance au premier venu.

8. Chargeant sur, s'appuyant et comptant sur autrui.

suis au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pieces de nos mœurs y contribuant ; un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction¹ de mes desirs et desseings, inhabileté à toute sorte d'affaires, et, mes qualitez plus favories², l'oysiveté, la franchise : par tout cela, i'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à aultre, ny par aultre, que moy. L'employe bien vivement tout ce que ie puis à m'en passer, avant que l'employe la beneficence d'un aultre, en quelque, ou legiere, ou poissante, occasion ou besoing que ce soit. Mes amis m'importunent estrangement quand ils me requierent de requerir un tiers : et ne me semble guere moins de coust, desengager celuy qui me doibt, usant de luy, que m'engager envers celuy qui ne me doibt rien. Cette condition ostee, et cett' aultre, Qu'ils ne vueillent de moy chose negociieuse et soulcieuse (car i'ay denoncé à tout soing guerre capitale), ie suis commodement facile et prest au besoing de chascun³. Mais i'ay encores plus fuy à recevoir, que ie n'ay cherché à donner ; aussi est il bien plus aysé, selon Aristote⁴. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à aultruy ; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé⁵. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque reng entre les hommes, i'eusse esté ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai ie plus insolemment⁶ ? i'eusse autant regardé au plaie qu'au proufiter. Cyrus, tressagement, et par la bouche d'un tresbon capitaine et meilleur philosophe encores⁷, estime sa bonté et ses bienfaicts loing au delà de sa vaillance et belliqueuses conquestes ; et le premier Scipion, par tout où il se veult faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité au dessus de sa hardiesse et de ses victoires ; et a tousiours en la bouche ce glorieux mot, « Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis. » (Chap. ix.)

**28. Au milieu des dangers de la guerre civile,
Montaigne s'accoutume à l'idée de la mort.**

Ie me suis couché mille fois chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuit là ; composant avecques la

1. *Contraction*, modération.

2. *Favorie*. Le féminin de *favori* est maintenant *favorite*.

3. Aveu d'égoïsme un peu naïf qui revient à dire : « j'oblige volontiers pourvu qu'il ne m'en coûte pas grand peine. »

4. *Morale à Nicomaque*, ix, 7.

5. C'est une conséquence assez naturelle de son insouciance, d'avoir souvent mal placé ses bienfaits.

6. *Insolemment*, hardiment, avec une témérité peu habituelle, *insolitus*.

7. Xénophon, *Cyrop.*, VIII, iv, 4.

fortune, que ce feust sans effroy et sans langueur : et me suis escrié, aprez mon patenostre :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit¹!

Quel remede ? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres, ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons² : et, à une miserable condition comme est la nostre, c'a esté un tresfavorable present de la nature que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maux. Les guerres civiles ont cela de pire que les aultres guerres, de nous mettre chascun en eschauguette³ en sa propre maison :

Quam miserum, porta vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domus⁴!

C'est grande extremité d'estre pressé iusques dans son mesnage et repos domestique. Le lieu où ie me tiens est tousiours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a iamais son visage entier :

Tum quoque, quum pax est, trepidant formidine belli⁵.

..... Quoties pacem fortuna lacessit,
Hac iter est bellis... Melius, fortuna, dedisses
Orbe sub Eoo sedem, gelidaque sub Arcto,
Errantesque domos⁶.

Ie tire, parfois, le moyen de me fermir contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté ; elles nous menent aussi aulcunement à la resolution. Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : ie me plonge, la teste baissee, stupidement dans la mort⁷, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et m'estouffe en un instant, d'un puissant sommeil, plein d'insipidité⁸ et indolence. Et

1. Virgile, *Eclog.*, I, 71.

2. A tout ce que nous accoustumons, à tout ce que nous tournons en coutume.

3. En eschauguette, en vedette, en sentinelle. *Eschauguette*, c'est la tourrelle où est assise la guette, c.-à-d. celui qui y est establi pour faire le guet. *Speculator*. (*Dict.* de Nicot.)

4. Ovide, *Trist.*, IV, I, 69.

5. Ovide, *Trist.*, III, x, 67.

6. Lucain, I, 255 et 56, 51.

7. Les auteurs de la *Logique de Port-Royal* (III, xx, sect. 6), en citant

cette phrase, ne pardonnent pas à Montaigne sa résignation au milieu des dangers mortels qui l'environnent ; c'est, leur répond Coste, un des éditeurs de Montaigne, ne point se mettre assés à la place du malheureux gentilhomme menacé à tout moment d'être égorgé, peloté à toutes mains par les divers partis religieux qui déchiraient la France, aux uns *Guelfe*, aux autres *Gibelin*.

8. *Plein d'insipidité*. Au sens latin, sans goût ni saveur.

en ces morts courtes et violentes, la consequence que i'en prevois me donne plus de consolation, que l'effect, de trouble. Ils disent, Comme la vie n'est pas la meilleure pour estre longue, que la mort est la meilleure pour n'estre pas longue. Je ne m'estrange¹ pas tant de l'estre mort comme i'entre en confidence avecques le mourir. Je m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doibt aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible. Encores s'il advenoit, comme disent auleuns iardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prez des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eulx ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre; aussi que ces depravees natures humassent tout le venin de mou air et du climat, et m'en rendissent d'autant, meilleur et plus pur, par leur voisinage, que ie ne perdisse pas tout ! Cela n'est pas : mais de cecy il en peust estre quelque chose, Que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare ; et que la contrariété et diversité roidit et resserre en soy le bienfaire, et l'enflamme par la ialousie de l'opposition et par la gloire². Les voleurs, de leur grace, ne m'en veulent pas particulièrement : ne fois ie pas moy à eulx³ ; il m'en faudroit à trop de gents⁴. Pareilles consciences logent sous diverses sortes de robbes ; pareille cruauté, desloyauté, volerie ; et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure et plus obscure sous l'ombre des loix. Je hais moins l'iniure professe⁵, que traistresse ; guerriere, que pacifique et iuridique. Nostre fiebvre est survenue en un corps qu'elle n'a de guerres empiré : le feu y estoit, la flamme s'y est prinse : le bruit est plus grand ; le mal, de peu. Je responds ordinairement à ceulx qui me demandent raison de mes voyages⁶ : « Que ie sçais bien ce que ie suys, mais non pas ce que ie cherche. » Si on me dict que parmy les estrangiers il y peult avoir atssi peu de santé, et que leurs mœurs ne valent pas mieulx que les nostres, ie responds premierement, qu'il est malaysé,

Tam multæ scelerum facies⁷!

secondement, que c'est tousiours gaing, de changer un mauvais

1. *M'estrange*, m'étonne, m'épouvante.

2. Phrase obscure comme la pensée elle-même. L'auteur veut dire que, au milieu de la perversité générale, l'honnêteté se raidit à bien faire par l'amour de l'opposition qu'elle rencontre et la gloire de braver les dangers.

3. *Ne fois je pas moy à eulx*, et moi, je ne leur en veux pas.

4. C.-à-d. il me faudrait en vouloir à trop de gens.

5. *Professe*, avouée, déclarée.

6. Montaigne revient ainsi à son sujet.

7. Virgile, *Géorg.*, I, 506.

estat à un estat incertain ; et, que les maulx d'aultruy ne nous doibvent pas poindre comme les nostres. (Chap. ix.)

29. Eloge de Paris. Vœux pour la paix.

Je ne veulx pas oublier cecy, que ie ne me mutine jamais tant contre la France, que ie ne regarde Paris de bon œil : elle¹ a mon cœur dez mon enfance, et m'en est advenu, comme des choses excellentes : plus i'ay veu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : ie l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargée de pompe estrangiere : ie l'aime tendrement, iusques à ses verrues et à ses taches : ie ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en variété, et diversité de commoditez ; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entière et unie, ie la treuve deffendue de toute aultre violence : ie l'advise, que de tous les partis, le pire sera celuy qui la mettra en discorde ; et ne crains pour elle qu'elle mesme ; et crains pour elle autant certes que pour toute aultre piece de cet Estat. Tant qu'elle durera, ie n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois², suffisante à me faire perdre le regret de tout'aultre retraicte³. (Chap. ix.)

30. Montaigne regarde tous les hommes comme ses compatriotes.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelque excez, i'estime tous les hommes mes compatriotes ; et embrasse un Polonois comme un François, postposant⁴ cette liaison nationale à l'universelle et commune. Je ne suis gueres feru de la douceur d'un air naturel⁵ : les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces aultres communes et fortuites cognoissances du voysinage ; les amitez pures de nostre acquist emportent ordinairement celles ausquelles la communication du

1. Elle ne désigne pas la France, mais la ville de Paris.

2. Rendre mes abbois (comme fait le cerf), se retirer, mourir.

3. On aime entendre ce chaleureux éloge de la *grand ville* dans la bouche du Périgourdin Montaigne. Son esprit

est vraiment libre, indépendant et cosmopolite. Après son château et sa librairie de Montaigne, ce qu'il semble préférer, c'est Rome et Paris.

4. Postposant, subordonnant (*postponere*).

5. Air naturel, climat de la patrie.

climat, ou du sang, nous ioignent. Nature nous a mis au monde libres et deliez ; nous nous emprisonnons en certains destroits, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire iamais aultre eau que celle du fleuve de Choaspez¹, renonceoient, par sottise, à leur droict d'usage en toutes les aultres eaux, et asseichoient², pour leur regard, tout le reste du monde. Ce que Socrates feit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soy, ie ne seray, à mon advis, iamais ny si cassé, ny si estroictement habitué en mon païs, que ie le fesse : ces vies celestes ont assez d'images que i'embrasse par estimation plus que par affection³ ; et en ont aussi de si eslevees et extraordinaires, que, par estimation mesme, ie ne les puis embrasser, d'autant que ie ne les puis concevoir : cette humeur feut bien tendre à un homme qui iugeoit le monde sa ville ; il est vrai qu'il desdaignoit les peregrinations, et n'avoit guerès mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy ? qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager sa vie ; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'aultruy, pour ne desobeir aux loix en un temps qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompues⁴. Ces exemples sont de la premiere espece pour moy ; de la seconde, sont d'aultres que ie pourrois trouver en ce mesme personnage : plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action, mais aucuns surpassent encores la force de mon iugement⁵.

(Chap. ix.)

31. Comment Montaigne voyageait.

Oultre ces raisons, le voyager me semble un exercice proufiable : l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneues et nouvelles ; et ie ne sçache point meilleure eschole, comme i'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy

1. Plutarque, *de l'Exil*, ch. v. Elien, *Hist. div.*, xii, 40. Pline, xxxi, 3. Etc.

2. *Asseichoient pour leur regard*, supprimaient pour leur usage tous les autres fleuves, semblaient croire que la terre n'eût pas d'autre fleuve que le Choaspez (Choaspe).

3. C.-à-d. plus par la pensée que par le sentiment ; au reste Montaigne s'explique plus loin en disant que parmi les rares exemples de « ces vies celestes » les uns « surpassent la force de son action, les autres la force de son iugement ».

4. Dans ce chap. ix du III^e livre, un

des plus longs des *Essais*, le thème, si l'on peut dire, est le plaisir et l'utilité des voyages, et sur ce motif Montaigne brode une foule de développements qui sont autant de digressions. Ici encore plus qu'ailleurs, il prend plaisir à s'égarer, à perdre, et retrouver son chemin. « Dirons nous avec lui, qu'« il s'envieillit ? » *quandoque bonus dormitat* ; peut-être, mais nous ne nous plaignons pas de la longueur de ses confidences.

5. C'est là tout le sujet du *Criton*. Montaigne admire d'autant plus cette vertu qu'il la sent hors de sa portée, et on lui sait gré de l'avcu.

proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantasies et usances, et luy faire gouter une si perpetuelle variété de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif, ny travaillé¹; et cette moderee agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans desmonter, tout choliqueux que ie suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

Vires ultra sortemque senectæ²:

nulle saison m'est ennemie, que le chauld aspre d'un soleil poignant; car les ombrelles, dequoy, depuis les anciens Romains³, l'Italie se sert, chargent plus le bras qu'ils ne deschargent la teste. Je voudrois savoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste⁴, comme dict Xenophon. J'aime les pluyes et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un: ie ne suis battu que des alterations internes que ie produis en moy; et celles là m'arriuent moins en voyageant. Je suis mal aysé à esbranler; mais estant avoyé⁵, ie vois⁶ tant qu'on veult: i'estrивe⁷ autant aux petites entreprinses qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une iournee et visiter un voysin, que pour un iuste⁸ voyage. J'ay apprins à faire mes iournees, à l'espaignole, d'une traicte; grandes et raisonnables iournees: et, aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant iusques au levant. L'autre façon, de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee⁹, nommeement aux courts iours, est incommode. Mes chevaux en valent mieulx: iamais cheval ne m'a failly, qui a sceu faire avecques moy la premiere iournee. Je les abbruve partout; et regarde seulement qu'ils ayent assez de chemin de reste, pour battre leur eau¹⁰. La paresse à me lever donne loysir à ceulx qui me suyvent de disner à leur ayse, avant partir: pour moy, ie ne mange iamais trop tard; l'appetit me vient en mangeant, et point autrement; ie n'ay point de faim qu'à table.

1. *Travaillé*, fatigué.

2. Virgile, *Énéide*, vi, 114.

3. Martial, xiv, 28, *Umbella*, et Juvenal, ix, 50.

4. *À leur poste*, à leur convenance.

5. *Avoyé*, mis en route, de *voie*. C'est le contraire de *dévoyé*.

6. *Je vois*, ancienne forme déjà rencontrée, pour je vais.

7. *Estriver*, répugner, hésiter à.

8. *Juste*, entier, complet, comme on dit en latin : *justa arma*, un équipement militaire complet.

9. *La disnee*, le dîner se faisait et se fait encore dans le midi au milieu de la journée, de midi à une heure. Par ce passage et ce qui suit, on voit que du temps de Montaigne on dinait parfois de bien meilleure heure.

10. *Battre leur eau*, c.-à-d. la digérer.

Aulcuns se plaignent de quoy ie me suis agréé à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort : il est mieulx temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne desmente point sa forme passée¹ : c'est bien plus d'imprudence de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidele et qui ayt moins de soing de pourveoir à vostre besoing. (Chap. ix.)

32. Devoirs de la mère de famille.

La plus utile et honorable science et occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. l'en veois quelqu'une avare : de mesnagieres, fort peu ; c'est sa maitresse qualité, et qu'on doit chercher avant toute aultre, comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'experience m'en a appris, ie requiers d'une femme mariee, au dessus de toute aultre vertu, la vertu æconomique. Ie l'en mets au propre², luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Ie veois avecques despit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midy, que madame est encores aprez à se coeffer et attiffer en son cabinet : c'est à faire aux roynes ; encore ne sçais ie : il est ridicule et iniuste que l'oysifveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. Il n'advindra, que ie puisse³, à personne d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moy, plus quiete et plus quite⁴. Si le mary fournit de matiere, nature mesme veult qu'elles fournissent de forme⁵..... (Chap. ix.)

33. L'absence alguisse l'amitié.

En la vraye amitié, de laquelle ie suis expert, ie me donne à mon amy, plus que ie ne le tire à moy. Ie n'aime pas seulement mieulx luy faire bien, que s'il m'en faisoit : mais encores, qu'il s'en fasse, qu'à moy : il m'en fait lors le plus, quand il s'en fait : et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus doulce que sa presence, et ce n'est pas proprement

1. *Qui ne demente pas*, c.-à-d. qui ne la fasse pas déchoir de son ancien rang.

2. *C.-à-d.* je l'en mets à même, je lui donne l'occasion d'exercer cette « vertu æconomique ».

3. *Que je puisse*, s'il dépend de moi.

4. *Quiete*, calme, *Quite*, quitte, sont en certains dialectes deux formes d'un même mot exprimant une même idée.

5. *Fournissent de forme*, c.-à-d. donner la forme, ranger, ordonner.

absence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. L'ay tiré aultrefois usage de nostre esloingnement, et commodité : nous remplissions mieulx et estendions la possession de la vie, en nous separant : il vivoit, il iouïssoit, il veoyoit pour moy, et moy pour luy, autant pleinement que s'il y eust esté : l'une partie de nous demouroit oysive quand nous estions ensemble ; nous nous confondions : la separation du lieu rendoit la conionction de nos volonteiz plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la iouissance des ames¹.

(Chap. ix.)

34. Montaigne ne craint pas de mourir en voyage.

Si ie craignois de mourir en aultre lieu que celuy de ma naissance : si ie pensois mourir moins à mon ayse, esloigné des miens ; à peine sortirois ie hors de France : ie ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse ; ie sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais ie suis aultrement fait ; elle m'est une par tout. Si toutesfois i'avois à choisir, ce seroit, ce crois ie, plustost à cheval, que dans un liet ; hors de ma maison et loing des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis : i'oublie volontiers ce devoir de nostre entregent² : car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant ; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternal adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. L'ay veu plusieurs, mourants bien piteusement, assiegez de tout ce train ; cette presse les estouffe. C'est contre le devoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos : l'un tormente vos yeulx, l'autre vos aureilles, l'autre la bouche ; il n'y a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié, d'ouïr les plainctes des amis ; et de despit, à l'adventure, d'ouïr d'autres plainctes feinctes et masquées. Qui a tousiours eu le goust tendre, affoibly ; il l'a encores plus : il luy fault, en une si grande nécessité, une main douce, et accommodée à son sentiment, pour le grater iustement où il luy cuit ; ou qu'on ne le grate point du tout. Si nous avons besoin de sage femme, à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encores plus sage, à nous en tirer. Tel, et

1. On n'oubliera pas de rapprocher de ce court fragment la belle page inspirée | par le souvenir de La Boétie (p. 52).

2. *Entregent*, civilité, politesse.

amy, le faudroit il acheter bien cherement pour le service d'une telle occasion. Je ne suis point arrivé à cette vigueur desdaineuse qui se fortifie en soy mesme, que rien n'ayde, ny ne trouble : ie suis d'un point plus bas : ie cherche à conniller¹, et à me desrobber de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis de faire, en cette action, preuve ou montre de ma constance. Pour qui ? lors cessera tout le droict et l'interest que j'ay à la reputation. Je me contente d'une mort recueillie en soy, quiete², et solitaire, toute miennne, convenable à ma vie retiree et privee : au rebours de la superstition romaine, où l'on estimoit malheureux celuy qui mouroit sans parler, et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeulx. J'ai assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler aultruy ; assez de pensees en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles : et assez de matieres à m'entretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du roolle de la société ; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres ; allons mourir et rechigner³ entre les incogneux : on treuve, en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds ; qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferrent ; vous laissant vous gouverner et plaindre à vostre mode⁴.

Je me desfais tous les iours, par discours⁵, de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir, par nos maulx, la compassion et le dueil en nos amis : nous faisons valoir nos inconveniens outre leur mesure, pour attirer leurs larmes ; et la fermeté que nous louons en chascun à soubstenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nostre : nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maulx, si encores ils ne s'en

1. *Conniller*, imiter le *connil*, le lapin qui se cache en son terrier pour mourir.

2. *Quiete*. Voir la note 4, p. 247.

3. *Rechigner*, faire la grimace, au sens propre, montrer les dents.

4. La Boétie à l'article de la mort éprouvait un autre sentiment : « Il loua Dieu de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompagné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde. » Montaigne, qui nous rapporte ces paroles (lettre I, p. 322), est sans doute sincère en souhaitant de mourir sur les routes, mais ce vœu n'en est pas moins paradoxal. Très

capable de chaudes amitiés, il semble, nous l'avons dit, bien tiède dans ses affections de famille. Peut-être des tracasseries domestiques, des soucis d'administration, que laissent soupçonner certaines lignes de ce chapitre, lui ont-elles fait parfois préférer à sa maison les grandes routes et les voyages. Sa femme, sa fille, sont loin de lui avoir inspiré les sentiments qu'il éprouva pour La Boétie, pour M^{lle} de Gournay, pour Charron. Nous n'accusons pas Montaigne, nous constatons un fait qui expliquerait ce vœu étrange de mourir hors de sa maison.

5. Nous avons vu fréquemment l'emploi du mot *discours* pour *raison*.

affligent. Il faut estendre la ioye; mais retrencher autant qu'on peult la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas plainct quand la raison y sera : c'est pour n'estre iamais plainct, que se plaindre tousiours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort, vivant, est subiect d'estre tenu pour vif, mourant. L'en ay veu prendre la chevre¹ de ce qu'on leur trouvoit le visage frez, et le poulx posé; contraindre leur ris, parce qu'il trahissoit leur guarison; et hair la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable²: qui bien plus est, ce n'estoient pas femmes. (Chap. ix.)

35. Préparatifs de Montaigne par rapport à la mort.

« Mais, en ces voyages, vous serez arreztez miserablement en un caignard³, où tout vous manquera. » La plus part des choses necessaires, ie les porte quand et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me fault rien d'extraordinaire, quand ie suis malade : ce que nature ne peult en moy, ie ne veulx pas qu'un bolus⁴ le face. Tout au commencement de mes fiebvres et des maladies qui m'atterrent, entier encores et voysin de la santé, ie me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens; et m'en treuve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en fault moins que de medecins. Ce que ie n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on ne s'attende point que ie le face malade. Ce que ie veulx faire pour le service de la mort, est tousiours faict; ie n'oserois le delayer d'un seul iour⁵ : et, s'il n'y a rien de faict, c'est à dire, ou que le doubte m'en aura retardé le choi (car par fois c'est bien choisir de ne cboisir pas), ou que tout à faict ie n'auray rien voulu faire. (Chap. ix.)

1. *Prendre la chevre*, se choquer, s'irriter sans raison.

2. C.-à-d. parce qu'elle est un bien qui ne saurait exciter les regrets et les plaintes.

3. *Caignard, cagnar (canes)* en languedocien est un coin exposé au soleil où se réunissent les gueux et les chiens. On dirait maintenant un *chenil*.

4. *Bolus* ou *bol*, portion d'electuaire officinal ou magistral que l'on avale en une fois.

5. Ce que Montaigne dit ici est con-

firmé par ce récit tiré d'un *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, par Bernard Anthone, dans l'article des testaments : « Feu Montaigne, auteur des *Essais*, dit-il, sentant approcher la fin de ses jours, se leva du lit en chemise. prenant sa robe de chambre, ouvrit son cabinet, fit appeler tous ses valets et autres légataires, et leur paya les légats (legs) qu'il leur avoit laissés dans son testament, prévoyant la difficulté que feroient ses héritiers à payer ses légats. »

36. Que les « Essais » sont « un livre de bonne foy ».

L'escriis mon livre à peu d'hommes, et à peu d'annees¹. Si c'eust esté une matiere de duree, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivy le nostre iusques à cette heure, qui peult esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans? il escoule tous les iours de nos mains; et, depuis que ie vis, s'est alteré de moitié. Nous disons qu'il est asture parfait: autant en dict du sien chasque siecle. Le n'ay garde de l'en tenir là, tant qu'il fuyra et s'ira difformant comme il faict. C'est aux bons et utiles escripts de le clouer à eulx; et ira son credit selon la fortune de nostre estat. Pourtant ne crains ie point d'y inserer plusieurs articles privez qui consomment leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'huy, et qui touchent la particuliere science d'aulecuns, qui y verront plus avant que de la commune intelligencé. Le ne veulx pas, aprez tout, comme ie veois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debattant: « Il iugeoit, il vivoit ainsin: Il vouloit cecy: S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné: Le le cognoissois mieulx que tout aultre. » Or, autant que la bienseance me le permet, ie fois icy sentir mes inclinations et affections; mais plus librement et plus volontiers le fois ie de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que i'ay tout dict, ou tout designé: ce que ie ne puis exprimer, ie le montre au doigt:

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute².

Le ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doibt s'en entretenir, ie veulx que ce soit veritablement et iustement: ie reviendrois volontiers de l'aultre monde, pour desmentir celuy qui me formeroit autre que ie n'estois, feust ce pour m'honorer. Des vivants mesme, ie seds qu'on parle tousiours aultrement qu'ils ne sont: et, si à toute force ie n'eusse maintenu un amy que i'ay perdu³, on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

(Chap. ix.)

1. *A peu*, c.-à-d. pour peu.

2. Lucrèce, I, 403.

3. *Maintenu* en sa forme, en sa ressemblance, dans son caractère véritable.

Il s'agit de La Boétie, dont Montaigne se fit l'éditeur, et qu'il nous représente à plusieurs reprises dans son livre comme un type de vertu. (Voir le récit de sa mort, lettre I, p. 316.)

37. Montaigne en voyage.

En cette commodité de logis que ie cherche, ie n'y mesle pas la pompe et l'amplitude, ie la hais plustost; mais certaine propreté simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honnore de quelque grace toute sienne. *Non ampliter, sed munditer convivium*¹. *Plus salis, quam sumptus*². Et puis, c'est affaire à ceulx que les affaires entraînent en plein hyver par les Grisons, d'être surprins en chemin en cette extremité : moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, ie prends à gauche; si ie me treuve mal propre à monter à cheval, ie m'arreste; et faisant ainsi, ie ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vray que ie treuve la superfluité tousiours superflue, et remarque de l'empeschement³ en la delicatesses mesme et en l'abondance. Ay ie laissé quelque chose à veoir derriere moy, i'y retourne; c'est tousiours mon chemin : ie ne trace aulcune ligne certaine, ny droicte, ny courbe⁴. Ne treuve ie point, où ie vois, ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les iugemens d'aultuy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le plus souvent faulx; ie ne plains pas ma peine, i'ay apprins que ce qu'on disoit n'y est point.

L'ay la complexion du corps libre, et le goust commun⁵, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à aultre ne me touche que par le plaisir de la varieté : chascue usage a sa raison⁶. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre; bouilly ou rosty; beurre, ou huyle, de noix, ou d'olive; chauld ou froid, tout m'est un; et si un, que, vieillissant, i'accuse⁷ cette genereuse faculté, et aurois besoin que la delicatesses et le choys arrestast l'indiscretion de mon appetit, et par-

1. Ces paroles sont tirées d'un ancien poëte, cité par Nonius, xi, 19, mais complètement détournées de leur sens.

2. Corn. Nepos, *Vie d'Atticus*, c. xiii.

3. *Empeschement*, embarras.

4. J.-J. Rousseau semble s'être rapelé ce passage, au liv. V de l'*Emile*, quand il peint lui-même la liberté et la fantaisie de sa manière de voyager : « Nous ne voyageons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée... On observe le pays, on se détourne à droite, à gauche, etc. »

5. *Le goust commun*. La suite explique le sens de cette épithète, c.-à-d. qui s'accommode de toutes choses, ne s'attache à rien de particulier.

6. Montaigne dit lui-même, dans le journal de son voyage en Allemagne et en Italie (tom. 1^{er}, p. 123), « qu'il se conforme et renga aux modes du lieu où il se trouve, et qu'il portoit à Augste (Augsbourg) un bonnet fourré par la ville. »

7. *J'accuse*, je blâme, je reconnais l'inconvénient de cette indifférence contraire à la délicatesses et à l'hygiène.

fois soulageast mon estomach. Quand i'ai esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si ie voulois estre servy à la françoise, ie m'en suis mocqué, et me suis tousiours icelé aux tables les plus espesses d'estrangers. L'ay honte de veoir nos hommes enyvrez de cette sotte humeur, De s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village ; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les étrangères. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette adventure ; les voylà à se rallier, et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils veoyent : pourquoy non barbares puis qu'elles ne sont françoises ? Encores sont ce les plus habiles qui les ont recogneues pour en mesdire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir¹ ; ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendants de la contagion d'un air incogneu. Ce que ie dis de ceux là me ramentoit, en chose semblable, ce que i'ay par fois apperceu en aucuns de nos ieunes courtisans ; ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte ; nous regardent comme gents de l'autre monde, avecques desdaing, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mystères de la court, ils sont hors de leur gibbier ; aussi neufs pour nous et mal habiles, comme nous sommes à eulx. On dict bien vray, qu'un honneste² homme, c'est un homme meslé³. Au rebours, ie peregrine tressaoul de nos façons⁴ ; non pour chercher des Gascons en Sicile, i'en ay assez laissé au logis : ie cherche des Grecs plustost, et des Persans ; i'accointe ceux là, ie les considere ; c'est là où ie me preste, et où ie m'emploie. Et qui plus est, il me semble que ie n'ay rencontré gueres de manieres qui ne vaillent les nostres : ie couche de peu⁵ ; car à peine ay ie perdu mes girouettes de veue.

Au demourant, la plupart des compaignies fortuites que vous rencontrez en chemin, ont plus d'incommodité que de plaisir : ie ne m'y attache point, moins asteure que la vieillesse me particularise⁶ et sequestre aucunement des formes communes. Vous souffrez pour aultruy, ou aultruy pour vous : l'un et l'autre

1. C.-à-d. ils voyagent pour voyager, non pour le plaisir et l'instruction.

2. *Honneste*, dans le sens devenu si fréquent au dix-septième siècle, bien élevé.

3. *Meslé*. Tout le passage explique le sens de ce mot, formé par le mélange des mœurs d'autrui, par ce commerce avec toutes sortes d'hommes.

4. C.-à-d. je voyage très las de nos usages nationaux.

5. *Coucher de peu, de beaucoup, de tant*, termes de jeu pour dire qu'on fait une mise de jeu plus ou moins forte. Montaigne n'ayant guère voyagé, dit-il, a peu vu et ne peut pas se tromper de beaucoup.

6. *Particularise*, force à vivre à part.

inconvenient est poissant ; mais le dernier me semble encores plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres, qui aime à vous suyvre : i'en ay eu faulte extreme en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la fault avoir choisie et acquise dez le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy, sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensee en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produicte seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam*¹. L'autre l'avoit monté d'un ton au dessus : *Si contigerit ea vita sapienti, ut in omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia, quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret et contempletur ; tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat et vita*². L'opinion d'Archytas m'agree, « qu'il feroit desplaisant, au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps célestes, sans l'assistance d'un compagnon³ ». Mais il vault mieux encores estre seul, qu'en compagnie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aimoit à vivre estrangier par tout :

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis⁴,

ie choisirois à la passer le cul sur la selle,

Visere gestiens,
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ, pluviique rores⁵.

« Avez vous pas des passe temps plus aysez⁶ ? De quoy avez vous faulte ? Vostre maison est elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment ? La maïesté royale y a peu⁷ plus d'une fois en sa pompe⁸. Vostre famille n'en laisse elle pas en reglement plus au dessoubs d'elle, qu'elle

1. Sénèque, *Epist.*, 6.

2. Cicéron, *de Officiis*, I, 43.

3. Cicéron, *de Amicitia*, ch. xxiii.

4. Virgile, *Énéide*, IV, 340.

5. Horace, *Od.*, III, III, 54.

6. Ici Montaigne suppose un contradicteur qui combat son goût pour les voyages, comme plus haut (p. 250) : « Mais en ces voyages, vous serez arresté miserablement en un caignard ».

7. Peu, pu, s.-e., se tenir, loger.

8. Aussitôt après la bataille de Coutras, Henri quitta son armée victo-

rieuse. Montaigne était sur son chemin, il s'y arrêta bien que le seigneur de ce manoir fût resté fidèle à la cause du roi de France, dont les troupes venaient de perdre la bataille et leur chef. D'après les comptes manuscrits des dépenses, Henri, le 23 octobre 1587, soupa et coucha à Montaigne, il y dîna le 24. (Grün, *Vie publique de Montaigne*, p. 162.) A ces dates précises, il convient d'ajouter un renseignement traditionnel : « En 1778, le curé de la paroisse de Saint-Michel disait qu'il avait vu au

n'en a au dessus en eminence ? Y a il quelque pensee locale qui vous ulcere, extraordinaire, indigestible ;

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa¹.

Où cuidez vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier² ? *Nunquam simpliciter fortuna indulget*³. Voyez doncques qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suyvrez par tout, et vous plaindrez par tout ; car il n'y a satisfaction çà bas, que pour les ames ou brutales ou divines⁴. Qui n'a du contentement à une si iuste occasion, où pense il le trouver ? A combien de milliers d'hommes arreste une telle condition que la vostre le but de leurs souhaits ? Reformez vous seulement : car en cela vous pouvez tout : là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune ; *nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit*⁵.

Je veois la raison de cet advertissement, et la veois tresbien : mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire, en un mot : « Soyez sage. » Cette resolution est oultre la sagesse ; c'est son ouvrage et sa production : ainsi faict le medecin, qui va criaillant aprez un pauvre malade languissant, « qu'il se resiouïsse : » il luy conseilleroit un peu moins ineptement, s'il luy disoit : « Soyez sain. » Pour moy, ie ne suis qu'un homme de la commune sorte. C'est un precepte salutaire, certain, et d'aysee intelligence, « Contentez vous du vostre ; » c'est à dire, de la raison ; l'execution pourtant n'en est non plus aux plus sages qu'en moy. C'est une parole populaire, mais elle a une terrible estendue : que ne comprend elle ? Toutes choses tumbent en discretion et modification⁶. Je sçais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et predominantes⁷. Ouy, ie le confesse, ie ne veois rien seulement en

château, une trentaine d'années auparavant, un calendrier sur lequel Montaigne avait noté que, cette année et tel jour, Henri IV lui avait fait l'honneur de le visiter et qu'il lui avait donné le plaisir de la chasse dans son bois du Cours, qui est au nord, vers le château de Guiron. (Note supplémentaire aux premiers documents du docteur Payen.)

1. Ennius, apud Cicer., de *Senectute*, ch. 1.

2. *Destourbier*, embarras, *disturbare*.

3. Quinte Curce, iv, 14.

4. Pascal a dit : « L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que

qui veut faire l'ange fait la bête. (Edit. Havet, p. 106.) Il copie encore plus expressément cet autre passage : « Ils veulent se mettre hors d'eux et eschapper à l'homme, au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes (III, 13). »

5. Sénèque, *Epist.*, 56.

6. C.-à-d. dépendent de l'appréciation et sont sujettes à de continuelles changements.

7. Nos maistresses qualitez..... l'inquietude et l'irrésolution sont le caractère principal, distinctif de l'homme.

songe et par souhait, où ie me puisse tenir ; la seule varieté me paye, et la possession de la diversité ; au moins si quelque chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que ie me puis arrester sans interest¹, et que i'ay où m'en divertir commodement². I'aine la vie privée, parce que c'est par mon choix que ie l'aime, non par disconvenance à la vie publique, qui est à l'aventure autant selon ma complexion : i'en sers plus gaiement mon prince, parce que c'est par libre eslection de mon iugement et de ma raison, sans obligation particuliere ; et que ie n'y suis pas reiecté ny contrainct, pour estre irrecevable à tout aultre party, et mal voulu : ainsi du reste. Je hais les morceaux que la nécessité me taille ; toute commodité me tiendrait à la gorge, de laquelle seule i'aurois à despendre :

Alter remus aquas, alter mihi radat arenas³ :

(Chap. ix.)

38. Montaigne impropre au maniemment des affaires publiques.

Mes mœurs mesmes, qui ne disconviennent de celles qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aucunement farouche à mon aage, et inassociable. Je ne sçais pas si ie me treuve desgouté, sans raison, du monde que ie hante ; mais ie sçais bien que ce seroit sans raison si ie me plaignois qu'il feust desgouté de moy, puisque ie le suis de luy. La vertu assignee aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures et coudes, pour s'appliquer et ioindre à l'humaine foiblesse ; meslee et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent iusques à cette heure à quelqu'un de nos roys de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur ; les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis :

Exeat aula,

Qui vult esse pius⁴.

I'ay aultrefois essayé d'employer au service des maniemments publics les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues⁵, comme ie les ay nees chez moy, ou

1. C.-à-d. sans raison de m'arrêter, sans intérêt à le faire.

2. En allant plus loin.

3. Properce, III, III, 20.

4. Lucain, VIII, 493.

5. *Impollu*, sans souillure, non *pollutus*. Corneille a encore employé ce mot :

A l'époux sans macule une épouse *impollue*.
(Théod., III, 1.)

rapportées de mon institution¹, et desquelles ie me sers, sinon si commodement, au moins seurement, en particulier; une vertu scholastique et novice: ie les y ay trouuees ineptes et dange-reuses. Celuy qui va en la presse, il fault qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule, ou qu'il advance, voire qu'il quite le droict chemin, selon ce qu'il rencontre; qu'il vive non tant selon soy, que selon aultruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires, Platon dict², que ce qui eschappe, brayes nettes³, du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en eschappe; et dict aussi, que quand il ordonne son philosophe chef d'une police⁴, il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athenes, et encores bien moins comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdrait son latin; et une bonne herbe, transplantée en solage fort divers à sa condition⁵, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy. Le sens que si i'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y faudroit beaucoup de changement et de rabillage, Quand ie pourrois cela sur moy (et pourquoy ne le pourrois ie avecques le temps et le soing?), ie ne le voudrois pas. De ce peu que ie me suis essayé en cette vacation, ie m'en suis d'autant desgousté: ie me sens fumer en l'ame, par fois, aulcunes tentations vers l'ambition; mais ie me bande et obstime au contraire:

At tu, Catulle, obstinatus obdura⁶.

On ne m'y appelle gueres, et ie m'y convie aussi peu: la liberté et l'oysifveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez diametralement contraires à ce mestier là. Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes; elles ont des divisions et bornes malaysees à choisir et delicates: de conclure, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage publique, c'est mal conclu: tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les aultres; et faict des Essays, qui ne sçauroit faire des effects: tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une bataille; et discours bien en privé, qui harangueroit mal un

1. Institution, éducation.

2. République, liv. vi.

3. Ce qui eschappe, brayes nettes.

c.-à-d. ce qui échappe heureusement:

« Moi je dis que nos libertés auront

peine à sortir d'ici les brayes nettes.

(saines et sauves) ». (Molière, Pré-

cieuses ridicules.) Les brayes sont une culotte, une sorte de caleçon.

4. Police, toujours dans le sens de gouvernement.

5. Solage fort divers, sol très différent de celui qui lui conviendrait.

6. Catulle, Carm., viii, 19.

peuple ou un prince : voire, à l'aventure est ce plustost témoignage à celuy qui peult l'un, de ne pouvoir point l'autre, qu'aultrement. Il treuve que les esprits haults ne sont de gueres moins aptes aux choses basses, que les bas esprits aux haultes. Estoit il à croire que Socrates¹ eust appresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir oncques sceu compter les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil ? certes la veneration en quoy i'ay les perfections de ce personnage, merite que sa fortune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections un si magnifique exemple. Nostre suffisance est detaillee à menues pieces : la mienne n'a point de latitude, et si est chetive en nombre. Saturninus², à ceulx qui luy avoient deferé tout commandement : « Compaignons, dict il, vous avez perdu un bon capitaine, pour en faire un mauvais general d'armee. »

Qui se vante, en un temps malade comme cettuy cy, d'employer au service du monde une vertu naïve et sincere, ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompant avec les mœurs (de vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportements, et former leurs regles ; au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'iniustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi faulse à l'institution des princes) ; ou, s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses dequoy sa conscience l'accuse. Je croirois volontiers Seneca de l'experience qu'il en fait en pareille occasion, pourveu qu'il m'en vouldust parler à cœur ouvert. La plus honorable marque de bonté, en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faulte et celle d'aultruy ; appuyer³, et retarder de sa puissance, l'inclination vers le mal ; suyvre envy⁴ cette pente : mieulx esperer, et mieulx desirer. L'apperceois, en ces desmembremens de la France et divisions où nous sommes tumbez, chascun se travailler à deffendre sa cause, mais iusques aux meilleurs, avec desguisement et mensonge : qui en escriroit rondement⁵, en escriroit temerairement et vicieusement⁶. Le plus iuste party, si est ce encores le membre d'un corps vermoulu et verveux ; mais, d'un tel corps, le membre moins malade s'appelle sain, et à bon droict, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparai-

1. Dans le *Gorgias* de Platon, p. 473.

2. Un des trente tyrans qui s'élevèrent du temps de l'empereur Gallien. (Trebellius Pollion, *Trig. tyrann.*, ch. xxiii.)

3. Appuyer, ne signifie pas ici offrir

un appui, mais une résistance contre le mal.

4. Envy, locution déjà rencontrée, à regret, *invitus*.

5. D'une libre allure, nettement.

6. C.-à-d. serait accusé d'imprudence.

son : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. J'aimerois bien à veoir en Xenophon une telle louange d'Agésilaus¹ : estant prié par un prince voysin avecques lequel il avoit aultrefois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya, luy donnant passage à travers le Peloponnese ; et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement, suyvnt l'obligation de sa promesse, sans luy faire offense. A ces humeurs là ce ne seroit rien dire² ; ailleurs et en aultre temps, il se fera compte de la franchise et magnanimité d'une telle action : ces babouins³ capettes⁴ s'en feussent moquez : si peu retire⁵ l'innocence spartaine à la française. Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux ; mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs establies en reglement au dessus de son siecle ; ou qu'il torde et esmousse ses regles ; ou, ce que ie luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier, et ne se mesle point de nous : qu'y gagneroit il ?

Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puero, et miranti iam sub aratro
Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ⁶.

On peult regretter les meilleurs temps, mais non pas fuыр aux presents⁷ : on peult desirer aultres magistrats, mais il fault, ce nonobstant, obeір à ceulx icy ; et à l'aventure y a il plus de recommandation d'obeір aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des loix receues et anciénnes de cette monarchie reluira en quelque coing, m'y voylà planté : si elles viennent par malheur à se contredire et empescher entr'elles, et produire deux parts, de choıs douteux et difficile, mon eslection sera volontiers d'eschapper et me desrobber à cette tempeste ; nature m'y pourra prester ce pendant la main, ou les hazards de la guerre. Entre Cesar et Pompeius, ie me feusse franchement déclaré : mais entre ces trois voleurs⁸ qui veinrent depuis, ou il eust fallu

1. Montaigne aurait pu l'y voir. *Histoire grecque*, iv, 1 ; éloge d'Agésilas. III, iv. Seulement il ne s'agit pas du passage à travers le Peloponnese, mais d'une entrevue dans le camp d'Agésilas.

2. C.-à-d. un tel récit ne dirait rien à gens de notre caractère.

3. Babouin, signifie ordinairement gros singe et enfant, ici écolier.

4. Capette, diminutif de cape. On appelait de ce nom les écoliers de Mon-

taigu, à cause des petits manteaux qu'ils portaient, appelés capes. Comme on les traitait fort durement et misérablement, on désignait par ce mot un pauvre diable d'écolier, un sot, un impertinent.

5. Retire à, ressemble à.

6. Juvénal, xiii, 64.

7. Fuyre aux presents, fuir les présents (refugere a).

8. Ces « trois voleurs » sont les triumvirs Octave, Marc-Antoine et Lépide.

se cacher, ou suivre le vent : ce que l'estime loisible, quand la raison ne guide plus.

Quo diversus abis ?

(Chap. ix.)

39. Digressions de Montaigne.

Cette farcisserie est un peu hors de mon thème : ie m'esgare, mais plustost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suivent, mais par fois c'est de loing : et se regardent, mais d'une vue oblique. J'ay passé les yeulx sur tel dialogue de Platon², miparty d'une fantastique bigarrure ; le devant à l'amour, tout le bas à la rhétorique : ils ne craignent point ces nuances³, et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousiours la matière ; souvent ils la denotent seulement par quelque marque : l'aime l'allure poétique, à saults et à gambades : c'est un'art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle⁴. Il est des ouvrages en Plutarque où il oublie son thème, où le propos de son argument ne se treuve que par incident, tout estouffé en matière estrangiere : Voyez ses allures au Daimon de Socrates⁵. O Dieu ! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté, et plus lors que plus elle retire au nonchalant et fortuite⁶ ! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon subiect, non pas moy ; il s'en trouvera tousiours en un coing quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant⁷, quoiqu'il soit serré. Je veois au change⁸, indiscrettement et tumultueusement : mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme. (Chap. ix.)

40. Culte de Montaigne pour Rome et ses vieux souvenirs.

J'ay veu ailleurs des maisons ruynees et des statues et du ciel

1. Virgile, *Enéide*, v, 166.

2. Le *Phèdre*, l'un des plus brillants ouvrages où Platon ait traité des questions d'esthétique. C'est à propos de ce dialogue que Socrate se serait écrié : « Que de choses ce jeune homme me fait dire auxquelles je n'ai jamais pensé ! »

3. *Muances*, changements.

4. *Demoniaque* ou plutôt divine, δαιμονική. Montaigne traduit ici le passage si connu de l'*Ion* où Platon dit en parlant du poète : Κούπον γὰρ χεῖμα ποιητῆς; ἴσσι, καὶ πτηνόν, καὶ ἱερόν.

5. Traité de Plutarque, qui porte ce titre.

6. *Et plus lors que plus elle retire*, etc., c.-à-d. elle a d'autant plus de beauté qu'elle semble nonchalante et abandonnée au hasard.

7. Nous avons déjà rencontré, p. 191, *baste* dans le sens de il suffit ; p. 153, *bastant*, suffisant, de l'italien *basta*.

8. *Je veois au change*, *aller au change* ; terme de vénérie qui signifie quitter une proie ou une piste pour en suivre une autre.

et de la terre : ce sont tousiours des hommes. Tout cela est vray, et si pourtant ne sçauois reueoir si souvent le tumbeau de cette ville¹, si grande et si puissante, que ie ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommandation : or, i'ay esté nourry, dez mon enfance, avecques ceulx icy : i'ay eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que ie l'aye eue de ceulx de ma maison : ie sçauois le Capitole et son plan, avant que ie sçeusse le Louvre ; et le Tibre, avant la Seine. l'ay eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que ie n'ay d'aulcuns hommes des nostres : ils sont trespassez ; si est bien mon pere aussi entierement qu'eulx, et s'est esloingné de moy et de la vie, autant en dix-huict ans, que ceulx là ont fait en seize cents ; duquel pourtant ie ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et tresvifve. Voire, de mon humeur, ie me rends plus officieux envers les trespassez : ils ne s'aydent plus : ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là iustement en son lustre ; le bien-faict est moins richement assigné, où il y a retrogradation et reflexion². Arcesilaus³, visitant Ctesibius malade, et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement, sous le chevet du lect, de l'argent qu'il luy donnoit ; et en le luy celant, luy donnoit, en oultre, quittance de luy en sçavoir gré. Ceulx qui ont merité de moy de l'amitié et de la recognoissance, ne les ont

1. Bien que le journal du *Voyage de Montaigne*, écrit la plupart du temps par un secrétaire, n'ait rien de curieux littérairement, quelques pages sont évidemment sorties de la plume du maître. Ainsi quand il disait : « Qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avoit été assise et le plan de son gîte..... Que ceux qui disoient qu'on voyait au moins les ruines de Rome en disoient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire, *ce n'estoit rien que son sépulcre*. Le monde, ennemi de sa longue domination, avoit premièrement brisé et fracassé toutes les parties de ce corps admirable et parce qu'encore tout mort, renversé ou défiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine même. — Que ces petites montres de sa ruine qui paroissent encore au dessus de la bière, c'étoit la fortune qui les avoit conservées par le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde

réitérée à tant de fois à sa ruine, n'avoient pu universellement éteindre. Mais étoit vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restoient, c'étoient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avoit portés premièrement à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne ; que les bâtimens de cette Rome bâtarde qu'on alloit à cette heure attachant à ces masures, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les huguenots viennent d'y démolir... »

2. Où il y a *retrogradation* et *reflexion*, c.-à-d. le bienfait est plus désintéressé vis-à-vis d'hommes qui ont vécu avant nous, que nous allons chercher en remontant le cours des années. Montaigne explique un peu plus loin ce mot *retrogradation*, en disant : « Je me reiecte à cet aultre (siècle).

3. Diogène Laërce, iv, 17.

iamais perdues pour n'y estre plus ; ie les ay mieulx payez, et plus soigneusement, absents et ignorants : ie parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent. Or, i'ay attaqué cent querelles pour la deffense de Pompeius, et pour la cause de Brutus ; cette accointance dure encores entre nous : les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, ie me reiecte à cet aultre : et en suis si embabouiné, que l'estat de cette vieille Rome, libre, iuste et florissante (car ie n'en aime ny la naissance, ny la vieillesse), m'interesse et me passionne : par quoy ie ne sçaurois reueoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruyues profondes iusques aux antipodes, que ie ne m'y amuse. Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons auoir esté hantées et habitees par personnes desquelles la memoire est en recommandation, nous esmeut aulcunement plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts ? *Tanta vis admonitionis inest in locis !... Et id quidem in hac urbe infinitum ; quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus*¹. Il me plaist de considerer leur visage, leur port, et leurs vestemens : ie remasche ces grands noms entre les dents, et les fois retentir à mes aureilles : *Ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo*². Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, i'en admire les parties mesmes communes : ie les veisse volontiers deviser, promener, et souper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels i'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçauions suyvre.

Et puis, cette mesme Rome que nous veoyons, merite qu'on l'aime : confederee de si long temps, et par tant de tiltres, à nostre couronne ; seule ville commune³ et universelle : le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes : l'Espagnol et le François, chascun y est chez soy ; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu ça bas que le ciel ayt embrassé avecques telle influence de faveur, et telle constance ; sa ruyne mesme est glorieuse et enflée :

1. Cicéron, *de finib. bon. et mal.*, v. 1, et 2.

2. Sénèque, *Epist.*, 64.

3. Commune, à tous les chrétiens (καθολικὴ) est employé ici à peu près dans le même sens que universelle.

Laudandis pretiosior ruinis¹ :

encores retient elle, au tumbeau, des marques et images d'empire : *Ut palam sit, uno in loco gaudentis opus esse naturæ*². Quelqu'un se blâmeroit, et se mutineroit en soy mesme, de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes ; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, ie ne sçaurois avoir le cœur de le plaindre. (Chap. ix.)

41. Montaigne citoyen de Rome.

La fortune m'a faict quelques faveurs venteuses³, honnoiraires et titulaires, sans substance ; et me les a aussi, à la verité, non pas accordees, mais offertes, Dieu sçait, à moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la realité, encores bien massive, et qui, si ie l'osois confesser, ne trouverois l'avarice gueres moins excusable, que l'ambition ; ny la douleur moins evitable, que la honte ; ny la santé moins desirable, que la doctrine ; ou la richesse, que la noblesse.

Parmy ses faveurs vaines, ie n'en ay point qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paist chez moy, qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me feut octroyee dernièrement que i'y estois⁴, pompeuse en sceaux et lettres dorees, et octroyee avecques toute gracieuse liberalité. Et parce qu'elles se donnent en divers style, plus ou moins favorable ; et, qu'avant que i'en eusse veu, l'eusse esté bien ayse qu'on m'en eust montré un formulaire, ie veulx, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en treuve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire icy en sa forme⁵, n'estant bourgeois d'aucune ville, ie suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feust et qui sera oncques. Si les aultres se regardoient attentivement, comme ie fois, ils se trouveroient, comme ie fois,

1. Sidoine Apollinaire, *Carm.*, xxiii, *Narbo*, v. 62.

2. Pline, *Nat. Hist.*, iii, 5.

3. *Venteuses*, qui n'ont pas plus de assistance que le vent.

4. En 1581. Montaigne ne dissimule plus dans son *Voyage en Italie* (t. ii, p. 31), combien il ambitionnait cette faveur et la peine qu'il se donna pour obtenir un titre qui ne lui fut pas octroyé si facilement : « Je recherchay partant, et employay tous mes cinq sens de nature pour obtenir le tiltre de citoyen

romain, ne feust ce que pour l'ancien honneur et religieuse memoire de son auctorité ; toutesfois je la surmontay. »

5. Nous omettons la transcription de cette bulle où entre autres éloges magnifiques, on lit ces lignes : « Senatum populumque Romanum non tam illi jus civitatis largiri, quam debitum tribuere, neque magis beneficium dare quam ab illo accipere, qui, hoc civitatis munere accipiendo, singulari civitatem ipsam ornameto atque honore affecerit... »

pleins d'inanité et de fadeze. De m'en desfaire, ie ne puis sans me desfaire moy mesme. Nous en sommes tous confits, tant les uns que les aultres, mais ceulx qui ne le sentent, en ont un peu meilleur compte, encores ne sçais je¹. (Chap. ix.)

42. Montaigne, maire de Bordeaux. Eloge du calme et de la patience.

Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville, estant esloigné de France², et encores plus esloigné d'un tel pensement. Je m'en excusay; mais on m'apprint que j'avois tort, le commandant du roy s'y interposant aussi³. C'est une charge qui doibt sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gaing, aultre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans; mais elle peult estre continuee par seconde eslection, ce qui advient tresrarement: elle le feut à moy⁴; et ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques annees y avoit, à monsieur de Lanssac, et freschement à monsieur de Biron, mareschal de France, en la place duquel ie succeday; et laissay la mienne à monsieur de Matignon, aussi mareschal de France: glorieux de si noble assistance⁵;

Uterque bonus pacis bellique minister⁶.

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y meit du sien, non vaine du tout: car Alexandre desdaigna les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville; mais quand ils veinrent à luy deduire comme Bacchus et Hercules estoient aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement⁷.

À mon arrivee, ie me deschiffray⁸ fidelement et consciousement tout tel que ie me sens estre; sans memoire, sans vigi-

1. S'il y a en tout ceci une pointe de vanité naïve et de « fadeze » on saura du moins bon gré à Montaigne d'en faire l'aveu avec franchise et bonhomie.

2. Montaigne était alors aux bains della Villa, près de Lucques, lorsqu'il reçut la nouvelle de son élection, le 7 septembre 1581.

3. Nous avons encore la lettre datée du 25 novembre 1581, par laquelle Henri III enjoignit à Montaigne d'accepter cette charge.

4. Ce fut évidemment un témoignage de satisfaction donné par ses conci-

toyens, bien que Balzac semble insinuer le contraire, sans en fournir aucune preuve (*Dissert.*, 19, p. 661).

5. C.-à-d. je suis fier d'avoir eu de si nobles collègues dans la charge de maire.

6. Virgile, *Enéide*, xi, 658.

7. Sénèque, *de Beneficiis*, I, 13 et Plutarque, *Des trois formes de gouvernement*. Ici il y a un peu de confusion dans ces rapprochements; ce dernier ne parle point de Bacchus et nomme les Mégariens au lieu des Corinthiens.

8. *Je me deschiffray*, je me fis connaître.

lance, sans experience et sans vigueur : sans haine aussi, sans ambition, sans avarice, et sans violence : à ce qu'ils feussent informez¹ et instruits de ce qu'ils avoient à attendre de mon service ; et parce que la cognoissance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, ie leur adioustay bien clairement que ie serois tresmarry que quelque chose quelconque feist autant d'impression en ma volonté, comme avoient faict aultrefois en la sienne leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme² auquel ils m'avoient appellé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitee de cette tracasserie publique, oubliant le doux air de sa maison où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant, et son mesnage, et sa santé ; et mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eulx à des longs et penibles voyages. Il estoit tel ; et luy parloit cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne feut jamais ame plus charitable et populaire. Ce train, que ie loue en aultruy, ie n'ayme point à le suyvre ; et ne suis pas sans excuse.....

Je ne veulx pas qu'on refuse, aux charges qu'on prend, l'attention, les pas, les paroles, et la sueur, et le sang au besoing :

Non ipse pro caris amicis,
Aut patria, timidus perire³ :

mais c'est par emprunt, et accidentalement ; l'esprit se tenant tousiours en repos et en santé ; non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement luy couste si peu, qu'en dormant mesme il agit : mais il luy fault donner le bransle avecques discretion ; car le corps receoit les charges qu'on luy met sus, iustement selon qu'elles sont ; l'esprit les estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant la mesure que bon luy semble. On faict pareilles choses avecques divers efforts, et differente contention de volonté ; l'un va bien sans l'autre : car combien de gents se hazardent tous les iours aux guerres, dequoy il ne leur chault ; et se pressent aux dangiers des batailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voysin⁴ sommeil ? tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssee de cette guerre, et en a l'ame plus travaillée, que n'a le soldat qui y employe son sang

1. *A ce qu'ils feussent.....* A cet effet, dans ce but qu'ils fussent.

2. *En ce lieu même*, la mairie de Bordeaux.

3. Horace, *Od.*, IV, ix, 51.

4. *Le voysin sommeil*, le sommeil de leur première nuit.

et sa vie. l'ay peu me mesler des charges publiques, sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle¹; et me donner à aultruy, sans m'oster à moy. Cette aspreté et violence des desirs empesche plus qu'elle ne sert à la conduite de ce qu'on entreprend²; nous remplit d'impatience envers les evenemens ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de souspeçon envers ceulx avecques qui nous negocions. Nous ne conduisons iamais bien la chose de laquelle nous sommes possédez et conduicts :

Male cuncta ministrat
Impetus³.

Celuy qui n'y employe que son iugement et son adresse, il y procede plus gayement; il feint, il ploye, il differe tout à son ayse, selon le besoing des occasions; il fault d'attaincte⁴ sans torment et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprinse; il marche tousiours la bride à la main. En celuy qui est enyvrré de cette intention violente et tyrannique, on veoid, par necessité, beaucoup d'imprudence et d'iniustice : l'impetuosité de son desir l'emporte; ce sont mouvements temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruict. La philosophie veult qu'au chastiment des offenses receues, nous en distrayons la cholere; non à fin que la vengeance en soit moindre, ains, au rebours, à fin qu'elle en soit d'autant mieulx assenee et plus poissante, à quoy il luy semble que cette impetuosité porte empeschement. Non seulement la cholere trouble; mais, de soy, elle lasse aussi les bras de ceulx qui chastient : ce feu estourdit et consomme leur force : comme en la precipitation, *festinatio tarda est*⁵, la hastivité se donne elle mesme la iambe⁶, s'en-trave, et s'arreste; *ipsa se velocitas implicat*⁷. Pour exemple, selon ce que i'en vois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy mesme : plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile; communement elle attrappe plus promptement les richesses, masquee d'une image de liberalité.

Un gentilhomme, treshomme de bien et mon amy, cuida brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnee attention et affection aux affaires d'un prince, son maistre : lequel

1. Montaigne dit quelquefois de la largeur du poulce.

2. Sénèque, de Ira, I, 12.

3. Stace, Thébaïde, x, 704.

4. Il fault d'attaincte, il manque le but.

5. Quinte Curce, IX, ix, 12.

6. Se donne elle mesme la jambe, c.-à-d. donne, présente elle-même la jambe à l'entrave.

7. Sénèque, Epist., 44.

maistre¹ s'est ainsi peinct soy mesme à moy, « qu'il veoid le poids des accidents, comme un aultre; mais qu'à ceulx qui n'ont point de remede, il se resoult soubdain à la souffrance; aux aultres, aprez y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peut faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peut ensuyvre. » De vray, ie l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions et de visage au travers de bien grands affaires et bien espineux : ie le treuve plus grand et plus capable en une mauvaise qu'en une bonne fortune; ses pertes luy sont plus glorieuses que ses victoires, et son dueil que son triumphe.

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au ieu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impetueux iecte incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au desordre; on s'esblouit, on s'embarrasse soy mesme : celuy qui se porte plus modereement envers le gaing et la perte, il est tousiours chez soy; moins il se picque et passionne au ieu, il le conduit d'autant plus avantageusement et seurement.

(Chap. x.)

43. L'habitude est une seconde nature. C'est à la jeunesse à s'amender.

L'accoustumance est une seconde nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coustume, ie tiens qu'il me manque; et j'aimerois presque egualement qu'on m'ostast la vie, que si on me l'essimoit², et retrenchoit bien loing de l'estat auquel ie l'ay vescu si long temps. Je ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me iecter à un nouveau train et inusité, non pas mesme vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir aultre; et comme ie plaindrois quelque grande adventure qui me tumbast à cette heure entre mains, qu'elle ne seroit venue en temps que j'en peusse iouir;

Quo mihi fortunas, si non conceditur uti³?

Je me plaindrois de mesme de quelque acquest interne⁴. Il vault quasi mieulx iamais, que si tard, devenir honneste homme,

1. Montaigne désigne sans doute ici le roi de Navarre, depuis Henri IV. Ce qui suit est assurément bien un trait de son caractère.

2. *Essimer*, amaigrir, terme de fau-

connerie. C'est ôter à un faucon sa graisse par diverses cures.

3. Horace, *Epist.*, I, v, 12.

4. *Acquest interne*, acquisition morale, perfectionnement.

et bien entendu à vivre, lorsqu'on n'a plus de vie. Moy, qui m'en vois, resignerois facilement à quelqu'un qui veinst, ce que j'apprends de prudence pour le commerce du monde : moustarde aprez disner. Je n'ay que faire du bien duquel ie ne puis rien faire : à quoy la science, à qui n'a plus de teste ? C'est iniure et desfaveur de fortune, de nous offrir des presents qui nous remplissent d'un iuste despit de nous avoir failly en leur saison. Ne me guidez plus, ie ne puis plus aller. De tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit. Donnez la capacité d'un excellent dessus au chancre qui a les poulmons pourris, et d'eloquence à l'eremite relegué aux deserts d'Arabie. Il ne fault point d'art à la cheute : la fin se treuve, de soy, au bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme expiree : ie suis tout du passé, et suis tenu de l'auctoriser¹ et d'y conformer mon issue². Je veulx dire cecy par maniere d'exemple : Que l'eclipsement nouveau des dix iours du pape³ m'ont prins si bas, que ie ne m'en puis bonnement accoustrer : ie suis des anneés⁴ auxquelles nous comptions aultrement. Un si ancien et long usage me vendique⁵ et rappelle à soy ; ie suis contrainct d'estre un peu heretique par là : incapable de nouvelleté, mesme correctifve. Mon imagination, en despit de mes dents⁶, se iecte tousiours dix iours dix iours plus avant ou plus arriere, et grommelle à mes aureilles : « Cette regle touche ceulx qui ont à estre. » Si la santé mesme, si sueree, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret, plutost que possession, de soy : ie n'ay plus où la retirer⁷. Le temps me laisse : sans luy rien ne se possede. Oh ! que ie ferois peu d'estat de ces grandes dignitez eslectifves, que ie veoïs au monde, qui ne se donnent qu'aux hommes prêts à partir : auxquelles on ne regarde pas tant combien deuenient on les exercera, que combien peu longuement on les exercera ; dez l'entree on vise à l'yssee. Somme,

1. De lui donner autorité, de lui donner le pas sur le présent et le proprés.

2. Issue, la fin de ma vie.

3. Grégoire XIII avait remarqué que l'erreur de onze minutes qui se trouvait dans l'année Julienne avait produit dix jours en plus. En 1582, il fit réformer le calendrier par Louis Lilio, Pierre Chacon, et surtout Christophe Clavius. En France, on passa subitement du 9 au 20 décembre 1582. C'est ce qui a fait appeler depuis cette manière de compter les années, *année grégorienne*, et le calendrier qui suit ce comput, *calen-*

drier grégorien, ou du nouveau style, tandis qu'on appelle *calendrier du vieux style*, le calendrier Julien, suivi encore par les Russes et par quelques autres peuples du rite grec. Montaigne revient encore sur cette réforme du calendrier au chapitre suivant.

4. Je suis des années, je suis contemporain, j'ai vécu en ces années.

5. Vendique, terme du palais, du latin *vindicare* ou *vendicare*, réclamer. On dit aujourd'hui revendiquer.

6. C.-à-d. quoi que je fasse pour la retenir.

7. Le temps d'en jouir, vu son âge.

me voicy aprez d'achever cet homme, non d'en refaire un aultre. Par long usage, cette forme m'est passee en substance, et fortune en nature¹. (Chap. x.)

44. L'homme public et l'homme privé. Impartialité de Montaigne.

La plupart de nos vacations² sont farcesques³; *mundus universus exercet histrioniam*. Il fault iouer deuement nostre roolle, mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en fault pas faire une essence réelle; ny de l'estrangier, le propre : nous ne sçavons pas distinguer la peau de la chemise; c'est assez de s'enfariner le visage sans s'enfariner la poictrine. I'en veois qui se transforment et se transsubstancient⁴ en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres qu'ils entreprennent de charges, et qu'ils se prelatent⁵ iusques au foye et aux intestins⁶, et entraînent leur office⁷ iusques en leur garderobbe : ie ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent de celles qui regardent leur commission. ou leur suite, ou leur mule : *tantum se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant*⁸ : ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magistral. Le maire, et Montaigne, ont tousiours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doit pourtant en refuser l'exercice : c'est l'usage de son païs, et il y a du proufit : il fault vivre du monde, et s'en prevaloir, tel qu'on le treuve. Mais le iugement d'un empereur doit estre au dessus de son empire, et le veoir et considerer comme accident estrangier : et luy, doit sçavoir iouir de soy à part, et se communiquer comme Iacques et Pierre au moins à soy mesme⁹.

1. Ce que le hasard des circonstances a fait de lui est devenu sa nature.

2. *Vacations*, charges :

3. *Farcesques*, qui a le caractère d'une farce, d'une comédie.

4. Montaigne a dit plus haut (p. 165) : « Cette forme m'est passée en substance. »

5. *Se prelatent*, font les prélats.

6. Le membre de phrase qui suit explique le sens de celle-ci.

7. C.-à-d. leur personnage officiel.

8. Quinte Curce, III, II, 18.

9. L'auteur du *Traité de la Sagesse*, Charon, théologal et chantre de l'église de Condom, a transcrit presque toute cette page, liv. II, ch. II, part. 3, § 13. Sans méconnaître la vérité de cette assertion de Montaigne, qu'il faut souvent distinguer entre l'homme privé et l'homme public, ne peut-on craindre que ce dernier n'apporte pas toujours assez de sérieux et de conscience à sa charge, s'il ne la considère que comme « un roolle de personnage emprunté, une vacation farcesque ? »

Je ne sçais pas m'engager si profondement et si entier : quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte. Aux presents brouillis¹ de cet estat, mon interest ne m'a faict mesconnoistre ny les qualitez louables en nos adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceulx que i'ay suyvis. Ils adorent tout ce qui est de leur costé : moy ie n'excuse pas seulement la pluspart des choses qui sont du mien : un bon ouvrage ne perd pas ses graces pour plaider contre moy². Hors le nœud du debat, ie me suis maintenu en equanimité et pure indifference ; *neque extra necessitates belli, præcipuum odium gero* : de quoy ie me gratifie d'autant, que ie veois communement faillir au contraire : *utatur motu animi, qui uti ratione non potest*³. Ceulx qui allongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la plupart, montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particuliere : tout ainsi comme, à qui estant guarý de son ulcère la fievre demeure encores, montre qu'elle avoit un aultre principe plus caché. C'est qu'ils n'en ont point à la cause, en commun, et en tant qu'elle blece l'interest de tous et de l'estat ; mais luy en veulent seulement en ce qu'elle leur masche⁴ en privé : voylà pourquoy ils s'en picquent de passion particuliere, et au delà de la iustice et de la raison publique : *non tam omnia universi, quam ea, quæ ad quemque pertinerent, singuli carpebant*⁵. Je veulx que l'avantage soit pour nous ; mais ie ne forcene point⁶, s'il ne l'est. Je me prends fermement au plus sain des partis, mais ie n'affecte pas qu'on me remarque spécialement ennemy des aultres, et oultre la raison generale⁷. L'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner : « Il est de la ligue ; car il admire la grace de monsieur de Guise. L'activité du roy de Navarre l'estonne : il est huguenot. Il treuve cecy à dire aux mœurs du roy : il est seditieux en son cœur ; » et ne conceday pas au magistrat mesme qu'il eust raison de condamner un livre, pour avoir logé entre les meilleurs poètes de ce siecle un heretique⁸. N'oserions nous dire d'un voleur, qu'il a belle greve⁹ ? Aux siecles plus sages, revoqua on le su-

1. *Brouillis*, dissensions, désordres.

2. Ici la morale de Montaigne est irréprochable, son scepticisme assure du moins son impartialité.

3. Cicéron, *Tusculan.*, iv, 25.

4. *Masche*, meurtrit, blesse.

5. Tite Live, xxxiv, 36.

6. *Forcener*, être hors de sens. *Forcené* est pour *forsené* (*foris, sanus*).

7. C'est ainsi que Montaigne, tout en restant fidèle à Henri III, paraît avoir toujours entretenu de bons rapports avec le Béarnais, aux qualités duquel il rendait justice.

8. Théodore de Bèze que Montaigne avait loué au livre II de ses *Essais*, ch. xvii.

9. *Greve*, jambe.

perbe tiltre de Capitolinus, qu'on avoit auparavant donné à Marcus Manlius, comme conservateur de la religion et liberté publicque? estouffa on la memoire de sa liberalité et de ses faicts d'armes, et recompenses militaires octroyees à sa vertu, parce qu'il affecta depuis la royauté, au preiudice des loix de son pais? S'ils ont prins en haine un advocat, l'endemain il leur devient ineloquent. J'ay touché ailleurs le zeile qui poulse des gents de bien à semblables faultes. Pour moy, ie sçais bien dire, « Il faict meschamment cela; et vertueusement cecy. » De mesme, aux prognosticques ou evenemens sinistres des affaires, ils veulent que chascun, en son party, soit aveugle ou hebeté; que nostre persuasion et iugement serve, non à la verité, mais au proiect de nostre desir. Je faudrois¹ plustost vers l'aulture extremité : tant ie crains que mon desir me suborne²; ioinct, que ie me deslie un peu tendrement des choses que ie souhaite.

J'ay veu, de mon temps, merveilles en l'indiscrete et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servy à leurs chefs, par dessus³ cent mescomptes les uns sur les aultres, par dessus les phantosmes et les songes. Je ne m'estonne plus de ceulx que les singeries d'Apollonius⁴ et de Mahumet embuflèrent⁵. Leur sens et entendement est entierement estouffé en leur passion : leur discretion⁶ n'a plus d'aulture choisis, que ce qui leur rit et qui conforte leur cause. J'avois remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiebvreux; cet aulture, qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte; par où ie m'advise que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires; aprez la premiere qui part, les opinions s'entrepoulsent, suyvant le vent, comme les flots; on n'est pas du corps, si on ne s'en peult desdire, si on ne vague le train commun. Mais, certes, on faict tort aux partis iustes, quand on les veult secourir de fourbes; i'y ay tousiours contredict : ce moyen ne porte qu'envers les testes malades; envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnestes, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

(Chap. x.)

1. *Fauldrois*, manquera, pêcherais.

2. *Suborne*, séduise. trompe.

3. *Par dessus*, nonobstant.

4. Apollonius de Tyane, philosophe et thaumaturge, né à Tyane, en Capadoce, au premier siècle de l'ère chrétienne. M. Chassang a traduit ses

lettres et sa vie, ouvrage du rhéteur Philostrate (Paris, Didier, 1862). C'est un intéressant tableau du merveilleux dans l'antiquité.

5. *Embuflèrent*, même sens que suborner. C'est proprement mener par le nez, comme un buffle.

6. *Discretion*, choix, discernement.

45. Montaigne a toujours fui les procès.

A combien de fois me suis ie faict une bien evidente iniustice, pour fuyr le hazard de la recevoir encores pire des iuges, aprez un siecle d'ennuys, et d'ordes¹ et viles pratiques, plus ennemies de mon naturel que n'est la gehenne et le feu? *Convenit a litibus, quantum licet, et nescio an paulo plus etiam, quam licet, abhorrentem esse : est enim non modo liberale, paululum monnunquam de suo jure decedere, sed interdum etiam fructuosum*². Si nous estions bien sages, nous nous debvrions resiouir et vanter, ainsi que i'ouïs un iour bien naïfvement un enfant de grande maison faire feste à chascun, de quoy sa mere venoit de perdre son procez, comme sa toux, sa siebvre, ou aultre chose d'importune garde. Les faveurs mesme que la fortune pouvoit m'avoir donné, parentez et accointances envers ceulx qui ont souveraine auctorité en ces choses là, i'ay beaucoup faict, selon ma conscience, de fuyr instamment de les employer au preiudice d'aultruy, et de ne monter, par dessus leur droicte valeur, mes droicts. Enfin, i'ay tant faict par mes iournees (à la bonne heure le puisse ie dire!) que me voicy encores vierge de procez, qui n'ont pas laissé de se convier plusieurs fois à mon service, par bien iuste tiltre, s'il m'eust pleu d'y entendre; et vierge de querelles; i'ay, sans offense de poids, passive ou active³, escoulé tantost une longue vie, et sans avoir ouï pis que mon nom : Rare grace du ciel! (Chap. x.)

46. De la honte de certaines réparations dans les affaires d'honneur.

Comme Plutarque⁴ dict que ceulx qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande; sont faciles aprez à faillir de parole et à se desdire: pareillement qui entre legierement en querelle, est subiect d'en sortir aussi legierement. Cette mesme difficulté qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand ie serois esbranlé⁵ et eschauffé. C'est une mauvaise façon: depuis qu'on y est, il fault aller ou crever. « Entreprenez froidement,

1. Orde, sale, d'où orduze.

2. Cicéron, de Officiis, II, 18.

3. C.-à-d. sans avoir fait ou subi de graves injustices.

4. Dans son *Traité de la mauvaise honte*, ch. VIII, de la version d'Amyot.

5. Esbranlé, mis en branle, en mouvement, engagé.

disoit Bias¹, mais poursuivez ardemment. » De faute de prudence, on retombe en faute de cœur, qui est encores moins supportable.

La plupart des accords de nos querelles du iour d'hui sont honteux et menteurs : nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons ce pendant et desadvouons nos vraies intentions ; nous plastrons le faict². Nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistants le sçavent, et nos amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre avantage : c'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensee et cherchons des *connillieres*³ en la faulseté, pour nous accorder ; nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous avons donné à un aultre. Il ne fault pas regarder si vostre action ou vostre parole peult avoir aultre interpretation ; c'est vostre vraie et sincere interpretation qu'il fault meshuy maintenir, quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu et à vostre conscience : ce ne sont parties à mettre en masque : laissons ces vils moyens et ces expedients à la chicane du palais. Les excuses et reparations que ie veois faire tous les iours pour purger l'indiscretion⁴, me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vouldroit mieulx l'offenser encores un coup, que de s'offenser soy mesme en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, esmeu de cholere ; et vous l'allez rappaiser et flatter, en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous vous soubmettez plus que vous ne vous estiez avancé. Je ne treuve aucun dire si vicieux à un gentilhomme, comme le desdire me semble luy estre honteux, quand c'est un desdire qu'on luy arrache par auctorité ; d'autant que l'opiniastreté luy est plus excusable que la pusillanimité. (Chap. x.)

47. Qualités de Montaigne dans l'exercice de sa charge.

Toutes actions publiques sont subiectes à incertaines et diverses interpretations ; car trop de testes en iugent. Aulcuns disent de cette mienne occupation de ville⁵ (et ie suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de

1. Diogène Laërce, I, 87.

2. Nous cherchons à couvrir une faute. Nous disons plutôt en ce sens *replâtrer*.

3. *Connillieres*. Nous avons déjà rencontré le verbe *conniller*, se cacher dans son terrier (*cuniculus*) comme un

connil (lapin). *Connillière* signifie ici un moyen d'échapper, un subterfuge.

4. *Indiscretion*, action ou parole légère, téméraire.

5. Il veut parler de sa mairie de Bordeaux.

montre de mes mœurs en telles choses), que ie m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement, et d'une affection languissante; et ils ne sont pas du tout esloingnez d'apparence. L'essaye à tenir mon ame et mes pensees en repos, *quum semper natura, tum etiam ætate jam quietus*¹; et si elles se desbauchent parfois à quelque impression rude et penetrante, c'est, à la verité sans mon conseil. De cette langueur naturelle on ne doit pourtant tirer aulcune preuve d'impuissance (car faulte de soing, et faulte de sens, ce sont deux choses), et moins, de mesconnaissance et d'ingratitude envers ce peuple, qui employa tous les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir cogneu, et aprez; et fait bien plus pour moy, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premierement. Le luy veulx tout le bien qui se peult; et certes, si l'occasion y eust esté, il n'est rien que i'eusse espargné pour son service. Le me suis esbranlé pour luy, comme ie fois pour moy. C'est un bon peuple, guerrier et genereux, capable pourtant d'obeïssance et discipline, et de servir à quelque bon usage, s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vocation s'estre passee sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation en un temps où quasi tout le monde estoit convaincu de trop faire. L'ay un agir trepignant², où la volonté me charrie; mais cette poincte est ennemie de perseverance. Qui se voudra servir de moy selon moy, qu'il me donne des affaires où il fasse besoing de vigueur et de liberté, qui ayent une conduite droicte et courte, et encores hazardeuse; i'y pourray quelque chose: s'il la fault longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieulx de s'adresser à quelque aultre.

Toutes charges importantes ne sont pas difficiles: i'estois préparé à m'embesongner plus rudement un peu, s'il en eust esté grand besoing; car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que ie ne fois, et que ie n'ayme à faire. Je ne laissay, que ie sçache, aulcun mouvement que le devoir requist en bon escient de moy³. L'ay facilement oublié ceulx que l'ambition mesle au devoir et couvre de son tiltre; ce sont ceulx qui le

1. Q. Cic. de *Petit. consulat.*, ch. 11.

2. *Un agir trepignant*. Montaigne avait mis dans l'édit. de 1538 « un agir esmeu », *trepignant* est plus fort et signifie qui ne tient pas en place.

3. On trouve dans la correspondance de Montaigne un certain nombre de témoignages semblables, entre autres le

27 mai 1585, il écrit au maréchal de Matignon: « Je vous supplie ne faire nul doute que je ne refuse rien à quoy vous serez resolu et que je n'ay ny choisis ny distinction d'affaire ni de personne, où il ira de vostre commandement. » Montaigne l'a dit ailleurs: « Il ne refuse pas aux charges qu'on prend, la sueur et le sang au besoin. » (P. 265.)

plus souvent remplissent les yeulx et les aureilles, et contentent les hommes ; non pas la chose, mais l'apparence les paye ; s'ils n'oyent du bruict, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes : i'arresterois bien un trouble, sans me troubler ; et chastierois un desordre, sans alteration : ay ie besoing de cholere et d'inflammation ? ie l'emprunte, et m'en masque. Mes mœurs sont mousses¹, plustost fades qu'aspres. Je n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceulx qui sont soubs sa main dorment quand et luy² : les loix dorment de mesme. Pour moy, ie loue une vie glissante, sombre³ et muette ; *neque submissam et abjectam, neque se efferentem*⁴ : ma fortune le veult ainsi. Je suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulièrement ambitieuse de preud'homme.

Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equabilité, la constance, et telles qualitez quietes⁵ et obscures ne se sentent plus : les corps raboteux se sentent ; les polis se manient imperceptiblement : la maladie se sent : la santé peu ou point : ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent⁶. C'est agir pour sa reputation et prouffit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place⁷ ce qu'on peult faire en la chambre du conseil : et en plein midy, ce qu'on eust faict la nuit precedente ; et d'estre ialoux de faire soy mesme ce que son compaignon faict aussi bien : ainsi faisoient aulcuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschaffauds à la vue des passants, pour en acquerir plus de practique et de chalandise⁸. Ils iugent que les bons reglements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons, et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre : « Vostre pere vous lairra une grande domination, aysee et pacifique ; » ce garson estoit envieux des victoires de son pere, et de la iustice de son gouvernement ; il n'eust pas voulu iouir l'empire du monde mollement et paisiblement⁹. Alcibiades, en Platon, aime

1. *Mousses*, mot déjà vu, *émoussés*.

2. *Quand et luy*, locution fréquente chez Montaigne, comme lui.

3. *Sombre*, obscure, modeste.

4. Cicéron, *de Officiis*, I, 34.

5. *Quiete* (voir p. 247, note 4).

6. On connaît le proverbe : oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra. *Oindre*, frotter doucement ; poindre, *piquer*, *frapper* à coups de poing.

7. *En la place*. Montaigne dit plus loin, sur des eschaffauds, à la vue des passants.

8. *Plus de chalandise*, plus de chalands, d'acheteurs. Les mots *chaland*, *achalander* seuls sont encore en usage.

9. Allusion à l'impatience d'Alexandre en apprenant les victoires de Philippe ; il craignait que son père ne lui laissât plus rien à faire. (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. II, traduct. d'Amyot.)

mieux mourir, ieune, beau, riche, noble, sçavant, tout cela par excellence, que de s'arrester en l'estat de cette condition¹ : cette maladie est, à l'adventure, excusable en une ame si forte et si plaine. Quand ces ametes² naines et chestifves s'en vont emba-bouinant³, et pensent espandre leur nom, pour avoir iugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes⁴ d'une porte de ville, vainement ils esperent en haulser la teste. Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie ; il va s'esvanouissant en la premiere bouche, et ne se promene que d'un carrefour de rue à l'autre. Entretenez en hardiement vostre fils et vostre valet, comme cet ancien, qui n'ayant aultre auditeur de ses louanges, et consent⁵ de sa valeur, se bravoit⁶ avecques sa chambriere, en s'escriant : « O Perrette, le galant et suffisant homme de maistre que tu as ! ».....

La renommee ne se prostitue pas à vil compte : les actions rares et exemplaires à qui elle est due, ne souffriroient pas la compagnie de cette foule innumerable de petites actions iournalieres. Le marbre eslevera vos tiltres tant qu'il vous plaira, pour avoir faict rapetasser un pan de mur, ou descrotter un ruisseau publicque ; mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruit ne suyt pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est ioincte. Ceux qui ont cogneu les admirables qualitez de Scipion l'Africain, refusent la gloire que Panaetius luy attribue d'avoir esté abstinent de dons, comme gloire non tant sienne, comme de son siecle⁷. Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune ; n'usurpons pas celles de la grandeur : les nostres sont plus naturelles ; et d'autant plus solides et seures, qu'elles sont plus basses. Puisque ce n'est par conscience, au moins par ambition, refusons l'ambition : desdaignons cette faim de renommee et d'honneur, basse et belistresse⁸, qui nous le faict coquiner⁹ de toute sorte de gents (*quæ est ista laus, quæ possit e macello peti*¹⁰ ?) par moyens abiects, et à quelque vil prix que ce soit : c'est deshonneur d'estre ainsin honnoré. Apprenons à estre non

1. C'est ce que Socrate lui reproche au commencement du *Premier Alcibiade*.

2. *Amete*, petite âme. Diminutif formé à l'instar d'*avette*, petit insecte ailé, abeille.

3. *S'en vont emba-bouinant*, se trompant. Voir ce même mot, p. 64. « La jeunesse emba-bouinée de cette fureur, » c.-à-d. séduite.

4. *Continué l'ordre des gardes*, relevé les gardes.

5. *Consent de sa valeur*, qui fut consentant, qui convint, d'accord avec lui, *consentaneus*.

6. *Se bravoit*, faisait le beau. Montaigne a employé *braver* dans le sens de *vanter*.

7. Cicéron, de *Offic.*, II, 22.

8. *Belistresse*, gueuse, mendiante. On disait autrefois les quatre ordres de *belistres* pour les quatre ordres mendiants, Jacobins, Cordeliers, Augustins et Carmes.

Coquiner, mendier, *mendicare*. (Dict. de Nicot.)

10. Cicéron, de *Finibus bon. et mal.*, II, 15.

plus avides, que nous sommes capables, de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre pour le prix qu'elle leur couste. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, ie rabbats de sa bonté le souspeçon¹ en quoy l'entre qu'il soit produict, plus pour estre esclatant que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruiet, et que quelque honneste homme choisit aprez, et r'esleve de l'ombre, pour les poulser en lumiere à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditione et sine populo teste fiunt*², dict le plus glorieux³ homme du monde.

Ie n'avois qu'à conserver, et durer⁴, qui sont effects sourds et insensibles : l'innovation est de grand lustre ; mais elle est interdite en ce temps, où nous sommes pressez, et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire est souvent aussi genereuse que le faire ; mais elle est moins au iour⁵, et ce peu que ie vaulx est quasi tout de cette espece. En somme, les occasions en cette charge⁶ ont suyvi ma complexion ; de quoy ie leur sçais tresbon gré : est il quelqu'un qui desire estre malade pour veoir son medecin en besongne ? et fauldroit il pas fouetter le medecin qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en pratique ? Ie n'ay point eu cett'humeur inique et assez commune, de desirer que le trouble et la maladie des affaires de cette cité rehaultast et honnorast mon gouvernement : i'ay presté de bon cœur l'espaule à leur aysance et facilité. Qui me voudra sçavoir gré de l'ordre, de la doulce et muette tranquillité qui a accompagné ma conduite ; au moins ne peult il me priver de la part qui m'en appartient, par le tiltre⁷ de ma bonne fortune. Et ie suis ainsi faict, que i'aime autant estre heureux que sage, et debvoir mes succez purement à la grace de Dieu qu'à l'entremise de mon operation. I'avois assez discrettement publié au monde mon insuffisance en tels maniements publicques⁸ : i'ay encores pis que l'insuffisance ; c'est qu'elle ne me desplaist gueres, et que ie ne cherche gueres à la guarir, veu

1. Je rabbats le souspeçon, c.-à-d. j'en rabats d'autant que je soupçonne.....

2. Cicéron, *Tuscul. quæst.*, II, 26.

3. Glorieux, vaniteux. C'est dans ce sens que Destouches a développé le caractère de son Glorieux.

4. Durer, continuer à vivre doucement, durer.

5. Au jour, en lumière éclatante.

6. Cette charge de maire de Bordeaux.

7. Par le tiltre de, c.-à-d. grâce à.

8. V. p. 264 : « A mon arrivée, je me deschiffray fidellement et consciencieusement tout tel que je me sens estre, sans memoire, sans vigilance, etc. »

le train de vie que j'ay desseigné¹. Je ne me suis, en cette entre-mise, non plus satisfait à moy mesme ; mais à peu prez i'en suis arrivé à ce que ie m'en estois promis ; et si ay de beaucoup surmonté ce que i'en avois promis à ceulx à qui i'avois à faire : car ie promets volontiers un peu moins de ce que ie puis² et de ce que i'espere tenir. Je m'assure n'y avoir laissé ny offense, ny haine, d'y laisser regret et desir de moy, ie sçais à tout le moins bien cela, que ie ne l'ay pas fort affecté³.

Mene huic confidere monstro!
Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos
Ignorare⁴!

(Chap. x.)

48. Compte et mesure du temps. Son incertitude.

Il y a deux ou trois ans qu'on accourcit l'an de dix iours en France⁵. Combien de changements doilvent suyvre cette reformation ! ce feut proprement remuer le ciel et la terre à la fois. Ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place ; mes voysins treuvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les iours nuisibles et propices, au mesme point iustement où ils les avoient assignez de tout temps : ny l'erreur ne se sentoît en nostre usage ; ny l'amendement ne s'y sent : Tant il y a d'incertitude par tout ! tant nostre appercevance est grossiere, obscure et obtuse ! On dict que ce reglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode, soubstrayant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques annees, le iour du bissexté, qui, ainsi comme ainsin, est un iour d'empeschement et de trouble, iusques à ce qu'on feust arrivé à satisfaire exactement ce debte⁶ ; ce que mesime on n'a pas fait par cette correction, et demeurons encores en arrerages de quelques iours ; et si, par mesme moyen, on pouvoit prouveoir à l'advenir, ordonnant qu'aprez la revolution de tel ou tel nombre d'annees, ce iour extraordinaire seroit tousiours eclipsé ; si que nostre mescompte⁷ ne pourroit d'ores en avant excéder vingt et quatre heures. Nous

1. *Desseigné*, dont j'ai formé le dessein.

2. *Un peu moins de ce que...* Nous dirions que ce que...

3. *(que je ne l'ay pas fort affecté)*, que je n'ai pas eu cette ambition de me faire regretter. Montaigne fut pourtant réélu. On sent dans cette modeste défense, qu'il avait eu des ennemis ou des détracteurs ; sans doute on l'avait

accusé de mollesse dans l'exercice de sa charge.

4. Virgile, *Énéide*, v, 849. L'ordre de ces vers est interverti.

5. V. note 3, p. 268.

6. *Ce debte*, dette, déficit, lacune. Encore un substantif masculin au seizième siècle.

7. *Mescompte*, mauvais compte. Erreur dans la supputation du temps.

n'avons aultre compte du temps que les ans : il y a tant de siècles que le monde s'en sert ; et si, c'est une mesure que nous n'avons encores achevé d'arrester, et telle, que nous doubtons tous les iours quelle forme les aultres nations luy ont diversement donné, et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aucuns, que les cieux se compriment¹ vers nous en vieillissant, et nous iectent en incertitude des heures mesme et des iours, et des mois ? ce que dict Plutarque², qu'encores de son temps l'astrologie n'avoit sceu borner³ le mouvement de la lune : nous voylà bien accommoder pour tenir registre des choses passees !
(Chap. xi.)

49. Des faux miracles. Comment ils s'accréditent.

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes ; le port, le goust et les allures pareilles : nous les regardons de mesme œil. Le treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie, mais que nous cherchons et convions à nous y enfermer : nous aymons à nous embrouiller en la vanité⁴, comme conforme à nostre estre.

L'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins, s'ils eussent vescu leur aage ; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult ; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là iusques à la plus grande. Or, les premiers qui sont abbruvez de ce commencement d'estrangeté, venants à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur faict, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroit de quelque piece faulse⁵ : outre ce, que, *insita hominibus libidine alendi de industria rumores*⁶, nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté⁷, sans quelque usure et accession⁸ de nostre creu. L'erreur particuliere faict premierement l'erreur publique ; et, à son tour aprez, l'erreur publique faict l'erreur particuliere⁹. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant de main en main ;

1. *Se compriment*, s'abaissent.

2. *Questions romaines*, ch. xxiv.

3. *Borner*, déterminer.

4. *Vanité*, mensonge.

5. Voltaire (*Mélanges historiques*, t. xvii, p. 694, édit. Lefèvre) conseille la lecture de ce chapitre à ceux qui veulent apprendre à douter, ajoutons

qu'on y trouve des préceptes excellents de critique historique.

6. Tite Live, xxviii, 24.

7. C -à-d. nous nous regardons comme obligés par conscience à rendre avec quelque usure.

8. *Accession*, exagération.

9. Sénèque, *Epist.*, 81.

* de maniere que le plus esloigné tesmoing en est mieulx instruit que le plus voysin : et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier. C'est un progresz naturel : car quiconque croit quelque chose estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre, et, pour ce faire, ne craind point d'adiouster, de son invention, autant qu'il veoid estre necessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au défaut qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me souleie gueres de donner creance et auctorité à ce que ie dis, m'apperceois toutesfois, aux propos que l'ay en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de ma narration, ie grossis et enfle mon subiect par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest de la verité naïve¹ ; mais ie le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, ie quitte soubdain mon effort, et la luy donne sans exageration, sans emphase et remplissage. La parole naïve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions : où le moyen ordinaire nous fault, nous y adioustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi vero quidquam sit tam valde, quam nihil sapere, vulgare*². *Sanitatis patrociniū est insanientium turba*³. C'est chose difficile de resouldre⁴ son iugement contre les opinions communes : la premiere persuasion, prinse du subiect mesme, saisit les simples ; de là elle s'espand aux habiles sous l'auctorité du nombre et antiquité des tesmoignages. Pour moy, de ce que ie n'en croirois pas un, ie n'en croirois pas cent uns ; et ne iuge pas les opinions par les ans.

Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en qui la goutte avoit perdu un beau naturel et une alaire composition⁵, se laissa si fort persuader au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un presbtre, qui, par la voye des paroles et des gestes, guarissoit toutes maladies, qu'il feit un long voyage pour

1. *Non sans interest de la verité, c.-à-d. que la verité se trouve compromise.*

2. Cicéron, de Divinat., II, 39.

3. S. August., de Civit. Dei, VI, 10.

4. *Resouldre son jugement*; l'affranchir.

5. *Composition*, tempérament.

l'aller trouver, et, par la force de son apprehension¹, persuada et endormit ses iambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service qu'elles avoient desapprins luy faire il y avait long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles adventures, elles estoient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva, depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte² de tels ouvrages, qu'on le iugea indigne d'aucun chastiment³ : comme si feroit on de la plupart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia*⁴ : nostre veue represente ainsi souvent de loing des images estranges, qui s'esvanouissent en s'approchant ; *nunquam ad liquidum fama perducitur*⁵.

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions ! Cela mesme en empesche l'information ; car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poissantes et dignes d'un si grand nom, on perd les vraies ; elles eschappent de nostre veue par leur petitesse ; et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifférent, et non préoccupé⁶. Iusques à cette heure, tous ces miracles et evenements estranges se cachent devant moy⁷. Je n'ay veu monstre et miracle au monde, plus exprez que moy mesme : on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps ; mais plus ie me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne, moins ie m'entends en moy⁸.

Le principal droict d'avancer⁹ et produire tels accidents, est reservé à la fortune¹⁰. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, ie trouvay la place encores toute chaulde d'un miracle qui venoit d'y faillir¹¹ : par lequel le

1. *Apprehension*, la tension de sa volonté.

2. *L'architecte*, l'inventeur.

3. Précepte de sagesse et de tolérance bien rare au seizième siècle. Les écrivains de cette époque sont remplis du récit des supplices infligés aux sorciers, aux démoniaques, etc. (V. notre édit. d'Agr. d'Aubigné, corresp. *Lettres à M. de la Rivière, premier médecin du Roy*, p. 422 et suiv.). Guérir des fous ou des malades, les laisser s'ils sont incurables, et avant tout, se guérir soi-même et guérir les hommes d'une sottise crâdulité, tel est le remède ; mais au seizième siècle, la voix d'un l'Hospital ou d'un Montaigne pouvait-elle être entendue ?

4. Sénèque, *Epist.*, 18.

5. Quinte Curce, iv, 2.

6. *Préoccupé*, prévenu.

7. *Se cachent*, parce que, comme ajoute Montaigne, il n'a veu monstre (prodige) et miracle au monde.

8. Il faut remarquer que Montaigne chrétien et orthodoxe, ne s'attaque ici qu'à des préjugés qui n'ont rien de commun avec la foi. Il ne bat en brèche ici que les sottises nées de la crâdulité humaine, comme ce prétendu miracle dont il est question un peu plus loin.

9. *Avancer*, c.-à-d. donner avancement, créance.

10. *Fortune*, hasard.

11. *Faillir*, tomber.

voysinage avoit esté amusé plusieurs mois; et commenceoient les provinces voisines de s'en esmouvoir, et y accourir à grosses troupes de toutes qualitez. Un ieune homme du lieu s'estoit ioué à contrefaire, une nuict, en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à aultre finesse qu'à iouïr d'un badinage present: cela luy ayant un peu mieulx succédé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts¹, il y associa une fille de village, du tout² stupide et niaise; et feurent trois enfin, de mesme aage et pareille suffisance: et de presches domestiques en feirent des presches publiques, se cachants soubz l'autel de l'église, ne parlants que de nuict, et deffendants d'y apporter aucune lumiere. De paroles qui tendoient à la conversion du monde, et menace du iour du iugement (car ce sont subiects soubz l'auctorité et reverence desquels l'imposture se tapit plus aysement), ils veinrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules, qu'à peine y a il rien si grossier au ieu des petits enfants. Si toutesfois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait iusques où se feust accru ce bas-telage? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison: et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sçais si quelque iuge se vengera sur eulx de la sienne. On veoid clair en cette cy, qui est descouverte; mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoissance, ie suis d'advis que nous soubstenions nostre iugement, aussi bien à reiecter qu'à recevoir. (chap. ix.)

50. Ignorance fondement de l'erreur des sorciers.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou, pour le dire plus hardiement, tous les abus du monde s'engendrent, de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter: nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution³. Le style, à Rome, portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit pour l'avoir vu de ses yeulx, et ce qu'un iuge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler. « Il me semble⁴. » On me faict haïr les choses vraysemblables, quand on me les plante pour infailibles: j'ayme ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions: « A l'adventure, Aulcunement, Quelque,

1. L'étendue d'une juridiction.

2. Du tout, entièrement.

3. Resolution, affirmation.

4. Cicéron, *Académ.*, II, 47.

On dict, *le pense*, » et semblables : et si i'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de res-poudre, enquestante¹ non resolutive : « Qu'est ce à dire ? Ie ne l'entends pas, Il pourroit estre, Est il vray ? » qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentifs à soixante ans, que de représenter les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veult guarir de l'ignorance, il fault la confesser.....

Ie suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraysem-blable, evitant les reproches anciens, *Majorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt. — Cupidine humani ingenii, libentius obscura creduntur*². Ie yeois bien qu'on se courrouce ; et me deffend on d'en doubier, sur peine d'in-jures exécrables : nouvelle façon de persuader ! Pour Dieu mercy, ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceulx qui accusent de faulseté leur opinion ; ie ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affir-mation opposite, egualement avecques eulx, sinon si imperieu-sement. Qui establit son discours par braverie³ et commende-ment, montre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scholastique, qu'ils⁴ ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs ; *videantur sane, non affirmantur modo*⁵ : mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceulx cy ont bien de l'avantage. A tuer les gents, il fault une clarté lumineuse et nette ; et est nostre vie trop reelle et essentielle, pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques.

Quant aux drogues et poisons, ie les mets hors de mon compte ; ce sont homicides, et de la pire espece : toutesfois en cela mesme, on dict qu'il ne fault pas tousiours s'arrester à la propre confession de ces gents icy ; car on leur a veu par fois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes⁶. En ces aultres accusations extravagantes, ie dirois

1. *Enquestante*, interrogative, dubi-tative.

2. La seconde pensée est de Tacite, *Hist.*, I, 22.

3. *Par braverie*, avec fierté, arro-gamment.

4. *Qu'ils aient autant d'apparence*. *Ils* comme *on* (se courrouce), désigne tous les détenteurs du pouvoir *exécutif*, à quelque ordre qu'ils appartiennent, tous ceux qu'une loi peut autoriser, pour divergence d'opinions, à « tuer les gens ».

5. Cicéron, *Academ.*, II, 27.

6. Parmi les lettres de d'Aubigné au

médecin de la Rivière, on lit ce passage curieux qui confirme bien le dire de Montaigne. « Pendant une peste ter-rible qui dépeupla surtout le pays de Loire entre Nantes et Angers, les loups venaient ravir les enfants et les filles jusque dans les chambres basses des maisons... « Or arriva auprez de Che-milly que l'on trouva assis dans un fossé un grand homme effroyable, les yeux haves et furieux ; on lui trouva une main et la bouche sanglantes, il avoit auprez de luy un petit enfant du-quel le ventre estoit mangé ; on luy de-mande en le saisissant qui avoit mangé

volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommandation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain : de ce qui est hors de sa conception, et d'un effect supernaturel, il en doit estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a auctorisé¹. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aucuns de nos tesmoignages, ne doit pas estre avily et communiqué legierement. J'ay les aureilles battues de mille tels contes. « Trois le veirent un tel iour, en levant : Trois le veirent lendemain, en occident : à telle heure, tel lieu, ainsi vestu : » certes, ie ne m'en croirois pas moy mesme. Combien treuve ie plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que ie ne fois² qu'un homme, en douze heures, passe, quand et les vents³, d'orient en occident : combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté de sa place par la volubilité⁴ de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de la cheminee, en chair et en os, par un esprit estrangier ! Ne cherchons pas des illusions du dehors et incogneues, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peult en destourner et elider la verifcation par voye non merveilleuse⁵ ; et suys l'advis de S. Augustin, « Qu'il vault mieulx pencher vers le double que vers l'assurance, ez choses de difficile preuve et dangereuse creance. »

Il y a quelques annees que ie passay par les terres d'un prince souverain, lequel en ma faveur, et pour rabbattre mon

cet enfant ? Il respond que c'estoit luy. Mené à Angers entre les mains de la justice et d'un presidial auquel la cour de Parlement envoioit plus de causes qu'à aucun aultre pour la bonne reputation des juges du lieu, il en laissa fort peu des personnes du lieu qui avoient esté devorees en tout le voisinage qu'il n'avouast estre passees par ses dents... Le lieutenant civil demande à ses collegues qu'ils fissent une pose durant quelque interrogatoire... Il interroge ainsi ce brutal. — « Vien ça, dit il, qui a mangé Pierre Hérault ? — C'est moy, dict ce monstre. — Et Giles Matras ? — Moy aussy, » dict il. Le premier étoit le lieutenant criminel, le second, le lieutenant civil qui faisoit cet interrogatoire. On refit le procez, on trouva ce pauvre homme innocent de tout, et qui n'avoit eu sang à sa bouche que celui que sa main y avoit

porté aprez avoir touché à l'enfant. » (tome 1^{er} des *Œuvres*, p. 424.)

1. Montaigne tient à établir ici une distinction entre certains miracles qui intéressent la foi et les faux miracles.

2. *Que je ne fois*, que je ne trouve naturel, emploi commode et encore bien français du verbe *faire*, pour remplacer un verbe précédemment exprimé ; les Anglais emploient *do* en ce sens.

3. *Quand et les vents*, comme les vents.

4. *Volubilité*, inconstance.

5. *Elider*, syn. de *escacher*, qui signifie écraser, détruire, anéantir (Dict. de Nicot). Phrase obscure et qui signifie sans doute : « il est permis de révoquer en doute un miracle tant qu'on peut l'expliquer par voie naturelle. » Le mot *eluder* serait bien plus clair, mais il n'est, croyons-nous, fourni par aucun texte.

incredulité, me fait cette grace de me faire veoir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre, et une vieille entre autres, vrayement bien sorciere en laideur et deformité, tresfameuse de longue main en cette profession. Je veis et preuves et libres confessions, et ie ne sçais quelle marque insensible sur cette miserable vieille; et m'enquis, et parlay tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que ie peusse; et ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le iugement par preoccupation. Enfin, et en conscience, ie leur eusse plustost ordonné de l'ellébore que de la ciguë : *captisque res magis mentibus, quam consceleratis, similis visa*¹ : la iustice a ses propres corrections pour telles maladies. Quant aux oppositions et arguments que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs, ie n'en ay point senty qui m'attachent, et qui ne souffrent solution tousiours plus vraysemblable que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur l'experience et sur le faict, celles là, ie ne les desnoue point; aussi n'ont elles point de bout : ie les tranche souvent comme Alexandre son nœud². Aprez tout, c'est mettre ses coniectures à bien hault prix, que d'en faire cuire un homme tout vif³. (Chap. XI.)

51. Sénèque et Plutarque. Courage du paysan. Maux de la guerre civile.

A veoir les efforts que Senèque se donne pour se preparer contre la mort; à le veoir suer d'ahan pour se roidir et pour s'asseurer, et se desbattre si long temps en cette perche⁴, i'eusse esbranlé sa reputation, s'il ne l'eust, en mourant, trez vaillamment maintenue. Son agitation si ardente, si frequente, montre qu'il estoit chauld et impetueux luy mesme (*magnus animus remissius loquitur, et securius... non est alius ingenio, alius animo color*⁵, il le fault convaincre à ses despens); et montre aulcunement qu'il estoit pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue, elle

1. Tite Live, VIII, 18. *Il me semble qu'il y avait en cela plus de folie que de crime.* Cette pensée explique la précédente : l'ellébore se donne aux fous, la ciguë aux criminels.

2. Le nœud gordien.

3. Sous cette forme calme et modérée on ne saurait méconnaître une éloquente protestation contre l'intolérance.

Montaigne intitule ce chapitre *des boitoux*; encore un de ces titres insignifiants faits pour dérouter le lecteur.

4. *Se débattre en cette perche*, terme de fauconnerie, se dit de l'oiseau de proie qui étant à la perche s'y débat continuellement.

5. Sénèque, *Epist.*, 115, 114.

est, selon moy, d'autant plus virile et persuasive : ie croirois aysement que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reglez. L'un, plus aigu, nous picque et eslance en sursault; touche plus l'esprit : l'autre, plus solide, nous informe¹, establit et conforte constamment; touche plus l'entendement. Celuy là ravit nostre iugement : cettuy cy le gaigne². L'ay veu pareillement d'autres escripts, encores plus reverez³, qui en la poincture du combat qu'ils soubstiennent contre les aiguillons de la chair, les representent si cuisants, si puissants et invincibles, que nous mesmes, qui sommes de la voirie⁴ du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incogneue de leur tentation, que leur resistance.

A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science? Regardons à terre : les pauvres gents que nous y veoyons espendus, la teste penchante aprez leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote ny Caton, ny exemple ny precepte; de ceux là tire nature tous les iours des effets de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois ie ordinairement qui mescognoissent⁵ la pauvreté; combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouit mon iardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, dequoy ils appellent les maladies, en addoulcissent et amollissent l'aspreté : la phthisie, c'est la toux pour culx; la dysenterie, devoyement d'estomach; un pleuresis, c'est un morfondement : et, selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi; elles sont bien grievves, quaud elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'alicent que pour mourir⁶. *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est*⁷.

L'escrivois cecy environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit⁸ plusieurs mois, de tout son poids, droict sur

1. *Informe*, forme, façonne, informer.

2. Nous avons déjà vu un parallèle entre Sénèque et Plutarque; Montaigne préfère visiblement le dernier, bien qu'il ne le connaisse que par la traduction d'Amyot.

3. Montaigne fait allusion aux Pères de l'église et particulièrement à la *Confession* de S. Augustin.

4. *De la voirie du peuple*, de la lie du peuple.

5. *Mescognoissent*, n'en prennent souci.

6. Ce passage sur le paysan n'a pas l'énergique vigueur des lignes si connues de La Bruyère : « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne (*Caractères; De l'homme*). » Il est peut-être plus simple, plus ému, plus humain.

7. Sénèque, *Epist.*, 95.

8. *Se croupit*, il s'agit en effet d'un fléau permanent et dangereux.

moy : j'avois, d'une part, les ennemis à ma porte ; d'autre part, les picoreurs¹, pires ennemis, *non armis, sed vitiis certatur* ; et essayois² toute sorte d'iniures militaires à la fois :

*Hostis adest dextra lævaque a parte timendus,
Vicinoque malo terret utrumque latus*³.

Monstrueuse guerre ! les aultres agissent au dehors ; cette cy encores contre soy, se ronge et se desfaict par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruyneuse, qu'elle se ruyne quand et quand le reste, et se deschire et despece de rage. Nous la veoyons plus souvent se dissouldre par elle mesme, que par disette d'aucune chose necessaire, ou par la force ennemie. Toute discipline la fuyt : elle vient guarir la sedition, et en est pleine ; veult chastiert la desobeïssance, et en montre l'exemple ; et, employee à la deffense des loix, faict sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes nous ? nostre medecine porte infection !

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

*Exsuperat magis, ægrescitque medendo*⁴.

*Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Justificam nobis mentem avertere deorum*⁵.

En ces maladies populaires, on peult distinguer, sur le commencement, les sains, des malades ; mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons : auleune partie n'est exempt de corruption ; car il n'est air qui se hume si goulument, qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armées ne se lient et tiennent plus que par ciment estrangier⁶ : des François on ne sçait plus faire un corps d'armée constant et réglé. Quelle honte ! il n'y a qu'autant de discipline que⁷ nous en font veoir des soldats empruntez ! Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef⁸, chascun selon la sienne ; il a plus à faire au dedans qu'au de-

1. *Picoreurs*, maraudeurs, *prædatores*. Aller à la *picorée* signifie aller à la maraude.

2. *Essayois*, éprouvais. Nous dirions essayais.

3. Ovide, *de Ponto*, I, III, 57.

4. Virgile, *Enéide*, XII, 46.

5. Catulle, *de Nuptiis Pelei et Thetidis*, v, 405.

6. *Ciment estrangier*. Montaigne entend par là les mercenaires « les soldats empruntez » reitres, lansquenets, appelés indifféremment par les catholiques et les protestants.

7. Nous dirions : de discipline qu'autant que...

8. C.-à-d. non à la discrétion, à la volonté du chef, mais chacun à la sienne.

hors¹ : c'est au commandant de suyvre, courtizer et plier, à luy seul d'obeïr ; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de veoir combien il y a de lascheté et de pusillanimité en l'ambition ; par combien d'abiection et de servitude il luy fault arriver à son but : mais cecy me desplaist il, de veoir des natures debonnaires, et capables de iustice, se corrompre tous les iours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coustume ; la coustume, le consentement et l'imitation. Nous avons assez d'ames mal nees, sans gaster les bonnes et genereuses : si que, si nous continuons, il restera malaysement à qui fier la santé de cet estat, au cas que fortune nous la redonne :

Hunc saltem everso juvenem succurrere seculo
Ne prohibete².

L'encourus les inconveniens que la moderation apporte en telles maladies : ie feus pelaudé³ à toutes mains ; au gibelin, i'estois guelphe ; au guelphe, gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais ie ne sçais où c'est. La situation de ma maison, et l'accointance des hommes de mon voysinage, me presentoient d'un visage ; ma vie et mes actions, d'un aultre. Il ne s'en faisoit point des accusations formees⁴, car il n'y avoit où mordre ; ie ne desempare iamais les loix, et qui m'eust recherché m'en eust deu de reste⁵ : c'estoient suspicions muettes qui couroient soubz main, ausquelles il n'y a iamais faulte d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. L'ayde ordinairement aux presumptions iniurieuses que la fortune seme contre moy, par une façon que i'ay, dez tousiours, de fuyr à me iustifier, excuser et interpreter⁶ ; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de plaider pour elle ; *perspicuitas enim argumentatione elevatur*⁷ : et, comme si chascun veoyoit en moy aussi clair que ie fois, au lieu de me tirer arriere de l'accusation, ie m'y advance, et la rencheris plustost par une confession ironique et mocqueuse, si ie ne m'en tais tout à plat, comme de chose in-

1. C.-à-d. on a plus de difficultés avec ses soldats qu'avec l'ennemi.

2. Virgile, *Georg.*, I, 500. Ce jeune homme destiné à soutenir l'Etat sur le penchant de sa ruine, c'est, dans la pensée de Montaigne, Henri de Bourbon, roi de Navarre.

3. *Pelaudé*, battu, étrillé.

4. *Formees*, formelles, précises.

5. *M'en eust deu de reste*, c.-à-d. eût été bien moins innocent que moi.

6. *Interpreter*, expliquer sa conduite.

7. Cicéron, *De natura Deorum*, III, 4.

digne de response. Mais ceulx qui le prennent pour une trop haultaine confiance ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceulx qui le prennent pour foiblesse d'une cause indefensible; nommement les grands, envers lesquels faulte de soubmission est l'extreme faulte, rudes à toute iustice¹ qui se cognoist, qui se sent, non desmise², humble et suppliante : i'ay souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'adveint lors, un ambitieux s'en feust pendu ; si eust faict un avaricieux. Je n'ay soing quelconque d'acquérir ;

Sit mihi, quod nunc est, etiam minus ; et mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volent di³ :

mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autrui, soit larcin, soit violence, me pincent environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offense a, sans mesure, plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maux accoururent à moy à la file : ie les eusse plus gaillardement soufferts à la foule⁴. ...

(Chap. xii.)

52. Comment Montaigne se conduisit pendant les guerres civiles.

La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy : *potentissimus est, qui se habet in potestate*⁵. En un temps ordinaire et tranquille, on se prepare à des accidents moderez et communs : mais en cette confusion, où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se veoid à chascune heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune ; d'autant fault il tenir son courage fourny de provisions⁶ plus fortes et vigoreuses. Sçachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siecle non mol, languissant, ny oysif : tel qui ne l'eust esté par aultre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme ie ne lis gueres ez histoires ces confusions des aultres estats, que ie n'aye regret de ne les avoir peu mieulx considerer, present : ainsi faict ma curiosité, que ie m'aggree aulcuncement de veoir de mes yeulx ce notable spectacle de nostre mort publique, ses symptomes et sa forme ; et, puisque ie ne la puis retarder, ie suis content d'estre destiné à

1. Toute justice, tout bon droit.

2. Desmise, humble, basse, demissa.

3. Horace, *Epist.*, 1, xviii, 107.

4. A la file, à la suite les uns des

autres, par opposition à la foule, tous ensemble.

5. Sénèque, *Epist.*, 90.

6. Provisions, prévoyance.

y assister, et m'en instruire. Si cherchons nous avidement de recognoistre, en ombre mesme, et en la fable des theatres, la montre des ieux tragiques de l'humaine fortune : ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons ; mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements¹. Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons historiens fuyent, comme un' eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regagner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons².

Ce crouleuxent doncques m'anima, certes, plus qu'il ne m'aterra, à l'ayde de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement ; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye iamais non plus les maulx que les biens tous purs aux hommes, ma santé teint bon ce temps là, oultre son ordinaire ; et, ainsi que sans elle ie ne puis rien, il est peu de choses que ie ne puisse avecques elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, et de porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus oultre³ : et esprouvay, en ma patience, que j'avois quelque tenue contre la fortune ; et qu'à me faire perdre mes arçons, il falloit un grand heurt. Je ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse : ie suis son serviteur ; ie luy tends les mains⁴ : pour Dieu, qu'elle se contente ! Si ie sens ses assauts ? si fais. Comme ceulx que la tristesse accable et possede se laissent pourtant par intervalles tastonner⁵ à quelque plaisir, et leur eschappe un soubrire : ie puis aussi assez sur moy pour rendre mon estat ordinaire paisible et deschargé d'enuyeuse imagination ; mais ie me laisse pourtant, à boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensees, qui me battent pendant que ie m'arme pour les chasser, ou pour les luicter⁶. (Chap. xii.)

1. La pensée peut sembler subtile et quelque peu égoïste. Montaigne veut dire en somme que la curiosité de ces spectacles tragiques offre une sorte de compensation aux inquiétudes et aux douleurs du citoyen.

2. C.-à-d. pour arriver à la peinture des séditions... qu'ils savent que nous préférons.

3. Plus oultre, c.-à-d. que sans ces « provisions », sans la constance dont il se sentit animé, sa plaie se fût agran-

die, il eût souffert davantage de ces guerres civiles.

4. *Cedo et manum tollo.* (Cic., *Fragm. consol. ap. Lactan.*, III, 28.)

5. *Tastonner*, flatter, amadouer. — Tastonner les chevaux de la main tout doucement pour les calmer, *palpate*. (Nicot.)

6. *Pour les luicter*. Remarquer encore l'emploi du verbe *luicter* (lutter) activement.

53. La peste se joint aux autres calamités.

Voicy un aultre rengrement¹ de mal qui m'arriva à la suite du reste : Et dehors et dedans ma maison, ie feus accueilly d'une peste, vehemente au prix de toute aultre : car, comme les corps sains sont subiects à plus grievees maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles là ; aussi mon air tressalubre, où d'aucune memoire, la contagion, bien que voysine, n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges,

Mista senum et juvenum densantur funera ; nullum
Sæva caput Proserpina fugit² :

i'eus à souffrir cette plaisante³ condition, que la vue de ma maison m'estoit effroyable ; tout ce qui y estoit, estoit sans garde, et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy, qui suis si hospitalier, feus en trespenible queste de retraicte pour ma famille ; une famille esgaree, faisant peur à ses amis et à soy mesme, et horreur, où qu'elle cherchast à se placer : ayant à changer de demeure, soudain qu'un de la troupe commenceoit à se douloir⁴ du bout du doigt : toutes maladies sont alors prises pour peste ; on ne se donne pas le loisir de les recognoistre. Et c'est le bon, que, selon les regles de l'art, à tout dangier qu'on approche, il fault estre quarante iours en transe de ce mal⁵ ; l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode, et enfiévrant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si ie n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autrui, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane ; car ie porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance⁶. L'apprehension ne me presse gueres, laquelle on craint particulièrement en ce mal ; et si, estant seul, ie l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuyte bien plus gaillarde et plus esloingnee : c'est une mort qui ne me semble des pires ; elle est communement courte, d'estourdissement, sans douleur, consolee par la condition publique, sans cerimonie, sans dueil, sans presse. Mais quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peult sauver :

Videas desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes⁷.

1. *Rengrement*, augmentation.

2. Horace, *Od.*, 1, xxviii, 19.

3. *Plaisante*, par antiphrase.

4. *Se douloir*, se plaindre, *dolere*.

5. C.-à-d. que le mal peut mettre quarante jours à se déclarer.

6. *Souffrance*, patience à endurer.

7. Virgile, *Géorg.*, III, 476.

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel¹ : ce que cent hommes travailloient pour moy, chome pour long temps.

(Chap. xii.)

54. Patience et simplicité des paysans à l'article de la mort.

Or lors, quel exemple de resolution ne veismes nous en la simplicité de tout ce peuple ? Generalement, chacun renoncroit au soing de la vie : les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du païs ; tous indifferemment se preparants et attendants la mort, à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effroyee, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis² à cette necessité, et que ce feust une condamnation universelle et inevitable. Elle est tousiours telle : mais à combien peu tient la resolution au mourir ? la distance et difference de quelques heures, la seule consideration de la compaignie, nous en rend l'apprehension diverse. Veoyez ceulx cy : pour ce qu'ils meurent en mesme mois, enfans, ieunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. l'en veis qui craignoient de demeurer derriere, comme en une horrible solitude : et n'y cogneus communement aultre soing que des sepultures ; il leur faschoit de veoir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes, qui y peuplerent³ incontinent. Comment les fantasies humaines se descoupent⁴ ! les Neorites, nation qu'Alexandre subiugua, iectent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y estre mangez : seule sepulture estimee entr'eulx heureuse⁵. Tel, sain, faisoit desia sa fosse : d'autres s'y couchoient encores vivants ; et un manœuvre des miens, avecques ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre en mourant. Estoit ce pas s'abrier⁶ pour s'endormir plus à son aise, d'une entreprinse en haulteur aucunement pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, aprez la iournee de Cannes, la teste plougee dans des trous, qu'ils avoient faicts et comblez de

1. *Manuel*, locution expliquée par la phrase suivante, c.-à-d. consiste dans le travail exécuté sur son domaine, dans la culture de la terre et particulièrement de la vigne, comme il le dit au morceau suivant.

2. *Compromis*, compromettre en terme de droit signifie s'engager à s'en rapporter au jugement d'un arbitre. *Compromis à cette nécessité*, signifie donc qu'ils s'en remettaient au

sort, ayant renoncé à lutter contre le mal.

3. *Peuplerent*, verbe neutre ici, comme pulluler.

4. *Se descoupent*, se partagent en différentes formes.

5. Diodore de Sicile, xvii. 105.

6. *S'abrier*, s'abriter, le verbe *abrier* (abri) appartient à la vieille langue. C'est encore un terme de marine.

leurs mains en s'y suffoquant¹? Somme, toute une nation feut incontinent, par usage, logee en une marche qui ne cede en roideur à aucune resolution estudiee et consultee².

Je ne veis iamais païsan de mes voysins entrer en cogitation de quelle contenance et assurance il passeroit cette heure derniere : nature luy apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt ; et, lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue premeditation : pourtant feut ce l'opinion de Cesar, que la moins premeditee mort estoit la plus heureuse et plus deschargee³ : *Plus dolet, quam necesse est, qui ante dolet, quam necesse est*⁴. L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité : nous nous empeschons tousiours ainsi, voulants devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en disner plus mal, tous sains, et se renfrongner de l'image de la mort : le commun n'a besoin ny de remede, ny de consolation, qu'au heurt et au coup ; et n'en considere qu'autant iustement qu'il en souffre. Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faulte d'apprehension du vulgaire luy donne cette patience aux mauix presents, et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs ; que leur ame, pour estre plus crasse et obtuse, est moins penetrable et agitable? Pour Dieu ! s'il est ainsi, tenons doresenavant eschole de bestise : c'est l'extreme fruit que les sciences nous promettent, auquel cette cy conduict si doucement ses disciples.

(Chap. xii)

55. Jugement de l'apologie de Socrate.

Voilà pas un plaidoyer⁵ puerile⁶, d'une hauteur inimaginable, veritable, franc et iuste, au delà de tout exemple ; et employé en quelle necessité? Vrayement ce feut raison qu'il le preferast à celui que ce grand orateur Lysias avoit mis par escript pour luy ; excellemment façonné au style iudiciaire, mais indigne d'un si noble criminel. Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix suppliante? cette superbe vertu eust elle calé⁷ au plus fort de sa montre? et sa riche et puissante nature

1. Tite Live, xxii, 51.

2. Comparez ce passage avec celui où Montaigne a déjà parlé du courage ou de l'indifférence des paysans devant la souffrance et la mort (p. 235).

3. *Deschargee*, légère. V. Suétone, César, ch. LXXXVII.

4. Sénèque, *Epist.*, 98.

5. Il s'agit d'un discours que Platon prête à Socrate, au ch. xvii de l'*Apolo-
logie*.

6. C.-à-d. d'une *sécurité enfantine*, comme le dit ensuite Montaigne, et représentant la pure impression et ignorance de nature.

7. *Caler*, se baisser, s'abaisser, terme

eust elle commis à l'art sa deffense : et, en son plus hault essay, renoncé à la verité et naïfveté, ornements de son parler, pour se parer du fard des figures, et feinctes d'un' oraison apprinse ? Il feit tressagement, et selon luy¹, de ne corrompre point une teneur de vie incorruptible² et une si sainte image de l'humaine forme, pour alonger d'un an sa decrepitude, et trahir l'immortelle memoire de cette fin glorieuse. Il debvoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde : seroit-ce pas dommage publique qu'il l'eust achevee d'un' oysifve et obscure façon ? Certes, une si nonchalante et molle consideration de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy³ ; ce qu'elle feit : et il n'y a rien en la iustice si iuste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommandation ; car les Atheniens eurent en telle abomination ceulx qui en avoient esté cause, qu'on les fuyoit comme personnes excommuniees ; on tenoit pollu⁴ tout ce à quoy ils avoient touché ; personne à l'estuve ne lavoit⁵ avecques eulx, personne ne les saluoit ny accointoit : si qu'enfin ne pouvant plus porter cette haine publique, ils se pendirent eulx mesmes⁶.....

Oultre ce, la façon d'argumenter de laquelle se sert icy Socrates, est elle pas admirable egualement en simplicité et en vehemence ? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote, et vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler et vivre comme Socrates : là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté ; l'art n'y peult ioindre. (Chap. xu.)

56. Il est dangereux de commencer tard à se faire imprimer.

Si i'eusse voulu parler par science⁷, i'eusse parlé plus tost ; i'eusse escript du temps plus voysin de mes estudes, que⁸ i'avois plus d'esprit et de memoire ; et me feusse plus lié à la vigueur de cet aage là, qu'à celluy cy, si i'eusse voulu faire mestier

de marine, se dit en parlant des vergues, des mâs et du navire même.

1. Et selon luy, c'est-à-dire que sa conduite fut conforme à toute sa vie.

2. Teneur, suite, continuité : *tenor vilæ per omnia consonans*. (SÈNEQUE, *Epist.*, 31.)

3. Pour luy, à sa place, puisqu'il ne « considérât pas » sa mort.

4. Pollu, souillé, *pollutus*. Nous avons

vu précédemment *impollu*, non souillé, pur.

5. Ne lavoit, ne se lavait, ne se baignait, *lavabat*.

6. Ces deux dernières phrases sont tirées du traité de Plutarque, de *l'Envie et de la Haine*, ch. III de la version d'Amyot.

7. Par science, en savant, en homme qui fait, comme il ajoute plus bas, *mestier d'escrire*.

8. Que, alors que, *cum*.

d'escrire. Et quoy, si cette faveur gracieuse que la fortune m'a nagueres offerte par l'entremise de cet ouvrage¹, m'eust peu rencontrer en telle saison, au lieu de celle cy, où elle est egualement desirable à posseder, et preste à perdre? Deux de mes cognoissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis, d'avoir refusé de se mettre au iour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses default, comme la verueur, et pires; et autant est la vieillesse incommodé à cette nature de besongne, qu'à tout aultre: quiconque met sa decrepitude sous la presse, faict folie, s'il espere en espreindre² des humeurs qui ne sentent le disgracié, le resueur et l'assopy; nostre esprit se constipe et s'espaissit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement; accessoirement celle cy et accidentalement, celle là expressement et principalement: et ne traicte à poinct nommé de rien, que du rien; ny d'aucune science, que de celle de l'inscience. J'ay choisi le temps où ma vie, que j'ay à peindre, ie l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort: et de ma mort seulement, si ie la rencontrois babillarde, comme font d'autres, donrois ie encores volontiers advis au peuple, en deslogeant. (Chap. XII.)

57. La physionomie de Montaigne lui a été utile en deux mémorables circonstances.

Il m'est souvent advenu que, sur le simple credit de ma presence et de mon air, des personnes qui n'avoient aucune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiees, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes; et en ay tiré, ez pais estrangiers, des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'adventure, que ie les recite particulièrement: Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy; son art feut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entree. Je le cognoissois de nom, et avois occasion de me fier de luy, comme de mon voysin et aulcunement³; mon allié: ie luy feis ouvrir, comme ie fois à chascun. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harrassé. Il m'entreteint de cette fable: « Qu'il venoit d'estre rencontré, à une demie lieue de là, par un sien ennemy, lequel ie cognoissois aussi, et avois ouï parler de leur querelle; que cet ennemy luy avoit

1. Peut-être Montaigne fait-il allusion aux sentiments que la lecture de son livre avait inspirés à M^{lle} de Gournay.

2. *Espreindre*, exprimer.

3. Dans un sens affirmatif, quelque peu.

merveilleusement chaussé les esperons¹ ; et qu'ayant esté surprins en desarroy, et plus foible en nombre, il s'estoit iecté à ma porte à sauvelé² ; qu'il estoit en grand' peine de ses gents, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins. » l'essayay tout naïvement de le conforter, assurer, et refreschir. Tantost aprez³, voylà quatre ou cinq de ses soldats qui se presentent, en mesme contenance et effroy pour entrer, et puis d'autres et d'autres encores aprez, bien equippez et bien armez, iusques à vingt cinq ou trente, feignants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commenceoit à taster⁴ mon souspeçon : ie n'ignorois pas en quel siecle ie vivois, combien ma maison pouvoit estre enviee ; et avois plusieurs exemples d'autres de ma cognoissance, à qui il estoit mesadvenu⁵ de mesme. Tant y a, que, trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest⁶ d'avoir commencé à faire plaisir, si ie n'achevois, et ne pouvant me desfaire sans tout rompre, ie me laissay aller au party le plus naturel et le plus simple, comme ie fois tousiours, commandant qu'ils entrassent. Aussi, à la verité, ie suis peu desliant et souspeçonneux de ma nature ; ie penche volontiers vers l'excuse et l'interpretation plus douce : ie prends les hommes selon le commun ordre ; et ne crois pas ces inclinations perverses et desnaturees, si ie n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles : et suis homme, en oultre, qui ne commets volontiers à la fortune, et me laisse aller à corps perdu entre ses bras ; dequoy, iusques à cette heure, i'ay eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ay trouvee et plus advisee, et plus amie de mes affaires que ie ne suis. Il y a quelques actions en ma vie desquelles on peult iustement nommer la conduite difficile, ou, qui vouldra, prudente : de celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle⁷. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et pretendons plus de nostre conduite, qu'il ne nous appartient ; pourtant se fourvoyent si souvent nos desseings : il est envieux de l'estendue que nous atribuons aux droicts de l'humaine prudence, au preiudice des siens : et nous les raccourcit d'autant plus que nous les ampli-

1. *Chausser les esperons* signifiait autrefois faire chevalier ; ici, poursuivre un fuyard.

2. *À sauvelé*, terme qui a vieilli. On lit encore dans Voltaire (*lett.* 3), se mettre en sauvelé.

3. *Tantost*, bientôt.

4. *Taster*, éprouver, éveiller.

5. *Mesadvenu*, du verbe *mesadvenir*, subir une mésaventure.

6. *D'acquest*, de bénéfice, que c'était n'avoir rien gagné.

7. *A elle*, c.-à-d. à la fortune.

sions. Ceulx cy se tiurent à cheval, en ma court ; le chef avecques moy dans ma salle, qui n'avoit voulu qu'on establast¹ son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprinse : et n'y restoit sur ce point que l'exécution. Souvent depuis il a dict, car il ne craignoit pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gents ayants continuellement les yeulx sur luy, pour veoir quel signe il leur donneroit, bien etonnez de le veoir sortir et abandonner son avantage.

Une aultre fois, me fiant à ie ne sçais quelle trefve qui venoit d'estre publicce en nos armées, ie m'acheminay à un voyage, par pais estrangement chatouilleux². Ie ne feus pas sitost esventé³, que voylà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me ioignit à la troisieme iournee, où ie fus chargé par quinze ou vingt gentilshommes masquez, suivis d'une ondee d'argoulets⁴. Me voylà prins et rendu, retiré dans l'espez d'une forest voysine, desmonté, devalisé, mes cofres fouillez, ma boîte⁵ prinse, chevaulx et esquipage dispersé à⁶ nouveaux maistres. Nous feusmes long temps à contester dans ce hallier, sur le faict de ma rançon, qu'ils me tailloient si haulte, qu'il paroissoit bien que ie ne leur estois gueres cogueu. Ils entrèrent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menaçoient du dangier où i'en estois.

Tunc animis opus, Ænea, tunc pectore firmo⁷.

Ie me maintiens tousiours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quitter⁸ seulement le gaing qu'ils avoient faict en ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'aultre rançon. Aprez deux ou trois heures que nous eusmes esté là, et qu'ils m'eurent faict monter sur un cheval qui n'avoit garde de leur échapper, et commis ma conduite particuliere à quinze ou vingt harquebuziers, et dispersé mes gents à d'aultres, ayant ordonné qu'en nous menast prisonniers diverses routes, et moy desià acheminé, à deux ou trois harquebuzades de là,

1. *Etablat, estable, mener à l'écurie; estable, étable, écurie.*

2. *Chatouilleux*, au sens figuré, qui s'offense facilement, ombrageux, par conséquent dangereux.

3. *Esventé*, découvert, c.-à-d. on ne fut pas plus tôt ma sortie. *Eventé* se dit plutôt des objets que des personnes, éventer une mine, un complot.

4. *Argoulets*. On appela d'abord de ce nom des cavaliers armés d'arcs, les arquebuses n'étant pas encore en usage; on les nomma ensuite arquebusiers et puis dragons.

5. *Boîte*, le coffre à argent.

6. *Dispersé à*, entre les mains de.

7. Virgile, *Enéide*, vi, 261.

8. *Quitter*, abandonner.

Jam prece Pollucis, jam Castoris implorata¹.

Voicy une soubdaine et tres inopinee mutation qui leur print. le veis revenir à moy le chef avecques paroles plus doulces : se mettant en peine de rechercher en la troupe mes hardes escartees, et me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, iusques à ma boîte. Le meilleur present qu'ils me feirent, ce feut enfin ma liberté : le reste ne me touchait gueres en ce temps là. La vraye cause d'un changement si nouveau, et de ce r'advisement sans aucune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensee et deliberee, et devenue iuste par l'usage (car d'arrivee ie leur confessay ouvertement le party duquel i'estois et le chemin que ie tenois) certes ie ne sçais pas bien encores quelle elle est. Le plus apparent qui se demasqua et me feit cognoistre son nom, me redict lors plusieurs fois que ie devois cette delivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles qui me rendoient indigne d'une telle mesadventure, et me demande assurance d'une pareille². Il est possible que la bonté divine se voulut servir de ce vain instrument pour ma conservation : elle me deffendit encores l'endemain d'aultres pires embusches, desquelles ceulx cy mesmes n'avoient adverty. Le dernier est encores en pieds, pour en faire le conte. Le premier³ feut tué il n'y a pas longtemps. (Chap. XII.)

58. Obscurité de la langue du droit. Les gloses ne font qu'obscurcir les textes.

Pourquoy est ce que nostre langage commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament ; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aucune maniere de se declarer qui ne tumbé en double et contradiction ? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants d'une peculiere attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes⁴, ont tant poisé chasque syllabe, espeluché si primement⁵ chasque espee de

1. Catulle, *Carmin.*, LXVI, 63.

2. *Assurance d'une pareille*, c.-à-d. de l'assurer, le cas échéant, d'un traitement pareil.

3. *Le premier*, celui qui, dans le premier récit, avait pénétré dans le cha-

teau, sous prétexte qu'il était poursuivi.

4. *Clauses artistes*, phrases arrangées avec art.

5. *Primement*, in primis, spécialement, particulièrement.

cousture, que les voylà enfrasquez¹ et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber sous aucun reglement et prescription, ny aucune certaine intelligence : *confusum est, quidquid usque in pulverem sectum est*². Qui a veu des enfans, essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif³; plus ils le pressent et pétrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux⁴ metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant⁵ et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultés, on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee⁶ et profondément remuée : *Difficultatem facit doctrina*⁷. Nous doubtons sur Ulpian⁸, et redoublons encores sur Bartolus⁹ et Baldus¹⁰. Il falloit effacer la trace de cette diversité innombrable d'opinions; non point s'en parer, et en entester¹¹ la posterité. Je ne sçais qu'en dire, mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination¹². Nous ouvrons la matiere, et l'espondons en la destrempant¹³; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Épicurus. Jamais deux hommes ne iugerent pareillement de mesme chose : et est impossible de veoir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné

1. *Enfrasquez*, embarrassés, del'ital. *infrascarsi*, s'embarrasser dans les branches d'un arbre.

2. Sénèque, *Epist.*, 89.

3. *Une masse d'argent vif* ou vif argent, mercure.

4. *Genereux*, qu'on ne peut soumettre.

5. *Se va menuisant*, se divisant; *menuiser* signifie proprement couper menu (du bois), d'où *menuisier*.

6. *Esmiee*, reduite en mie, émietlée.

7. Quintilien, *Inst. orat.*, x 3. Montaigne cite bien les paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent.

8. *Ulpian*, jurisconsulte romain, fut

préfet du prétoire sous Héliogabale et Alexandre Sévère. C'est, de tous les jurisconsultes, celui auquel les *Pandectes* ont fait le plus d'emprunts.

9. *Bartolus*, célèbre jurisconsulte, né à Ferrare en 1313, mort en 1356. Son principal ouvrage a pour titre *Lecturæ in tres libros codicis*.

10. *Baldus*, jurisconsulte, né à Pérouse en 1400.

11. *Entester*, surcharger, alourdir, rompre la tête.

12. *C.-à-d.* qui exprime ses inventions, ses propres idées.

13. *Destrempant*, délayant.

toucher ; ie brunche plus volontiers en païs plat : comme certains chevaulx que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté ? le centiesme commentaire le renvoye à son suyvnt, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé : quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire ? » Cecy se veoid mieulx en la chicane : on donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations ; trouvons nous pourtant quelque fin au besoing d'interpreter ? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité ? nous fault il moins d'avocats et de iuges, que lorsque cette masse de droits estoit encores en sa premiere enfance ? Au contraire, nous obscurcissions et ensepvelissons l'intelligence ; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoyant, bastissant, et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe ; *mus in pice*¹ : il pense remarquer de loing ie ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire ; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschements et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent : non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esope, lesquels descouvrants quelque apparence de corps morts flotter en mer, et ne le pouvants approcher, entreprendrent de boire cette eau, d'asseicher le passage et s'y estouffèrent....

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses ; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subiect : nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'auteurs, il en est grand' cherté². Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants ? est ce pas la fin commune et derniere de tous estudes ? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres ; la premiere sert de lige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons³ ainsi de degré on degré ; et advient de là que le

1. Proverbe grec et latin. *C'est une souris dans la poix*, qui s'engluë à mesure qu'elle se veut dépêler.

2. Parce qu'ils sont rares sur la place.

3. *Eschellons*, du verbo *escheller*, monter à l'échelle.

plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain¹ sur les espaules du penultime².

(Chap. xiii.)

59. Imperfection des lois et incertitude de la justice.

Considerez la forme de cette iustice qui nous regit ; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité : Tant il y a de contradiction et d'erreur ! Ce que nous trouvons³ faveur et rigueur en la iustice, et y en trouvons tant, que ie ne sçais si l'entre-deux⁴ s'y treuve si souvent, ce sont parties maladifves et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des païsans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement, en une forest qui est à moi, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le soublever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuys, de peur que les gents de la iustice ne les y attrapassent, et, comme il se faict de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruyne ; n'ayants ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse ie dict ? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis dans la coulpe des iuges ; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts ? Cecy est advenu de mon temps : Certains sont condamnez à la mort pour un homicide ; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arrêté. Sur ce poinct, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voysine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement⁵ cet homicide, et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doit interrompre et différer l'exécution de l'arrest donné contre les premiers : on considere la nouveleté de l'exemple, et sa consequence pour accrocher⁶ les iugements ; que la condamnation est iuridiquement passee ; les iuges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés⁷ aux formules de la iustice. Phi-

1. *D'un grain*, c.-à-d. d'un grain de blé, métaphore tirée de l'argument nommé *sorite*, de *σωρός*, tas de blé.

2. *Penultime* ou penultième, *pene ultimus*, avant dernier, celui qu'il n'a dépassé que de l'épaisseur d'un grain.

3. *Ce que nous trouvons... ce sont*, c.-à-d. le fait de trouver... tient à...

4. *L'entre-deux*, c.-à-d. l'impartialité.

5. *Disertement*, sans hésitation.

6. *Accrocher*, entraver.

7. *Consacrés*, immolés.

lippus, ou quelque aultre¹, prouvent à un pareil inconvenient, en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un iugement resolu². La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause; de l'aultre costé la raison des formes judiciaires : il satisfait aulcunement³ à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant, de sa bourse, l'interest⁴ du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condamnations plus crimineuses⁵ que le crime !....

Nul iuge n'a encores Dieu mercy ! parlé à moy comme iuge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile : nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener ; l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady⁶ aprez la liberté, que qui me deffendrait l'accez de quelque coing des Indes, i'en vivrois aulcunement plus mal à mon ayse : et tant que ie trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, ie ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourrois ie souffrir la condition où ie veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume, privez de l'entree des villes principales, et des courts, et de l'usage des chemins publiques, pour avoir querrellé nos loix ! Si celles que ie sers me menaceoient seulement le bout du doigt, ie m'en irois incontinent en trouver d'aultres, où que ce fenst. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or, les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique⁷ de leur auctorité, elles n'en ont point d'aultre, qui bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots ; plus souvent par des gents qui, en haine d'egalité, ont faulte d'equité ; mais touiours par des hommes, auteurs vains et irresolus. Il n'est

1. Il s'agit bien en effet de Philippe, comme on le voit dans les *Apophthegmes* de Plutarque, mais Montaigne a un peu modifié les circonstances ; dans Plutarque, il s'agit d'un soldat qui, ayant aperçu le prince sommeiller pendant qu'il plaider sa cause, en appela à Philippe éveillé.

2. *Resolu*, sans hésitation.

3. *Aulcunement*, *aucun*, comme tou-

jours affirmatif quand il n'est pas accompagné de *ne*. Le latin *aliquis* a donné au vieux français *alque*, *alcun*, *alquin*, d'où *aulcun*, *aulcunement*. (Voir p. 295, note 3).

4. *Recompensant l'interest*, le dédommageant de sa condamnation.

5. *Crimineuses*, criminelles.

6. *Affady*, insatué, fou de la liberté.

7. *Mystique*, secret, mystérieux.

rien si lourdement et largement faultier, que les loix; ny si ordinairement. Quiconque leur obeît parce qu'elles sont iustes, ne leur obeît pas iustement par où il doit. Les nostres françoises presentent aulcunement la main, par leur desreglement et deformité¹, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeissance, et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation².
(Chap. XIII.)

60. Il n'y a que l'expérience personnelle qui serve

Quel que soit doncques le fruit que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangers, si nous faisons si mal nostre prouffit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Je m'estudie plus qu'autre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

Qua Deus hanc mundi temperet arte domum;
Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua;
Sit ventura dies, mundi quæ subruat arces,

Quærite, quos agitat mundi labor³.

En cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la sentiray; ma science ne luy peult faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy; c'est folie de l'esperer, et plus grand'folie de s'en mettre en peine, puisqu'elle est necessairement semblable, publique, et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doit, à pur et à plein, descharger du soing de gouvernement : les inquisitions et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avecques grand' raison, nous renvoient aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient, et nous presentent son visage peinct,

1. *Deformité, laideur, deformitas.*

2. Il y a inversion dans la phrase, et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation sont

sujets comme le commandement.

3. Les six premiers vers sont de Propertius, III, v, 26. Le second passage est de Lucain, I, 417.

trop hault en couleur et trop sophistiqué ; d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous aourny de pieds, à marcher¹ ; aussi a elle de prudence², à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention³ ; mais, à l'advenant, facile, quiete et salutare, et qui faict tresbien ce que l'autre dict, en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïvement et ordonnance, c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature⁴, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh ! que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte⁵ !

L'aymerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Cicéron. De l'experience que j'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier ; qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebre l'emporta, veoid la laideur de cette passion mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste : qui se souvient des maulx qu'il a courus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous ; et emperiere⁶, et populaire, c'est tousiours une vie, que tous accidents humains regardent. Escoutons y seulement ; nous nous disons⁷ tout ce dequoy nous avons principalement besoing : qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance ? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest, comme en general i'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme ; et sens de cette regle grande utilité à la vie : ie ne

1. *A marcher* ; à est la traduction exacte de *ad* dans le sens de *pour*. Le seizième siècle et le dix-septième ont sans cesse employé cette préposition dans le sens de *pour*. La désuétude en est regrettable, cet emploi de la préposition *à* donnait à la phrase une allure légère et rapide.

2. *A elle de prudence*, c.-à-d. aussi nous a-t-elle fourni de prudence.

3. *Leur invention*, celle des philosophes.

4. C'est le précepte stoïcien ζῆν ἁπλοῦς γομενῶς τῇ φύσει.

5. On a souvent cité cette phrase qui résume bien le côté d'épicurisme insouciant de Montaigne, mais il y a autre chose chez lui. Son livre, ses voyages ne prouvent-ils pas que nul n'est moins que lui « ignorant et incurieux ? »

6. *Vie emperiere*, vie d'empereur.

7. *Nous nous disons*, en l'écoutant.

regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où l'aye brunché ; i'apprends à craindre mon allure par tout, et m'attends à la regler. D'apprendre qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot ; instruction bien plus ample et importante. (Chap. XIII.)

61. Montaigne eût été bon conseiller de roi.

Quelquesfois on me demandoit à quoy i'eusse pensé estre bon, qui¹ se feust advisé de se servir de moy pendant que i'en avois l'aage ;

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus² ;

A rien dis ie : et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à aultruy. Mais i'eusse dict ses veritez à mon maistre, et eusse contreroolé ses mœurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que ie ne sçais point, et n'en veoïs naistre aucune vraye reformation en ceulx qui les sçavent ; mais les observant pas à pas, en toute opportunité, et en iugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement ; luy faisant veoir quel il est en l'opinion commune ; m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gents : comment, si Alexandre³, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre ? l'eusse eu assez de fidelité, de iugement et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom, autrement il perdrait son effect et sa grace ; et est un roolle qui ne peut indifferemment appartenir à tous : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employée à toute heure et en toute sorte ; son usage, tout noble qu'il est, a ses circoncriptions et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruit, mais dommageablement, et encores iniustement : et ne me fera lon pas accroire qu'une sainte remontrance ne puisse estre appliquée vicieusement ; et que l'interest de la substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme.

Ie voudrois, à ce mestier un homme content de sa fortune,

Quod sit, esse velit : nihilque malit⁴,

1. S.-ent. à qui, pour qui.

2. Virgile, *Enéide*, v, 415.

3. Comment si Alexandre, comment

en serait-il autrement, lorsque... *quid si?*

4. Martial, X, XLVII, 12.

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vivement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Je le voudrois à un homme seul; car respandre le privilege de cette liberté et privauté à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, de celui là ie requerrois surtout la fidelité du silence.....

62. Habitudes auxquelles Montaigne était asservi dans sa vieillesse.

Quoyque l'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifférence, si est ce que par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arrêté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, et n'a desormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir), la coustume a desia, sans y penser, imprimé si bien en moy son caractere en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en despartir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour, ny faire collation entre les repas, ny desieuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures, aprez le souper, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner; et me passerais autant malaysement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe; mais à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodement; ie les souille plus qu'eulx¹ et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Je plains qu'on n'aye suivi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys : qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius, que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne coupe particuliere². moy ie me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun; non plus que d'une main commune : tout metal m'y deplaist au prix d'une matiere claire et transparente : que mes yeulx y tastent³ aussi, selon leur capacité. Je doibs plusieurs telles molleses à l'usage. Nature

1. *Plus qu'eux*, répond à l'idée d'Allemands, qui n'est pas exprimée, mais comprise dans l'expression à l'allemande.

2. *Comment il fault refrener la cholerie*, ch. xiii.

3. C. à-d. que mes yeux partagent mon plaisir.

m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes : comme, de ne soubstenir plus deux pleins repas en un iour, sans surcharger mon estomach ; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, asseicher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein : car, depuis quelques anneés, aux courrees de la guerre¹, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'estomach me commence à troubler, avecques vehemente douleur de teste ; et n'arrive point au iour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desieuner, ie m'en vois dormir ; et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. L'avois tousiours apprins que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuit : mais, hantant ces anneés passees familièrement, et longtemps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celui de la nuict ; il a cuidé m'imprimer, non tant son discours², que son sentiment. Quoy, que³ le doubte mesme, et l'inquisition, frappe nostre imagination, et nous change ? Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eulx ; et plains plusieurs gentilshommes, qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre⁴ tous ieunes et entiers : encores vaudroit il mieux souffrir un rheume, que de perdre pour iamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science, qui nous descric les plus douces heures du iour ! Estendons nostre possession iusques aux derniers moyens : le plus souvent on s'y durcit en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion, comme fait Cesar le haut mal, à force de le mespriser et corrompre⁵. On se doit addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir ; si

1. Bien qu'on ne voie ni dans les histoires ni dans les mémoires de l'époque, que Montaigne ait occupé un grade dans l'armée royale, et qu'on n'y trouve aucun renseignement sur les lieux et le temps où il aurait combattu, Montaigne, ainsi qu'il ressort de ce passage et d'autres, a, comme tous les gentilshommes de son temps, connu la vie militaire. Le malin Brantôme a beau le plaisanter sur la manière dont il trainait l'épée, après avoir déposé la robe et le bonnet carré, bien ou mal, il a porté l'épée. « Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet que j'avois, trois heures auparavant, donné ou reçu d'un

aultre. » (Liv. II, ch. xvii.) — « Je ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre. » (Liv. III, ch. iii.) — « Soldat et gascon sont qualitez aussi un peu subjectes à l'indiscrétion. » (Liv. III, ch. xiii.) etc.

2. C.-à-d. non pas tant son opinion que sa sensation.

3. *Quoy que*, toujours dans l'acception souvent rencontrée, *dirai-je que*, ajoutez que, *quid quod* ?

4. *Chartre*, prison. On dit encore tenir en chartre privée.

5. *Vie de César*, ch. v, de la version d'Amyot, Plutarque. *Corrompre* signifie ici ruiner, détruire.

ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, auxquelles l'obligation et servitude soit utile. (Chap. xiii.)

63. Il faut souffrir comme lois de notre condition la vieillesse et la mort.

..... Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir¹, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfans; quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais toy. » C'est iniustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peult advenir à chascun : *Indignare, si quid in te inique, proprie constitutum est*².

Veoyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoureuse, c'est à dire qu'il le remette en ieunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas³?

n'est-ce pas folie? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues annees; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes et les vents. Platon⁴ ne croit pas qu'Aesculape se meist en peine de prouvoier, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à sa vacation, et à produire des enfans sains et robustes; et ne treuve pas ce soing convenable à la iustice et prudence divine, qui doit conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit redresser, on vous plastrera pour le plus, et estansonnera⁵ un peu, et alongera lon de quelque heure vostre misere :

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contra nititur objicibus;
Donec certa dies, omni compage soluta,
Ipsam cum rebus subruat auxilium⁶ :

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peult eviter : nostre vie est composee, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et aspres, aigus et plats, mols et

1. *Affoiblir*, nous affaiblir, *deficere*.

2. Sénèque, *Epist.*, 91.

3. Ovide, *Trist.*, III, viii, 11.

4. *République*, III, p. 423.

5. Soutenir avec une pièce de bois.

6. *Pseudo-Gallus*, I, 171.

graves : le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit il dire? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler; et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peult¹, sans ce meslange; et y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctesiphon², qui entreprenoit de faire à coups de pied avecques sa mule. (Chap. XIII.)

64. Eloge de la vie militaire.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire³ : occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance), et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus iuste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, ieunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation, sans art, et une façon de vie, masle et sans cerimonie; la variété de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient et eschauffe et les oreilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa republicque il en fait part aux femmes et aux enfants : vous vous conviez aux roolles et hasards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance; soldat volontaire; et veoyez quand la vie mesme y est excusablement employee,

Pulchrumque mori succurrit in armis⁴.

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas oultre mesure : la compagnie assure⁵ iusques aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces⁶ à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La

1. *Nostre estre ne peult*, sous-ent. exister. Nous avons déjà rencontré chez Montaigne ce genre d'ellipse.

2. Certain escrimeur dont Plutarque rapporte ce trait dans le traité, *Comment il fault refrener la cholere*, ch. VIII de la version d'Amyot.

3. On sent que Montaigne regrette de ne pas appartenir à la noblesse d'épée.

4. Virgile, *Enéide*, II, 317.

5. *Assure*, donne de l'assurance, rassure.

6. *Des causes tierces*, des tiers, des causes indépendantes de votre volonté.

mort est plus abieete, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat : les fiebvres et les catarrhes, autant douloureux et mortels, qu'une harquebuzade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est*¹. (Chap. XIII.)

65. Education populaire de Montaigne.

Si j'avois des enfants masles, ie leur desirasse² volontiers ma fortune : Le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'en-voya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que ie feus en nourrice, et encores au delà ; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *magna pars libertatis est bene moratus venter*³. Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture ; laissez les former à la fortune, sous des loix populaires et naturelles ; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté⁴, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin : de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoing de nostre ayde ; et estimoit que ie fusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos : et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts⁵, à des personnes de la plus abieete fortune, pour m'y obliger et attacher. (Chap. XIII.)

66. Les jeux et distractions ne sont pas incompatibles avec la grandeur d'âme.

Le relaschement⁶ et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse : Epaminondas⁷ n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de sonner⁸, et s'y embesongner avecques

1. Sénèque, *Epist.*, 96. Chez Sénèque ce mot n'est qu'une métaphore, il ne s'agit point, comme ici, d'un éloge de la vie militaire.

2. *Je leur desirasse*. Montaigne emploie souvent ce temps du subjonctif pour le conditionnel, *je désirerois*.

3. Sénèque, *Epist.*, 123.

4. *Aspreté*, condition rigoureuse.

5. *Sur les fonts* « baptismaux. »

6. *Le relaschement*, les distractions, *remissio*.

7. Voyez Cornelius Nepos, *Epaminondas*, II.

8. *Sonner*, jouer des instruments, de l'ital. *suonare*. Se dit encore absolument pour certains instruments de cuivre, cor, trompette.

attention, feut chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, et à la parfaite reformation¹ des mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste², il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudent³ à amasser et choisir des coquilles⁴, et iouer à Cornichon va devant⁵, le long de la marine, avecques Lælius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à représenter par escript, en comedies⁶ les plus populaires et basses actions des hommes; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie, iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome⁷: Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller⁸, et iouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en ecstase, debout, un iour entier et une nuit, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee: Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vive force d'armes; en la bataille Delienne⁹, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval: et emmy tout le peuple d'Athènes, oultré comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir¹⁰ Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; et ne de-

1. *Reformation des mœurs*, pureté.

2. C.-à-d. digne qu'on le crût d'origine divine. Voyez Anla-Gelle, VII, 1.

3. *Baguenaudent*, s'amusant à des choses vaines et frivoles. La baguenaude, fruit du baguenaudier, est une gousse pleine d'air et de petites graines et qui éclate avec bruit lorsqu'on la presse.

4. Cicéron, *De Oratore*, II, 6. Mais il s'agit du second Scipion et non du premier.

5. *Cornichon va devant*. Jeu qui consiste, suivant le *Dictionnaire de Trévoux*, à ramasser divers objets en courant. Peut-être aussi s'agit-il du jeu des *ricochets*, Scipion et Lælius s'ébatant « le long de la marine » (rivage de la mer).

6. Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il faut en

croire Suétone dans la vie de ce poète, ce dont Montaigne était si persuadé qu'il dit expressément « et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance » (I, xxxix). Montaigne se trompe encore ici; c'est le second Scipion, et non Scipion l'ayeul, qui fut soupçonné d'avoir eu quelque part aux comédies de Térence.

7. Voyez les discours de Q. Fabius contre le premier Scipion. (Tite Live, xxix, 19.)

8. *Ballier*, danser. Voyez le *Banquet* de Xenophon, II, 16.

9. *Bataille Delienne*. C'est la bataille de Delium, en Béotie, livrée en 427, entre les Thébains et les Athéniens.

10. *Recourir*, secourir. Ce fait et tous ceux qui l'accompagnent sont assez connus par les témoignages de Xenophon et de Platon.

sista¹ cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Thera-
menes mesme, quoyqu'il ne feust suyvi que de deux, en tout :
Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit es-
prins, maintenir au besoing une severe abstinence : Il s'est veu
continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds
nuds ; porter mesme robbe en hyver et en esté ; surmonter tous
ses compaignons en patience de travail ; ne manger point au-
trement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept
ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de
ses enfants, les griffes de sa femme², et enfin la calomnie, la
tyrannie, la prison, les fers, et le venin : Mais cet homme là
estoit il convié de boire à lût³, par devoir de civilité ? c'estoit
aussi celuy de l'armée à qui en demouroit l'avantage ; et ne
refusoit ny à iouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir
avec eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace ; car
toutes actions, dict la philosophie, sient egualement bien, et
honnorent egualement le sage. On a de quoy, et ne doibt on
iamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous
patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de
vie, pleins et purs : et faict on tort à nostre instruction de nous
en proposer tous les iours d'imbecilles et manques⁴ à peine
bons à un seul ply, qui nous tirent arriero ; plustost ; corrupteurs
plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus
facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest
et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte ; et selon
l'art, que selon nature ; mais bien moins noblement aussi, et
moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont⁵, et tirer
avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour
grand tout ce qui est assez ; et montre sa haulteur, à aymer
mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si
beau et legitime que de faire bien l'homme⁶ et deuement ; ny
science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette
vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre
estre.

(Chap. XIII.)

1. *Ne desista cette entreprise.* On
dit maintenant *se désister de*.

2. On connaît le caractère irascible
de Xantippe, femme de Socrate.

3. *Boire à lût*, expression dont l'ori-
gine est douteuse, qui signifie boire

beaucoup du commencement à la fin
du repas, *pergræcari*.

4. *Manques*, adj. défectueux.

5. *A mont*, en haut, en montant.

6. *Faire bien l'homme*, bien jouer
son rôle d'homme, *agere hominem*.

67. Usage que Montaigne faisait de la vie; sa résignation.

J'ay un dictionnaire¹ tout à part moy : ie passe le temps, quand il est mauvais et incommodé; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste, ie m'y tiens : il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps, » et de « Passer le temps, » represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir², et, autant qu'il est en eulx, ignorer et fuyr, comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable : mais ie la cognois aultre; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours³ où ie la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse et si elle nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*⁴. Le me compose⁵ pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune : aussi ne sied il proprement bien de ne se despleire pas à mourir, qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage⁶ à la iouir : le la iouis au double des aultres; car la mesure, en la iouissance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que i'apperceois la mienne si briefve en temps, ie la veulx estendre en poids, ie veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et par la vigueur de l'usage, compenser la hastifveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine.

Les aultres sentent la doulceur d'un contentement et de la prosperité, ie la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes⁷ à celui qui nous l'octroye. Ils iouissent les aultres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans le cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, i'ay aultrefois trouvé bon qu'on me le trou-

1. Dictionnaire, c.-à-d. une sorte de code, un livre de préceptes à son usage particulier.

2. Gauchir, éviter en tournant à gauche, se détourner de la route.

3. Decours, cours en descendant, decursus.

4. Sénèque, *Epist.*, xv.

5. Je me compose d, je m'arrange pour.

6. Mesnage est proprement l'ordre et l'arrangement, l'économie dans l'administration d'un bien.

7. Condignes, dignes.

blast, à fin que ie l'entreveisse. Ie consulte ¹ d'un contentement avecques moy, ie ne l'escume pas, ie le sonde; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et desgoutée. Me treuve ie en quelque assiette tranquille? y a-t-il quelque volupté qui me chatouille? ie ne la laisse pas fripponner aux sens ²: i'y associe mon ame; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver; et l'employe, de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bonheur, et l'amplifier: elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, iouissant ordonneement et competemment ³ des fonctions molles et flatteuses, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs de quoy sa iustice nous bat à son tour: Combien luy vault d'estre logee en tel poinct que, où qu'elle iecte sa veue, le ciel est calme autour d'elle; nul desir, nulle crainte ou double qui luy trouble l'air; aucune difficulté passée, presente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe pas sans offense. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes: ainsi, ie me propose en mille visages ceulx que la fortune, ou que leur propre erreur emporte et tempeste ⁴; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune: ce sont gents qui passent voirement ⁵ leur temps; ils outrepassent le present et ce qu'ils possèdent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantaisie leur met au devant,

Morte obita quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus ⁶:

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt: le fruit et but de leur poursuite, c'est poursuyvre; comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler ⁷.

Nil actum credens, quum quid superesset agendum ⁸:

1. *Je consulte*, consulter, c'est délibérer sur une chose, s'y arrêter longuement en s'interrogeant.

2. *Fripponner aux sens*, je ne permets pas aux sens d'en dérober la jouissance à l'âme.

3. *Competemment*, d'une façon compétente, en connaisseur.

4. *Tempeste*. Ce verbe *tempester* est

ici employé dans le sens de exposer à la tempête.

5. *Qui passent voirement*, qui dépensent vraiment, gaspillent leur temps.

6. Virgile, *Enéide*, x, 641.

7. Arrien, de *Exped. Alex.*, v, 26.

8. Lucain, II, 657. Ce vers est légèrement modifié. Lucain a dit:

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Pour moy doncques, i'ayme la vie, et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vois pas desirant qu'elle eust à dire¹ la nécessité de boire et de manger; et me sembleroit faillir, non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitior acerrimus*²; Ny que nous nous substantassions³, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit⁴; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement : ce sont plaintes ingrates et iniques. L'accepte de bon cœur, et recognoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur⁵, de refuser son don, l'annuller et desfigurer : Tout bon, il a faict tout bon : *omnia, quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt*⁶. (Chap. XIII.)

1. *Avoir à dire*. Nous avons déjà rencontré cette locution dans le sens de manquer de.

2. Sénèque, *Epist.*, 119.

3. *Que nous nous substantassions*, se substantier, se soutenir, *sub stare*.

4. *Se maintenoit en vie, durabat*. Diogène Laërce, I, 114.

5. *Donneur*, s'oppose plus exactement au substantif *don*; mais on dit donateur.

6. Cicéron, *de Finibus bonorum et mal.*, III, 6. Cette page est presque la dernière du livre. Nous aimons à laisser nos lecteurs, ou plutôt ceux de Montaigne, sur cette impression de douce et philosophique résignation. Si son esprit se révolte rarement contre les lois inéluctables de la nature, il n'a pas toujours l'apaisement de ces touchantes paroles : « Pour moy, i'ayme la vie et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. »

LETTRES DE MONTAIGNE¹

1. A monseigneur Monseigneur de Montaigne².

..... Quant à ses dernières paroles, sans doute si homme en doit rendre bon compte, c'est moy; tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singulière et fraternelle amitié que nous nous estions entreportée³, j'avois trespertaine cognoissance des intentions, iugements et volonteé qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doute qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trespertaine resolution, et, quand tout est dict⁴, admirables. Je preveoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperait rien, en une telle necessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple : ainsi, ie m'en prenois le plus garde⁵ que ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme j'ay la memoire fort courte, et desbauchée⁶ encores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie voudrois estre sceues : mais celles desquelles il m'est souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible; car, pour le représenter ainsi

1. Nous possédons trente lettres authentiques de Montaigne, d'importances diverses. La première que nous donnons ici, a une grande valeur pour l'histoire littéraire et l'éloquence. On ne saurait la détacher de l'œuvre de Montaigne sans faire tort à l'écrivain. D'autres sont de simples billets, mais dont il ne faut pas toujours mesurer l'intérêt à la longueur. Ainsi l'avant-dernière lettre que nous reproduisons également, adressée à Henri IV, est un modèle de convenance et de dignité.

2. Cette lettre se trouve dans un petit livre publié par Montaigne lui-même, environ neuf ans avant la première édition de ses *Essais* qui parut à Bordeaux en 1580. Ce petit livre

(1574) est intitulé : *la Mesnagerie de Xenophon, les Regles de Mariage, de Plutarque; Lettre de Consolation de Plutarque à sa femme, le tout traduit de grec en français par feu M. Estienne de La Boetie*, etc. Elle est précédée des lignes suivantes : « Extraict d'une lettre que monsieur le conseiller de Montaigne escrit à monseigneur de Montaigne son pere, concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie et mort de feu monseigneur de La Boetie. »

3. *Entreportée*, portée mutuellement.

4. *Quand tout est dict*, c.-à-d. pour achever, pour tout dire (comme p. 323).

5. *Je m'en prenois le plus garde*, j'y faisais la plus grande attention.

6. *Desbauchée*, troublée.

fierement arrêté en sa brave desmarche; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur style que le mien; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doute ie ne le veis jamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que j'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, ie l'ay faict à escient; car estant dicts en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'assurance.

Comme ie revenois dupalais, le lundy neufviesme d'aoust 1563¹, ie l'envoyay convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvoit un peu mal, et que ie luy ferois plaisir, si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor². Je l'allay trouver bientost apres disner : il estoit couché vestu, et monroit desia ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dist que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le jour avant, iouant en pourpoint sous une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Je trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faicte de s'en aller; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé, tout avoysiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté; et puis, pour semblable maladie que la sienne, ie m'estois aultrefois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et mademoiselle de La Boétie sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avecques luy.

Le lendemain, de bien bon matin, voycy venir un de ses gents, à moy, de la part de mademoiselle de La Boétie, qui me

1. La Boétie mourut à Germignac, non loin de Pons (Charente-Inférieure), le 18 août 1563, âgé de trente-deux ans, neuf mois et dix-sept jours, étant né

le 1^{er} nov. 1530, à Sarlat, en Périgord.
2. *Medor* semble une faute de texte pour *Medoc*, comme un peu plus loin, *Germignan* pour *Germignac*.

mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dysenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller : comme ie feis l'apresdiner.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esiouï de me veoir; et comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promisse¹ de le reveoir le lendemain, il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit iamais faict d'aulture chose, que ie fusse le plus que ie pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neanmoins ie m'en allois, quand mademoiselle de La Boëtie, qui pressentoit desia ie ne sais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; dequoy il se reiouit avecques moy. Le lendemain, ie m'en reveins; et le ieudy, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aulture.

Le vendredy, ie le laissay encores : et le samedy, ie le feus reveoir desia fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et, oultre cela, qu'elle estoit malplaisante et melancholique²; qu'il cognoissoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre avecques luy que par boutees³, mais le plus souvent que ie pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Iusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les-anciens medecins en avoient dict; d'affaires publiques bien peu, car ie l'en trouvay tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche, il eust une grand'foiblesse : et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre; toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, luy dis ie lors, mon frere : » « Mais n'a rien de si mauvais, » me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant tous les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desia em-

1. *Et luy promisse, cum promississem, pour et lui promettois.* Montaigne a oublié le premier verbe *je voulois*. Nous avons déjà rencontré cet emploi incorrect de temps du subjonctif.

2. *Melancholique, proprement af-*

fecté de bile noire, par suite, triste, qui inspire la mélancolie.

3. *Par boutees, par accès, par moments, à intervalles.* *Boutee* semble avoir ici quelque analogie avec le mot *boutade*.

ployé certains bruvages desquels on ne se sert qu'aux dernières extremitez, il commença à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il me seroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me souciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores en sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empi-
 rast, ie serois tresmerry qu'à faulte d'avisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation : » ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens¹ en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Ie luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me diet il, ie les consoleray; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy mesme. » Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues ne nous avoient pas un peu estonnés. « Cela n'est rien, lui feis ie, mon frere, ce sont accidents ordinaires à telles maladies. » « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroît ce que vous en craindriez le plus. » « A vous ne seroit ce que heur², lui repliquay ie; mais le dommage seroit à moy, qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage et si certain amy, et tel que ie serois assuré de n'en trouver iamais de semblable. » « Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta il : et vous assure que ce qui me faict avoir quelque soing que i'ay de ma guarison, et n'aller si courant au passage que i'ay desia franchy à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que i'ayme tous deux uniquement, et qui porteront bien impatiemment, i'en suis assuré, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eulx. I'ay aussi respect au desplaisir qu'auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aymé et estimé pendant ma vie, desquels certes ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie serois content de ne perdre encores la conversation; et, si ie m'en vois, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne vo-

1. *Le tenoient suspens*, pour en sus-
 pens ou suspendu.

2. *Heur*, bonheur. Ce mot sera en-
 core employé pendant tout le dix-sep-
 tième siècle, mais plus particulièrement
 chez les poëtes.

louté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie : et puis, mon frere, par adventure, n'estois ie point nay si inutile, que ie n'eusse moyen de faire service à la chose publique; mais, quoy qu'il en soit, ie suis prest à partir, quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que ie iouiray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, ie vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa sainte Majesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison. » Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desia. Le luy dis que assez bien pour l'importance de la chose. « Ouy, suyvit il, à cette heure qu'ils ont encores un peu d'esperance; mais si ie la leur ay une fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. » Suyvant ce respect¹, tant qu'il vescu depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme. Quand il les veoyoit auprez de luy, il contrefaisoit la chere² plus gaye et les paissoit de belles esperances.

Sur ce point, ie le laissay, pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et aprez nous estre assis autour de son liect, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé et comme tout esiouy : « Mon oncle, ma femme, ie vous assure, sur ma foy que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que i'aye de ma guarison, ne m'a mis en fantaisie de vous faire appeler pour vous dire ce que i'entreprends; car ie me porte, Dieu mercy, tresbien, et plein de bonne esperance : mais ayant de longue main apprins, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesme en nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant; et considerant aussi que puisque ie suis malade, ie me suis d'autant approché du dangier de la mort, i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, aprez en avoir eu vostre advis premierement. » Et puis adressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dict il, si i'avois à vous rendre à cette heure

1. *Respect*. Mot déjà remarqué dans son acception de considération, égard, *respectus*.

2. *Chere* signifie bon accueil, *faire*

bonne chere, dans l'acception ordinaire, donner un bon repas, ne s'éloigne guère de ce premier sens, un bon repas étant une partie du bon accueil.

compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois en piece faict¹ : il me suffit que, iusques à present, où que i'aye esté, et à quiconque i'en aye parlé, i'aye tousiours dict que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser aux estats²; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommandables offices d'amitez vostres envers moy; somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'avoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. » Lors il se teut et attendit que les soupirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis destournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du saint nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné ça bas pour l'entretien de la société humaine, ie vous ay aymee, chérie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout assuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçaurois assez reconnoistre. Je vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites. »

Et puis tournant son propos à moy : « Mon frere, dict il, que i'ayme si chèrement, et que i'avois choisy parmy tant d'hommes pour renouveler avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, ie vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres que ie vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable

1. *En piece faict*, je n'aurais jamais fait. Cette locution appartient à la vieille langue. « Ains ne véistes plus plaisant, ne ne verrés, ce quit, en pieces. (*Chast. de Couci.*, v, 1117, quatorzième siècle.) Mais vous ne vites plus plaisant, ni ne verrez, je peñse, jamais. »

2. *Aux estats*, aux emplois publics. Dans une lettre au chancelier de l'Hospital, Montaigne dit que son ami « estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes » (p. 300). La Boétie fut conseiller au parlement de Bordeaux.

pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera *μνημόσυρον* *tui sodalis*¹. »

Et puis, parlant à tous trois généralement, loua Dieu de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompagné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde; et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir une assemblée de quatre si accordants et si unis d'amitié; faisant, disoit il, estat, que nous nous entr'aymions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommandé les uns aux aultres, il suyvit ainsin : « Ayant mis ordre à mes biens, encores me fault il penser à ma conscience. Je suis chrestien, ie suis catholique : tel ay vescu, tel suis ie delibéré de clorre ma vie. Qu'on me face venir un presbtre; car ie ne veulx faillir à ce dernier devoir d'un chrestien. »

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle assurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entray en sa chambre, foible, traissant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le poulz abbattu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtry, il sembloit lors qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le poulz plus fort, de sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage², que aussi parce que ie souhaitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoins de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failly à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors i'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand avantage sur les accidents humains, et croyois malaysement ce que quelquesfois i'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, ie louerois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui ie feusse tant aymé, et que i'aymasse si chèrement; et que cela me serviroit d'exemple pour iouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsin, et de mon-

1. Un souvenir de votre ami.

2. Luy continuer cette grandeur, | c'est-à-dire l'entretenir dans cette grandeur de courage.

trer, par effect, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement à la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient; adioustant que c'estoit la vraye practique de nos estudes et de la philosophie. Et me prenant par la main, « Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y a fort longtems que i'y estois préparé, et que i'en sçavois ma leçon toute par cœur. Mais n'est ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie suis? l'estois prest à entrer à mon trente troisieme an. Dieu m'a faict cette grace que tout ce que i'ay passé iusques à cette heure de ma vie a esté plein de santé et de bonheur : pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, et de veoir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle ie suis quite par ce moyen : et puis il est vraysemblable que i'ay vescu iusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse, par adventure, faict si Dieu m'eust laissé vivre iusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant à moy, ie suis certain, ie m'en vois trouver Dieu, et le seiour des bienheureux. » Or, parce que ie montrois, mesme au visage, l'impatience que i'avois à l'ouïr : « Comment mon frere ! me dict il, me voulez vous faire peur ? Si ie l'avois, à qui seroit ce de me l'oster qu'à vous ?

Sur le soir, parce que le notaire surveint, qu'on avoit mandé pour recevoir son testament, ie le luy feis mettre par escript, et puis ie luy feus dire, S'il ne vouloit pas signer : « Non pas signer, dict-il, ie le veulx faire moy mesme : mais ie voudrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loysir ; car ie me treuve extremement travaillé, et si affoibly que ie n'en puis quasi plus. » Le me meis à changer de propos ; mais il se reprit soudain et me dict qu'il ne falloit pas grand loysir à mourir et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legiere, car il n'arresteroit gueres à dicter. L'appelloy le notaire ; et sur le champ il dicta si vite son testament qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayant achevé, il me pria de luy lire : et parlant à moy : « Voylà, dict il, le soing d'une belle chose que nos richesses, *sunt hæc, quæ hominibus vocantur bona !* » Aprez que le testament eust esté signé, comme sa chambre estoit pleine de

gents, il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Je luy dis que non, mais que ce feust tout doucement. Lors il seint appeller mademoiselle de Saint-Quentin sa niepce, et parla ainsin à elle : « Ma niepce m'amie, il m'a semblé, depuis que ie t'ay cognue, avoir veu reluire en toy des traiets de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fais avecques si bonne affection et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toi ; et vrayement ie t'en suis obligé et t'en mercie tres affectueusement. Au reste, pour me descharger, ie t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans double la principale partie de nostre debvoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle ; et celle là y estant bien à bon escient, elle traisne aprez soy par necessité toutes aultres actions de vertu. Aprez Dieu, il te fault aymer et honorer ton pere et ta mere ; mesine ta mere ma sœur, que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs ; fuy comme peste ces folles privautez que tu vois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes ; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oyisiveté, et de là, dans le vilain boubrier du vice. Crois moy, la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Je te prie, et veulx qu'il te souviennne de moy, pour avoir souvent devant les yeulx l'amitié que ie t'ay portee ; non pas pour te plaindre et pour te douloir de ma perte, et cela defends ie à tous mes amis tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, duquel, mercy à ma mort ¹ ie me verray bientost iouissant ; et t'assure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que i'ay commencé, ie serois bien empesché au choiz. Adieu, ma niepce m'amie. »

Il fait, aprez, appeler mademoiselle d'Arsat, sa belle fille, et luy dict : « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advissements ayant une telle mere, que i'ay trouvee si sage, si bien conforme à mes conditions et volonte, ne m'ayant iamais faict nulle faulte : vous serez tres bien instruite, d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aucune parenté, me soulcie et me mesle de vous ; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est

1. *Mercy à, grâce à.*

impossible que tout ce qui vous concerne ne me touche aussi. Et pourtant ay ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arzat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'avoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez; vous estes damoiselle de bon lieu : il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit; ce que ie vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes; car ie ne veulx pas penser seulement qu'il vous en puisse tumber l'entendement, voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belie fille.

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui seurent longuets¹. Mais, apres tout cela, il commenda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison; ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis appellant mon frere de Beauregard : « Monsieur de Beauregard, luy dict il, ie vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire. » De quoy quand mon frere luy eut donné asseurance, il suyvit ainsi : « Je vous iure que de tous ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelates, qui ont sans double besoin d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Je ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir²; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience : mais ie vous veulx bien advertir qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle vous estes par une continuelle concorde, maison que i'ay autant chere que maison du monde (mon Dieu, quelle case³, de laquelle il n'est iamais sorty acte que d'homme de bien!), ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous devez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent; accommodez vous à eulx; ne faictes point de bande et de corps à part; ioignez vous ensemble. Vous veoyez combien de ruynes ces dis-

1. *Longuets* n'a pas ici le sens de trop, mais assez longs.

2. *Desmouvoir*, éloigner, détourner.

3. *Case*, *casa*, signifie ordinairement petite, chétive maison, ici simplement maison.

sentions ont apporté en ce royaume; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconveniens parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur duquel elle a ioui iusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que ie vous en dis, et pour un certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte : car pour cet effet me suis ie reservé, iusques à cette heure, à vous le dire; et, à l'adventure, vous le disant en l'estat auquel vous me veoyez, vous donnerez plus de poids et d'auctorité à mes paroles. » Mon frere le remercia bien fort.

Le lundy matin, il estoit si mal, qu'il avoit quité toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit, il m'appella piteusement, et me dict : « Mon frere, n'avez vous pas compassion de tant de torments que ie souffre? ne veoyez vous pas meshuy, que tout le secours que vous me faites ne sert que d'alongement à ma peine? » Bientost aprez, il s'esvanouit; de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespasé : enfin, on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort longtemps aprez; et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu! qui me tormente tant? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos auquel ie suis? Laissez moy, ie vous prie. » Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse? Oh! quel ayse vous me faites perdre! » Enfin, s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea¹, feis ie pour le mettre en propos; c'est l'eau. » « C'est mon, repliqua il ὕδωρ ἀριστον². » Il avoit desia toutes les extremitez, iusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de poulx.

Ce matin, il se confessa à son presbtre, mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy fallait, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardi matin, monsieur de La Boétie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chretien. Ainsin il ouit la messe et feit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict : « Mon pere spirituel, ie vous supplie humblement, et vous et ceulx qui sont soubz

1. *Non est dea*, comme on dit : *oui-da*, *nemi-da*, dérivé des anciennes formes *diva*, *dea*; donne plus de force

à la particule.

2. Début de la 1^{re} Olympique de Pindare.

vostre charge, priez Dieu pour moy. Soit qu'il soit ordonné par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que ie finisse à cette heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et puissant maistre : ou s'il luy semble que je face encores besoing par deça¹, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me face la grace de guider doresnavant mes pas à la suyte de sa volounté et de me rendre meilleur que ie n'ay esté. »

Sur ce poinct, il s'arresta un peu pour prendre haleine; et veoyant que le presbtre s'en alloit, il le rappela, et luy dict : « Encore veulx ie dire cecy en vostre presence : ie proteste que comme i'ay esté baptizé ay vescu, ainsi veulx ie mourir sous la foy et religion que Moïse planta premierement depuis en Iudee; et qui de main en main, par succession de temps, a esté apportee en France. » Il me sembla, à le veoir, qu'il eust parlé encores plus longtemps, s'il eust peu; mais il finit priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy : « Car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. » Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaulle, et pria son oncle de la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy; et puis me regardant : *Ingenui est*, dict il; *cui multum debeas, ei plurimum velle debere*².

Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy, et il luy dict, luy presentant sa main : « Monsieur, mon bon amy, i'estois icy à mesme pour payer ma debte; mais i'ay trouvé un bon creditteur qui me l'a remise. » Un peu aprez, comme il se resveilleoit en sursault : « Bien! bien! qu'elle vienne quand elle voudra, je l'attends gaillard et de pied coy³ », mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaler : *an vivere tanti est*⁴? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot. Sur le soir, il commença bien à bon escient à tirer aux traiets de la mort; et comme ie soupois, il me fait appeller, n'ayant plus que l'image et que l'ombre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme : *non homo, sed species hominis*; et me dict à toutes peines⁵ : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effets des ima-

1. Par deça, en ce monde.

2. Cicéron, *Epist. fam.*, II. 6.

3. De pied coy, de pied ferme. Coy

signifie tranquille, qui ne bouge pas.

4. La vie vaut-elle tant de peine!

5. A toutes peines, à grand-peine.

ginations que ie viens d'avoir! » Aprez avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des soupirs tranchants¹ pour s'en efforceer, car alors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles², mon pere? » luy dis ie. « Grandes, grandes, » me respondit il. « Il ne feut iamais, suivis ie, que ie n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement³; doutez vous pas que i'en iouisse encores? » C'est mon dea⁴, respondit-il; mais mon frere, ie ne puis; elles sont admirables, infinies et indicibles. » Nous en demeurasmes là; car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler; mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant; car il esvanouït soudain et feut longtemps sans veoir.

Estant desia bien voysin de sa mort, oyant les pleurs de mademoiselle de La Boëtie, il l'appella et luy dict ainsi : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes, ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous veois souffrir, que pour le mien; et avecques raison, parce que les maulx que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais ie m'en vois⁵ : » cela disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné⁶ sa femme, il se reprint, et dict : « Ie m'en vois dormir : bon soir, ma femme; allez vous en. » Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprez qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist. » Et puis, ou sentant les pointes de la mort plus pressantes et poignantes⁷, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaler, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours⁸ dans

1. *Soupirs tranchants*, déchirants. Amyot emploie cette même expression : « Marius lui respondit avec un *soupir tranchant*, tiré du profond du cœur. (*Mar.*, 73.)

2. *Quelles sont elles?* Ces imaginations, ces pensées.

3. *Il ne feut iamais que ie n'eusse cet honneur que de communiquer*, etc.,

c.-à-d. il n'est jamais arrivé que je n'eusse l'honneur d'avoir part...

4. *C'est mon dea*, n'est-ce pas? *C'est mon* est une particule interrogative. Le mot *dea* a déjà été expliqué p. 326.

5. *Je m'en vois*, je m'en vais.

6. *Estonné*, effrayé.

7. *Poignantes*, piquantes.

8. *Donnoit des tours*, se tournait.

son liect avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compaignie commença à avoir quelque esperance, parce que iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que i'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doucement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere! mon frere! me refusez vous doncques une place? » Iusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire, que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire, me respondit il lors, i'en ay; mais ce n'est pas celuy qu'il me fault : et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre. » « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, » luy feis ie « Y feusse ie desia, mon frere! me respondit il; il y a trois iours que i'ahanne pour partir. » Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin, il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance : de maniere que, sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques mademoiselle de La Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand souspir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois, aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept iours.

2. A monseigneur Monsieur de l'Hospital¹,

CHANCELIER DE FRANCE.

Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de La Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France², avoir tout du

1. Lettre imprimée dans le même recueil que la précédente lettre au devant des *Poemata* d'Estienne de La Boëtie. Michel l'Hospital s'était de lui-même exilé à sa terre de Vignay pour ne pas être témoin des vengeances de Charles IX contre les protestants. Il était naturel de dédier des vers latins

à un des premiers poètes latins du siècle, mais l'époque de cette dédicace fait honneur à l'indépendance de Montaigne. Il ne craignait point de rendre cet hommage public à un disgracié.

2. Nous lisons quelques lignes plus bas que La Boëtie ne fut élevé qu'aux dignités « de son quartier. »

long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son fouyer domestique, au grand interest¹ de nostre bien commun ; car, quant au sien particulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfait ny plus content. Je sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes ; et sçais, dadvantage, que iamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux ans, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce genre là que nul aultre avant luy : mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees², et trop espargnees : de façon que, au delà de sa charge, il lui restoit beaucoup de grandes parties oysives et inutiles, desquelles la chose publique eust peu tirer du service, et luy de la gloire.

Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulser soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble ; et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'aultruy, ie souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy ie doibs les offices de nostre amitié, receoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il prins envie de le mettre au iour, et de vous le presenter, monsieur, par ce peu de Vers latins qui nous restent de luy³. Tout au rebours du masson, qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand, qui faict montre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise ; ce qui estoit en luy le plus recominendable, le vray suc et moelle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les feuilles. Qui pourroit faire veoir les reglez branles⁴ de son ame, sa pieté, sa vertu, sa iustice, la vivacité

1. *Au grand interest*, au grand pré-judice.

2. *Mal mesnagees*, du mot *mesnage*, administration ou gouvernement d'un bien. Les mots qui suivent, *trop espargnees*, ne permettent pas de se méprendre sur le sens de la première locution qui signifie *mal employés*.

3. Plusieurs de ces poésies latines sont adressées à Montaigne lui-même,

à Belot, leur ami commun, celui dont il est question dans la précédente lettre, à Joseph de La Chassagne, beau-père de l'auteur des *Essais*, à Marguerite de Carle, femme de La Boétie, au célèbre Jules-César Scaliger, etc. Il y a dans la plupart quelques fautes, mais de l'esprit et de la facilité.

4. *Reglez branles*, mouvements réguliers, ordonnés.

de son esprit, le poids et la santé de son iugement; la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et iuree contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine traficque qui se couve sous l'honorable tiltre de iustice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy, meslee d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que ie puisse cela, que du fruit mesme de ses estudes il n'avoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ce que, par maniere de passetemps, il escrivoit quelques-fois.....

3. Au Roy¹.

SIRE,

Celle qu'il a pleu a uostre majeste mescrire du vintiesme de juillet ne ma este rendue que ce matin et ma trouue engage en une fiebure tierce tres violente populaire en ce pais depuis le mois passe. Sire je prens a tresgrand houneur de recevoir vos commandemens et nay point failly descrire a monsieur le mareschal de matignon trois fois bien expressement la deliberation et obligation enquoy jestoys de laler trouver et jusques a luy merquer la route que je prendrois pour laler joindre en seurete sil le trouvoit bon a quoy nayant lieu aucune responce j'estime qu'il a considere pour moy la longueur et hazard des chemins Sire vostre majeste me fera sil luy plaist ceste grace de croire que je ne plaindray jamais ma bource aux occasions ausquelles je ne voudrois espargner ma vie Je nay jamais receu bien quelconque de la liberalite des Rois non plus que demande ny merite et nay receu nul payement des pas que jay employes a leur service

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans le *Journal de l'instruction publique*, le 4 novembre 1846, par M. Antonin Bracé qui l'avait découverte au tome LXI, fol. 102 de la *Collection Dupuy* à la Bibliothèque nationale. L'original porte au verso du second feuillet, d'une écriture du temps « mons de Montaigne, second septembre 1590. »

On remarquera la différence d'orthographe entre cette lettre, reproduite d'après le manuscrit, et les deux autres

tirées de l'édition princeps des œuvres de La Boétie (1572). La lettre adressée au roi offre des incorrections et irrégularités qu'ont fait disparaître les maîtres imprimeurs du seizième siècle. (Voir l'avertissement qui précède les lettres de l'édition de Montaigne, par Courbet et Royer.) Pour permettre cette comparaison, nous reproduisons, à titre de spécimen, la lettre à Henri IV d'après cette édition, sans même y ajouter accentuation, ponctuation ou apostrophes.

desquels vostre majeste a heu en partie cognoissance ce que jay faict pour ses predessesseurs je le feray encores beaucoup plus volontiers pour elle je suis Sire aussy riche que je me souhaite. Quand jauray espuise ma bource auprez de vostre majeste a paris¹ je prendray la hardiesse de le luy dire et lors sy elle mestime digne de me tenir plus longtemps a sa suite elle en aura meilleur marche que du moindre de ses officiers.

Sire

Je suplie Dieu pour vostre prosperite et sante

Vostre treshumble et tresobeissant serviteur
et subiect

MONTAIGNE.

De Montaigne ce second de septembre.

1. On ne croyait guère à une longue résistance de la Ligue. Henri écrivait le 20 novembre 1589 à M^{me} de Grammont : « Je pense pouvoir vous assurer que dès la fin de janvier je seray

dans Paris. » On sait que le roi subit de longs retards et ne put entrer dans sa capitale que le 22 mars 1594, et Montaigne, mort en 1592, ne put se réjouir de cet événement.

GLOSSAIRE

A

Abbois (*rendre ses*), n'en pouvoir plus, céder, renoncer, mourir.
Abbruvé et abruvé, abreuvé.
Accidental, accidentel.
Accidentellement, accidentellement.
Acquet, acquisition.
Accointer, fréquenter, entretenir ac-
 cointance avec.
Accoutumer, tourner en coutume.
Adventure (*à l'*), quoi qu'il en soit,
 peut-être.
Adviser, donner avis, avertir.
Affaireusement, d'une manière affai-
 rée, parmi les affaires.
Affaireux, actif, occupé d'affaires.
Affiner, tromper finement.
Affreté, lié, attaché, accroché.
Agreer (*s'*), avoir pour agréable.
Ahan, effort pénible.
Ahaner, faire un effort pénible, se
 fatiguer.
Aheurter, heurter, *offendere*.
Ains, mais.
Ainsin, ainsi.
Alongail, allongement, suite.
Amete, petite âme.
Amiable, aimable.
Amusoir, amusement.
Angoisser, causer de l'angoisse.
Apostume, abcès.
Apparier, réunir par paire, appareil-
 ler, comparer. Ce mot s'emploie
 encore dans le premier sens.
Appercevance, intelligence, perspi-
 cacité.
Apprehension, compréhension, intel-
 ligence.
Apprentisse, d'apprenti, d'appren-
 tissage.
Approfit, mettre à profit.
Argoulet, arquebusier à cheval.

Arrivée (*d'*), d'abord.
Arrouté, mis en route, en train.
Assagissement, perfectionnement, ce
 qui rend sage.
Assuefaction, habitude.
Asteure et asture, à cette heure.
Attendre (*s'*), s'intéresser, se rendre
 attentif, *intendere*.
Atterrer (*s'*), se jeter à terre, rester
 abattu.
Aulcun, quelqu'un (sens affirmatif).
Aulcunement, parfois, quelquefois
 (sens affirmatif).
Avoyé, mis en route, l'opposé de
dévoyé, du substantif *voie*.

B

Baller, danser.
Bander, occuper, tendre, forcer.
Barde, ancienne armure faite de
 lames de fer. On dit encore *bardi*
 pour signifier cuirassé, garni.
Bastant, part. prés. du verbe *baster*,
 suffisant.
Baste, il suffit, c'est assez, de l'ita-
 lien *basta*.
Basteler, faire le bateleur, agir par
 farce, par plaisanterie.
Basteleresque, adjectif, qui concerne
 le métier de bateleur.
Baye, baie, ouverture, passage, fe-
 nêtre.
Bechee, becquée.
Belistresse, fém. de *belistre*, béliître,
 gueux, mendiant.
Bellique, adj., belliqueux, de guerre.
Bencficence, bienveillance, générosité.
Biffe, fausse apparence, pierre fausse.
 (*Dict. Nicot.*) Ce mot vient sans
 doute de l'italien *beffu*, niche, mo-
 querie.
Bonasse, benin. Le mot *bonasse* est

aussi substantif et se dit de la mer calme et tranquille.
Boutehors, sortie, parole, tout ce que l'on *boute* dehors.
Bragues, haut de chausses, *braccæ*.
Branle, mouvement.
Brave, beau, brillant.
Braverie, fierté, arrogance.
Braye, culotte, caleçon.
Brode, terme gascon, lâche, languissant.
Brossailles, broussailles.
Brouee, brouillard, brume du matin.
Brouillas, brouillard, même racine que *brouer*.
Brouillis, dissensions, désordres.
Bruvage, d'où *abruvé*, breuvage.
Butte (en), en *butte* de, pour en *butte* à.

C

Cabdet pour *capdet*, que donne l'étymologie *capitellus*, diminutif roman de *caput*, chef. Le *capdet* ou *cadet* est le petit chef, à la différence de l'aîné qui est le premier chef de la famille.
Caignard, *cagnard* (du vieux français *cagne*, chienne), coin exposé au soleil où se réunissent les chiens, chenil : Vous avez secouru des personnes qui étaient dans les rues *accagnardés* près du feu. (Henri IV au Parlement de Paris, 1597.)
Culer, se baisser, s'abaisser.
Capitalement, d'une façon capitale, je hais capitalement, c'est-à-dire j'ai une haine capitale, mortelle.
Casuellement, au hasard.
Cetuy, celui-ci, celui-là.
Chalandise, action d'attirer le chaland, l'acheteur, d'achalander.
Charge, subst. assaut.
Charte, carte.
Chascuniere, le logis de chacun, c'est l'*at home* anglais. Rabelais avait déjà employé ce joli mot dans le *Pantagruel* (II, 14).
Chault, 3^e pers. du prés. de l'ind. du verbe *chaloir*, causer du souci, se soucier, importuner.
Chef, chapitre, article. — *Conduire à chef*, mener à terme, à bonne fin, achever. Voltaire (*Mœurs*, 174) a dit dans le même sens *mettre à chef*.
Chen, part. du verbe *choir*, tomber.
Chevre (*prendre la*), se fâcher sans raison.
Clause, conclusion, fin de période.
Cogitation, pensée, *cogitatio*.
Cognaissants, ceux qui connaissent, amis, connaissances.
Colligance, union, *colligare*.
Commanderesse, fém. de *commandeur*, fortunes *commanderesses*, où l'on exerce un commandement.
Compaignon, compagnon, égal.
Composition, tempérament.
Compromettre à, remettre à la décision.
Concilier, réconcilier.
Concurrir, concourir, *concurrere*.
Condonner, accorder, pardonner, *condonare*.
Conforter, fortifier, rassurer, on ne dit plus que *réconforter*.
Conniller, se cacher dans son terrier comme fait un *comil*, un lapin.
Connilliere, moyen d'échapper, de se terrer, subterfuge, de *cunil*, lapin.
Consultation, délibération.
Contemporanee, contemporain, *contemporaneus*.
Contournable, qui peut se retourner.
Contraction, action de resserrer, *modération*.
Contrechanger à, échanger contre.
Contremont, en amont, en montant à pic, au haut.
Conversation, commerce, société.
Convoyement, action d'accompagner, de reconduire.
Coquiner, mendier.
Couard, *couarde*, lâche.
Coulpe, faute, *culpa*.
Courre, courir, courre le hasard, on dit encore *chasse à courre*.
Crimineux, criminel.
Croist, croissance, la fleur de son *croist*, la fleur de l'âge.
Croulement, subst. écroulement, ruine.
Curaciens, Curiaques.
Cuyder, penser, croire.

D

Dam (à son), tant pis pour lui, à son dommage.

Dea (cuy), non *dea*, oui-da, nenni-da.
Debte et *dette*, toujours masculin chez Montaigne.

Decours, descente. *decursus*.

Dedict, participe du verbe *se dedire* de, renoncer à.

Deduction, récit, divertissement au sens de l'ancien mot *devis*.

Déformité, difformité, *deformitas*.

Desaccoutumance, perte de l'habitude, l'action de se déshabituer.

Deschet, manque, défaut, diminution.

Descrepite, adjectif masculin, décrépit.

Desemparer, perdre, oublier.

Deservir, servir.

Desfortifier, raser les fortifications.

Desmis, humble, bas, *demissus*.

Desmouvoir, éloigner, détourner.

Despite, qui a un air de dépit, dépité, courroucé.

Despiteusement, avec dépit, réputation.

Desprins, part. passé du verbe *desprendre*, détacher.

Desseigner, former un dessein.

Dessoude (en), à l'imprévu, subitement.

Destourbier, embarras. *disturbatio*.

Détailler, tailler en pièces.

Detraction, action de rabaisser. — On dit encore, *detracter*, rabaisser, *elevare*, le substantif n'est plus en usage.

Deviser, du subst. *devis*, discourir, raconter, faire des descriptions, des discours.

Dialogisme, dialogue.

Dire (avoir à), manquer de.

Discretion, discernement, *discernere*.

Dispenser, disposer, décider, distraire, détourner.

Dolé, construit, poli avec la doloire.

Douloir (se), se plaindre, *dolere*.

Droict (à), sérieusement, pour de bon, à raison.

Duict, participe du verbe *duire*, porté à, qui s'est complu à, habitué à.

E

Effectuel, adj., effectif.

Embahouiné, séduit, embarrassé dans.

Embattre (s'), arriver en quelque lieu,

soit par dessein, soit par aventure : s'embattre sur quelqu'un, le rencontrer par hasard.

Embesognement, besogne, occupation. *Emblesme*, ornement.

Embuffler, surprendre, comme on fait les buffles, tromper.

Emmy, au milieu de, parmi.

Emperiere, adj. vie *emperiere*, d'empereur.

Employte, substantif, emploi, usage, dépense.

Enaser, moucher, *nasus*.

Encouardir, rendre couard, poltron.

Enfileure, enfilure, suite.

Enfondant, effondré, où l'on s'effondre, où l'on s'enfonce.

Enfrasqué, embarrassé.

Engenieur, ingénieur, du substantif *engin*.

Engin, adresse, industrie, toute espèce de machine.

Enhortement, exhortation.

Ensuyvre, suivre, imiter.

Entregent, civilité, politesse.

Envy, à contre-cœur, *invitus*.

Equable, égal, constant, *æquabilis*.

Ergotisme, ergoterie, manie d'ergoter, de discuter pour le plaisir de discuter.

Es, pour en les, dans les.

Esboitement, déboitement.

Eschaugnette (en), en vedette, en sentinelle.

Escheller, monter à l'échelle.

Escholage, métier d'écolier.

Esclaver, rendre esclave, enchaîner.

Escorniffler (des livres), les piller, rogner de côté et d'autre.

Escot, éclat, écharde, piquant de chardon ou de bois.

Escrivallerie, métier de mauvais écrivain.

Esfoiré, lâché.

Esjouir (s'), se réjouir, prendre plaisir à.

Eslochement, dislocation, *exlocare*.

Esmié, réduit en miettes, émiellé.

Espace, intervalle, est du féminin chez Montaigne.

Espoinçonner, piquer avec le poinçon, aiguillonner.

Espreindre, exprimer.

Essimer (un oiseau), terme de fau-

connerie, l'amaigrir par différents procédés, pour qu'il vole mieux.

Etablai, étable, écurie.

Estançonner, mettre un étançon, un étai, pièce de bois destinée à soutenir un mur miné.

Estoumé, effrayé.

Estoupper, boucher avec de l'étoupe. boucher avec quelque matière que ce soit.

Estranger (s'), s'étonner, s'épouvanter.

Estrangier, étranger.

Estrenner, gratifier.

Estriver, résister, répugner à, hésiter.

Estuyé, mis en étui.

Esvanquoir, pour s'évanouir, tomber en défaillance.

Exercitation, exercice.

Ersangue, qui n'a pas de sang, pâle, *ersanguis*.

Ez. Voir ci-dessus. *Es*.

F

Faineance, fainéantise.

Farcesque, qui a le caractère d'une farce, d'une comédie.

Farcissure, action de farcir, *farrago*.

Fauldra, 3^e pers. sing. du futur du verbe *faillir*, manquer.

Fauldrois, condit. du verbe *faillir*, manquer.

Faultier, *faultiere*, fautif, fautive, pêcheur, pécheresse.

Favorir, favoriser, mettre en relief, donner crédit.

Favori, sens ordinaire, mais remarquer le féminin *favorie* pour *favorite*.

Fermy, participe du verbe *fermir*, affermi.

Ferré, en parlant du style, fort, dur, difficile.

Feru, frappé, participe du verbe *ferir*, en latin *ferire*.

Fient, fiente, excrément.

Fiert, 3^e pers. prés. ind. de l'ancien verbe *ferir*, frapper, aiguillonner.

Fluant, qui coule, liquide.

Forcener, être hors de sens, on dit encore un *forcené*.

Formatrice, adjectif fém. de *forma-*

teur. Nous n'employons plus ce mot qu'accompagné d'un préfixe, réformateur, réformatrice.

Formiller, fourmiller (du latin *formica*).

G

Garber, parer, orner (de l'anc. haut all. *garawan*, all.mod. *gerben*). Du subst. *garbe*, ornement, agrément, est venu le mot *galbe*, seul usité aujourd'hui.

Gauchir, tourner, *declinare*.

Genoil, genou.

Gosseur ou *gausneur*, beau parleur, hableur.

Goulet, goulot, ne se dit plus que pour l'entrée d'un port, une passe resserrée.

Gourd, maladroit, d'où engourdir, du latin *gurdus* (mot espagnol, selon Quintilien).

Grace, reconnaissance, *gratia*.

Gratifier (se), se féliciter.

Greve, jambe.

Grief, *griefve*, grave, pénible, dangereux, *gravis*.

H

Harper (se), se harponner, s'attacher fortement.

Haultaineté, de hautain, hauteur orgueilleuse.

Heur, bonheur.

Heurt, d'où le verbe *heurter*, choc. Voy. ci-après *kurt*.

Hoste, ennemi, *hostis*.

Hurt, du verbe *hurter*, comme *heurter*, choc.

Hurter, heurter, frapper.

Huy, aujourd'hui.

Hypothequé, exposé, soumis.

I

Idoine, propre à, *idoneus*, exposé à.

Imboire, verbe inusité; nous n'en avons gardé que le participe *imbu*; boire, se pénétrer de.

Imperiere, impératrice, *imperatrix*.

Importable, qui porte sur, important.

Impreméditement, sans préméditation.

Improvvidence, manque de prévoyance.
Inadvertement, au hasard, *non adverte-
 re mentem*.

Indeffensible, qu'on ne peut défendre,
 insoutenable.

Inflable, à quoi l'on ne peut se fier.

Infondre, répandre, communiquer,
infundere.

Inform, former, façonner, *informare*.

Inquisition, recherche, *inquisitio*.

Instruisable, capable d'instruction.

Interest, préjudice.

Invigilance, défaut de vigilance, né-
 gligence.

Ire, colère, ira.

Ireux, ireuse, irrité, ira, iratus.

J

Ject, jelon.

Jouir, toujours verbe actif chez Mon-
 taigne. Les biens que je jouis.

Juste, complet, entier, comme en
 latin, *justa arma*, armure com-
 plète.

L

Labile, glissant, caduc, de *labilis*,
labi.

Lacs, lacets, filets.

Lairrois, pour *laisserois*, sorte de
 crase encore usitée dans quelques
 provinces.

Larrecin, larcin, du lat. *latrocinium*.

Librairie, bibliothèque.

Liture, rature, *litura*.

Livresque, appris dans les livres.

Limite, subst. masc., borne, terme,
limites accoutumez.

Lon pour *l'on*, suivant un verbe, par
 euphonie : corrige lon, regarde
 lon, festoye lon, pour corrige-
 t-on, etc.

Loy, loisir, liberté, faculté.

Loz, gloire, éloge, *laus*.

Luicte, lutte, *luctatio*.

Luicter, lutter, *luctari*.

Lustre, aspect.

M

Maestral, magistral, de *maitre*. Nous
 avons presque francisé l'expres-
 sion italienne de *maestria*.

MONTAIGNE.

Magistere, science magistrale et doc-
 torale.

Malvoulu, haï.

Manque, adj., défectueux.

Marchander, faire un marché, le dé-
 battre.

Marche, subst. touche du clavier des
 orgnes.

Marine, rivage de la mer.

Marmiteux, terme de mépris, ita-
 lien *affitto, povero, dolente*, misé-
 rable et geignant.

Marry, chagrin.

Matiniere, matinale.

Meliorer, améliorer.

Menus (par les), petit à petit.

Mensonge, fém., une effrontée men-
 songe.

Mercadence, commerce, *mercatura*.

Mercier, remercier.

Mercurialiser, reprendre, censurer,
 adresser une mercuriale.

Mercy (sa), grâce à.

Mescroyent, 3^e pers. plur. de l'ind.
 prés. du verbe *mescroire*, ne pas
 croire, révoquer en doute.

Meshuy, aujourd'hui.

Meslouable, qu'on ne peut louer, blâ-
 mable.

Meslouer, blâmer, forme négative
 analogue à celle de *mesfier*, ne pas
 se fier.

Mesnage, administration d'un bien,
 épargne, économie, *οικονομία*.

Milliasse, millier.

Miniere, mine.

Moiau, centre, milieu, comme moyen,
 milieu, *medius*.

Moleste, importun, désagréable, *mo-
 lestus*.

Montois, montagne de sable, dune.

Montre, revue de troupes, *mettre
 sur la montre*, faire passer une
 revue.

Morfondement, refroidissement.

Morguant, qui a de la morgue.

Morné, émoussé, sans pointe.

Mousse, émoussé.

Muance, changement; *mutatio*.

Mussé, tapi, caché.

N

Nihilité, néant, défaut d'importance.

Nommeement, en particulier, spécialement.

Nonchaloir, négligence, oubli par négligence.

Nourri, participe du verbe *nourrir*, dans le sens de *élever*, *instruire*.

Nouvelleté, nouveauté.

Nuement, adv. d'une manière nue, toute simple.

O

Opposite, opposé.

Opulemment, avec opulence, magnificence.

Ord, *orde*, sale, du lat. *horridus*, d'où *ordure*.

Ores... ores, tantôt... tantôt.

Ores, en avant, dorénavant.

P

Palot (tenir palot à quelqu'un), aller de pair avec lui.

Parlier, adj. qui aime à parler, bavard, ce qui tient à la parole.

Partir, mettre en parts, partager, diviser, *partiri*.

Pastisser, faire de la pâtisserie; sens figuré: construire, bâtir.

Pater nostre, prière du *Pater noster*.

Peculier, *peculiere*, particulier, *peculiaris*.

Pelaudé, battu, étrillé, châtié.

Pensement, pensée.

Peregriner, voyager.

Persien, *Persienne*, Persan, Persane, comme Spartian, Spartiane.

Pertinence, compétence, entendement.

Pertinent, appliqué aux personnes, qui fait une chose avec pertinence, pertinemment.

Peu, pu, participe passé du verbe *pouvoir*.

Pieça, depuis longtemps.

Piece (en), jamais.

Pigne, peigne.

Piper, tromper, duper.

Piperie, tromperie, duperie.

Pipeur, *piperesse*, trompeur, trompeuse.

Pistole, pistolet.

Poignant, piquant, part. prés. du verbe *poindre*, piquer.

Poignent, 3^e pers. plur. ind. prés. du verbe *poindre*, piquer.

Poincture, piqure.

Poindre, piquer, blesser.

Poise, 3^e pers. sing. indic. prés. du verbe *poiser*, peser.

Police, gouvernement, forme de société.

Pollu, participe, du lat. *pollutus*, doublet de *pollué*, participe du verbe *polluer*, souiller.

Poste (à leur), à leur gré: à leur convenance.

Postposer, subordonner, ne pas préférer, *postponere*.

Postreme, dernier, *postremus*.

Pouil, pou, d'où *pouiller*, chercher des poux, et *pouilleux*.

Pouiller, poulailler, endroit où l'on met les poules.

Pourpensé, médité, préparé.

Pourtant, c'est ce qui fait que, c'est pourquoi.

Pourtraire, faire le portrait, représenter.

Pratiquer, gagner, séduire.

Précipiteusement, précipitamment.

Prefix, fixé d'avance, déterminé.

Prelater (se), faire le prélat.

Preméditation, préparation.

Preoccupation, prévention.

Presumptif, dont on ne juge que par présomption.

Primement, exactement.

Prins, *prinse*, pris, prise, forme ancienne de participe du verbe *prendre*.

Principesque, adj., de prince, semble forgé par Montaigne comme *livresque* et quelques autres adjectifs semblables.

Professe, avoué, déclaré.

Prospect, vue, étendue au loin (*prospectus*).

Prou, beaucoup, on dit encore *peu* ou *prou*.

Prouveoir, pourvoir, fournir à.

Publicque, adj. toujours employé avec cette orthographe par Montaigne, au masculin comme au féminin.

Pythagorien, Pythagoricien.

Q

Quand et, avec, comme.
Quand et quand, en même temps, avec, en rapport avec.
Quantesfois, combien de fois.
Quartier (à), à l'écart.
Quest, gain, *quæstus*.
Queste, recherche, chasse.
Qui ça, qui là, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre.
Quiete, tranquille.
Quietement, tranquillement.
Quoy (à), pourquoi.
Quoy que... ajouterai-je? dirai-je?
quid quod?

R

Rabiller, rhabiller, réparer, corriger.
Raccointer (se), se familiariser avec.
Raccoyer, calmer, de l'adj. *coi*.
Ramentevoir (se), du verbe *ramentoir*, ramentevant, ramentu, se remémorer, se rappeler.
Ramentoir, rappeler.
Rebours, rétif, du bas latin *reburus*, *rebursus*, hérissé.
Recordation, souvenir, *recordatio*.
Recouvrer, trouver, découvrir.
Refuyre, fuir, se détourner.
Rejecter (se), s'exposer.
Remourir, mourir une seconde fois.
Rencontre, subst. masc., occasion.
Rengregement, augmentation, aggrava-tion.
Repractiquer, pratiquer à plusieurs reprises.
Resigner, abandonner.
Respect, attention, considération, *respectus*, *respicere*.
Resouldre, dénouer, rendre résolu.
Resseant, dont le séjour est fixé quelque part, sédentaire.
Ressentiment, sentiment.
Retenuement, adv., avec retenue, modérément.
Retirer à, ressembler à.
Rets, filets.
Reverement, avec révérence, respect.
Reverential, respectueux.
Ruer, verbe actif, lancer.

S

Sembler, sembler être, paraître, ressembler.
Semons, participe du verbe *semondre*, du lat. *submonere*, averti, réprimandé.
Sereiner, rendre serein. On ne dit plus que rasséréner.
Si, aussi.
Si, et si, pourtant, bien que.
Siese, subjonctif du verbe neutre défectueux *seoir*, qui ne s'emploie plus qu'aux 3^{es} pers. suivantes : ils sient, ils seynt, il siera, qu'il siee. C'est ce subjonctif dont Montaigne a fait *siese*.
Signamment, particulièrement, d'une manière signalée, entre tous.
Siller, fermer, en parlant des yeux. On dit encore *dessiller*, ouvrir les yeux. La véritable orthographe serait *ciller*, du subst. *cil*.
Solage, sol, assolement.
Solenne, solennel, magnifique, pompeux, *solennis*.
Somme, pour en somme, en résumé, bref.
Souspeçon, soupçon, *suspicio*.
Strette, étreinte, de l'italien *stretta* qui a le même sens. *Stretto*, en musique, indique un mouvement plus rapide.
Stropié, estropié. On trouve dans Montluc *stropiat*.
Succeder, réussir.
Suffisance, science, capacité intellectuelle.
Supernuméraire, ajouté au nombre, additionnel, rapporté.
Surpoids, surcharge.
Survenance, tout ce qui survient, événement, accident.
Suspens, suspendu, en suspens.
Suyvre, poursuivre, continuer.

T

Tantost, bientôt.
Tendreur, délicatesse, politesse.
Testonner, arranger, orner la tête, friser les cheveux.
Tiercement, troisièrement.
Tirasser, tirailler.

Tourneboulér (*se*), se tourner et retourner, se mettre en boule.

Tournevirer (tourner, virer), faire tourner en tous sens.

Tort, torte, comme tors, torse, ancien participe du verbe *tordre* pour *tordu*, *tortus*.

Tout (*à*), avec.

Tout (*du*), entièrement.

Tracasser, fatiguer; un sujet, un lieu tracassé, souvent traité.

Trasseure, traçure, trait pour effacer.

Traficque, subst. fém., commerce, métier lucratif.

Treuver, ancienne forme, comme *truver*, du verbe trouver.

Tricotterie, chicane, semble avoir la même racine que tricherie. *Tricharia*, en provençal, était le nom d'une sorte de jeu de dés.

Tumultuaire, désordonné, licencieux, *tumultuosus*.

U

Uberté, fécondité, abondance, du latin *ubertas*.

Usance, usage.

V

Vacation, emploi, fonction, charge (*vacatio*).

Vastité, solitude, immensité, *vastitas*.

Vendiquer, revendiquer, *vendicare*.

Ventance, vanterie, vanité.

Voir, voire, vraiment, et même, *verus, vera*.

Voirement, vraiment.

Volubilité, l'action de rouler sur soi-même, inconsistance, inconstance.

Voyager, adj., qui aime à voyager.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	v
BIBLIOGRAPHIE.....	xii
ETUDE SUR MONTAIGNE.....	xvi

LIVRE PREMIER

1. L'homme animal variable, exemples de Pompée, César et Alexandre..	1
2. Respect dû aux rois pendant leur vie, justice après leur mort.....	2
3. Montaigne a tiré avantage de son défaut de mémoire.....	4
4. Le mentir est un maudit vice.....	6
5. Du parler prompt ou tardif.....	7
6. Sage pratique de Montaigne. Devoir des ambassadeurs. Obéissance passive.....	9
7. Qu'il ne faut juger de notre bonheur qu'après la mort.....	12
8. Que philosopher c'est apprendre à mourir.....	15
9. Des effets de l'imagination.....	22
10. Pourquoi Montaigne n'a pas écrit l'histoire de son temps.....	23
11. De la force de la coutume.....	24
12. Bizarreries et contradiction de certaines coutumes. Leurs effets.....	25
13. Chaque nation est contente de son gouvernement et de ses usages...	26
14. Trafic de la justice. Coutume farouche.....	27
15. Nécessité de se conformer à la coutume, haine de Montaigne pour toute nouveauté politique ou religieuse.....	28
16. Clémence du duc de Guise.....	31
17. Le pédantisme ennemi de la vraie science.....	32
18. Plutarque et Sénèque auteurs favoris de Montaigne. De la façon d'imiter les anciens.....	36
19. Du choix et de la méthode d'un bon gouverneur.....	39
20. Contre l'abus des exercices de mémoire. Utilité des voyages et d'une éducation virile.....	40
21. Servir le prince sans se faire courtisan. Curiosité de toutes choses....	42
22. Utilité morale de l'histoire.....	43
23. La fréquentation du monde forme le jugement.....	44
24. La sérénité est marque de sagesse. Portrait de la vertu aimable.....	46
25. Que douceur vaut mieux que sévérité dans l'éducation des jeunes gens.	47
26. Comment Montaigne apprit le latin et le grec.....	50
27. Amitié de Montaigne et de La Boétie.....	52
28. La Boétie, auteur du <i>Traité de la servitude volontaire</i>	53
29. Envahissements du sol par les fleuves et la mer.....	54

30. Mœurs des Cannibales.....	55
31. Inventions et esprit pratique du père de Montaigne.....	58
32. Passion de Montaigne pour la poésie. Caton jugé par quatre poètes latins.....	60
33. Le sage se prépare de loin à la mort en se détachant du monde.....	61
34. Pourquoi Montaigne déteste écrire des lettres.....	63
35. Comment Montaigne réglait sa dépense.....	65
36. Que l'inégalité des conditions est plus apparente que réelle. Inconvénients de la royauté.....	67
36 bis. Des noms et des armoiries.....	75
37. Comment Montaigne exerce son jugement sur tous sujets.....	77
38. La mort que nous appelons <i>naturelle</i> est une exception.....	78

LIVRE SECOND

1. De l'inconstance de nos actions.....	80
2. Portrait du père de Michel Montaigne.....	84
3. Eloge de Jacques Amyot.....	85
4. Force de la conscience.....	86
5. Montaigne fait une chute de cheval. Etat de son âme pendant sa défaillance.....	86
6. Conclusion philosophique du précédent récit. Qu'il est permis de se juger et de parler de soi.....	90
7. Des ordres de chevalerie. Récompenses dépréciées pour avoir été prodiguées.....	93
8. De l'affection des pères aux enfants.....	96
9. Des livres. Jugement sur plusieurs écrivains.....	99
10. Contre la cruauté et la torture. Douceur de Montaigne envers les animaux.....	109
11. Théologie naturelle de Raimond Sebond.....	111
12. Présomption de l'homme.....	113
13. Des guerres. Vanité de leurs prétextes.....	115
14. Le lion d'Androclus.....	117
15. Il est ridicule de mesurer la puissance divine à nos conceptions.....	119
16. Incertitude de nos jugements.....	120
17. Mobilité des lois. Incertitude de la justice.....	124
18. Erreurs, trouble et incertitude des sens.....	126
19. Rien de ce qui existe, excepté Dieu, n'a une substance réelle et constante.....	129
20. La confiance assure souvent la sécurité.....	133
21. Vanité des noms et de la gloire militaire.....	134
22. Portrait moral et physique de Montaigne. Jugement sur quelques personnages de son temps.....	137
23. Pourquoi l'auteur parle si souvent de lui.....	154
24. Des spectacles de gladiateurs.....	156
25. Des duels.....	157
26. Quelle étude convient à la vieillesse.....	159
27. La prescience divine et la liberté humaine. Le fatalisme.....	160
28. Contre la colère.....	161

29. De la patience et opiniâtreté. Qu'il ne faut pas toujours juger des autres par soi.....	164
30. De l'ambition de César.....	166
31. Eternelle jeunesse d'Homère.....	166
32. Maladie de Montaigne. Qu'il faut permettre au malade de se soulager par la plainte.....	169
33. De la médecine.....	171
34. Des différents bains d'Europe.....	175
35. Un pays perdu par la médecine.....	177
36. Montaigne ennemi de la médecine.....	178

LIVRE TROISIÈME

1. Montaigne négociateur.....	180
2. Loyauté et indépendance de Montaigne.....	181
3. Imitons la douceur et la justice d'Epaminondas.....	183
4. Il faut régler sa conduite sur sa conscience et non sur l'opinion.....	184
5. Un voleur repentant.....	186
6. Vieillesse n'est pas vertu.....	187
7. Montaigne difficile en amitiés, mais familier avec ses domestiques.....	189
8. De l'instruction qui convient aux femmes.....	190
9. Montaigne aime la solitude.....	192
10. Du commerce des livres. Bibliothèque de Montaigne.....	192
11. Montaigne cherche à se rajeunir par la bonne compagnie et l'esprit.....	195
12. Supériorité du style des Anciens. Qualités et défauts de la langue française.....	196
13. Comment Montaigne composait; sa propension à imiter.....	199
14. Contre la prodigalité des princes.....	201
15. Magnificence des spectacles donnés au peuple par les empereurs romains.....	205
16. Douceur des peuples du Nouveau-Monde. Barbarie des Espagnols.....	207
17. Modération des vœux de Montaigne.....	212
18. De la discussion et de la contradiction.....	213
19. De l'autorité et du crédit dus au rang et à la grandeur.....	218
20. Sur le génie et le caractère de Tacite.....	221
21. Montaigne réclame des lois contre les écrivains. Il est plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité.....	224
22. Montaigne s'entend peu à l'économie; il aime les voyages.....	225
23. Montaigne n'aimait pas à bâtir. Il souhaite un gendre qui lui épargne l'ennui de gouverner sa maison.....	229
24. Confiance de Montaigne en ses domestiques. Pourquoi il aime à voyager.....	231
25. Vanité des discussions politiques. Danger des révolutions.....	233
26. Pourquoi Montaigne ajoute à ses <i>Essais</i> , mais ne les corrige pas.....	236
27. Montaigne ne doit rien aux princes ni à autrui.....	239
28. Au milieu des dangers de la guerre civile. Montaigne s'accoutume à l'idée de la mort.....	241
29. Eloge de Paris. Vœux pour la paix.....	244
30. Montaigne regarde tous les hommes comme ses compatriotes.....	244

31. Comment Montaigne voyageait.....	245
32. Devoirs de la mère de famille	247
33. L'absence aiguise l'amitié.....	247
34. Montaigne ne craint pas de mourir en voyage.....	248
35. Préparatifs de Montaigne par rapport à la mort.....	250
36. Que les <i>Essais</i> sont un livre de bonne foi	251
37. Montaigne en voyage.....	252
38. Montaigne impropre au maniement des affaires publiques.....	254
39. Digressions de Montaigne	260
40. Culte de Montaigne pour Rome et ses vieux souvenirs.....	260
41. Montaigne citoyen de Rome.....	263
42. Montaigne maire de Bordeaux. Eloge du calme et de la patience.	264
43. L'habitude est une seconde nature. C'est à la jeunesse à s'amender... ,	267
44. L'homme public et l'homme privé. Impartialité de Montaigne.....	269
45. Montaigne a toujours fui les procès.....	272
46. De la honte de certaines réparations dans les affaires d'honneur.....	272
47. Qualités de Montaigne dans l'exercice de sa charge.....	273
48. Compte et mesure du temps. Son incertitude.....	278
49. Des faux miracles. Comment ils s'accréditent.....	279
50. Ignorance, fondement de l'erreur des sorciers	282
51. Sénèque et Plutarque. Courage du paysan. Maux de la guerre civile.	285
52. Comment Montaigne se conduisit pendant les guerres civiles.....	289
53. La peste se joint aux autres calamités	291
54. Patience et simplicité des paysans à l'article de la mort.....	292
55. Jugement de l'apologie de Socrate:	293
56. Il est dangereux de commencer tard à se faire imprimer.....	294
57. La physionomie de Montaigne lui a été utile en deux mémorables cir- constances	295
58. Obscurité de la langue du droit. Les gloses ne font qu'obscurcir les textes.....	298
59. Imperfection des lois et incertitude de la justice.....	301
60. Il n'y a que l'expérience personnelle qui serve	303
61. Montaigne eût été bon conseiller de roi	305
62. Habitudes auxquelles Montaigne était asservi dans sa vieillesse.....	306
63. Il faut souffrir comme lois de notre condition la vieillesse et la mort..	308
64. Eloge de la vie militaire.....	309
65. Education populaire de Montaigne.....	310
66. Les jeux et distractions ne sont pas incompatibles avec la grandeur d'âme.....	310
67. Usage que Montaigne faisait de la vie ; sa résignation.....	313

LETTRES DE MONTAIGNE

1. A monseigneur Monseigneur de Montaigne.....	316
2. A monseigneur Monsieur de L'Hospital.....	329
3. Au Roy.....	331
GLOSSAIRE.....	333

MÊME LIBRAIRIE

Envoi franco au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE

Morceaux choisis de littérature française (prose et poésie), avec notes; par M. Ch. Lebaigue, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, professeur agrégé de l'Université :

MORCEAUX CHOISIS D'AUTEURS FRANÇAIS, lectures expliquées (prose et poésie), à l'usage des classes préparatoires et élémentaires, ornés de vignettes intercalées dans le texte :

- **Classe de dixième.** 1 vol. in-12, cart. 75 c.
- **Classe de neuvième.** 1 vol. in-12, cart. 90 c.
- **Classe de huitième.** 1 vol. in-12, cart. 90 c.
- **Classe de septième.** 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 10 c.

MORCEAUX CHOISIS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE (prose et poésie), à l'usage des classes de grammaire :

- **Classe de sixième, avec remarques et questionnaires.** 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 30 c.
- **Classe de cinquième, avec remarques et questionnaires.** 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 40 c.
- **Classe de quatrième, avec notices biographiques et littéraires.** 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adopté pour les bibliothèques de quartier et les classes supérieures des lycées et collèges.

MORCEAUX CHOISIS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE (prose et poésie), à l'usage des classes supérieures :

- **Classe de troisième, avec notices biographiques et littéraires.** 1 vol. in-12, cart. 2 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adopté pour les bibliothèques de quartier et les classes supérieures des lycées et collèges.

- **Le même ouvrage, précédé d'extraits des auteurs du XVI^e siècle.** 1 vol. in-12, cart. 3 fr.

- **Classe de seconde, avec notices biographiques et littéraires.** 1 vol. in-12, cart. 3 fr.

Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adopté pour les bibliothèques de quartier et les classes supérieures des lycées et collèges.

- **Le même ouvrage, précédé d'extraits des auteurs du XVI^e siècle.** 1 vol. in-12, cart. 3 fr. 50 c.

- **Classe de rhétorique, avec notices biographiques et littéraires.** 1 vol. in-12, cart. 3 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adopté pour les bibliothèques de quartier et les classes supérieures des lycées et collèges.

- **Le même ouvrage, précédé d'extraits des auteurs du XI^e au XVI^e siècle.** 1 vol. in-12, cart. 4 fr. 25 c.

MÊME LIBRAIRIE

Envoi franco au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.

AUTEURS FRANÇAIS

BOILEAU-DESPRÉAUX. — Œuvres poétiques et fragments des œuvres en prose. Nouvelle édition, collationnée sur les meilleurs textes et renfermant une annotation générale d'après tous les commentateurs, un nouveau commentaire grammatical, des notices littéraires sur les auteurs de satires et d'arts poétiques en français, une appréciation du style de Boileau et une vie de l'auteur; par M. Ch. Aubertin, ancien maître des conférences de littérature française à l'Ecole normale supérieure, recteur honoraire, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. de 450 pages, in-12, cart. 2 fr.

— **Œuvres poétiques.** Nouvelle édition, collationnée sur les meilleurs textes et renfermant une annotation générale d'après tous les commentateurs, un nouveau commentaire littéraire et grammatical, des sommaires historiques et analytiques, et une vie de l'auteur; par M. Ch. Aubertin. 1 vol. in-12, c. 1 fr. 50 c.
Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adoptée pour les bibliothèques scolaires.

BOSSUET. — Choix de sermons (1653-1691). Édition critique publiée sur les manuscrits autographes de la Bibliothèque nationale ou sur les éditions originales, avec une introduction et des notes; par M. A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-12, cart. 3 fr.

Édition couronnée par l'Académie française.

— **Oraisons funèbres.** Nouvelle édition, revue sur celle de 1689, avec une introduction, des notes philologiques, historiques, littéraires, et un choix de documents historiques; par M. P. Jacquinet, ancien maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, recteur honoraire. 1 vol. de 582 pages, in-12, cart. 2 fr. 60 c.

Édition couronnée par l'Académie française, adoptée pour les bibliothèques scolaires et populaires.

— **Discours sur l'histoire universelle.** Nouvelle édition d'après les meilleurs textes, avec une préface et des notes philologiques, littéraires et historiques; par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, cart. 2 fr. 50 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adoptée pour les bibliothèques scolaires.

BUFFON. — Morceaux choisis. Choix nouveau, précédé d'une introduction et accompagné de notes littéraires et scientifiques; par M. J. Labbé, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé des classes supérieures. 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 50 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

FÉNELON. — Lettre sur les occupations de l'Académie française, suivie de la correspondance littéraire avec La Motte. Nouvelle édition, avec introduction, commentaire critique et notes; par M. Grenier, agrégé des lettres, proviseur du lycée Henri IV. 1 vol. in-12, cart. 80 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

MÊME LIBRAIRIE

Envoi franco au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.

THÉÂTRE DE P. CORNEILLE

LE CID

TRAGÉDIE

Nouvelle édition, avec des notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'appréciations littéraires et analytiques empruntées aux meilleurs critiques; par M. F. JONETTE, inspecteur d'académie. In-12, cart. 50 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

HORACE

TRAGÉDIE

Nouvelle édition, avec des notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'appréciations littéraires et analytiques empruntées aux meilleurs critiques; par M. GIDEL, docteur ès lettres, proviseur du lycée Louis-le-Grand. In-12, cart. 50 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

CINNA, OU LA CLÉMENTE D'AUGUSTE

TRAGÉDIE

Nouvelle édition, avec des notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'appréciations littéraires et analytiques, empruntées aux meilleurs critiques; par M. F. JONETTE, inspecteur d'académie. In-12, cart. 50 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

NICOMÈDE

TRAGÉDIE

Texte revu sur la dernière édition donnée par le poète (1682) et publié avec une introduction, les notes les plus importantes des précédents commentateurs et de nouvelles notes philologiques et littéraires; par M. Armand GASTÉ, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Caen. In-12, cart. 75 c.

Édition adoptée pour les bibliothèques populaires.

POLYEUCTE

TRAGÉDIE

Nouvelle édition, avec des notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'appréciations littéraires et analytiques empruntées aux meilleurs critiques; par M. GIDEL, docteur ès lettres, proviseur du lycée Louis-le-Grand. In-12, cart. 50 c.

Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

MÊME LIBRAIRIE

Envoi franco au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.

THÉÂTRE DE MOLIÈRE

L'AVARE

COMÉDIE (1668)

Texte revu sur l'édition originale et publié avec commentaire, étude sur la pièce, notice historique sur le théâtre de Molière et scènes choisies de Plaute et de Larivey; par M. BOULLY, professeur agrégé de l'Université. In-12, cart. 1 fr.

Édition adoptée pour les bibliothèques populaires et scolaires.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET

Texte revu sur l'édition originale (1671), avec une introduction, les notes les plus importantes des précédents commentateurs et de nouvelles notes historiques, grammaticales et littéraires; par M. A. GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. In-12, cart. 1 fr.

LES FEMMES SAVANTES

COMÉDIE (1672)

Nouvelle édition, avec notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'appréciations littéraires et philosophiques; par M. HENRY, agrégé de l'Université. In-12, cart. 75 c.
Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

LE MISANTHROPE

COMÉDIE (1666)

Texte revu sur l'édition de 1667 et publié avec commentaire, étude sur la pièce et notice historique sur le théâtre de Molière; par M. Émile BOULLY, professeur agrégé de l'Université. In-12, cart. 1 fr. 25 c.
Édition adoptée pour les bibliothèques populaires et scolaires.

LE MISANTHROPE

COMÉDIE

Nouvelle édition, avec notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'appréciations littéraires et philosophiques; par M. AULARD, inspecteur de l'Université. In-12, cart. 50 c.
Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881).

LE TARTUFFE

COMÉDIE (1664)

Nouvelle édition, revue sur les éditions originales, avec notes historiques, grammaticales et littéraires, précédée d'une notice historique sur la pièce; par M. BOULLY, professeur agrégé de l'Université. In-12, cart. 75 c.
Édition autorisée par M. le Ministre de l'instruction publique (1881) et adoptée pour les bibliothèques populaires et scolaires.

33.566 M

DI

10

Mon 28.18
Extraits;
Widener Library

003530433



3 2044 088 823 430